

LE PETIT FRANÇAIS ILLUSTRÉ

LE

Petit Français illustré

JOURNAL DES ÉCOLIERS ET DES ÉCOLIÈRES

Dix-septième Année

1905

PREMIER SEMESTRE



LIBRAIRIE ARMAND COLIN

PARIS, 5, RUE DE MÉZIÈRES, 5

17e Année. — No 262. 10 centimes. 3 Décembre 1904

LE Petit Français illustré

JOURNAL DES ÉCOLIERS ET DES ÉCOLIÈRES

FRANCE : UN AN, 6 FRANCS (du 1er de chaque mois) | *Librairie Armand Colin* Paris, 5, rue de Mézières. | UNION POSTALE : UN AN, 7 FRANCS (Paraît chaque Samedi)



L'installation des saltimbanques.

A LA BELLE ÉTOILE

Roman de Claude Saint-Jan. — Illustrations de José Roy.



CHAPITRE PREMIER

Dans la cuisine dont les cuivres flambaient sous le soleil couchant, on causait avec animation. Le vieux Jérôme, à la fois maître d'hôtel et intendant de Mme Rouvière, enseignait à un jeune marmiton tout frais promu à ce titre l'art difficile de dresser une corbeille de pêches et de raisin. L'enfant ouvrait de grands yeux devant la pyramide qui s'élevait légère, bien que solide, et répandant un parfum délicat.

Tout à coup, du fond de la cuisine, arriva un bruit de casseroles remuées, et une voix aiguë interpella Jérôme.

— En finirez-vous avec votre corbeille? Vous donnerez des leçons à Auguste un autre jour. Le couvert va être en retard...

— La demie de six heures n'est pas encore sonnée, marmotta Jérôme qui, son édifice couronné d'une dernière pêche, se dirigea vers l'office, suivi du jeune débutant.

Mathurine, restée seule, se livrait à un soliloque devant ses fourneaux.

— Quelle idée de vouloir des anguilles un jour où j'avais des entrées de viande! C'est pour M. l'instituteur que madame a commandé la matelote. Allons, bon! la crème qui s'attache! Et Marc qui l'aime tant! Et puis, la glacière qui a l'air détraquée... Quelle journée que le jeudi!... Est-il bête, ce Jérôme! reprit-elle brusquement après une seconde de silence, le voilà qui sonne le *premier* sans m'avoir prévenue. Ah çà! ils sont donc tous arrivés, là-haut?...

La brave cuisinière, du pas tranquille et assuré dont elle parcourait depuis vingt ans toutes les parties de la vieille maison, s'avança vers la fenêtre grillée qui donnait au ras du sol de la grande avenue.

Un groom emmenait à la bride un cheval vers les communs.

— Tiens! remarqua Mathurine, M. Gerland n'est pas en retard aujourd'hui.

Et elle se hâta vers ses casseroles, car Jérôme entrait pour dresser les plats.

. . . .

Dans la petite salle à manger intime, quatre convives étaient réunis.

Mme Rouvière, une femme de trente-cinq ans environ, à la physionomie un peu triste, avait à sa droite l'instituteur de Vignereux, le village voisin de sa propriété des « Tilleuls ».

M. Gerland était placé en face de sa sœur. Resté célibataire, il venait dîner avec elle presque tous les soirs pendant les séjours trop courts et trop rares qu'il faisait à Roiglise, situé à trois kilomètres des « Tilleuls ».

La quatrième place était occupée par un jeune garçon d'une douzaine d'années, à la mine intelligente et éveillée.

Le dîner finissait. Jérôme et le valet de chambre venaient de s'éclipser discrètement. Mme Rouvière se leva et on passa dans le petit salon. Des lampes, dispersées çà et là, jetaient une lueur adoucie par la teinte pâle des abat-jour. La lumière d'un flambeau éclairait vivement un grand portrait au pied duquel s'élevait une gerbe odorante. Il représentait un enfant de six ou sept ans, aux yeux noirs magnifiques, aux boucles dorées flottant sur des épaules robustes et auréolant un joli front pensif.

Le regard de Mme Rouvière alla d'abord au portrait. Les yeux de M. Gerland suivirent les

siens. Il se rapprocha d'elle et, lui prenant les mains dans un élan spontané :

— Ma pauvre Claire, murmura-t-il, voilà cinq ans, n'est-ce pas?

— Cinq ans! répondit la jeune femme d'une voix de rêve.

— Et depuis, rien, pas de nouvelles! C'est inimaginable! reprit son frère. On a tout fait, tout tenté...

— Par moments, je désespère, dit à demi-voix Mme Rouvière en se laissant tomber sur un fauteuil et en cachant sa tête dans ses mains.

— Il ne faut jamais se laisser aller au découragement, madame, dit l'instituteur à son tour; n'y a-t-il pas toujours à attendre un hasard heureux?...

Cinq ans auparavant, à cette même date du mois de juillet, le petit Jean Rouvière avait disparu. La gouvernante était allée le promener comme elle en avait l'habitude; mais ce jour-là, le soir était venu sans que l'enfant et sa bonne fussent de retour au château.

Inquiète, la mère allait envoyer à leur recherche, quand la fille reparut seule et presque folle, les cheveux en désordre et les yeux hagards : « On a pris Jean! on a pris Jean! » s'écria-t-elle; et elle raconta en paroles entrecoupées que, s'étant assise sur le rideau d'une route, à la place accoutumée, près d'un petit bois où Jean cueillait des fleurs, elle s'était aperçue tout à coup de la disparition du petit. Elle avait appelé; aucune voix ne lui avait répondu. Alors, elle avait parcouru le bois tout entier, en criant le nom de l'enfant. Pendant trois heures, elle avait battu inutilement tous les sentiers sans trouver trace du disparu.

Telle fut la première version donnée par la gouvernante. On ne prit pas le temps de l'interroger davantage. Tous les hommes de la maison, à cheval ou à bicyclette, se lancèrent sur toutes les routes du pays, à la recherche du petit Jean, pendant que Mme Rouvière, délirante de désespoir, courait avec la bonne vers le bois où, durant une partie de la nuit, les deux femmes, errantes dans l'obscurité épaisse des futaies, firent retentir l'écho de leurs appels éperdus.

Ce fut le lendemain seulement que la gouvernante, pressée de questions, avoua qu'elle s'était endormie et que c'était à son réveil qu'elle avait constaté l'absence de Jean.

Nulle part on n'avait trouvé de traces de l'enfant. Les marais et les étangs des environs furent visités. Des recherches furent faites par les soins du procureur de la République qui fit télégraphier dans toutes les directions.

L'enquête ne découvrit aucun indice auquel on pût s'attacher. Quelques personnes cependant signalèrent le passage d'une voiture fermée sur la route d'Albert, à une heure qui coïncidait avec la disparition probable du petit Jean. Mais l'aubergiste de la « Vache noire » affirma que cette voiture était celle d'un voyageur de commerce en tournée dans le pays et qui représentait une maison d'Amiens, détail qui, du reste, fut reconnu exact.

D'un autre côté, le parquet de Boulogne donna l'avis qu'un enfant répondant à peu près au signalement de Jean Rouvière avait été vu sur le quai d'embarquement. Des démarches furent faites aussitôt en Angleterre et les recherches poussées avec d'autant plus d'activité que sir Plumkett, oncle du défunt M. Rouvière et parrain du petit Jean, qui possédait d'importantes manufactures en Écosse, avait promis une prime considérable à celui qui donnerait des nouvelles de son petit-neveu. Rien n'y fit : l'enfant demeura introuvable.

Mme Rouvière, après une maladie qui mit ses jours en danger pendant de longs mois, revint à la vie pour souffrir et pleurer. Cependant, rien n'ayant prouvé que Jean fût mort, la mère gardait au fond du cœur le secret espoir que Dieu aurait pitié d'elle.

Le fils du médecin du pays, le docteur Maurepas, avait souvent joué avec Jean dont il avait l'âge. Il était bien élevé, d'un caractère doux et affectueux. La mère de Jean le fit venir quelquefois aux « Tilleuls », pour essayer de tromper sa douleur et de retrouver dans cette maternité factice la force de continuer à vivre pour recevoir l'enfant perdu, s'il revenait un jour.



CHAPITRE II

Marc Maurepas n'avait plus de mère. Son père, absorbé par ses visites aux malades, était souvent absent du logis. Il avait fait venir d'Auvergne, dont il était originaire, une parente éloignée qui élevait son fils et tenait sa maison. Mais la cousine, vieille fille et d'une nature très sèche, ne donnait pas à Marc l'aliment néces-

saire à sa tendresse d'enfant aimant et réfléchi.

Aussi le petit garçon s'était-il passionnément attaché à Mme Rouvière. Avec une intelligence au-dessus de son âge, il avait compris toute l'étendue du chagrin qui brisait le cœur de sa bienfaitrice, et son âme délicate et reconnaissante ne rêvait qu'au moyen d'adoucir la douleur de la jeune femme.

Ses visites aux Tilleuls étaient devenues plus fréquentes dans les dernières années. Depuis quelques mois, il ne suivait plus les cours de l'école primaire et on ne l'avait pas mis au collège de Péronne, comme c'était cependant l'intention du docteur. Mme Rouvière avait obtenu que Marc restât à Vignereux et il prenait des leçons avec l'instituteur qui ne tarissait pas d'éloges sur sa docilité et son application.

Ce jour-là, Marc travaillait dans la petite salle basse de la maison du docteur, située sur la grande place de Vignereux. Son devoir achevé, il ne se hâta pas de quitter sa table d'étude. Son œil se posa un peu distrait sur la place, où quelques gamins, le sac de classe au dos, jouaient à la marelle au lieu d'apprendre leurs leçons du lendemain.

La cousine Dorothée entra dans la pièce ; du ton de voix rogue qui lui était habituel, elle gourmanda le petit garçon de ne pas avoir rangé ses cahiers et ses plumes.

— Tu n'as pas plus d'ordre que ton père, dit la vieille demoiselle en hochant la tête ; on m'apprenait, quand j'étais petite, que « pierre qui roule n'amasse pas mousse ». C'est bien vrai !

C'était une des manies de la cousine Dorothée d'émailler sa conversation de proverbes qui, du reste, n'avaient souvent pas le moindre rapport avec l'idée qu'elle émettait auparavant. Marc, habitué aux adages de la bonne demoiselle, ne s'en émouvait plus. Il se leva, mit en place son bagage d'écolier et, prenant sa casquette, demanda à sa cousine la permission de sortir.

— Surtout rentre à l'heure pour dîner, dit Mlle Dorothée. Il y a des ris de veau et ton père est si difficile !...

Sûrement un proverbe allait suivre cette critique, Marc ne l'attendit pas et s'élança dans la rue. Le notaire causait sur sa porte avec M. Gerland. L'enfant les salua et erra quelques minutes indécis ; puis, après avoir regardé l'horloge de la mairie, il partit dans la direction des « Tilleuls ». Bientôt après, il entrait dans le vestibule où, assis sur un tabouret, Jérôme somnolait comme il lui arrivait parfois, dans ses intervalles de service. L'entrée de Marc réveilla le vieux serviteur qui sourit à l'enfant.

— Je dormais un peu, dit-il. J'attends le retour de madame, elle est allée à Vignereux. Vous ne l'avez pas rencontrée ?

Marc fit signe que non. Il paraissait préoccupé et plusieurs fois s'arrêta au moment de parler. Jérôme le regardait, surpris.

— Vous avez chaud, monsieur Marc, dit-il, voulez-vous boire un verre de sirop ?

Marc secoua la tête; puis, brusquement :

— Voyons, Jérôme, demanda-t-il, est-ce que vous croyez qu'on ne pourra jamais retrouver Jean ?

Le vieux Jérôme sursauta.

— Oh ! monsieur Marc, quelle question ! s'exclama-t-il. Il faut bien le dire, allez, il n'y a plus d'espoir ! Notre pauvre petit maître ! Il doit être mort. S'il était vivant, on l'aurait retrouvé après toutes les recherches qu'on a faites !...

— Mais où Jean serait-il mort ? insista Marc. Au moins, on aurait retrouvé son corps...

— Eh ! oui, c'est ce qu'on a dit et redit cent fois ; mais quoi ! c'est justement là le mystère qu'on n'a pas pu découvrir.

— Mais Jean aura peut-être été pris et il n'a pas pu s'échapper...

—Pris ? par qui ? demanda Jérôme incrédule.

— Pourtant, il a bien été quelque part, mort ou vivant ?...

Le vieux serviteur hocha la tête : ces questions sans réponses, combien de fois les avait-on posées depuis cinq ans !

La grille d'entrée grinça sur ses gonds, la victoria apparut au bout de l'avenue des tilleuls.

— Je ne veux pas déranger madame, dit Marc.

Et il s'en alla par une allée latérale.

En rentrant à Vignereux, il rencontra le fils du maire qui flânait, le nez au vent. C'était le garçonnet le plus paresseux et le plus espiègle du bourg, très curieux et toujours bien informé.

Il fit dans la boue du ruisseau une glissade qui l'amena près de Marc.

— Dis donc, fit-il comme entrée en matière, on s'amusera joliment demain et dimanche. Il va venir des saltimbanques, des beaux, avec beaucoup de voitures. On est venu demander la permission à papa pour dresser le théâtre. Ce sera chic, va... Je crois qu'ils sont vingt-cinq, des hommes, des femmes et des « gosses » ; il y a aussi des ânes et des chiens savants, et des chevaux *épatants*.

Marc était très intéressé par ce que lui racontait André.

Il rentra en retard au logis : tante Dorothée gronda ; mais, tout à la pensée des nouvelles que lui avait dites son camarade, il n'eut pas, il faut l'avouer, grande contrition d'avoir fait dessécher les ris de veau.

Le lendemain, de bon matin, les habitants de la grand'place furent tirés de leur sommeil par de retentissants coups de marteau. Une dizaine d'hommes enfonçaient en terre les piquets qui formaient la charpente du petit cirque ambulant, et bientôt une tente en toile grise éleva sa barrière devant les yeux admiratifs des enfants qui stationnaient par groupes, en se rendant à l'école.

Le déjeuner venait de finir et Marc sautait dans le jardin, quand on sonna. L'unique servante qui aidait Mlle Dorothée dans les soins domestiques, occupée sans doute à desservir la table, ne se dérangea pas, car un second coup tinta bientôt.

Marc, toujours sautant, se dirigea vers la porte et se trouva en face d'une fillette d'une douzaine d'années, aux cheveux bruns embroussaillés et aux yeux brillants. Elle était pieds nus et des amulettes couvraient son cou bronzé et nerveux.

Marc, étonné, regarda la petite fille.

— Pardon, monsieur, dit celle-ci, je voudrais voir M. le maire.

— Ce n'est pas ici, dit Marc. Papa est médecin...

— Oh! alors, je vous demande pardon; on m'avait dit que c'était la porte grise.

La petite fille voulut rebrousser chemin.

— Attendez, mademoiselle, dit Marc; je vais vous montrer. A cette heure, le maire est à la mairie; c'est là-bas, au fond de la place... Voyez-vous?...

Et il fit obligeamment quelques pas dans la direction qu'il indiquait.

A huit heures, le cirque était plein.

Les « premières » avaient été retenues d'avance par la société de Vignereux assez sevrée de divertissements de ce genre. Marc, assis entre son père et sa cousine, ouvrait de grands yeux. Le spectacle parlait à son imagination; les écuyères qui passaient dans des cerceaux et les acrobates aux mouvements souples de félin dans leurs maillots éblouissants lui semblaient des personnages de rêve.

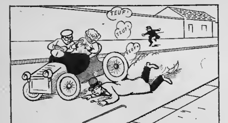
Tout à coup, les bravos éclatèrent plus bruyants encore. Une frêle petite fille, tout enveloppée d'un nuage de gaze rose, entra sur la piste. On dressait une corde raide sur laquelle elle allait sans doute danser. La fillette salua de droite et de gauche, jetant sur la salle un regard circulaire, regard de connaisseuse déjà habituée à juger son public. Ses yeux tombèrent sur Marc, qui avait reconnu sa petite visiteuse du matin.

Les deux enfants échangèrent un sourire, puis la petite saltimbanque s'élança sur la corde, dansant, sautant, envoyant des baisers, se couchant sur le fil si mince, se redressant sur un seul pied, à la grande anxiété des spectateurs qui retenaient leur souffle.

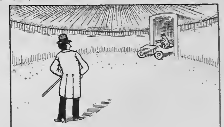
Marc restait positivement ébloui, il n'aurait pas cru qu'on pût voir chose pareille autrement qu'au pays des fées...

(*A suivre.*) CLAUDE SAINT-JAN.

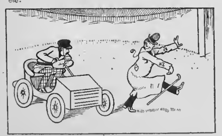
UN ENNEMI DE L'AUTOMOBILISME



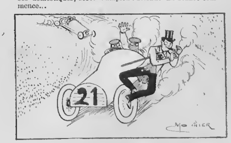
M. Vatapied n'aima pas les autos; c'est son droit. Dernièrement, un de ces véhicules lui a passé lourdement sur les reins; mais, grâce à sa vigoureuse constitution et à la souplesse des pneus qui boivent l'obstacle, il n'en a rien été.



Pour éviter à l'avenir le retour de pareils événements, l'ennemi des autos a fait construire une piste devant sa vaste propriété. Par une porte, un auto, guidé par un de ses domestiques, sort. Vatapied l'attend. La séance commence...



Le devoir du chauffeur est d'atteindre son maître. Ce dernier s'exerce à l'éviter. Après un certain nombre de séances, Vatapied devient très habile; il évite la voiture avec autant de facilité qu'un toréador évita un taureau.



Aujourd'hui, M. Vatapied ne craint plus les autos, grâce à l'habileté qu'il a acquise. Un véhicule arrive-t-il à toute allure : voyez, par de simples ailes de pigeon, il évite le monstre, avec grâce, souplesse et légèreté...

UNE JOURNÉE D'ÉCOLE BUISSONNIÈRE



MALTOURNÉ AVAIT RÉSOLU DE FAIRE L'ÉCOLE BUISSONNIÈRE.

MALTOURNÉ.

Voyez ce petit bonhomme, les cheveux en broussailles, le béret de travers, les vêtements en désordre : pantalon déchiré aux genoux, bas en pas de vis et souliers délacés, tout cela couvert de poussière ou de boue selon la saison ! Ce petit bonhomme, c'est « Maltourné », Maltourné le désobéissant !

Or, un jour, Maltourné avait résolu de faire l'école buissonnière avec quelques méchants enfants qu'il fréquentait malgré la défense de ses parents. Oh ! aller vagabonder avec eux dans les champs et dans les bois ! Quel plaisir il se promettait !

Ce matin-là donc, sa maman lui remit, comme elle le faisait chaque jour, le carton renfermant ses cahiers et ses livres, et le panier où se trouvait son petit goûter. Elle l'embrassa en lui faisant les plus tendres, les plus pressantes recommandations, et le conduisit sur le chemin de l'école.

Il le suivit un instant, puis, lorsqu'il fut sûr de ne pas être vu, il s'élança à travers champs, rejoignit les trois mauvais garçons qui l'attendaient et se livra avec eux à une danse effrénée.

Quel bonheur ! mais quel pauvre bonheur... Il ne devait pas tarder à être puni de sa désobéissance, et, pour commencer, par ceux-là mêmes qui l'avaient amené à mal faire. Presque dès le début de sa course vagabonde, dans leurs jeux bruyants, Maltourné se prit de querelle avec l'un des enfants qui le frappa ; tous

les trois firent bande contre lui, car l'amitié des méchants n'est pas sincère, et le pauvre Maltourné, houspillé, bousculé, battu, pleurant, s'enfuit loin de ses compagnons, trop heureux d'avoir sauvé son carton et son panier; mais ses vêtements étaient souillés de poussière et son béret était perdu.

En quittant les gamins qui l'avaient battu, Maltourné erra çà et là dans les champs; puis il se dirigea vers un bois voisin.

Le grand air, la lutte qu'il avait soutenue, lui avaient donné appétit et il résolut de s'asseoir au bord du bois, à l'ombre des grands arbres, et de déjeuner. Il s'assit donc sur l'herbe et, après avoir déplié sa serviette sur laquelle il plaça son goûter, il s'apprêtait à manger... quand un gros chien qu'il n'avait pas entendu venir sauta sur son déjeuner et l'emporta en fuyant. L'enfant n'avait pu l'empêcher. Il resta anéanti. De grosses larmes coulèrent sur ses joues. Un certain remords de son équipée le saisit; sa conscience lui disait : « Va, retourne près de ta maman, avoue-lui ta faute, elle te pardonnera! » Mais non, il se raidit contre cette bonne pensée. « Bah! se dit-il, on trouve dans les bois des fraises et aussi des nids; je goberai des œufs. » Et il s'élança dans le bois.

Il arriva dans une clairière où les vaches du garde-forestier paissaient. Il y avait aussi un petit âne à l'air doux. S'approcher de l'animal, le détacher et monter dessus fut le premier acte de Maltourné. L'âne le laissa faire; mais quand il le sentit sur son dos, il partit au galop, puis lança une ruade qui l'envoya pardessus sa tête faire un plongeon au milieu des épines et des ronces.

Il se releva dans un triste état, la figure et les mains déchirées et saignant quelque peu.

Pauvre Maltourné!



1. IL Y AVAIT UN PETIT ANE A L'AIR DOUX. — 2. L'ANE A L'AIR DOUX LANÇA UNE RUADE...


TOUS QUATRE SE LIVRÈRENT A UNE DANSE EFFRÉNÉE.

Quels grands plaisirs t'a déjà procurés ta journée d'école buissonnière!

Cependant l'après-midi s'avançait et il avait bien faim. « Je vais chercher des nids, » se dit-il. Et en ce moment il aperçut, entre les branches d'un frêne, un nid de ramiers. Embrasser l'arbre et grimper jusqu'au haut, fut l'affaire d'un instant pour notre garnement. Il allait saisir le nid quand la branche sur laquelle il s'appuyait se rompit et l'enfant dégringola de branche en branche; il se fût grièvement blessé si un tronçon ne l'eût retenu par son vêtement à quelques pieds de terre. L'étoffe était mûre, elle céda, et il en fut quitte pour une grosse bosse au front.

Maltourné s'éloigna alors de ce bois qui lui avait été si funeste et, prenant, à travers la plaine, il se rapprocha du village : il voulait rentrer chez lui à peu près à l'heure des autres jours, afin que ses parents ne pussent s'apercevoir de son escapade.

Mais il n'était pas encore l'heure et il avait bien faim cependant.


MALTOURNÉ FONDIT EN LARMES ET AVOUA SES FAUTES.

Il était arrivé devant la porte d'une ferme. Il prit la résolution d'entrer et de demander un peu de lait; mais, derrière la porte, le gros chien, fidèle gardien de la cour, voyant ce petit dépenaillé, ne fit qu'un bond jusqu'à lui, et, quoique l'enfant se fût retourné vivement pour s'enfuir, son pantalon fut saisi par les dents de l'animal. L'enfant et la bête tiraient chacun de leur côté et, l'étoffe se déchirant sous l'effort, un morceau resta dans la gueule du chien.

Pauvre Maltourné, que d'aventures!

Les yeux gros, le cœur bien triste, il prit une ruelle qui le rapprochait de sa demeure. Cette ruelle

longeait un grand verger où l'on voyait de beaux arbres fruitiers : merises et cerises étaient bien mûres. La clôture était peu élevée; notre maraudeur la franchit et, grimpant dans un cerisier, mangea de ses beaux fruits, et avec quel plaisir !

Mais, la veille, des malfaiteurs s'étaient introduits dans l'enclos. Le propriétaire s'y trouvait encore avec le garde champêtre. Ils virent Maltourné escalader, grimper et manger. Ils s'approchèrent doucement et, au moment où, mettant les pieds à terre, il allait se retirer, il sentit une main le saisir : « Ah! brigand ! Petit misérable ! » Puis, le reconnaissant : « Hé! dirent-ils, c'est Maltourné. »

Et le misérable garçon, couvert de honte, ne pouvant donner un mot d'excuse, avec ses habits en loques, le visage déchiré, sa bosse au front, fut ramené chez lui par les rues du village.

A la vue de leur fils, au récit de la mauvaise action qu'il avait commise, la douleur de ses parents fut très grande; aussi l'enfant, en voyant leur chagrin, fondit en larmes, avoua ses fautes et promit de suivre désormais leurs bons conseils. B, L. V.

UN BRAVE

PERSONNAGES

Jacques, 10 ans. — Son père. — Le sergent L'Espingole. — La Chamade, tambour. — Soldats.

SCÈNE PREMIÈRE

Un salon.

Jacques, son père.

Jacques, *entrant.* — Oh ! là là ! oh ! là là ! J'ai la tête fendue... j'en mourrai, c'est sûr !

Le père. — Qu'est-ce encore ?

Jacques. — C'est Georges qui m'a donné un coup de fouet dans la figure ; nous jouions à la bataille et, comme j'étais vainqueur, il s'est vengé; tu le fouetteras, dis, papa ?

Le Père. — Nullement; il est assez à plaindre, puisqu'il a été vaincu.

Jacques. — Oui, c'est moi le vainqueur; mais ça me cuit ! oh ! là là là là...

Le Père. — Ce sont les hasards de la guerre, mon fils.

Jacques. — Ça me cuit ! ça me cuit !

Le Père. — Cela te fait honneur.

Jacques. — J'en suis tout ébloui... hi ! hi! Ça doit saigner.

Le Père. — Ta gloire n'en est que plus grande.

Jacques. — Mais, papa, cela te réjouit donc de me voir souffrir ?

Le Père. — Certes ! Ne t'avais-je pas défendu ce jeu? Ne devais-tu pas étudier, ce matin? Où sont tes devoirs ? Sais-tu tes leçons ? Est-ce pour les mieux apprendre que tu as pris ce sabre de bois et ce képi de carton ?

Jacques. — Mais, papa, tu sais bien que je veux être soldat, et...

Le Père. — Quoi! ces idées belliqueuses continuent à te trotter par la cervelle? Sache, mon fils, qu'il est toujours ridicule de choisir une carrière à ton âge où l'on n'a pas encore la raison, et surtout de choisir la carrière militaire quand on n'est encore qu'un petit poltron.

Ce qui te séduit dans le métier de la guerre, ce sont les armes, c'est l'uniforme, c'est tout ce qui brille et tout ce qui fait du bruit. Mets-toi plutôt à tes leçons.

Jacques baisse la tête et le papa sort.

SCÈNE II

Jacques, *seul.*

Jacques. — Papa a beau dire : je serai un grand général. Dans dix ans j'irai à l'armée sur un cheval, oh ! mais, un cheval ! *(Il se met à courir autour du salon.)* Patata, patata, patata...

Et d'abord je veux une housse rouge... puis, je vais à la tranchée ; on bat la charge. Voilà l'ennemi... Ran, plan, plan ! ran, ran, ran ! Tchin, tchin ! Boum ! Pif, paf ! Pouf! *(Il court autour de la salle en culbutant les chaises.)* Et l'assaut à la baïonnette... Enlevez !

En ce moment, on entend un véritable roulement de tambour dans la cour. Jacques s'approche vivement de la fenêtre.

Oh ! qu'est-ce que cela? Des soldats ! un tambour ! Un, deux, trois, quatre, cinq hommes et un sergent. Le sergent est tout cousu d'or. Qu'est-ce que cela signifie ? Il faut que j'aille voir.

Il sort précipitamment.

SCÈNE III

La cour du château.

Le sergent L'Espingole, La Chamade, des soldats, puis Jacques

L'Espingole. — Halte ! front ! alignement ! portez arme ! reposez arme ! Rompez !

La Chamade. — Ouf ! je n'en peux plus.

L'Espingole. — On va pouvoir se reposer. *(S'adressant à Jacques qui arrive en courant.)* Holà ! mon petit garçon, pourriez-vous me dire où se trouve le maître du logis ?

Jacques. — C'est mon père, monsieur le soldat, et je m'en vais aller le chercher dans son cabinet de travail, si vous le voulez bien

L'Espingole. — Non, morbleu ; l'un de mes hommes l'ira bien trouver ; vas-y, Pitou.

Jacques. — Est-ce que vous allez loger ici ?

L'Espingole. — Hé ! oui, cela vous fâche ?

Jacques. — Oh ! que non. Bien au contraire, j'en suis ravi.

L'Espingole. — Vous aimez donc les soldats ?

Jacques. — Beaucoup. Est-ce de l'or que vous avez là ? Oh ! ce grand sabre !

L'Espingole. — N'y touchez pas, il mord.

Jacques. — Je sais bien que c'est pour rire ; voulez-vous me permettre d'y toucher ?

L'Espingole. — Le voici, mon petit monsieur.

Jacques. — Oh ! la belle lame ! Si on en donnait un grand coup dans le ventre, hein ? Comme ça doit tuer ! Et ran, plan, plan !

L'Espingole. — Vous paraissez avoir un goût décidé pour les armes.

Jacques. — Oh ! oui ; je veux être soldat.

L'Espingole. — Eh ! morbleu ! il faut vous engager dans notre régiment. Fameux régiment ! J'ai surtout besoin de beaux hommes !

Jacques. — Ah ! monsieur, j'en meurs d'envie : prenez-moi avec vous !

L'Espingole. — Qu'à cela ne tienne ; je vous enrôle.

Jacques. — Quoi ! vraiment, je serai soldat ? J'aurai un sabre, un fusil ? J'irai à la guerre ?

L'Espingole. — Tout comme nous ; seulement, vous pensez bien qu'il me faut le consentement de votre père.

Jacques, *tristement*. — Ah ! il ne voudra pas.

L'Espingole. — Mais si, je me charge de le faire consentir.

Jacques. — Que je suis content ! Brave sergent, je vous aimerai bien. Ainsi, me voilà soldat ; dites-moi un peu ce qu'il faut faire quand on est soldat, et quel train de vie on mène ?

L'Espingole. — Un train de vie assez agréable, comme vous allez voir. Le matin, on bat la diane, on se lève...

Jacques. — Il paraît qu'on se lève un peu grand matin.

L'Espingole. — C'est selon. Aimez-vous à vous lever de bonne heure ? Si vous le voulez absolument...

Jacques. — Non, j'aime assez à dormir.

L'Espingole. — Tant mieux, vous êtes dans l'ordre. Le matin donc, on vous éveille entre neuf et dix heures.

Jacques. — Voilà qui me plaît.

L'Espingole. — Bon ! Vous avez une heure pour la toilette et pour vous débarbouiller ; après quoi la cantinière vous apporte à déjeuner, lequel déjeuner, je dois vous le dire, se réduit pour l'ordinaire à une jatte de crème, une douzaine de madeleines, quelques confitures et des biscuits.

Jacques. — Ce n'est pas déjà si mauvais !

L'Espingole. — Le dimanche, au surplus, on y ajoute de la marmelade.

Jacques. — Ne craignez rien, je m'y accoutumerai. Après ?

L'Espingole. — Après, on se rend dans la cour de la caserne, pour la récréation qui ne dure guère que deux heures.

Jacques. — C'est assez.

L'Espingole. — Puis l'on dîne.

Jacques. — Après ?

L'Espingole. — Après, le régiment s'amuse encore une heure ou deux, après quoi, par exemple, il n'y a pas à s'en dispenser, on manœuvre pendant un gros quart d'heure.

Jacques. — Il le faut bien !

L'Espingole. — Avec armes et bagages.

Jacques. — Sans doute.

L'Espingole. — En grande tenue.

Jacques. — J'aime ça. Après ?

L'Espingole. — Après, on goûte dans le jardin, on joue à Colin-Maillard et l'on s'en va paisiblement se coucher.

Jacques. — Je savais bien que j'étais né pour être soldat : rien ne me rebutera. Cependant, j'ai entendu dire que le pain des soldats n'était pas toujours très blanc ?

L'Espingole. — Il est vrai : c'est du pain d'épice ; mais on peut en avoir d'autre pour de l'argent.

Jacques. — Point du tout, je mangerai du pain d'épice : je ne le déteste pas. On m'a dit aussi qu'on mettait quelquefois les soldats au cachot ?

L'Espingole. — Assurément ; il y a un cachot pour les soldats désobéissants qui s'avisent de lire, d'étudier et de s'occuper de choses qui ne sont point de leur état.

Jacques. — C'est bien fait ; tant pis pour eux.

L'Espingole. — Ça, point de grâce, je vous en avertis ; si l'on vous voyait par hasard griffonner ou apprendre des leçons...

Jacques. — Soyez tranquille, monsieur le soldat.

L'Espingole. — Si l'on vous surprenait à marmotter un peu de latin...

Jacques. — Je vous réponds de moi, monsieur le soldat.

L'Espingole. — Fort bien, vous me paraissez un excellent sujet. Voilà qui est fait ; je n'ai plus qu'à m'entendre avec votre père.

Jacques. — Et mon fusil, mon sabre, mon uniforme ?

L'Espingole. — Revenez tout à l'heure et tout sera prêt.

Jacques. — Oh ! que je suis content ! Merci, monsieur le soldat ; au revoir, monsieur le soldat. (*Il sort ; entre son père.*)

(*A suivre.*) E. Ourliac.

(Adaptation de M. Gueshot.)

VARIÉTÉS

L'origine du nom de Port-Arthur. — Puisqu'il est tant question de Port-Arthur, peut-être n'est-il pas inutile de donner l'origine de ce nom, un peu inattendu dans ces parages mandchouriens. La voici :

Un navire anglais, l'*Actéon*, avait, en 1857, bombardé Canton, qui ouvrit la guerre engagée, en 1860, par la France et l'Angleterre contre la Chine. Un autre croiseur anglais, *Algérine*, entra le premier dans une baie qui se trouvait à proximité de Liao-Tung. Le commandant de ce navire s'appelait le capitaine W. Arthur. Les marins donnèrent le nom de leur capitaine à la baie, qui le garda dans la suite.

Si les défenseurs de Port-Arthur parviennent à faire lever le siège aux Japonais, l'endroit s'appellera désormais Port-Nicolas, du nom de l'empereur de Russie.

—

Cent ans dans une roulotte. — Il vient de mourir à Gloucester, de l'autre côté du Détroit, une pauvre femme bien connue de tous les habitants du comté, qui avait passé plus de cent ans de son existence dans une de ces roulottes où les forains traînent de ville en ville leur primitif domicile, leur matériel caduc et leurs tourteaux.

Elle s'appelait Ann Smith, et était née à Chargrove, non loin d'Oxford, pendant une tournée que faisaient ses parents, bateleurs assez réputés dans toute la région du Midland.

Jusqu'à l'âge de cent ans, Ann Smith ne connut pas d'autre toit que celui de la maison roulante où, durant l'hiver de 1792, elle avait vu le jour! C'est dans sa roulotte qu'elle parcourut l'Angleterre et l'Ecosse du nord au midi, qu'elle se maria et mit au monde ses seize enfants, dont sept sont encore vivants.

Ann Smith s'était enfin retirée des affaires il y a une huitaine d'années, abandonnant sa maison errante à son plus jeune fils, pour vivre pauvrement, mais tranquillement à Gloucester. Elle avait cent neuf ans révolus ; un bel âge, ma foi.

Le modèle des postes. — Ce serait la poste britannique, s'il faut en croire le *Cri de Paris*, qui cite quelques exemples à l'appui de son affirmation.

Une lettre écrite, ainsi que l'adresse, en caractères microscopiques sur le verso d'un timbre-poste, est arrivée à destination.

Une lettre adressée à saint Nicolas est revenue à l'envoyeur avec la mention : « Destinataire décédé .»

Un carnet de poche, portant l'adresse du destinataire sur une des pages intérieures, est parvenu à bon port le lendemain.

On a jeté dans une boite une cigarette russe, avec le timbre à une extrémité, l'adresse à l'autre bout; la cigarette s'est brisée ; elle est cependant arrivée au destinataire, dans une enveloppe de l'administration.

On a expédié une enveloppe sans adresse, en marquant sur un croquis la place d'une maison, avec ces mots : « Pour le propriétaire. » La lettre a été remise.

—

La rue du Cherche-Midi. — Cette rue est très connue à Paris, en raison que c'est là que se trouve la prison militaire et que c'est là que siègent les conseils de guerre.

D'où lui vient ce nom bizarre de Cherche-Midi? Il a pour origine l'expression populaire : « Chercher midi à quatorze heures. »

Il y a un siècle, existait à l'entrée de cette rue une boutique d'horloger où se balançait une enseigne représentant un cadran, dont les heures étaient figurées par des personnages, sortes de niais affublés de costumes bizarres, qui cherchaient midi à quatorze heures. Les Parisiens s'arrêtaient devant le cadran et riaient de la naïveté de ces benêts.

Depuis lors, le nom de Cherche-Midi est resté à cette voie.

RÉPONSES A CHERCHER

Question scientifique.

Pourquoi la régularité dans les heures des repas est-elle nécessaire à la santé ?

—

Vers à terminer.

LE MATIN.

L'aurore a chassé les..........
D'un voile de pourpre et d'...
Elle pare un ciel sans.. .. ...
L'onde roule un cristal plus...
Sur un gazon humide........
Aux premiers regards du......
La rose, se hâtant d'.........
Ouvre un calice plus........

CASIMIR DELAVIGNE.

RÉPONSES AUX QUESTIONS DU N° 261

I

Avare — Uni — Beau — Ostentation — Usé — Ténèbres — Débit — Union — Férocité — Oblique — Solide — Sincérité — Été — Lenteur — Aigre — Chaleur — Ultérieur — Loin — Berceau — Urbanité — Tout — Erreur.

Au bout du fossé la culbute.

II

B A L L A D E
A N I E R E
L I E G E
L E G S
A R E
D E
E

Sceaux. — Imprimerie CHARAIRE.

Le Gérant : HENRI BOURRELIER.

L'HIVER

LA MER

(Voir le supplément du présent numéro.)

LE

Petit Français illustré

JOURNAL DES ÉCOLIERS ET DES ÉCOLIÈRES

FRANCE : UN AN, 6 FRANCS (du 1er de chaque mois) | *Librairie Armand Colin* Paris, 5, rue de Mézières. | UNION POSTALE : UN AN, 7 FRANCS (Paraît chaque Samedi)



LE MÉTROPOLITAIN DE PARIS

1. La gare de la place de l'Étoile. — 2. L'arrivée d'un train.

(*Voir l'article page* 17.)



CHAPITRE III

Le dimanche, Marc déjeunait aux « Tilleuls ». Après avoir assisté à la messe de neuf heures, il rôda quelque temps autour du campement des saltimbanques. Au dedans des voitures on entendait un bruit de voix et un remuement de vaisselle; deux femmes rinçaient du linge, deux ou trois marmots tourmentaient une chèvre noire, mais Marc n'aperçut pas la petite danseuse et il partit avec Jérôme qui était venu au bourg, sans avoir revu la fillette.

Mme Rouvière accueillit Marc avec son bon sourire et elle s'intéressa aux récits enthousiastes que l'enfant lui fit de la représentation de la veille.

Obéissant à un sentiment bizarre qu'il n'aurait pu expliquer, Marc ne parla pas de la jolie brunette qui l'occupait tant.

— Et tu retourneras sans doute au cirque ce soir? demanda Mme Rouvière.

Marc prit un air triste.

— Je ne crois pas, dit-il. Tante Dorothée trouve qu'une fois, c'est bien assez. Et papa va au cercle, le dimanche...

— Écoute, reprit Mme Rouvière, je te ferai accompagner par Jérôme, ta tante n'aura rien à dire.

Marc sourit, enchanté.

— Oh! madame, comme vous êtes bonne! murmura-t-il.

Et, par un de ces mouvements qui le rendaient si charmant, il prit la main de sa protectrice et y posa ses lèvres.

Toute l'après-midi, il joua dans le parc avec un entrain inaccoutumé. Jérôme, habitué à ses jeux tranquilles, ne revenait pas de le voir lancer les balles à grands coups de poing au travers des pelouses.

Le soir, la surprise de Jérôme redoubla devant la loquacité de Marc et son agitation en entrant au cirque, où il voulut reprendre sa place de la veille.

Quand la petite danseuse de corde, Mlle Violette, comme disait le programme, fit son entrée, Marc faillit se lever. Il se maîtrisa, mais il ne reprit son calme qu'après avoir croisé les yeux de la fillette et s'être convaincu qu'elle avait remarqué sa présence.

A dix heures, le lundi matin, Marc traversait la place, revenant de chez l'instituteur, quand, lancée comme une flèche, Violette accourut vers lui.

— Je suis si contente de vous revoir! dit-elle. Hier soir, vous m'avez tant applaudie!

— Vous êtes si légère! Comme vous dansez bien! On dirait un papillon sur une fleur.

La fillette sourit, étonnée. Elle n'était pas habituée aux compliments de ce genre.

— J'ai dansé pour vous, reprit-elle, et je n'avais pas peur.

— Vous avez donc peur quelquefois? demanda Marc.

— Oh! oui. Surtout quand je suis fatiguée; on s'étourdit si vite! Il y a des jours où j'ai envie de pleurer en montant sur la corde.

Marc était consterné. Il se reprochait presque d'avoir eu tant de plaisir à voir danser Violette, puisque c'était au prix des frayeurs de celle-ci.

— Mais pourquoi ne dites-vous pas à votre maman que vous avez peur?

— Ma maman! Elle n'est pas là, ma maman, je ne sais pas où elle est, ni mon papa non plus.

— Vous n'êtes donc pas la fille du directeur du cirque? demanda Marc étonné.

1. Voir notre dernier n° du *Petit Français Illustré*.

— Moi? oh! non. Je me souviens qu'étant toute petite, j'habitais une grande maison avec des fleurs; il y avait aussi une jolie dame... Mais c'est si loin, tout ça!...

— On vous a donc prise à vos parents? interrogea Marc anxieux, car une idée germait dans son esprit.

— Je l'ignore, dit Violette. Bah! tant pis!...

Mais Marc ne se contentait pas ainsi.

— On en vole quelquefois, n'est-ce pas, des enfants, pour leur apprendre des tours? Y en a-t-il chez vous qu'on a volés?

— Ma foi, je n'en sais rien, dit la petite fille en riant, mais en jetant un regard prudent autour d'elle pour voir si le propos de Marc n'avait pas eu d'auditeurs.

— Mais d'où viennent tous les enfants de votre troupe? continua Marc qui poursuivait une idée fixe.

— Je ne sais pas.

— Écoutez, dit tout à coup Marc qui semblait prendre un parti; je vais vous raconter quelque chose, quelque chose que vous ne direz jamais à personne. Je crois que je peux avoir confiance en vous?

Une expression énergique passa dans les yeux noirs de la petite bohémienne.

— Je vous promets de garder le secret, affirma-t-elle.

— Mais ce sera un peu long à la conter, objecta le garçonnet. On va finir par remarquer que nous nous parlons.

— Je m'en allais chercher des pissenlits, dit Violette. Hier, un des clowns en a eu plein un papier dans le champ qui est tout à l'entrée de la route. Venez avec moi.

Tout en aidant sa compagne à cueillir la salade, Marc lui raconta toute l'histoire de Jean Rouvière, sa disparition, les vaines recherches et l'idée qu'il gardait, lui Marc, que Jean avait été enlevé par des saltimbanques.

La fillette était suspendue aux lèvres de son compagnon.

— C'est bien possible qu'on l'ait pris, dit-elle quand Marc se tut; surtout s'il était joli!

— M. Gerland, Jérôme et d'autres ont dit que Jean était trop grand et trop intelligent pour se laisser prendre, mais on a pu le bâillonner, l'attacher...

Marc avait beaucoup lu et son imagination se montait facilement.

— Oh! oui, soupira Violette; quelquefois on ne se gêne pas avec nous : si nous pleurons, on nous enferme et on a des moyens pour nous empêcher de parler...

— Depuis que je vous connais, depuis deux jours, dit Marc, vous m'avez tout de suite paru très gentille et je viens de penser que vous pourriez peut-être m'aider à retrouver Jean. Vous voyagez de tous les côtés, vous voyez d'autres troupes. Vous le rencontrerez peut-être...

— Mais je ne le connais pas?

— Oh! il est facile à reconnaître, tout blond, tout rose... D'ailleurs, si vous voulez bien vous en occuper, je vous donnerai son portrait.

— Si je veux! s'exclama la petite fille; oh! de tout mon cœur. Je serrerai bien le portrait dans une cachette où j'ai déjà une médaille et une pièce neuve de deux francs qu'une dame m'a donnée un jour en m'embrassant.

— Mais comment me donnerez-vous des nouvelles? demanda Marc. Savez-vous écrire?

— Certainement! s'écria l'enfant d'un ton indigné. Je sais écrire, lire, et bien d'autres choses. Le vieux pitre aime à nous faire l'école. Même Jacquot, le paillasse, a passé son certificat d'études, l'année dernière, à Bordeaux. On a bien fêté son diplôme, allez; c'est le premier de la troupe.

— Eh bien! vous m'écrirez, dit Marc, je mettrai mon adresse derrière le portrait; j'ai déjà un ami qui m'écrit de Doullens avec mon nom sur l'enveloppe. Mais comment ferai-je pour vous répondre?

— Ce sera difficile, dit Violette. Au patron et aux autres, on leur écrit dans les villes, à la poste, car nous savons toujours d'avance où nous allons; mais moi, je suis trop petite : on ne me donnerait pas les lettres.



LES ADIEUX DE VIOLETTE.

— Je ne vous écrirai pas alors, dit Marc.

— En tout cas, nous reviendrons ici l'année prochaine. Les hommes disaient hier que c'est la meilleure route à suivre pour gagner Saint-Quentin où nous allons tous les ans...

— Oh! l'année prochaine, c'est bien loin, dit Marc d'un ton qui présumait qu'il y aurait sans doute du nouveau d'ici là...

— Enfin, donnez-moi toujours le portrait, conclut Violette; nous verrons plus tard.

— Je vous le donnerai ce soir.

— Nous partons après le souper. Vers six heures, j'irai chez vous chercher de l'eau, ce sera un prétexte : soyez là quand je viendrai.

A l'heure dite, Marc, qui guettait impatiemment depuis si longtemps déjà, ouvrit la porte à Violette chargée d'une cruche en grès.

Tante Dorothée avançait la tête dans le fond du vestibule.

— J'ai ouvert, cria Marc, ce n'est rien.

Et, attirant la fillette dans le corridor, il lu remit un petit paquet.

— Tenez, dit-il, il y a le portrait, mon adresse et un petit livre bien amusant.

Il ajouta, un peu gêné :

— J'ai mis aussi une petite pièce de monnaie, pour les timbres-poste.

— Merci, dit simplement la petite fille; sans cela, j'aurais changé ma pièce de deux francs.

D'un commun élan, les enfants se penchèrent pour s'embrasser.

— Au revoir, Violette, dit Marc.

— Au revoir, répondit l'enfant. Comment vous appelez-vous?

— Marc.

— Au revoir, Marc, répéta Violette.

Et ils s'embrassèrent de nouveau.

CHAPITRE IV



Depuis quelque temps, tante Dorothée trouvait son cousin de plus en plus original. Il se promenait à grands pas autour de sa chambre ou dans son cabinet de consultation, en agitant ses bras en façon de télégraphe Chappe, et écrivait des formules sur des feuilles de papier qu'il semait dans toute la maison.

Ce manège intriguait la veille fille qui secouait la tête en disant : « On ne prend pas les mouches avec du vinaigre! »

Si ce proverbe pouvait signifier quelque chose en ce cas, c'était probablement qu'elle, Dorothée, personnifiant la mouche, ne se laisserait pas prendre aux manières de M. Maurepas.

Un soir que Marc revenait des « Tilleuls », son père lui annonça qu'il avait un voyage à faire au Havre, qu'il resterait sans doute parti huit jours.

... Dorothée, présente, déclara qu'on profiterait de cette absence pour faire un rangement général. Marc savait ce que ces deux mots signifiaient. La maison allait être bouleversée d'un bout à l'autre, les meubles déplacés, les tentures dépendues; on ne pourrait plus poser le pied nulle part; on mangerait à la cuisine, sur le coin d'une table, au milieu des piles d'assiettes et des rangées de verres. Deux fois par an, Mlle Dorothée se livrait à ces déménagements que M. Maurepas redoutait à juste titre.

La saison était admirable, et septembre commençait, continuant toutes les splendeurs d'août. Marc profitait de ses vacances.

Mme Rouvière lui avait acheté une bicyclette sur laquelle il faisait chaque jour de longues promenades aux environs.

M. Maurepas était revenu du Havre avec un air mystérieux et satisfait.

Vers la fin de janvier, il fit une nouvelle absence, plus courte cette fois. A son retour, il assembla Marc et la cousine Dorothée en conseil de famille.

— J'ai une grande nouvelle à vous annoncer. Je vais quitter Vignereux pour aller au Brésil.

Marc et sa tante sursautèrent.

— Au Brésil! dit Marc, si loin!...

Mlle Dorothée leva les bras au ciel pour le prendre à témoin que M. Maurepas avait toujours été fou...

— J'ai conclu une affaire qui traînait depuis quelque temps, reprit celui-ci. Je pars comme médecin d'une compagnie qui va construire un chemin de fer au Brésil.

— Et nous? interrogea Marc.

— Vous? fit le médecin comme si la question se posait à lui pour la première fois; vous?... Eh! mais, vous me suivrez, naturellement, ajouta-t-il après réflexion.

Mlle Dorothée eut un geste d'horreur.

— Jamais! s'exclama-t-elle. Moi, au Brésil! moi, en Amérique! Jamais! Je retournerai en Auvergne. J'ai un toit pour couvrir ma tête, Dieu merci!

Quelques jours après, le docteur alla prendre congé de Mme Rouvière.

— Vous êtes bien décidé à partir, monsieur Maurepas? questionna celle-ci.

Le père de Marc affirma que sa décision était irrévocable. Il était complètement désabusé de la profession de médecin rural. Les paysans ne se décidaient guère à recourir à ses

soins qu'à la dernière extrémité, et après avoir épuisé tous les remèdes de bonne femme et fait appel aux lumières du rebouteux. Encore fallait-il avoir un cheval et parfois deux, courir par tous les temps et à toutes les heures, par des chemins de traverse, pour visiter les cinq ou six bourgades où était éparpillée sa clientèle. Par contre, l'imagination de M. Maurepas, restée aussi jeune et aussi ardente que celle de son fils, lui montrait le Brésil comme un pays délicieux et une terre enchantée dont il fit à la jeune femme une description pompeuse. Son interlocutrice vit bien qu'elle perdrait son temps à essayer de le désabuser.

— Mais Marc? objecta-t-elle seulement. Le climat n'est-il pas dangereux pour un enfant de cet âge?

M. Maurepas ne répondit pas tout de suite. Pour la première fois, il envisageait qu'il pouvait y avoir des inconvénients à emmener le petit garçon.

— Mais qu'y faire? dit-il tout haut, comme répondant à sa pensée.

— Pourquoi ne me laisseriez-vous pas Marc pendant votre absence? proposa Mme Rouvière.

Le docteur repoussa d'abord cette idée, mais Mme Rouvière insistait et il ne tarda pas à se rendre, heureux au fond de penser que son fils n'aurait pas à courir les risques d'une installation toujours difficile et souvent dangereuse.

Marc pleura d'abord en songeant à la séparation. Il y avait une réelle affection entre lui et son père, en dépit des bizarreries de ce dernier. D'un autre côté, la pensée de quitter sa protectrice lui causait aussi une peine profonde; il finit donc par acquiescer à un arrangement qui satisfaisait tout le monde.

(*A suivre.*) CLAUDE SAINT-JAN.

LE MÉTROPOLITAIN

Dans une grande ville comme Paris, une des premières du monde par son activité commerciale, la première sans contredit par son activité mondaine, les chaussées sont de jour en jour plus encombrées par les camions, les voitures, les véhicules et les passants eux-mêmes qui se plaignent de l'encombrement, sans cesser pour cela d'y contribuer.

Vous avez souvent remarqué l'interminable procession de voitures qui s'écoule de la place de la République à la Madeleine, sans solution de continuité; vous avez entendu, à travers les embarras d'une circulation difficile, des cochers s'injurier les uns les autres dans des termes peu nobles qu'ils emploient d'abondance, sans souci de leurs étymologies; vous-mêmes, simples piétons, avez dû déplorer bien des fois l'obligation absolue où vous étiez de rester sur le trottoir de gauche, alors que vous aviez des raisons sérieuses de passer sur le trottoir de droite : car ce ne fut souvent qu'après une longue attente de votre part que le bâton blanc libérateur de quelque placide sergent de ville vous permit simplement de traverser la rue.

Tout cela avait été remarqué depuis longtemps et, il y a cinquante ans, on songeait déjà à y remédier. Mais il fallait pour cela multiplier dans Paris les moyens de transports insuffisants, sans obstruer davantage les voies publiques, déjà suffisamment dangereuses pour les piétons. On eut alors l'idée d'un chemin de fer souterrain.

Mais un demi-siècle devait encore passer avant qu'on en vînt à l'exécution du plan proposé, et il y a quatre ans seulement que, pour la première fois, vous avez été emporté par le Métropolitain, du Bois de Vincennes au Bois de Boulogne, dédaigneux des bons piétons dont la foule compacte s'agitait pesamment dans la rue, au-dessus de votre tête.

Vous rendez-vous compte, chers lecteurs, des travaux surhumains que les ingénieurs et ouvriers ont dû accomplir pour vous permettre de faire ce petit voyage? Il fallait traverser Paris dans toute sa longueur, à la manière des taupes qui cheminent sous le sol en se creusant elles-mêmes leurs chemins, et vaincre mille difficultés prévues ou imprévues : tantôt, on rencontrait une nappe d'eau souterraine qu'il fallait dessécher; tantôt des égouts qu'il fallait reculer; des conduites d'eau, de gaz, d'électricité et d'air comprimé qu'il fallait dévier; car les sous-sols de Paris sont sillonnés ainsi par de merveilleux travaux qui doivent donner place aux éléments soumis à la volonté de l'homme; et vous savez, par exemple, que votre voix traverse la ville en moins d'une seconde par les fils téléphoniques, et que votre correspondance — cartes pneumatiques — glisse sous vos pieds avec une rapidité surprenante...

Tous ces obstacles furent surmontés : on transporta là-bas ce qui gênait là; on démolit ici pour reconstruire ailleurs : c'est ainsi qu'au boulevard des Batignolles, la ligne du Métropolitain, qui passe toujours au-dessous de la chaussée, passe en même temps au-

dessus du tunnel du chemin de fer de l'Ouest. qui était construit préalablement et qu'on ne pouvait pas songer à déplacer.

Mais comment construit-on une galerie souterraine?

On creuse à l'extérieur, dans la direction du parcours qu'elle doit suivre, une série de puits qui, ouverts sur la rue, pénètrent dans le sol jusqu'au niveau de la voie future; au fond de ces puits, des ouvriers, éclairés de lampes électriques, attaquent le terrain dans deux directions opposées, et, guidés par la boussole, ils avancent en creusant jusqu'à ce qu'ils rencontrent les ouvriers du puits voisin qui ont marché à leur rencontre, à travers la terre.

Seulement, comme des éboulements sont à craindre, il faut boiser la galerie au fur et à mesure qu'on la creuse, c'est-à-dire l'étayer avec des poutres et de solides madriers; on obtient ainsi ce qu'on appelle une *galerie boisée*, ouvrage constamment employé par les mineurs.

Cette galerie n'est encore qu'un boyau étroit et bas qui marque la place de la voûte future. Mais on l'élargit peu à peu. On maçonne la partie supérieure qui prend la forme de la voûte et devient le *cintre*. On peut alors finir de creuser sous ce cintre, sans crainte des éboulements qu'il retient. Il ne reste plus alors qu'à construire les murs verticaux qui doivent supporter la voûte et qui prendront pied sur la voie même : on les appelle les *pieds-droits*.

C'est un lourd travail que le déblayement de toute la terre extraite du souterrain. Des wagonnets la portent jusqu'aux puits où elle est enlevée à l'aide de treuils électriques et déversée dans des chariots. Un ingénieur qui a travaillé aux plans du Chemin de fer métropolitain a calculé que, si les déblais extraits du tunnel de la première ligne étaient étendus uniformément sur toute la surface de la place de la Concorde, ils y atteindraient une hauteur de seize mètres, c'est-à-dire qu'ils dépasseraient et enseveliraient complètement l'obélisque de Louqsor. Quant aux maçonneries du souterrain, des stations, etc., elles ont un volume égal à dix fois celui de l'Arc de triomphe.

Vous pouvez, par ces exemples, juger de l'énormité du travail accompli : à la station du Châtelet, trois mille mètres cubes de terre ont été déplacés en dix-sept jours...

Pour les trains, on employa l'électricité qui ne produit pas de fumée. Des locomotives actionnées par la vapeur auraient asphyxié les voyageurs. Vous connaissez tous, enfin, ces élégants wagons qui entrent et sortent comme une flèche dans les claires stations aux murs revêtus de carreaux blancs, où miroitent mille lumières. Vous les avez souvent attendus, mais vous ne les avez pas attendus longtemps, car les trains se suivent de très près, et chacun d'eux fait au moins cent trente-cinq voyages par jour.

C'est ainsi que, pour trois sous, vous pouvez jouir d'un travail qui a coûté près de trente-huit millions pour la première ligne, soit environ deux millions et demi par kilomètre.

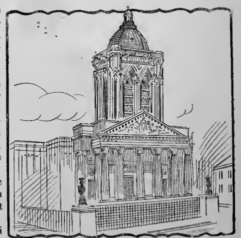
Non contents de l'activité déployée, les hardis promoteurs de cette vaste entreprise continuent leurs travaux plus vaillamment que jamais pour étendre le Métropolitain qui visitera bientôt tous les quartiers de Paris et sillonnera la capitale d'un réseau toujours plus serré de lignes souterraines.

Les trains passeront même sous la Seine : deux tubes métalliques donneront passage à deux voies allant en sens inverse, et vous pourrez, descendant sous terre à Montmartre, reparaître au jour devant le Panthéon.

Et c'est ainsi que la vie parisienne, devenue trop intense, est obligée de se réfugier en partie sous la terre, cependant que les derniers omnibus roulent lentement sur le pavé dur, d'un pas lourd qui semble mélancolique — comme pour un dernier voyage.

PIERRE COLOMB.

CHERCHEZ !



Le monument ci-dessus est composé de trois parties de monuments différents très connus de Paris. A quels monuments appartiennent ces parties d'architecture et quelles sont-elles ?

(Voir la solution page 22.)

AU CIRQUE[1]

Qui dira jamais pourquoi l'âne est ridicule, tandis que le cheval ne l'est pas? Il a les oreilles un peu longues, c'est vrai; son braiement n'a rien de particulièrement harmonieux, c'est encore vrai. Mais quoi! ce sont là des particularités physiques dont il n'est pas responsable, et il possède assez de qualités morales pour faire oublier ces quelques imperfections. N'importe! il est ridicule; c'est un fait, et sa seule présence déchaîne la bonne humeur.

L'âne est donc toujours un bon « numéro » de cirque. Et on a soin de le choisir particulièrement têtu, et même méchant. Car il y a de méchants ânes comme il y a de méchants hommes, et même, je le dis tout bas, mais gardez-vous bien de le répéter, de méchants enfants.

Oui, au cirque, le clown chargé d'amener l'âne sur la piste et d'exciter, avec le compagnon, les rires du public, choisit un animal très rétif, ou que l'on a rendu tel; il le traîne par l'oreille dans l'arène, et veut monter sur son dos. L'âne refuse énergiquement, et il faut que le clown soit bien leste pour éviter les ruades que sa monture récalcitrante lui décoche en pleine poitrine, et pour ne pas manquer son saut de banquette quand, à l'imitation du taureau fonçant sur le toréador, maître Aliboron *charge*, à travers le cirque, son maître qui s'enfuit avec les signes d'une violente terreur. Souvent, dans ce numéro classique, le clown, désespérant de venir à bout de son âne, fait appel aux spectateurs, les met au défi d'être plus heureux que lui, et l'on voit toujours descendre des gradins quelque brave paysan vêtu d'une ample blouse bleue (le plus souvent un compère), ou quelque naïf spectateur dont on a provoqué l'amour-propre. L'âne est muselé solidement, sans qu'il en paraisse rien, ses sabots ne sont pas ferrés. L'exercice n'en offre pas moins, pour l'amateur, un certain danger. Et il vaut mieux lui « faire faire le beau », comme vous le voyez dans la gravure ci-dessus.



(*A suivre.*) J. S.

1. Voir les nos 260 et 261 du *Petit Français Illustré*.

Cliché extrait des *Jeux du cirque*, de M. Hugues Le Roux.

UN BRAVE[1]

SCÈNE IV

L'ESPINGOLE, LE PÈRE DE JACQUES, LA CHAMADE et les SOLDATS, causant dans le fond.

LE PÈRE DE JACQUES *rentrant*. — On m'envoie, dit-on, des soldats à loger?

L'ESPINGOLE. — Le sergent l'Espingole, pour vous servir, et son escouade. Voici, monsieur, les billets de logement.

LE PÈRE DE JACQUES. — C'est bien, mes amis ; reposez-vous ; je vais donner des ordres pour qu'on vous serve à boire et à manger... A propos, que vous disait donc mon fils que j'ai vu de loin fort affairé avec vous?

L'ESPINGOLE. — Sur ma foi, c'est un charmant enfant ; il ne rêve que soldats ; il me parlait de s'engager.

LE PÈRE. — Justement : la tête lui en tourne et je ne voudrais pas, car son précepteur n'en peut rien faire.

L'ESPINGOLE. — Son petit babil m'amusait, et je l'ai laissé jaser, sauf, lui ai-je dit, à prendre votre avis.

LE PÈRE. — Vous me donnez là l'idée d'une petite pièce qu'on pourrait lui jouer.

L'ESPINGOLE. — Monsieur, je serais ravi de pouvoir vous être agréable en quelque chose.

LE PÈRE. — Venez que je vous donne mes instructions.

Ils sortent.

SCÈNE V

LA CHAMADE, DES SOLDATS, JACQUES, puis L'ESPINGOLE

JACQUES, *qui arrive en courant et se dirige vers le fond où se trouvent les soldats*. — Je viens voir si mon uniforme est prêt?

LA CHAMADE, *à part*. — Qu'est-ce qu'il raconte, ce petit bonhomme-là ?

JACQUES. — C'est monsieur le sergent qui m'envoie.

LA CHAMADE, *à un soldat*. — Sais-tu ce que c'est, toi, Pitou?

PITOU. — Inconnu au bataillon.

JACQUES. — C'est moi qu'on vient d'enrôler.

LA CHAMADE, *ahuri*. — D'enrôler! Veux-tu bien aller rejoindre ta nourrice, petit morveux !

JACQUES. — Je vous dis que je viens chercher mon uniforme.

LA CHAMADE. — Ah çà ! tu te moques du tambour La Chamade ; attends un peu...

L'ESPINGOLE, *entrant*. — Non, il ne se moque nullement de toi, mon brave. Camarades, je vous présente le fils du maître de céans, qui nous fait l'honneur de s'engager dans notre régiment. (*Il parle à voix basse aux soldats qui l'écoutent en riant; puis, s'adressant à Jacques.*) Mon ami, je vous annonce que j'ai le consentement de votre père.

JACQUES. — Quoi ! il a consenti ?

L'ESPINGOLE. — D'autant plus volontiers qu'il veut que vous fassiez votre devoir en toute circonstance. Or, nous venons d'apprendre que les Belges unis aux Suisses ont envahi notre territoire. Ils ne sont plus qu'à quelques lieues d'ici et mon escouade a reçu l'ordre d'occuper la forêt voisine. Nous allons nous mettre en marche ; voulez-vous encore être des nôtres ?

JACQUES. — Oui, certainement ; où est mon sabre, ma giberne?

L'ESPINGOLE. — J'aurais voulu vous en procurer de plus légers et de mieux assortis à votre âge ; mais les circonstances ne me l'ont pas permis. Voici d'abord la giberne.

JACQUES, *endossant une giberne qui lui descend aux talons*. — Ah !

L'ESPINGOLE. — Cela vous gêne-t-il ?

JACQUES. — Non, non, monsieur le sergent.

L'ESPINGOLE. — Voici le baudrier et le sabre.

JACQUES, *s'affublant du sabre qui traîne derrière lui*. — Oh !

L'ESPINGOLE. — Le trouvez-vous incommode ?

JACQUES. — Pas le moins du monde.

L'ESPINGOLE. — Voici donc le fusil.

JACQUES, *qui fléchit sous le poids*. — Ouf !

L'ESPINGOLE. — Il est un peu long et lourd.

JACQUES. — Bah ! je le porterai comme une plume.

L'ESPINGOLE. — Fort bien ; le reste de l'équipement viendra plus tard. A vos rangs ! (*Un roulement de tambour.*) Attention ! Portez arme ! — Par le flanc gauche ! gauche ! — En avant ! marche !

Les soldats défilent au son du tambour, Jacques sort le dernier en trebuchant.

SCÈNE VI

Le parc du château. — Il est nuit. — L'escouade débouche dans une clairière. — Jacques paraît harassé.

L'ESPINGOLE, JACQUES, les SOLDATS

L'ESPINGOLE. — Halte ! formez les faisceaux Bourguignon, prends la faction. Les yeux sur la sentinelle avancée et aux armes à la première alerte ! Nos détours dans les bois ont trompé l'ennemi ; nous n'en sommes qu'à une portée de fusil... Or çà, mon jeune cadet, vous trouvez-vous incommodé de la marche ?

1. Voir le dernier nº du *Petit Français Illustré*.

Jacques. — Je ne crois pas.

L'Espingole. — Bien, ça ! Un bon soldat ne doit jamais être las.

Jacques. — Est-ce que nous n'allons pas nous reposer un peu ?

L'Espingole. — Si, vraiment ; nous bivouaquons ici jusqu'à la première alerte ; j'espère que nous y passerons la nuit.

Jacques. — Nous passerons la nuit ici ?

L'Espingole. — Il n'y faut pas trop compter ; cependant j'ai tout lieu de croire que nous dormirons tranquilles.

Jacques. — Mais où coucherons-nous donc ?

L'Espingole. — Eh bien, là... sur ce tapis de mousse !

Jacques, *se laissant tomber à terre avec un grand soupir*. — Ah ! j'ai peur qu'on ne soit inquiet de moi à la maison.

L'Espingole. — Que non ! On sait maintenant qui vous êtes et que vous ferez votre chemin.

Jacques. — C'est que voici l'heure où Françoise me menait coucher. Comme elle doit me chercher, la pauvre Françoise !

Ce disant, il dépose son fusil.

L'Espingole. — Que faites-vous là, mon cadet ? Gardez, gardez vos armes ! Et si l'ennemi nous surprend ? et si l'on sonne la charge ? Un soldat doit mourir les armes au moins sur le dos.

Jacques. — Je vais les garder, monsieur le sergent ; mais je suis sûr que j'en ai les épaules toutes meurtries ; tenez, touchez plutôt.

L'Espingole. — Gardez aussi votre képi ; un bon soldat doit se battre en tenue ; d'ailleurs un képi pare quelquefois une balle.

Jacques. — Celui-ci me fait plus de mal qu'une balle. J'ai le front tout en feu ; sentez.

L'Espingole. — Très bien, mon petit homme, je suis content de vous ; vous ferez un brave officier. La Chamade, que penses-tu de ce cadet ?

La Chamade. — Je pense que c'est un brave soldat.

L'Espingole. — Et qui mourra plutôt que de se plaindre. Reposez-vous, cadet.

Jacques. — Je ne suis pas bien fatigué.

L'Espingole. — Reposez-vous, vous dis-je. Modérez vot e ardeur ; il ne faut pas non plus en faire trop.

Jacques. — Est-ce qu'on ne soupera pas ?

L'Espingole — Si, vraiment, je veux que vous soupiez. Un soldat soupe quand il peut et non quand il veut. Vous seriez capable de vous en passer pour courir au feu ; mais nous avons le temps ; vous souperez, je l'ordonne.

Jacques. — Je le veux bien aussi, j'ai grand'faim.

L'Espingole. — Holà ! Bourguignon, La Chamade, qu'on apporte les provisions, qu'on allume du feu, qu'on mette la marmite ! Que mangeriez-vous bien, mon petit ami ?

Jacques. — L'ordinaire me suffirait, monsieur le sergent, avec un peu de confitures.

L'Espingole. — Servez, La Chamade, et n'oubliez pas les confitures.

La Chamade. — Les provisions manquent, sergent, nous n'avons point de confitures.

Jacques. — Eh bien, en ce cas, je tremperai du pain dans ma crème.

L'Espingole. — La Chamade, donnez de la crème à ce jeune homme.

La Chamade. — Il a été impossible d'en trouver dans les fermes d'alentour ; je n'ai que quelques oignons cuits sous les cendres.

L'Espingole. — Des oignons ! peste ! Des oignons ont leur prix dans l'occasion. A la guerre comme à la guerre. Aimez-vous les oignons, jeune soldat ?

Jacques. — On ne mangeait pas de ça chez nous.

L'Espingole. — Vous n'y voulez pas goûter ?

Jacques. — Si, je le veux bien tout de même.

L'Espingole. — Vite, vite, qu'on nous donne de ces oignons ; nous mourons de faim. Il peut survenir quelque obstacle ; il est bon d'avoir soupé. Çà, çà, en cercle et distribuez ! Un temps et trois mouvements ! Vous sentez-vous de l'appétit, mon cadet ?

Jacques. — Extrêmement.

L'Espingole. — Prenez-moi cet oignon qui fait plaisir à voir. Corbleu ! la bonne odeur !

Jacques. — Je n'ai pas de cuiller.

L'Espingole. — Il est plus commode de manger avec les doigts...

On entend un coup de fusil derrière les arbres.

Jacques. — Ah ! Dieu, qu'est-ce que cela ?

L'Espingole. — Un coup de feu ! l'ennemi est sur nous.

La Sentinelle, *accourant*. — Alerte ! alerte, sergent ! un régiment suisse tourne le bois.

L'Espingole. — Aux armes ! aux armes ! serrez-moi ces oignons. La patrie avant tout. Enfants, à vos rangs ! L'affaire sera chaude ; pas de bruit, de ce côté ! et débouchons à l'improviste. Il faut qu'une vedette reste ici en observation ; allons, morbleu, un homme de bonne volonté.

Jacques. — Je veux rester ici, moi.

L'Espingole. — Bravo, mon cadet, c'est le poste le plus périlleux.

La Chamade. — Mais c'est lui le plus brave.

Jacques. — Est-ce que l'on va me laisser ici tout seul ?

L'Espingole. — Aimez-vous mieux partir au premier rang ?

Jacques. — Oh! non.

L'Espingole. — Voici donc vos instructions. Vous demeurez ici ; on tirera sur vous, ne bougez point; on tirera encore, n'y prenez pas garde. — Quant au mot de passe, c'est *Mort et massacre*. — Si l'on avance, tirez et repliez-vous. Vous protégez notre marche; l'affaire dépend de vous. Nous autres, hâtons-nous. En avant, marche !

Ils sortent.

SCÈNE VII

Jacques, *seul, son fusil entre les bras. Il se met à pleurer.*

Maman! maman! papa! Françoise! où êtes-vous? Venez chercher votre petit Jacques que l'on va tuer ; il est bien malheureux, allez ; il vous écoutera maintenant, il fera tout ce qui vous plaira, je vous le promets ; il ne s'en ira plus avec les vilains soldats... Si je pouvais m'en aller d'ici... mais je suis perdu au fond d'un bois, il fait tout noir partout, je me cogne aux arbres, les épines m'entrent dans les mollets. (*On entend une fusillade, des cris, le tambour bat la charge dans l'éloignement.*) Ho! ho! ho! ce bruit! On se bat de tous les côtés! (*Tumulte plus rapproché.*) Oh ! les cris ! les canons! les soldats! tout s'approche. On s'égorge, on va me tuer... Mon Dieu, on s'avance, on vient de ce côté. Je suis mort! Je ne veux pas me voir mourir...

Il s'enveloppe des pieds à la tête dans le manteau et se couche à plat ventre.

(*A suivre.*) E. Ourliac.

(Adaptation de M. Guéchot.)

Solution de la page 18.

A la base, colonnade du Panthéon. Au milieu, partie supérieure d'une des tours de Notre-Dame. En haut, dôme du Val-de-Grâce.

SIMPLE ET PRATIQUE



1



2

I

Le gendarme Bonœil s'est endormi, et, pour se reposer plus à son aise, il a enlevé ses grandes bottes.

Un chasseur maladroit et probablement myope, croyant tirer un lapin qui passe tout près, a manqué la bête, mais, en revanche, a criblé de petits plombs la semelle d'une des bottes de Bonœil.



3

II

— Sapristi! s'écrie celui-ci à son réveil, ma botte changée en écumoire! Elle est perdue!!...

III

Non, elle n'était pas perdue. Bonœil a réfléchi; il sait, comme les bonnes cuisinières, accommoder les restes.

Sa pauvre botte lui sert d'arrosoir pour son petit jardin.



Un peu de philosophie. — Le duc de Cambridge, mort il y a quelque temps, possédait un carrosse de gala où « l'or se relevait en bosse », comme dit Boileau, et qui avait coûté la modeste somme de trente mille francs. Lors du couronnement d'Édouard VII, roi d'Angleterre, le duc avait dépensé encore douze mille francs à faire réparer ledit carrosse.

Or, on vient de le vendre aux enchères : savez-vous à combien, après beaucoup d'efforts, il a été adjugé? A 950 francs. Et savez-vous à qui? A un cirque, qui fera monter dedans ses chiens et ses singes savants.

Ironie de la destinée! Philosophie des choses! que de longs articles on pourrait faire sur ce simple fait divers!

—

Un nom qui porte aux calembours. — Alphonse Karr est un écrivain, mort depuis quelques années, dont les œuvres sont un peu oubliées, mais dont le nom est toujours très célèbre. Voici une anecdote que raconte sur lui un de ses confrères :

« Alphonse Karr avait pris rendez-vous avec quelques amis pour un petit voyage pédestre et, à jour dit, une affaire le retint; il laisse ses amis partir devant. Il ne part que le lendemain, et dans les auberges où sont passés ses amis, il trouve la série des jeux de mots dont on avait coutume de l'assaillir : Karr nage... Karr touche... etc., etc.

« Les chemins de fer étaient assez rares à cette époque. Il en trouva un néanmoins qui lui permit de prendre enfin l'avance, et à la prochaine auberge, les amis étonnés trouvèrent ce mot; *Karr avance et raille*.

—

Moyen de guérir les brûlures. — Il en est plusieurs, mais en voici un qu'on nous assure être souverain. Mélangez un œuf bien frais et une quantité de beurre frais égale au volume de l'œuf, appliquez sur la brûlure un peu de cet onguent et renouvelez-le dès qu'il sèche. Grâce à ce traitement, vos brûlures, même si elles sont profondes, ne seront plus douloureuses.

N'allez pas surtout placer votre main dans l'eau fraîche, vous souffririez davantage.

—

Quand vous seriez le petit caporal vous ne passerez pas! — Pour un mot historique, voilà un mot historique. Mais par qui fut-il prononcé? où et quand?

L'*Intermédiaire des chercheurs et des curieux* a trouvé. La réponse fameuse a été faite par un nommé Jean Coluche à Napoléon, à Ebersdorf, en 1809. Ce Coluche, qui était originaire de Nangis (Seine-et-Marne), se retira, après la chute de l'empire, dans sa commune natale. Il était très fier de sa réputation, et ses compatriotes le nommèrent conseiller municipal.

Un jour, au cours d'un voyage officiel, Napoléon III distingua, parmi les vétérans venus à sa rencontre, un vieux brave paré d'un baudrier gigantesque sur lequel était brodée la phrase célèbre. C'était Coluche. Napoléon III lui accorda une pension dont Coluche jouit assez longtemps, car il ne mourut qu'en 1865.

—

Les enfants terribles. — Oh! maman, comme tu as des cheveux gris!

— Cela provient, mon enfant, du chagrin que tu me fais quand tu n'es pas sage.

— Eh bien, alors, maman, tu ne devais guère être sage quand tu étais petite, car grand'maman a les cheveux tout blancs.

—

Deux naïfs regardent passer un ballon Et l'un demande à l'autre :

— Quand ils veulent monter, comment font-ils, les aéronautes?

— Ils jettent du sable.

— Et quand ils veulent redescendre?

— Ils en reprennent.

—

A la correctionnelle.

— J'étais dans l'omnibus, dépose un témoin, quand tout à coup je sentis la main de monsieur qui se glissait *maladroitement* dans ma poche.

Le Prévenu, *bondissant.* — Monsieur le président, faites-moi respecter!

RÉPONSES A CHERCHER

Question historique.

Quelle était la devise de Mme de Sévigné?

Mots en triangle.

Désignation garçon ou fille.
Adjectif féminin.
Rangée de choses ou de personnes.
Animal domestique.
Négation.
Consonne.

(Communiqué par M. Marcel Poupin.)

RÉPONSES AUX QUESTIONS DU N° 262

I

La fonction propre de l'estomac consiste à sécreter des sucs dits *gastriques*, qui, tombant sur les aliments qui y ont été introduits, les dissolvent et les transforment. Or, cette sécrétion des sucs gastriques se produit à des intervalles à peu près réguliers; de telle sorte que si l'estomac se trouve vide d'aliments au moment de la sécrétion, les sucs gastriques, tombant sur la paroi stomacale, l'attaquent et tendent à la dissoudre. L'estomac, dans ce cas, *se digère lui-même*. Voilà pourquoi il est nécessaire que l'estomac se trouve rempli à des intervalles reguliers.

II

Orages, azur, nuages, pur. Encore, soleil, éclore, vermeil.

Sceaux, — Imprimerie Charaire.

Le Gérant : Henri BOURRELIER.



BLANC ET NOIR

17e Année. — N° 264. 10 centimes. 17 Décembre 1904.

LE Petit Français illustré

JOURNAL DES ÉCOLIERS ET DES ÉCOLIÈRES

FRANCE : UN AN, 6 FRANCS (du 1er de chaque mois) | *Librairie Armand Colin* Paris, 5, rue de Mézières | UNION POSTALE : UN AN, 7 FRANCS (Paraît chaque Samedi)



LE CHEMINEAU

D'APRÈS LE TABLEAU DE M. LÉON FAURET

CAUSETTE AMICALE

PETITE FEUILLE AU VENT

Ce brumaire tiède apportait, avec son « été de la Saint-Martin », de bonnes journées de plein air, à nos petits écoliers. A l'arche de Noé, la propriété de tante Catherine, tous les jeudis du mois susdit on put encore goûter sous la véranda, ce qui faisait bien l'affaire de la vieille bonne, laquelle n'eut pas les miettes à ramasser, sous la table de la salle à manger, et celle aussi des moineaux, qui, eux, ne demandaient pas mieux que de les faire disparaître.

C'était dans le petit parc une vraie gloire de feuilles mortes, un beau grand tapis de pourpre et d'or, acidulé, de-ci, de-là, de tons verts.

Un vent se leva, qui fit valser toute cette parure estivale, comme pour l'égayer encore devant que de disparaître.

Hou, hou, ici, elles tournaient en spirale; frrrt, là, elles glissaient, en bostonnant, nonchalantes, avec ou sans cavalier.

— Voyez, tante Catherine, s'écria Ninette, sa tartine de confitures brandie, est-elle amusante cette feuille longue, sur la première marche du perron : tantôt elle tourne à droite, pour courir vers le parc; tantôt à gauche, pour se mettre en route vers le jardin... Oh! la voici levée, voyez, voyez si elle monte. Pouf! la voilà par terre, se traînant sur le sol, hésitante à nouveau.

Tous les enfants suivaient, à présent, ses pérégrinations, intéressés, souriants; mais la vieille tante hochait la tête, rêveuse, mélancolique.

— Oui, dit-elle, elle est légère et follette, cette petite feuille si mince de frêne-parasol, écoutant toutes les calembredaines que lui souffle le vent, qui semble, ma foi, se moquer d'elle. Bon! n'ai-je pas raison? il vient de la pousser dans le bassin!

« Elle ne valsera plus.

« J'ai connu plus d'un petit garçon et connu plus d'une petite fille dont la volonté, mes enfants, ne pesait pas plus lourd que celle de cette feuille; ils se laissaient entraîner, sans vergogne, par les uns et les autres et, généralement, plutôt du mauvais côté que du bon. »

Ninette, qui sentait, de derrière les lunettes de sa tante, darder sur elle un regard légèrement ironique, se mit à mordre dans sa tartine, — à grandes bouchées, — en manière de contenance. Sans doute avait-elle quelque peccadille du genre « entraînement » sur la conscience?

Impitoyable, en sa vocation d'éducatrice, la tante reprit :

— Oui, j'avais une jeune voisine, laquelle ressemblait fort à la petite feuille au vent de tout à l'heure.

« Un jour qu'elle avait des devoirs à terminer et que, suivant le conseil de sa grande sœur, sagement elle s'appliquait à sa composition de style, un léger caillou vint butter sa vitre :

« — Ohé! ohé! la hélait une voix, du jardin; viens, Suzon, faire un petit tour, les pommes sont mûres, elles jutent déjà. »

« Elle se penchait, bien résolue de répondre non à Henri, — son cousin, — jeune cancre de la plus belle eau et polisson émérite.

« — Peux pas, ma composition à terminer.

« — Oh! là là, si ça ne fait pas pitié, par un beau temps pareil! Viens donc, tu la finiras ce soir.

« — Il serait trop tard.

« — Que non, tu la bûcheras bien plus vite quand il fera moins chaud. Allons, ouste, descends! »

« Voilà toutes les bonnes résolutions enfuies.

« Doucement, pour que ne l'entende pas sa grande sœur, Suzon se glisse hors de la maison, longe la charmille et arrive dans le jardin voisin dont Henri lui a ouvert la poterne.

« Les pommes vertes et acides sont juteuses, en effet, et la fraîcheur des arbres captivante; les fraises ne manquent pas. Mais voici que son cousin veut lui montrer les jeunes pigeons du colombier et comme, de ce perchoir, il n'a pas la clef, il applique une échelle, péniblement apportée du bûcher, contre le petit bâtiment à tourelle ;

« — Je vais monter d'abord, tu viendras derrière moi et je te tiendrai la main; on voit très bien les nids à travers les petites fenêtres, c'est tout ce qu'il y a d'amusant, tu verras. »

« On monte.

« Patatras! c'est l'échelle qui bascule, Henri, se penchant pour attirer sa cousine à lui, en ayant dérangé l'équilibre, et les voici lui par terre, avec une fracture de la hanche; elle, dans le vivier, le mollet happé par un brochet qui attend la quotidienne pitance que lui jette le jardinier.

« Malgré le peu de profondeur du bassin, il y avait danger de noyade pour notre Suzon, laquelle, de terreur, avait perdu connaissance. Un bon hasard voulut que le jardinier vînt justement faire déjeuner les pensionnaires du

vivier. Grâce à lui, l'enfant fut sauvée et son malheureux cousin — aujourd'hui boiteux — put être transporté sur son lit, où les douloureuses opérations, la mise en appareil de sa jambe, le retinrent cinq longs mois à souffrir ou à s'ennuyer.

La petite feuille au vent qu'était Suzon lui vint souvent tenir compagnie, et c'est tout à loisir qu'ils purent philosopher à perte de vue sur leur commune sottise.

Que de choses, dans cette sottise! Le chagrin fait à leurs parents; les longues et coûteuses suites de l'accident; la fatigue, l'épuisement de la pauvre mère, laquelle pendant ces cinq mois ne quitta pas son fils, passant combien de nuits blanches, d'angoisse! — les études retardées; le malheur de rester estropié.

Et tout cela aurait pu être évité, si Suzon avait eu un peu plus de fermeté lors des instances de son cousin, si elle avait su garder intactes ses bonnes résolutions premières.

Opposons donc la plus grande résistance au vent, d'où qu'il vienne, tandis qu'il en est temps encore. Sachons résister quand on nous incite à mal faire.

TANTE CATHERINE.

LECTURES DU SAMEDI

LA JEUNE SIBÉRIENNE, PAR XAVIER DE MAISTRE

Xavier de Maistre, né à Chambéry en 1763, mort à Saint-Pétersbourg en 1852, débuta comme officier dans l'armée sarde et servit ensuite en Russie, où il gagna le grade de général. Il occupa ses loisirs à écrire ou à peindre. Ses principaux ouvrages sont le Voyage autour de ma chambre, *le* Lépreux de la cité d'Aoste, *et la* Jeune Sibérienne *que nous publions aujourd'hui.*

Vers la fin du règne de Paul Ier, une jeune fille, Prascovie Lopouloff, partit à pied de la Sibérie, pour venir à Saint-Pétersbourg demander la grâce de son père.

Prascovie reçut à genoux la bénédiction de ses parents, et, s'arrachant courageusement de leurs bras, quitta pour toujours la chaumière qui lui avait servi de prison depuis son enfance.

Elle marchait un soir le long des maisons d'un village, pour chercher un logement, lorsqu'un paysan qui venait de lui refuser très durement l'hospitalité la suivit et la rappela. C'était un homme âgé, de très mauvaise mine. La jeune fille hésita si elle accepterait son offre, et se laissa cependant conduire chez lui, craignant de ne pas obtenir un autre gîte. Elle ne trouva dans l'*isba* [1] qu'une femme âgée, et dont l'aspect était encore plus sinistre que celui de son conducteur. Ce dernier ferma soigneusement la porte et poussa les guichets des fenêtres. En la recevant dans leur maison, ces deux personnes lui firent peu d'accueil : elles avaient un air si étrange que Prascovie éprouvait une certaine crainte et se repentait de s'être arrêtée chez elles. On la fit asseoir. L'isba n'était éclairée que par des esquilles de sapin enflammées plantées dans un trou de la muraille, et qu'on remplaçait souvent, lorsqu'elles étaient consumées. A la clarté lugubre de cette flamme, lorsqu'elle se hasardait à lever les yeux, elle voyait ceux de ses hôtes fixés sur elle. Enfin, après quelques minutes de silence :

— D'où venez-vous? lui demanda la vieille.

— Je viens d'Ischim, et je vais à Pétersbourg.

— Oh! oh! vous avez donc beaucoup d'argent pour entreprendre un si grand voyage?

— Il ne me reste que quatre-vingts *kopecks* [1] en cuivre, répondit la voyageuse intimidée.

— Tu mens! s'écria la vieille; oui, tu mens! On ne se met point en route pour aller si loin, avec si peu d'argent!

La jeune fille avait beau protester que c'était là tout son avoir, on ne la croyait pas. La femme ricanait avec son mari.

— De Tobolsk à Pétersbourg avec quatre-vingts kopecks, disait-elle; c'est probable, vraiment!

La malheureuse fille, outragée et tremblante, retenait ses larmes, et priait Dieu tout bas de la secourir. On lui donna cependant quelques pommes de terre, et, dès qu'elle les eut mangées, son hôtesse lui conseilla d'aller se coucher. Prascovie, qui commençait fortement à soupçonner ses hôtes d'être des voleurs, aurait volontiers donné le reste de son argent pour être délivrée de leurs mains. Elle se déshabilla en partie avant de monter sur le poêle [2] où elle devait passer la nuit, laissant en bas, à leur portée, ses poches et son sac, afin de leur donner la facilité de compter son argent et pour s'épargner la honte d'être fouillée.

Dès qu'ils la crurent endormie, ils commencèrent leurs recherches. Prascovie écoutait avec anxiété leur conversation;

— Elle a encore de l'argent sur elle, disaient-ils; elle a sûrement des assignations. J'ai vu, ajouta la vieille, un cordon à son cou,

1. Maison de paysan, ordinairement composée d'une seule chambre dont un énorme poêle occupe une bonne partie.

1. Monnaie russe valant un peu moins de cinq centimes.

2. Les poêles russes sont très grands, et les paysans, n'ayant point de lit dans ce pays, couchent tout habillés sur les bancs qui règnent dans toute l'enceinte de leur chaumière.

auquel pend un petit sac : c'est là où est l'argent[1].

C'était un petit sac de toile cirée, contenant son passeport, qu'elle ne quittait jamais. Ils se mirent à parler plus bas, et les mots qu'elle entendait de temps en temps n'étaient pas faits pour la rassurer.

— Personne ne l'a vue entrer chez nous, disaient les misérables, on ne se doute pas même qu'elle soit dans le village.

Ils parlèrent encore plus bas. Après quelques instants de silence, et lorsque son imagination lui peignait les plus grands malheurs, la jeune fille vit tout à coup paraître au-dessus d'elle la tête de l'horrible vieille qui grimpait sur le poêle. Tout son sang se glaça dans ses veines. Elle la conjura de lui laisser la vie, l'assurant de nouveau qu'elle n'avait point d'argent; mais l'inexorable visiteuse, sans lui répondre, se mit à chercher dans ses habits, dans ses bottines qu'elle lui fit ôter. L'homme apporta de la lumière : on examina le sac du passeport, on lui fit ouvrir les mains; enfin, le vieux couple, voyant ses recherches inutiles, descendit, et laissa notre voyageuse plus morte que vive.

Cette scène effrayante et plus encore la crainte de la voir se renouveler la tinrent longtemps éveillée. Cependant, lorsqu'elle reconnut à leur respiration bruyante que ses hôtes s'étaient endormis, elle se tranquillisa peu à peu, et, la fatigue l'emportant sur la frayeur, elle s'endormit elle-même profondément. Il était grand jour lorsque la vieille la réveilla. Elle descendit du poêle et fut tout étonnée de lui trouver, ainsi qu'à son mari, un air plus naturel et plus affable. Elle voulait partir; ils la retinrent pour lui donner à manger. La vieille en fit aussitôt les préparatifs avec beaucoup plus d'empressement que la veille. Elle prit la fourche et retira du poêle le pot au *stchi*[2], dont elle lui servit une bonne portion : pendant ce temps le mari soulevait une trappe du plancher sous lequel était le seau de *kvas*[3], et lui en servit une pleine cruche. Un peu rassurée par ce bon traitement, elle répondit avec sincérité à leurs questions, et raconta une partie de son histoire. Ils eurent l'air d'y prendre intérêt, et, voulant justifier leur conduite précédente, ils l'assurèrent qu'ils n'avaient voulu savoir si elle avait de l'argent que parce qu'ils l'avaient mal à propos soupçonnée d'être voleuse, mais qu'elle pourrait voir, en comptant sa petite somme, qu'ils étaient bien loin eux-mêmes d'être des voleurs. Enfin, Prascovie prit congé d'eux, ne sachant trop si elle leur devait des remerciements, mais se trouvant fort heureuse d'être hors de leur maison.

1. Les assignations sont des sortes de billets de banque valant cinq, dix, vingt-cinq, cinquante et cent *roubles*. Le rouble, dont le cours est variable, vaut à peu près 4 francs.

2. Soupe russe faite avec des choux aigres et de la viande salée.

3. Petite bière faite avec de la farine de seigle.

Lorsqu'elle eut fait quelques *verstes*[1] hors du village, elle eut la curiosité de compter son argent. Le lecteur sera sans doute aussi surpris qu'elle le fut elle-même en apprenant qu'au lieu de quatre-vingts kopecks qu'elle croyait avoir, elle en trouva cent vingt. Les hôtes en avaient ajouté quarante.

XAVIER DE MAISTRE.

1. Mesure itinéraire valant 1,067 mètres.

POUR ÉTONNER SES AMIS

Ce dessin vous représente une fenêtre avec un carreau, bien entendu

Eh bien, voici ce qu'il faut faire :

Découpez dans les images que vous possédez des bonshommes, des bêtes, ce que vous voudrez. Asseyez-vous sur une chaise, à une place que vous ne quitterez plus, devant une de vos fenêtres ; fermez un œil (cela est important).

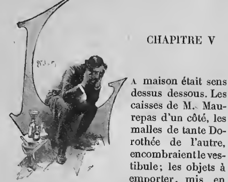
Collez vos images découpées sur le carreau de la fenêtre. Mettez les bêtes sur les toits que vous verrez dehors, les bonshommes en équilibre instable ; en un mot, arrangez-les le plus drôlement possible.

Dans le dessin ci-dessus, voyez : les bêtes, les gens, les choses, ont été découpés et collés sur les maisons que l'on voit derrière la vitre ; faites de même et de manière assez amusante.

Mettez un bandeau sur l'œil d'un de vos camarades, en laissant l'autre libre, bien entendu ; faites-le asseoir sur la chaise *que vous n'aurez pas changée de place*. Le spectacle qu'il aura devant les yeux l'étonnera d'autant plus que vous aurez collé vos images découpées de façon plus amusante.



CHAPITRE V



La maison était sens dessus dessous. Les caisses de M. Maurepas d'un côté, les malles de tante Dorothée de l'autre, encombraient le vestibule; les objets à emporter, mis en tas, remplissaient les tables, les commodes et même les chaises.

On arriva ainsi à l'avant-veille du départ. Marc, qui avait obtenu une semaine de congé pour aider son père et sa tante, venait de clouer une caisse renfermant des atlas et des traités de toxicologie, science que le docteur comptait étudier particulièrement en Amérique. En enfonçant le dernier clou, Marc se frappa sur les doigts et son pouce fut endommagé. Assez dur à la souffrance, le petit garçon se demandait si l'accident valait vraiment la peine de réclamer les soins de sa tante, quand il s'entendit appeler. Le facteur rural, le père Ménard, un gros réjoui tout rouge, passait sa tête par la porte d'entrée. Il répéta :

— Monsieur Marc, votre papa est-il là? J'ai une lettre avec des drôles de timbres; ça doit venir de loin; il faut signer.

— Entrez, dit Marc. Papa est dans la remise; il va venir.

Le père Ménard introduisit sa courte personne dans le vestibule et suivit le garçonnet qui ouvrait la porte de la cuisine.

— Asseyez-vous, je vais appeler papa.

Deux minutes après, Marc revint :

— Papa se lave les mains, il va venir, dit-il.

— Ah! mais, ah! mais, s'écria le facteur, j'oubliais, moi, monsieur Marc, j'ai une lettre pour vous.

— Une lettre pour moi? balbutia Marc en devenant tout rouge.

Les événements qui s'étaient succédé depuis quelque temps n'avaient pas empêché Marc de penser souvent à sa petite amie Violette. Mais les mois avaient passé, aucune nouvelle n'était venue et Marc se demandait parfois si Violette n'avait pas oublié sa promesse... Aux paroles du facteur, il rougit et songea tout de suite à la petite saltimbanque.

— La voilà, dit le père Ménard en extrayant une grande enveloppe jaune du carnet de cuir où les lettres étaient rangées suivant leur ordre de distribution.

Marc s'en saisit, et, comme M. Maurepas entrait dans la pièce, il s'échappa vers sa chambre pour ouvrir la précieuse missive.

L'adresse était mise d'une écriture ronde et nette ; le timbre portait au départ le nom de « Paris ».

Marc ouvrit l'enveloppe. Une petite image s'en échappa d'abord ; mais, sans l'examiner, l'enfant se hâta de déplier la feuille de papier. La lettre était signée: VIOLETTE. Elle était longue : quatre pages que Marc lut avec avidité.

« Mon cher Marc, écrivait Violette, peut-être avez-vous pensé beaucoup de mal de moi en voyant que je ne vous écrivais pas. D'abord, l'hiver, nous ne voyageons pas beaucoup et je n'avais pas de nouvelles, mais je vous aurais écrit quand même. Seulement, j'ai été malade et les autres aussi. Nous avons tous eu la rougeole. Le patron était furieux, il disait que nous le faisions exprès. Malgré cela, on nous a soignés avec du bon sirop. Moi et Claude, le fils du pitre, nous avons été plus malades que les autres ; nous avons eu quelque chose dans les poumons ; je toussais beaucoup et même ça dure encore et je me fatigue vite. Mais tout ce que je vous dis là n'est pas bien amusant. Je vais vous dire où nous sommes maintenant. Vous ne devineriez jamais. C'est la première fois que nous y venons. Nous

1. Voir les nos 262 et 263 du *Petit Français Illustré*.


« UNE LETTRE POUR MOI ? »

sommes à Paris, à la foire aux pains d'épice. Jamais on ne pourrait croire combien il y a de boutiques, de baraques, et des si belles! C'est la patronne qui a voulu y venir. On avait fait repeindre les toiles et les voitures, la troupe était complète, nous sommes venus. Je suis bien contente d'être à Paris; mais je n'ai pas encore vu grand'chose; nous sommes arrivés depuis deux jours, la foire ouvrira dimanche. Je ne peux pas finir ma lettre aujourd'hui, car un clown m'appelle pour répéter mes danses. »

Marc avait lu ces lignes tout d'une traite. Il tourna la page, la lettre continuait ainsi :

« Je n'ai pu vous écrire qu'aujourd'hui mardi, car dimanche et lundi nous avons eu des représentations toute la journée et le soir, mais je suis bien contente d'avoir attendu, car j'ai quelque chose à vous dire. A côté de nous, il y a une troupe qui est arrivée samedi. Ce sont des dompteurs et ils ont avec eux un petit garçon blond qui ressemble au portrait; il est grand comme vous. J'ai essayé de lui parler, je n'ai pas pu; il a l'air triste, ça doit être le petit Jean. Nous resterons encore quinze jours ici, j'arriverai bien à causer avec lui, mais il m'intimide un peu... »

Violette terminait en promettant de récrire bientôt et en embrassant Marc.

Le petit garçon était bouleversé. Son imagination si inflammable lui persuadait déjà que le petit voisin de Violette était le fils de Mme Rouvière et il en voulait presque à la petite fille de ne pas lui en donner la certitude.

Mille pensées très diverses affluèrent dans son cerveau. Il voulait courir aux « Tilleuls », et puis tout raconter à son père ; il éprouvait aussi l'envie d'écrire immédiatement à Violette pour lui demander plus de détails... Au bout de quelques instants, sa fièvre tomba. Il réfléchit qu'aucun de ces moyens n'était bon, et, bien que dévoré d'impatience, il se décida à la seule chose raisonnable: attendre la nouvelle lettre de Violette. Mais sa pensée était souvent vagabonde et, pendant les trois jours qui précédèrent le départ de M. Maurepas, Marc eut bien des distractions, qu'on mit sur le compte de son chagrin.

Tante Dorothée faisait ses visites d'adieux. Elle alla aux Tilleuls remercier Mme Rouvière de la bienveillance qu'elle lui avait toujours témoignée et ne perdit pas l'occasion d'affirmer que « tout chemin mène à Rome », ce qui voulait peut-être aussi bien signifier en Auvergne. Elle partait avec son cousin par le train de six heures.

M. Maurepas, qui s'embarquait à Saint-Nazaire, avait promis à sa cousine de s'arrêter deux jours à Paris avec elle. Lors de son arrivée à Vigeréreux, la vieille demoiselle n'avait fait que traverser la ville d'une gare à l'autre, et elle voulait pouvoir parler aux indigènes de Mauriac du Jardin des Plantes et de la Tour Eiffel ! « On a souvent besoin d'un plus petit

que soi, » ajoutait-elle pour expliquer son envie de voir ladite tour.

Marc éprouva un grand serrement de cœur quand son père le pressa encore une fois dans ses bras; leurs sanglots se mêlèrent. Au dernier moment, le pauvre homme se sentait sans courage pour laisser si loin de lui son unique enfant. Mais les impressions se succédaient vite dans son esprit et le mirage de l'avenir qui les attendait, lui et son fils, lui fit bientôt oublier son chagrin.

Le soir, Marc pleura beaucoup dans le petit lit qu'on lui avait installé près des appartements de Mathurine. Il s'endormit enfin au milieu de ses larmes, d'un sommeil agité qui ne le reposa pas, et s'éveilla le lendemain avec des idées bien confuses : « Papa ! papa ! » murmura-t-il.

Mme Rouvière entrait à ce moment dans la chambre de Marc. Devant sa pauvre petite mine défaite et ses paupières gonflées, elle, la mère sans enfant, sentit la détresse de l'enfant sans mère; s'approchant du lit, elle pressa, dans un grand élan de tendresse, le garçonnet sur son cœur et ses yeux se remplirent de larmes.

L'enfant, ému des pleurs de sa bienfaitrice, fut sur le point de lui dire que Jean était peut-être retrouvé. Un instant de réflexion l'arrêta. Il se ressouvint que Violette avait promis de lui récrire et il eut même la conviction qu'il aurait ce jour-là une lettre de la petite ou de Jean lui-même.

Une fois habillé, il descendit dans la salle à manger où Mathurine lui versa un bol de chocolat parfumé.

— Mlle Dorothée n'en faisait pas de pareil, hein? dit-elle au petit garçon.

Marc n'était pas gourmand, mais il but avec plaisir le succulent liquide dans lequel il trempa trois ou quatre galettes. Jérôme entrait, portant un paquet de lettres. Il les posa sur la table, les tria et déposa celles de Mme Rouvière sur un plateau d'argent.

— Tenez, dit-il en en tendant une à Mathurine, en voici une pour vous. Gustave vous réclame sans doute encore des pièces blanches.

Jérôme avait achevé de séparer les lettres, Marc attendait, anxieux.

— Il n'y en a pas pour moi? demanda-t-il.

— Pour vous? mais non, dit Jérôme un peu étonné.

Marc restait anéanti, Ne pas avoir de lettre de Violette trompait toutes ses prévisions et redoublait ses perplexités.

Mme Rouvière le faisait demander. Il se rendit chez sa bienfaitrice tout troublé, presque sans voix, et dans un état nerveux que la jeune femme expliqua par le chagrin de l'enfant. On régla l'emploi de ses journées. Il devait continuer ses leçons chez l'instituteur; la course plus longue lui servirait de promenade; il prendrait tous ses repas avec Mme Rouvière et celle-ci l'emmènerait parfois dans ses sorties en voiture.

Le petit garçon approuvait tout, l'esprit ailleurs. La journée lui parut longue; longue aussi la nuit qu'il passa en partie à réfléchir. Son plan était fait. Il ne pouvait plus tenir ainsi. Le lendemain matin, s'il n'avait pas de lettre de Violette, il partirait et irait lui-même voir l'enfant dont elle lui avait parlé. A première vue, il reconnaîtrait bien Jean, lui, et quelle joie, quel triomphe de le ramener à sa mère!

Marc voyait déjà le coup de théâtre du retour. Il organisait la mise en scène et apercevait Jean dans les bras de Mme Rouvière.

(A suivre.) CLAUDE SAINT-JAN.

UN BRAVE

SCÈNE VIII

JACQUES, *caché;* LA CHAMADE, *avec une fausse barbe et des habits bariolés.*

LA CHAMADE, *entrant.* — Ah ! tarteifle, moi avoir endendu un betit bruid par ici : c'être un boltron de Vrançais qui se gache. Ah ! le trôle, moi le fouloir trouver pour lui tonner mon sabre à travers la figure. Holà ! holà, camarates ! *(Il contrefait la voix de plusieurs personnes, tantôt avec une voix de fausset, tantôt avec une voix de basse.)* De ce gôté, mein Gott! — Moi, en afoir tué cinq, six, de ces tiables de Vrançais. — Moi li afoir coupé son tête. — Son poitrine être tout du long pourfendue. — Le petit sabre à moi tout épréché. — Sus, sus aux Vrançais ! — Due, due ! *(Il frappe sur son fusil, puis charge le manteau de Jacques à coups de houssine.)* Eim manteau ! eim baquet ! Mais n'être point quelque histoire là-dessous,

1. Voir les nos 261 et suivants du *Petit Français Illustré*.

par hassard? *(Il secoue le manteau du pied.)* Moi afoir un grand tésir de passer mon sabre à dravers. *(Il s'assied sur le manteau.)*

JACQUES. — Oh! grâce, j'étouffe.

LA CHAMADE. — Ah! ah! moi safoir bien être quelque chose là-dessous. *(Il tire Jacques du manteau.)*

JACQUES. — Monsieur, ne me tuez pas!

LA CHAMADE. — Non, non; moi seulement couper ton petite tête qui être très choli.

JACQUES. — Arrêtez, arrêtez, mon bon monsieur! ne vous mettez pas en colère. Je ne suis pas ce que vous croyez.

LA CHAMADE, *dégainant.* — Moi fouloir seulement ton têtę; il être trop choli.

JACQUES. — Grâce, mon bon monsieur! Je ne suis qu'un pauvre petit garçon; je ne suis pas un ennemi. Je vais tout vous dire: on m'amis ici malgré moi; je ne suis pas soldat!

LA CHAMADE. — Pien! Pien! alors toi être toujours brisonnier à moi; toi demeurer ici pendant le carnache; tonne-moi ta parole de rester sans fuir?

JACQUES. — Je vous la donne.

LA CHAMADE. — Che te saurai bien reprendre, si tu t'en retournes barmi ces tiables de Vrançais... et alors, couic! pentu sans miséricorde. *(Il sort en faisant des gestes menaçants.)*

JACQUES. — Mais que vais-je devenir? Mon Dieu, mon Dieu, dans toutes les guerres que j'ai lues, on n'a jamais rien vu de semblable. S'il faisait clair, encore! Je suis sûr que je suis couvert de sang. Je tremble d'y penser. *(Bruit de tambour.)* Encore! qu'est-ce qui va m'arriver? *(Il se refourre à la hâte sous le manteau.)*

SCÈNE IX

L'ESPINGOLE ET SON ESCOUADE; JACQUES. *caché.*

L'ESPINGOLE. — Que dites-vous de l'escarmouche, mes lapins? Elle a été rude, corbleu! J'ai mon képi troué comme une écumoire. Voilà ce qui s'appelle mener dru la Suisse. Je suis content de toi, Bourguignon; tu t'es bien conduit; d'ailleurs, je suis content de vous tous, mes enfants.

JACQUES, *se montrant tout à coup.* — Ah! ah! la victoire est donc à nous?

L'ESPINGOLE. — Tiens, mon petit monsieur, c'est donc là que vous étiez caché? Vous arrivez à point pour passer en conseil de guerre. Votre affaire est claire.

JACQUES. — Mais quoi, mon bon sergent? qu'ai-je donc fait?

L'ESPINGOLE. — Peu de chose: simple fait d'infraction à la consigne, de désertion, de couardise; c'est une misère. Soldats, saisissez-moi cet homme!

JACQUES. — Arrêtez, sergent, je suis innocent; je me suis défendu comme un lion; je suis couvert de blessures.

L'ESPINGOLE. — Que s'est-il donc passé?

JACQUES. — D'abord tout un gros d'ennemis qui parlaient toutes sortes de jargons m'a assailli; je les ai mis en fuite; ils sont revenus plus nombreux; j'ai succombé, j'ai failli périr...

L'ESPINGOLE. — Lâchez ce cadet; il est digne d'estime.

LA CHAMADE, *toujours déguisé.* — Lui mentir! lui mentir! mentir!

JACQUES, *épouvanté.* — Ah! Dieu! Dieu! Sauvez-moi, monsieur le sergent! sauvez-moi de ce brigand! Ayez pitié de moi!

LA CHAMADE. — Ah! trôle! ah! draidre! moi te trouver à la fin; il être mon brisonnier, lui s'être rendu sans combattre.

L'ESPINGOLE. — Oh! oh! ceci change l'affaire. Soldats, reprenez-moi ce coquin: il sera fusillé.

LA CHAMADE. — Moi, fouloir mon brisonnier pour lui couper son tête.

L'ESPINGOLE. — Moi, je veux le fusiller.

JACQUES, *pleurant.* — Ah! monsieur l'Espingole! Ah! monsieur le Suisse! Grâce! grâce!

LA CHAMADE. — Il être mon prisonnier et moi fouloir son choli tête.

L'ESPINGOLE. — Il a passé à l'ennemi; il sera fusillé.

JACQUES. — Au secours! Papa! au secours!

SCÈNE X

LES MÊMES; LE PÈRE DE JACQUES

LE PÈRE. — Me voici, mon fils.

JACQUES, *se jetant à son cou.* — Défends-moi, ils veulent me tuer!

LE PÈRE. — Non, mon fils, ils veulent ton bien, ils n'ont voulu que te guérir de tes folles idées, de ta manie de jouer au héros. Demande-leur pardon de les avoir pris pour de si méchants gens. Te plaît-il encore de rester soldat?

JACQUES. — Je préfère aller au lycée.

LE PÈRE. — Bien, mon fils; tu y entreras demain.

E. OURLIAC.

(Adaptation de M. GUÉCHOT.)

FIN

AU CIRQUE[1]

Nous nous sommes occupé jusqu'ici des dresseurs d'animaux qui ont fourni à des écrivains le sujet de tant d'études attachantes. Les équilibristes, les gymnasiarques, ne sont pas moins goûtés du public.

Ceux-ci sont acrobates dès l'enfance. « Allez rôder dans un cirque, nous dit M. Hugues Le Roux, un matin, pendant une répétition, vous verrez, dans tous les coins, autour des barres de fer, sur des cordes tendues, des gamins et des gamines qui imitent gauchement, pour leur plaisir, les exercices paternels. C'est ainsi que je me souviens d'avoir un jour, à Londres, au septième étage sous les toits, contemplé ce singulier spectacle. Dans une mansarde, deux cordes tendues : sur l'une d'elles, un jeune garçon qui s'exerçait à marcher sans balancier; sur l'autre, un singe qui reproduisait fidèlement tous les gestes de son compagnon. Le professeur était sans doute descendu pour acheter du tabac; en son absence, les deux danseurs continuaient de travailler, parallèlement, en silence. »

Les acrobates sont beaux à voir; la souplesse de leurs membres, l'harmonie de tous leurs mouvements, nous plaisent infiniment : ils ont la force et la grâce. Comme force, adresse, entente de l'équilibre, examinez la gravure ci-dessous, cette étonnante *Pyramide humaine*, par laquelle en général ils terminent leurs exercices : toutes les poses sont étudiées, chaque mouvement est ordonné de façon à fournir à celui qui la supporte le maximum de force tout à la fois et le minimum de fatigue. C'est d'une complication très savante.

Nous terminerons cette petite promenade à travers les cirques par une catégorie d'équilibristes dont l'apparition remonte à quelques années; nous voulons parler de *vélocipédistes*.

M. Hugues Le Roux, à qui il faut toujours revenir quand on aborde ce sujet, va nous présenter ce nouveau tour.

« La barre qui sert à diriger le vélocipède devait un jour ou l'autre retenir l'attention de l'équilibriste, et l'on comprend que la pensée lui soit venue de reproduire sur cet appui mobile quelques-uns des exercices que

1. Voir les nos 260, 261 et 263 du *Petit Français Illustré*.



LA PYRAMIDE HUMAINE.

le gymnasiarque exécute sur la barre fixe. Comme le nombre de ces emprunts est forcément très restreint, le désir d'introduire la variété dans son « numéro » a conduit le vélocipédiste à s'adjoindre un compagnon qui s'élance sur ses épaules pendant la marche, et tente quelques acrobaties. »



Ce « numéro » n'en est pas moins très goûté, surtout de ceux qui font de la vélocipédie. Il peut prêter, du reste, non seulement à des acrobaties difficiles et dangereuses, mais à des exhibitions gracieuses et amusantes. Regardez plutôt : c'est encore une pyramide humaine, l'aîné de trois enfants supportant les deux autres en équilibre, qui devrait être instable. Et le plus fier des trois n'est pas celui-là : il trône tout en haut, le plus fier de tous, et semble dire aux spectateurs : « Vous verrez, quand j'aurai vingt ans, j'en ferai bien d'autres ! »

Nous terminons par ce joli exercice notre excursion dans les cirques. Nos jeunes lecteurs auront pris, nous nous imaginons, quelque plaisir à revoir en images ce qu'ils ont vu hier, ce qu'ils verront demain, et ce que l'on verra toujours : car le cirque sera toujours le grand amusement de la jeunesse.

J. S.

Clichés extraits des *Jeux du Cirque*, de Hugues Le Roux.

ARNOUL DAINE

Henri II, prince de Condé (père du grand Condé), avait promis d'affermer sa terre et son château de Muret, en Valois, à deux particuliers qu'il protégeait. Pour s'épargner les sollicitations et les importunités de quelques autres prétendants, voulant conclure aussi secrètement que promptement, il partit, seul, incognito et alla chercher à la Ferté-Milon un notaire, nommé Arnoul, qui passait pour exceller dans sa profession.

M. le prince arriva chez cet homme vers une heure après midi. Arnoul dînait, et sa femme attendait à la porte qu'il eût dîné. C'était une bonne Picarde, c'est-à-dire de ces ménagères qui ne restent pas longtemps à table, au contraire de leurs maris qui, surtout lorsqu'ils sont à leur aise, ont peine à la quitter.

Le prince, lui ayant demandé M. Arnoul : « *Il dâine!* » répondit-elle en son patois. « Boutez-vous sur ce banc, mon beau monsieur, quand Arnoul dâine, on ne lui parle brin. »

M. le prince ayant insisté, la bonne femme se fâcha, et lui répliqua aigrement : « Il faut bien qu'Arnoul *dâine!* » et le prince, que cette scène amusait, prit place sur le banc de pierre, attendant qu'Arnoul eût dîné.

Le repas fini, on l'introduisit dans l'étude du tabellion. Arnoul, qui croyait avoir affaire à un intendant de maison, se hâta de dresser l'acte que lui demandait le prince qui le trouva très bien fait.

Lorsqu'il fut question de le mettre au net, le notaire lui demanda ses qualités. « Mettez, dit-il, Henri de Bourbon, prince de Condé, premier prince de sang, seigneur de Muret... »

A ces mots, le pauvre garde-notes pétrifié, se précipite aux pieds du prince et lui demande grâce, tant pour lui-même que pour sa femme.

« Levez-vous, mon ami ! lui dit Son Altesse, et gardez-vous de rien craindre de moi. Il faut bien qu'Arnoul *dâine!* » ajouta-t-il en riant.

M. D.



Voilà le hic. — Quelle est l'origine de cette locution ? Voici :

Dans les premiers temps de l'imprimerie, les auteurs, pour attirer l'attention des typographes sur les passages importants, mettaient en marge de leurs manuscrits le mot latin *hic*, abréviation de la formule *hic advertandum* (c'est ici qu'il faut faire attention). Cet usage, étant devenu général, a amené l'expression : *voilà le hic*, pour dire : voilà la difficulté principale, l'endroit qui mérite attention.

—

Soignez vos yeux. — Si vous avez les yeux malades ou simplement fatigués par un travail trop prolongé, gardez-vous bien de vous les laver avec de l'eau froide, ce que l'on est souvent tenté de faire : vous augmenteriez par là l'irritation, loin de la calmer. Il faut, au contraire, les laver avec de l'eau filtrée et aussi chaude qu'on peut la supporter ; si on se sert d'une infusion légère de thé, ou d'eau boriquée, ou d'eau de roses, le remède est encore plus rapide.

Remarquons, à ce propos, que les yeux et la gorge supportent des températures que ne supporteraient pas les mains, par exemple.

—

Les maximas. — Un de nos confrères vient de recueillir les observations d'un statisticien qui a trouvé que : la plus grande université du monde est celle du Caire, qui compte onze mille étudiants ; le plus grand mur, la muraille de Chine ; le plus grand jardin, le parc de Philadelphie ; la plus grande cloche, celle de Moscou, au pied du Kremlin ; et que la plus grande bibliothèque des deux continents est la Bibliothèque de Paris, fondée par Louis XIV ; elle contient, d'après notre statisticien, un million quatre cent mille volumes, six cent mille brochures, cent soixante-quinze mille manuscrits, trois cent mille atlas et cartes, cent cinquante mille monnaies et médailles.

Ce n'est pas tout : le plus grand pain du monde a été cuit à Londres, il y a deux ans ; il avait douze pieds de long et deux de large. Enfin, le plus grand fromage qui ait vu le jour est un fromage canadien, qui fut exposé à Ontario : il pesait vingt-deux mille livres, et il a fallu, pour le faire, le lait trait à dix mille vaches en un jour.

—

Une spirituelle repartie. — Une dame disait un jour à un médecin célèbre :

— Lorsqu'on est aussi grand anatomiste que vous et que l'on connait si à fond la structure et les parties diverses du corps humain, on doit guérir toutes les maladies.

— Madame, répondit le savant, il en est des individus comme des commissionnaires de place des grandes villes : ils connaissent toutes les rues, mais ils ne savent pas ce qui se passe dans les maisons.

Eh bien, mais ! et les rayons X ?

Mot d'enfant. — Mlle Lili a été admise au salon, où ce soir-là on fait un peu de musique. Elle a écouté très attentivement la cantatrice qui vient d'exécuter un grand air.

— C'est beau, n'est-ce pas, Lili ? lui dit la maman. Elle a bien chanté, la dame?

— Oh ! oui... maintenant, faut lui donner des sous.

—

— Dis-moi, Toto, quelles sont les trois lettres de l'alphabet que tu dois le mieux retenir ?

Toto cherche.

— Tu ne trouves pas, les voici : O. B. I.

—

En temps de chasse. — Un chasseur entre dans une auberge pour y passer la nuit. Il possédait un œil d'émail... Un œil artificiel doit être entouré de soins. Notre chasseur appelle la servante et lui donne son œil pour qu'elle le mette dans un verre d'eau.

Cependant la bonne femme attend.

Alors, notre homme :

— Eh bien ! qu'attendez-vous là ?

Et la servante de répondre :

— J'attends, monsieur que vous me donniez l'autre !

RÉPONSES A CHERCHER

Question littéraire.

Rien ne manque à sa gloire, il manquait à la nôtre

A quel personnage ce vers fait-il allusion? Par qui et à quelle occasion fut-il composé?

—

Casse-tête.

De chacun des neuf mots ci après :

Repos, Lise, rail, poivrier, Morée, cousin, cherté, hure, bleuté, retrancher une lettre, de manière à former, par anagramme, avec les lettres restantes, neuf noms de fleurs ou de plantes.

Les neuf lettres retranchées formeront, en suivant l'ordre des mots proposés, le nom d'une dixième plante.

RÉPONSES AUX QUESTIONS DU N° 263

I

La devise de Mme de Sévigné se composait d'une hirondelle, avec ces mots : *Le froid me chasse.*

II

E N F A N T
N A I N E
F I L E
A N E
N E
T

Sceaux. — Imprimerie Charaire. Le Gérant : Henri BOURRELIER.

LES TABLEAUX-RUTY



LA VENDANGE

LES SEMAILLES
(Voir le supplément du présent numéro.)

17e Année. — No 265. 10 centimes. 2/ Décembre 1904.

LE Petit Français illustré

JOURNAL DES ÉCOLIERS ET DES ÉCOLIÈRES

FRANCE : UN AN, 6 FRANCS (du 1er de chaque mois)	*Librairie Armand Colin* Paris, 5, rue de Mézières.	UNION POSTALE : UN AN, 7 FRANCS (Paraît chaque Samedi)



« Le bon vin de Xérès illumine la face... »

LES TYPES CRÉÉS PAR LES GRANDS ÉCRIVAINS. — XIII. Falstaff.

FALSTAFF

Falstaff est un personnage comique d'une comédie de **Shakespeare**, *Henry IV*.

Pilier de cabaret, joueur effréné, à l'occasion escroc et voleur sans scrupule, sir John Falstaff passe le meilleur de son temps accoudé parmi les brocs de la taverne ou vautré sous les tables. Et cependant il est chevalier, homme de cour et grand ami du prince de Galles.

— Mais, dit-il, Adam, dans l'état d'innocence, tomba; que pouvait faire le pauvre Falstaff dans ce siècle de perversité... Plût à Dieu que je susse où acheter une provision de bonne renommée!

Ses amis le nomment communément sir John Sac-à-vin-sucré, sir Jean de la Panse, Mauvais-foie-gras ou Pain-de-suif-graisseux. Il a, en effet, le ventre énorme, les yeux rougis, la trogne enflammée.

— Combien y a-t-il de temps que tu as vu ton genou? lui demande-t-on quelquefois.

Et lui-même, avant de se baisser, s'informe :

— Avez-vous des leviers pour me relever, si je tombe?

C'est un tonneau ambulant, toujours assoiffé. Nul n'a fait du vin un éloge plus complet.

— Le bon vin de Xérès, s'écrie-t-il, a un double effet. Il vous monte au cerveau, y dessèche toutes les sottes, stupides et âcres vapeurs qui l'environnent, le rend sagace, vif, inventif, et le remplit de conceptions légères, ardentes et délectables, qui, transmises à la voix, deviennent d'excellentes saillies. La seconde propriété de votre excellent xérès est de réchauffer le sang qui, auparavant froid et rassis, laissait le foie blanc et pâle, ce qui est l'insigne de la pusillanimité et de la couardise; mais le xérès le réchauffe et le fait courir de l'intérieur aux extrémités. Il illumine la face qui, comme un fanal, donne à toutes les forces de ce petit royaume, l'homme, le signal de s'armer; et alors toute la milice vitale, tous les petits esprits internes, se rallient en masse autour de leur capitaine, le cœur, qui, dilaté et fier de ce cortège, ose toute espèce d'exploits; et toute cette valeur vient du xérès.

Falstaff devrait donc, selon la théorie, être un véritable foudre de guerre; hélas! jamais on ne vit plus fieffé poltron; à la vue d'une épée nue, il s'effondre.

En somme, ce personnage devrait nous être odieux. Il n'en est rien, parce qu'au fond, « comme Panurge, son frère, il est *le meilleur fils du monde;* et il n'y a point de méchanceté dans son fait; il n'a d'autre envie que de rire et de s'amuser. » (Taine.) Escroque-t-il les gens, il le fait parce qu'il lui faut bien de l'argent dans sa poche; rien ne lui semble plus naturel.

Ment-il — et cela lui arrive souvent — c'est par nature plus que par intérêt. « Ses mensonges, dit l'un de ses amis, sont pareils à lui-même: gros comme des montagnes, effrontés, palpables. » Après avoir pris honteusement la fuite devant son adversaire, il raconte à qui veut l'entendre qu'il s'est battu comme un lion.

— Je suis un coquin, si je n'ai pas croisé l'épée avec une douzaine d'entre eux deux heures durant. J'ai échappé par miracle. J'ai reçu huit bottes à travers mon pourpoint, quatre à travers mon haut-de-chausse; mon bouclier est percé de part en part, mon épée est ébréchée comme une scie à main.

— Est-ce que vous vous êtes battu avec tous?

— Tous? Si je ne me suis pas battu avec cinquante, je suis une botte de radis; s'ils n'étaient pas cinquante-deux ou trois sur le pauvre Jack, je ne suis point une créature bipède.

— Je prie Dieu que vous n'en ayez pas égorgé quelques-uns.

— Ah! les prières n'y peuvent plus rien! car j'en ai poivré deux; il y en a deux à qui j'ai réglé leur compte, deux drôles vêtus de bougran. Voici comment je tendais ma lame. Quatre drôles en bougran dérivent sur moi.

— Comment! quatre! Vous disiez deux tout à l'heure.

— Quatre, je vous ai dit quatre. Ces quatre se sont avancés de front et ont dégagé sur moi en même temps. Moi, sans faire plus d'embarras, j'ai reçu leurs sept pointes dans mon bouclier.

— Sept! mais ils n'étaient que quatre tout à l'heure.

— Sept, par cette poignée! Ayant rompu leurs pointes, ils commencèrent à lâcher pied; mais je les suivis de près, je les attaquai à bras raccourcis et, en un clin d'œil, je réglai le compte à sept des onze.

— O monstruosité! de deux hommes en bougran, il en est sorti onze! »

Poussée à ce degré, l'impudence cesse d'être choquante et c'est pourquoi le nom de Falstaff, cynique et ventru, n'éveille guère en nous que de la gaieté.

M. G.



CHAPITRE VI

Mathurine était chargée de réveiller Marc. En entrant dans sa chambre, elle ne le vit pas dans son lit. Étonnée qu'il eût été si matinal, elle s'apprêtait à redescendre, quand une enveloppe posée bien en vue sur le couvre-pied attira son attention. L'adresse portait :

« Madame Rouvière. »

La vieille domestique, saisie d'une émotion subite, prit la lettre et descendit rapidement à l'appartement de sa maîtresse.

— Une lettre pour madame, que j'ai trouvée là-haut, dans la chambre de M. Marc.

Mme Rouvière avait pris l'enveloppe qu'elle gardait sans l'ouvrir en reconnaissant l'écriture de Marc. Elle lut enfin et une grande pâleur se répandit sur son visage : Mathurine la regardait en hochant la tête. La femme de chambre était sortie.

— C'est Marc qui m'écrit, dit Mme Rouvière avec effort. Il me dit qu'il a eu trop de peine en quittant son père ; il va le rejoindre. Il est parti ce matin à six heures.

Elle s'assit dans une causeuse qui se trouvait près d'elle. Elle resta quelques minutes le front dans ses mains, puis murmura :

— Quoi de plus naturel ? Il aime mieux son père que moi... Vois-tu, Mathurine, on ne peut être l'enfant que de ses parents.

. . . .

Après que deux jours s'étaient encore écoulés sans apporter des nouvelles de Violette, Marc avait senti son impatience redoubler et il avait résolu d'aller lui-même voir ce qui se passait à la foire aux pains d'épice.

Durant une nuit sans sommeil, il avait combiné son plan de départ et avait écrit à Mme Rouvière la lettre qu'elle venait de lire. Il ne lui disait pas le but de son voyage, non pas qu'il doutât de la réussite de son entreprise, mais il voulait ménager à la pauvre mère l'heureuse surprise du retour de son fils. Il écrivait qu'il allait retrouver son père, cela paraîtrait naturel et on ne chercherait pas à le rattraper, d'autant plus qu'il avait calculé qu'il y avait, jusqu'à la date fixée pour l'embarquement à Saint-Nazaire, tout le temps nécessaire pour qu'il rejoignît M. Maurepas. Que sa tutrice trouvât sa conduite étrange et son procédé bizarre, il ne s'en souciait pas beaucoup, sûr qu'il était d'être bientôt justifié de tout soupçon d'ingratitude.

Il résolut donc de quitter les « Tilleuls » de grand matin, avant que les domestiques fussent réveillés. Il savait qu'une des portes de la cuisine s'ouvrait facilement et il comptait, au cas où la grille d'entrée serait fermée, sauter par-dessus le mur de clôture, à un endroit écarté où quelques briques manquaient.

Il fit un léger paquet de vêtements et prit dans un tiroir un petit porte-monnaie où son père avait mis un peu d'argent.

Un train partait de Vignereux à six heures du matin, mais Marc trouva dangereux de le prendre : qu'auraient dit les employés de la gare de le voir partir ainsi tout seul et de si bonne heure ? Il gagnerait à pied Péronne, distant de cinq kilomètres ; là, il trouverait facilement un train pour Paris.

Tout se passa comme Marc l'avait prévu, et à deux heures il débarquait sur le quai de la gare du Nord.

L'enfant se trouva un peu ahuri quand, suivant le flot des voyageurs, il sortit dans la rue. Le brouhaha des voitures, le nombre et l'allure rapide des passants l'étourdirent complètement. Il se ressaisit pourtant et, voyant circuler des fiacres, il se dit qu'une de ces voitures pourrait bien le mener à la foire aux pains d'épice.

Timidement, il fit signe à un cocher qui s'arrêta un peu indécis. L'enfant s'apprêtait à monter.

— Vous êtes tout seul ? demanda le cocher, méfiant.

— Oui, monsieur.

— Où allez-vous ?

— A la foire aux pains d'épice, dit le petit garçon avec plus d'assurance.

Le cocher agitait son fouet, se demandant s'il devait « charger » un client aussi précoce. Marc comprit-il la cause de son hésitation ?

1. Voir les nos 264 et suivants du *Petit Français Illustré*.



LA LETTRE DE MARC.

Il sortit de sa poche une pièce de cinq francs.

— J'ai de l'argent, dit-il; combien coûte-t-elle, votre voiture?

L'automédon supposa que le gamin voulait faire une fugue à la barrière du Trône, et il ne jugea pas qu'il eût à l'en empêcher.

— Montez, dit-il.

Et, fouettant sa bête, il se dirigea cahin-caha vers le faubourg Saint-Antoine.

Marc ouvrait des yeux émerveillés. La place de la République et celle de la Bastille le remplirent d'admiration.

Le perpétuel passage des voitures,les magasins, les piétons se croisant sans cesse en tous sens, le jetaient dans un étonnement profond. C'était donc là Paris! Marc se demandait s'il ne rêvait pas tout ce qui lui arrivait.

La voiture s'arrêta enfin sur une grande place couverte de boutiques foraines et à l'extrémité de laquelle s'élevaient deux colonnes surmontées de statues. La foule circulait au milieu d'un va-et-vient de tramways et d'omnibus, dans une rumeur de cris, de boniments, d'orchestres mécaniques, de cymbales et de grosses caisses.

Le cocher se pencha sur son siège et frappa avec le manche de son fouet sur la portière.

— Nous sommes arrivés, mon jeune patron, dit-il.

Marc descendit et paya. Puis, la voiture repartie, il resta un instant immobile à l'endroit où elle l'avait déposé, ébloui et abasourdi, ne sachant de quel côté se diriger.

C'était le dimanche de la Quasimodo; le temps était superbe et les promeneurs nombreux. Les parades battaient leur plein. Les lutteurs, en grand manteau écarlate que le vent faisait flotter, jetaient le gant à des artilleurs; une dompteuse, en robe jaune ouverte sur un maillot rose, s'était suspendu au cou un serpent énorme, pendant que son associé, en bottes molles, frappait de sa cravache la terrible lionne Joséphine peinte sur la toile; un ours monté sur un tréteau se dandinait au bruit de la grosse caisse; des musiciens en dolman et en colback soufflaient férocement dans des cuivres; des fillettes aux cheveux poudrés se faisaient des révérences de pavane; un homme coiffé d'un fez présentait des danseuses orientales au profil montmartrois; une Espagnole en basquine jouait des castagnettes, et le bailli des *Cloches de Corneville* promenait gravement sa perruque.

Marc demeurait stupéfait. Machinalement, il avait suivi la file des promeneurs qui montaient.

Il dépassa les deux colonnes et arriva dans l'avenue du Trône. Mais, au milieu de cette foule, il se sentit si perdu, si isolé, que le but de son voyage lui parut impossible à atteindre : comment retrouver Violette parmi tous ces saltimbanques? Reconnaîtrait-il jamais la petite baraque qu'il avait vue une fois sur la place de Vignereux?

Et Violette elle-même la distinguerait-il entre les autres danseuses qui paradaient si bien devant les spectateurs arrêtés?

Marc eut une grosse envie de pleurer. Il se retourna, prêt à sortir de la fête et à se sauver il ne savait trop où. Le flot des promeneurs l'empêcha de suivre son idée; il dut monter l'avenue jusqu'au bout pour la redescendre ensuite, pris dans le même remous vivant.

Une heure, puis deux heures se passèrent, pour l'enfant à errer d'un bout à l'autre de l'immense foire. Puis, la nuit tombant, la foule s'éclaircit, les parades cessèrent et un moment de calme succéda à l'agitation de la journée.

Marc s'était arrêté un instant devant un manège de chevaux de bois qui tournait au milieu d'une fanfare éclatante. Il aperçut un passage entre le manège et la boutique voisine. Il se faufila dans l'intervalle et se trouva derrière la rangée des baraques. Un banc désert se dressait là. L'enfant, exténué de son voyage et de sa longue promenade, tomba assis en sanglotant. La nuit était venue toute noire, et le pauvre petit pensait qu'il avait peut-être eu tort de quitter ainsi les « Tilleuls » pour courir une pareille aventure. Il pleura longtemps et, brisé de fatigue, s'endormit.

Quand il se réveilla, il était glacé. Derrière lui, le bruit avait repris: on entendait les mêmes éclats de voix et d'instruments que quelques heures plus tôt.

Marc en conclut que la fête avait recommencé pour la soirée. Il se leva vivement pour retrouver un peu de chaleur et il se rappela qu'il n'avait pas mangé depuis le matin.

L'endroit solitaire où il se trouvait n'était guère éclairé; à la lueur falote d'un réverbère, il chercha un passage pour regagner l'allée principale. Une boutique de pains d'épice et de sucreries s'offrit bientôt à sa vue; il en arriverait bien un résultat quelconque.

Où se mettre jusqu'au matin? Les baraques s'éteignaient successivement; les comédiens revêtus de pardessus ou de châles sordides rentraient les instruments de musique et baissaient les toiles grises sur les tableaux coloriés des enseignes; les passants devenaient rares. Quelques sergents de ville se promenaient encore, surveillant la clôture de la fête. Il fallait prendre un parti. Marc marchait toujours, il arriva à l'extrémité de la foire du côté de l'avenue de Vincennes.

La dernière baraque, sur laquelle on lisait



LA FOIRE AUX PAINS D'ÉPICE.

acheta quelques morceaux qui calmèrent un peu sa faim. Marc tira sa petite montre d'argent; elle marquait onze heures et demie et il sembla à l'enfant que la foule diminuait. Qu'allait-il devenir? Où passer la nuit? Il savait que les gens qui sont en voyage vont d'ordinaire dans des hôtels; il n'osait y aller: Marc se rendait bien compte que la présence d'un enfant de son âge, muni d'argent surtout, devait paraître suspecte et il ne tenait pas à mettre des étrangers dans ses affaires.

Il pensa un moment à reprendre une voiture qui le ramènerait à la gare, mais il ne devait plus y avoir de train pour Péronne, et, du reste, le petit garçon trouvait assez lâche d'abandonner si tôt la lutte. Il avait repris un peu d'espoir et il se dit que le lendemain il

ces mots: *Tir Algérien*, était close, et tout était noir et silencieux dans les deux modestes voitures qui stationnaient derrière la petite boutique. Marc pensa qu'il pourrait passer la nuit là, blotti contre une des roues; on ne le verrait pas dans l'obscurité et il partirait dès qu'il ferait jour. Il s'adossa donc contre une des voitures. Malgré lui, de grosses larmes coulaient le long de ses joues. Il songea à son petit lit de Vignereux, à son père qui le croyait bien en sûreté dans sa chambrette.

Mais c'était un vaillant petit homme. Il rappela son courage. Une mauvaise nuit est vite passée, et comme il oublierait facilement ses peines si Jean était rendu à sa mère!

(*A suivre.*)

CLAUDE SAINT-JAN.

Une Excursion en Corse[1]

Texte et photographies de M. MEYS.



CARTE DE LA CORSE.
La ligne pointillée indique le parcours effectué par notre collaborateur.

Nous disons adieu à Ajaccio. Après avoir passé les bâtiments de la gare, la route contourne quelque temps le fond du beau golfe, que l'on quitte au col d'Aspreto; on traverse un petit bois d'eucalyptus planté depuis quelques années, il a complètement assaini en cet endroit l'estuaire de la Gravone, qui, comme tous les cours d'eau en ce pays, est presque sans écoulement.

Cette plaine est très fertile et sa fécondité l'a fait surnommer le champ d'or (*Campo dell' Oro*). Puis on traverse des coteaux incultes, on franchit le Prunelli, affluent de la Gravone, on s'éloigne de la mer, et la terre non cultivée fait place à la nature qui reprend ses droits; le flanc des ravins, des coteaux, des montagnes, sur lesquels notre route se tord, sont couverts de maquis, et cette note monotone ne va plus nous quitter jusqu'à Bonifacio.

De temps en temps, pour égayer la vue, nous aurons les villages à traverser, et parfois, en longeant la côte occidentale, les beaux golfes qui la festonnent de leurs ondes bleues et transparentes.

A 18 kilomètres d'Ajaccio, devant les quelques maisons de Barracone, la vue plonge sur le bassin du Prunelli; à 2 kilomètres, perdu dans les frondaisons verdoyantes du maquis, un village paraît, c'est Suarella; dans un défilé tout proche de ce village fut tué par trahison le fameux Sampierro, un des plus grands héros de l'indépendance de la Corse, qui vivait entre 1500 et 1567; il fut, nous dit Brantôme, un des plus vaillants capitaines de son siècle. J'ajouterai que ce Sampierro corse fut l'aïeul d'une illustre famille bien connue dans les fastes guerriers du premier Empire, les maréchaux d'Ornano.

Nous croisons chemin faisant Cauro, village assez coquet de 880 habitants, à l'altitude de 376 mètres, puis au col Saint-Georges (762 mètres) pratiqué dans le chaînon qui sépare le bassin du Prunelli de celui du Taravo; nous opérons dans ce dernier une vertigineuse descente.

Vue fort belle et très étendue sur le bassin du Taravo, plaqué de nombreux villages; c'est Grossetto-Prugna, perdu au milieu des châtaigniers, Albitriccia, le Moulin d'Alpa, Sainte-Marie de Siche où naquit Vanina d'Ornano, la vaillante compagne de Sampierro: tout cela fait tache dans le poudroiement gris d'un soleil qui décline.

A 48 kilomètres d'Ajaccio, Petreto-Bicchisano, village d'un pittoresque farouche, sur le penchant d'un coteau perdu dans les châtaigniers.

En quittant le village le lendemain matin, rencontré dans les ruelles un enterrement, la bière portée à dos d'hommes.

— Prenez garde, me dit, presque tremblant, Graziani; rengainez votre appareil.



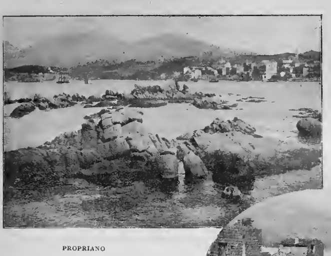
OLMETO.

1. La première partie de ce voyage a été publiée dans les nos 243-246.

En réponse, j'armai ma jumelle.

Quel caractère sombre et farouche avaient ces hommes, tout vêtus de velours noir, le chef couvert de grands chapeaux de feutre mous à large bord, aux barbes hirsutes, le visage soupçonneux, presque courroucé! Il avait raison, Graziani, les haines de ces gens doivent être terribles et il ne doit pas faire bon plaisanter avec eux.

Et les femmes donc! avec leur fichu noir qui leur encadrait entièrement la tête, ce mezzara qui, en cette circonstance, imprimait à leur physionomie un caractère de tragique douleur... quelle vision étrange!...



PROPRIANO

Peu de larmes, mais, dans une sorte de mélopée qui allait parfois *crescendo*, on devinait une douleur qui ne demandait qu'à se manifester bruyamment.

Je restai là longtemps comme pétrifié, le chapeau à la main, alors que le funèbre cortège avait déjà disparu.

A 57 kilomètres d'Ajaccio et à 9 de Petreto, on croise le pauvre hameau de Casalibriva, entouré de chênes verts, à l'altitude de 607 mètres, — patrie du baron Césaré, maréchal de camp au service de Naples en 1799, — puis, au col de Bocca Caleccia, on descend dans un vallon étroit et profond, où la route se maintient en corniche, et l'on pénètre dans la bourgade de Olmeto, que représente notre photographie.

Pittoresquement assise sur des pentes rocheuses qui dominent le fond du golfe de Valinco, Olmeto forme un joli contraste avec les nombreux villages moyennageux que nous avons rencontrés depuis Ajaccio; le bourg est presque coquet : derrière les maisons qui bordent le ravin au fond duquel coule un petit affluent du Baracci, s'étagent en gradins une multitude de terrasses où croissent des arbres fruitiers, des vignes, des oliviers, des fleurs!... A droite, sous le toit d'un petit lavoir ombragé de saules pleureurs, des lavandières, des femmes, des jeunes filles, chantent; nous fîmes discrètement arrêter les voitures, pour écouter. Ces chants, ce soleil radieux qui ne nous avait pas quittés depuis notre départ, ces fleurs inondant les jardins d'Olmeto, tout cela formait un contraste si heureux avec le caractère d'ordinaire si triste de ses habitants que ce fait, cependant si simple, nous réjouit toute la journée.

Et, cependant, nulle part la vendetta n'est plus fréquente, les inimitiés plus grandes. Est-ce parce que cette coquette bourgade évoque un souvenir : celui de *Colomba*, l'héroïne du roman de Mérimée, qui était de ce pays? Je ne sais; mais, nulle part, le sang n'est plus souvent répandu.

UN QUARTIER DE PROPRIANO.

Vingt minutes à peine de descente dans la gorge vous mènent au bord de la mer dans l'estuaire du Baracci, filet d'eau stagnant, muré par des amoncellements de sable qui, comme partout ailleurs, hélas! interceptent son écoulement; on le traverse sur un pont et, après avoir contourné pendant dix minutes le fond du golfe de Valinco, on entre dans Propriano.

Le site est admirable; la petite ville, dont les maisons aux badigeons multicolores bordent les quais, s'enlève sur les fonds roux tachés de vert du Monte Rosso. La rade aux eaux bleues, et si limpides qu'on en voit le

fond, abrite plusieurs navires. Çà et là, quelques îlots de granit franchement rouges émergent au-dessus de la surface des flots; j'ai rarement vu une richesse, une magnificence de nuances, un mariage de tons plus riches, plus vigoureux, plus éclatants, réunis dans un seul paysage.

Une petite jetée (précisément celle d'où a été prise notre photographie), longue d'une centaine de mètres, protège des vents d'ouest les navires qui, en raison du peu de profondeur des eaux, sont obligés de rester en rade.

Propriano est le port de Sartène; il est constitué par un môle qui peut avoir 80 mètres de longueur et qui sert de débarcadère ou d'embarcadère aux marchandises; on y exporte surtout des vins des environs de Sartène, des olives et des charbons de bois, qui forment sur les quais des amoncellements prodigieux.

L'envers de Propriano, comme de toutes les bourgades de la Corse, ne répond pas à la façade riante qui regarde le golfe de Valinco; toutes ces maisons sont mal tenues, mal entretenues, bordent des ruelles aux émanations putrides... et pour cause... il n'y a pas de cabinet d'aisances à Propriano et les habitants s'en tirent comme ils peuvent...

N'importe! le coup d'œil que l'on a sur le fond bleu de Valinco du haut des terrasses de ces maisons, qui ont l'air, sur la côte qui regarde la campagne, d'avoir été construites avec des lingots de fonte, offre au voyageur un caractère particulièrement pittoresque, comme le montre notre photographie.

Le chemin qui conduit à Sartène passe derrière l'église de Propriano, traverse un petit col et vient déboucher sur la rive droite du *Rizzanèse* que l'on franchit sur le pont de bois de *Rena Bianca:* l'ancien pont de pierre fut culbuté en 1892 par une trombe d'eau d'une hauteur de dix mètres, et les culées gisent là, tout proche, dans le lit du torrent.

La route file ensuite en ligne droite sur un parcours de huit kilomètres, entre les champs de vigne et de citronniers, jusqu'au pied de la colline, sur laquelle s'étagent les maisons de Sartène.

A gauche, entre la route et le Rizzanèse, deux pierres lisses, hautes de 2m,50 environ, l'une debout, l'autre renversée, et qui gît à terre, attirent l'attention! Ce sont les menhirs de Sartène; on les appelle dans le pays : *il frate et la suora*, — le moine et la religieuse.

On raconte qu'un moine s'enfuyait de Sartène avec une religieuse; il s'arrêta sur la rive du fleuve pour se reposer, mais Dieu, qui avait aperçu les deux fugitifs, les arrêta et les changea en pierres.

Ces menhirs pourraient laisser à penser que la Corse serait d'origine celtique.

(*A suivre.*)

M. Meys.

Les Roses de Noël

(Légende)

Une fois, — il y a longtemps, bien longtemps, — vivaient dans une pauvre chaumière deux créatures qui s'aimaient tendrement.

L'une d'elles se nommait Onésima et, par abréviation, Osima.

C'était une petite vieille courbée, ratatinée, alerte encore cependant.

Nul n'aurait voulu croire qu'elle avait été jeune un jour, n'eût été la ressemblance de ses traits parcheminés visible sur le visage de sa compagne, toute menue, toute mignonne, toute jolie.

Un bouton de rose s'entr'ouvrant un beau matin de mai n'est pas plus frais que ce visage d'enfant. Une colombe n'a pas des yeux plus doux que les doux yeux de la petite Hellie.

Les voisins d'Osima se faisaient un devoir de travailler, à tour de rôle, son unique champ, parce qu'elle était veuve et âgée. Aussi sa huche à pain n'était-elle jamais vide.

La contrée était gouvernée par un seigneur au cœur bon, pitoyable aux infortunes. La veuve s'en allait, avec la fille de son fils, quérir dans les taillis avoisinants tout le bois nécessaire pour réchauffer son âtre; elle n'avait rien à craindre des gardes du domaine seigneurial.

Pareille liberté était acquise aux deux femmes touchant le pâturage de leur chèvre Myrta, en sorte que la bonne bête leur fournissait un lait abondant.

Contentes à ce modeste prix, elles ne demandaient, pour être heureuses, nulle autre chose que d'être ensemble,

Osima ne voyait ici-bas rien de comparable à sa petite-fille. Hellie n'aimait rien au monde

comme les cheveux blancs, les joues ridées et les contes merveilleux de son aïeule,

Mais la félicité parfaite n'est pas de ce monde.

En ce temps reculé, il y avait des sorciers. Or, la vieille Osima redoutait les sortilèges et voilà ce qui l'empêchait d'être tout à fait heureuse.

La petite Hellie aimait les fleurs, toutes les fleurs ; mais, au-dessus de toutes, elle aimait les roses.

Des roses de nuances multiples et de parfums variés, des roses écloses dès l'avril et des roses encore épanouies sous le soleil d'automne, c'était le triomphe du petit jardin entourant la chaumine, c'était la joie d'Hellie et sa seule vanité.

Mais quand la froide saison étendait sur le jardinet son manteau de frimas, adieu les roses, et jusqu'au prochain renouveau un nuage voilait le bonheur de l'enfant.

Blaise Manouz le sorcier était fin et subtil... comme un sorcier.

Quand Blaise Manouz apercevait la petite Hellie occupée à laver, dans le clair ruisseau, ses hardes et celles de sa grand'mère, ou bien s'il la voyait conduire Myrta au pâturage, alors il s'approchait de la chaumine, certain de n'en pas sortir les mains vides. Car, en l'absence de l'enfant, la veuve interrogeait plus librement le sorcier.

— Blaise, demandait-elle, avez-vous aperçu ma petite Hellie?

— Oui, Osima, j'ai vu la mignonne bergère gardant sa chèvre sous bois ; ses yeux sont brillants et ses joues fraîches, telle la fraîche aurore.

— Cela est vrai, grâce à Dieu, l'enfant est rose, elle est joyeuse... Cependant, voyez-vous, je tremble sans cesse, murmurait la vieille femme.

— Las ! vous avez essuyé tant de malheurs ! reprenait le sorcier, d'un air de compassion fort bien joué.

La veuve soupirait :

— De tous ceux que j'ai aimés, il ne me reste qu'elle.

— Croyez-moi, Osima, beaucoup de calamités se produisent parce que l'on n'a pas soin de faire conjurer le sort, déclarait le fourbe. Mais rassurez-vous : moi à qui les mauvais sorts obéissent, je les conjurerai à votre égard. La fille de votre fils vous sera conservée.

Ayant ainsi parlé, Blaise pouvait demander toutes choses en la possession de la veuve : un setier de son plus beau froment, les meilleurs fromages du lait de Myrta et même les rares deniers contenus en son escarcelle.

Afin de n'attirer aucun maléfice sur sa petite-fille chérie, Osima eût vidé jusqu'au fond son pauvre bahut.

Le rusé Manouz avait su trouver le défaut de la cuirasse en ce cœur maternel. Il lui fallut étudier plus longtemps avant de trouver le point vulnérable de l'âme enfantine.

Enfin, un soir d'hiver où il avait vu l'aïeule s'éloigner de son humble logis, le sorcier vint en hâte trouver l'enfant demeurée seule.

— Vois-tu ces roses ? dit-il en lui présentant une touffe de fleurs d'un coloris délicat.

Les grands yeux d'Hellie brillèrent d'une admiration mélangée de crainte superstitieuse.

— Des roses ! murmurait-elle, de belles fraîches roses... et la neige couvre la campagne !

— Prends, conseilla Blaise persuasif, prends et ne crains rien. Ce sont là des roses qui jamais ne se fanent. Pour toi, enfant, je les apporte d'un lointain pays.

Pour ce bouquet de fleurs, la fillette extasiée donna sans regret ses longues tresses de soie dorée.

L'aïeule, à son retour, pleura la chevelure qu'elle aimait tant. Toutefois elle n'osa murmurer à cause des « mauvais sorts » dont, croyait-elle, Blaise Manouz disposait à son gré.

Voyant des larmes perler au bord des paupières ridées de la vieille grand'mère, Hellie songea combien elle avait mal agi en disposant de sa blonde parure sans avoir sollicité la permission. Elle se jeta dans les bras de son aïeule, déplorant sa désobéissance et demandant grâce.

L'aïeule pardonna et, pour donner à son enfant un gage de ce pardon, elle simula un grand plaisir à contempler les roses du sorcier. En réalité, ces fleurs ne la consolaient nullement de la perte des belles tresses blondes.

Pour Hellie, n'apercevant plus de larmes dans les yeux de sa grand'mère, elle éprouvait de son étrange marché une joie sans regret. Quelle parure n'eût-elle pas donnée, en échange du trésor fleuri livré par Manouz ?

Une goutte d'essence de roses, versée dans la corolle artificielle des fleurs, telle avait été la magie employée par le sorcier.

Mais l'art des fleuristes était merveille inconnue aux deux femmes. Naïvement elles se croyaient en possession de fleurs magiques.

Depuis plusieurs semaines les roses fleurissaient inaltérables, quand un soir de décembre, Hellie étant seule au logis, une main discrète frappa l'huis de la chaumine. L'enfant, ayant ouvert, se trouva en présence de trois personnes : un homme d'aspect vénérable, une femme d'une céleste beauté et, dans les bras de cette femme, un petit enfant endormi.

— Nous sommes des voyageurs égarés, dit l'homme vénérable.

— Entrez, répond Hellie saisie de respect, émue de pitié; entrez, approchez-vous de l'âtre. Grand'mère vient justement d'allumer la souche de Noël.

Tandis que les voyageurs se réchauffent à la flamme du foyer, le bel enfantelet se réveille et, dans le même moment, rentre Osima. Elle salue de bon cœur ses hôtes inconnus.

Mais voici l'enfant qui pleure; il étend ses mains vers le bouquet de roses.

— Madame, demande Hellie, pourquoi pleure-t-il, votre tout bel enfant?

— Il voudrait ces fleurs.

Sans hésiter, la petite fille présente les roses aux mignonnes petites mains tendues.

— Ma fille, murmure l'aïeule tremblante, ne crains-tu pas les maléfices de Blaise Manouz?

Hellie secoue doucement la tête. Que lui importe le sorcier?

— Grand'mère, dit-elle, voyez comme joliment sourit ce tout aimable petit enfant.

La jeune mère, à son tour, a pris la parole, avec un accent d'autorité sereine.

— Ne craignez point cet homme, il ne pourra vous faire aucun mal.

Depuis ce jour le sorcier ne reparut jamais dans l'humble chaumine.

*
* *

Les voyageurs se retirèrent bientôt, malgré les instances de leurs hôtesses.

Quelques heures plus tard l'aïeule et sa petite-fille contemplaient la crèche rustique en l'église de leur village. Soudain, toutes deux tressaillent, échangent un sourire et à la fois un regard mouillé de pleurs : sur la paille où dort le divin *enfançon*, un bouquet de roses est posé.

De retour en leur cabane, paisiblement elles s'endorment, après un humble festin de *réveillon*. Quand elles se réveillent, au jour naissant, Osima voit les blondes tresses de son enfant tomber sur ses épaules, plus longues, plus soyeuses qu'elles n'étaient avant le coup de ciseau du vilain Manouz.

Peu d'instants après, Hellie, traversant le jardinet, pour aller puiser de l'eau à la fontaine, poussa un cri d'admiration joyeuse :

— Des fleurs, grand'mère, venez vite, venez voir de vraies fleurs vivantes!

Elle avait maintenant l'intuition que les roses du sorcier ne vivaient pas.

Aux pieds de la petite fille, une grosse touffe de fleurs, dont les pétales semblaient être formés d'un moelleux satin blanc, perçaient la neige et se balançaient au bout des tiges d'un vert rosé.

Depuis lors ces fleurs ont continué à orner nos jardins à l'époque des frimas, quand, les unes après les autres, toutes leurs sœurs de la belle saison se sont flétries.

On leur a laissé le nom que leur donna la reconnaissance d'Hellie. On les appelle :

Les roses de Noël.

Rose d'Elbes.

LE TAMBOUR

(Voir notre gravure de dernière page.)

Le tambour a été un des premiers instruments de musique que l'on ait imaginé; on le voit déjà figurer dans l'orchestre des Pharaons d'Égypte (fig. 2); les Assyriens l'empruntèrent aux Égyptiens (fig. 1). Ce tambour n'était pas le même que celui de nos soldats, bien qu'il fût fait, comme le leur, de peaux tannées d'animaux, tendues sur une caisse; il était ou plus long ou plus petit; et l'on n'avait pas encore imaginé, si l'on en juge par ces figures, de le frapper avec des baguettes. C'est avec les mains que les Égyptiens et les Assyriens le font résonner. Du temps des Romains, comme vous pouvez le voir dans la figure 3, on a pris l'habitude de se servir d'une baguette de bois dur.

Vous pouvez remarquer qu'aucun de ces trois personnages, ni celui de la figure 4 qui représente un musicien du moyen âge, n'a l'air d'un soldat; c'est qu'en effet ce n'est guère qu'à partir du XVIe siècle que l'on commence à se servir du tambour pour rythmer la marche des gens de guerre; ce sont les Suisses et les lansquenets du XVIe siècle qui adoptèrent cet usage (fig. 5). A partir de Louis XIII, chaque compagnie a le sien (fig. 6). Voici les coquets tambours des gardes-françaises au XVIIIe siècle (fig. 7); saluez avec respect les petits tambours de la Révolution (fig. 8); plus d'un, fidèle à sa patrie, tomba devant l'ennemi; et, pour finir, regardez ces tambours du premier Empire, avec leurs gigantesques plumets; tous deux sont des tambours de la Garde impériale; ils ont des caisses énormes, de dimensions bien supérieures à celles dont on se sert aujourd'hui dans notre armée.

A. Parmentier.



Les distraits célèbres. — Cette absence momentanée de l'esprit qu'on appelle la distraction joue parfois de bien mauvais tours à ceux qui en sont atteints.

La Bruyère a pris pour modèle, dans son fameux portrait du *distrait*, le duc de Brancas. La Fontaine, le grand fabuliste, fut aussi un distrait célèbre. On cite le mathématicien Gaspard de Prony qui, causant avec une dame en grand deuil, tira un morceau de craie de sa poche et se mit en devoir de tracer sur ses vêtements noirs des figures de géométrie. Le même, allant voir un ami et ne le trouvant pas, l'attendit patiemment, puis, au bout d'un certain temps, il regarde la pendule et voit qu'il est temps de se coucher. Oubliant où il était, il entre dans la chambre de son ami, se déshabille et se met au lit.

L'académicien Perceval, au moment de signer son contrat de mariage, oublia comment il s'appelait, et, ne voulant pas en convenir, il s'éloigna un peu pour que le notaire le rappelât par son nom.

Après celle-là, il faut tirer l'échelle.

—

D'où vient la beauté physique. — Vous ne vous en douteriez jamais : elle provient de la paresse intellectuelle. Cela demande explication.

Un docteur a trouvé, après de nombreuses recherches, que si la femme est généralement mieux partagée que l'homme sous le rapport de la beauté, c'est qu'elle fait moins d'efforts intellectuels.

Et, à l'appui de sa thèse, il cite une tribu des Indes où les rôles de la vie sociale sont renversés. C'est la femme qui gère les affaires publiques, commerciales et industrielles du pays; c'est elle qui, en un mot, dirige tout. L'homme n'a, pour ainsi dire, rien à faire. Or, dans ce pays bizarre, tous les hommes de la tribu sont beaux, toutes les femmes sont laides à faire peur.

Nous donnons cette thèse pour ce qu'elle vaut.

—

Arrêt du tribunal. — Les magistrats remplissent des fonctions graves, mais il ne leur est pas défendu de mettre parfois un peu de fantaisie dans leurs sentences. En voici un exemple :

Deux hommes s'étaient invectivés, et l'un d'eux avait traité l'autre de *poule mouillée*. Ce n'était pas bien méchant; néanmoins, la « poule mouillée » cita son adversaire devant la justice de son pays. Et le tribunal statua en ces termes :

« Attendu que la poule est un animal parfaitement honorable et que, si elle n'a pas les qualités brillantes du coq, elle n'en rend pas moins de sérieux services en pondant l'œuf qui contribue à l'alimentation humaine et donne lieu à un important commerce;

« Attendu qu'il peut arriver à tout le monde d'être mouillé, soit pour avoir oublié son parapluie, soit en passant sous une gouttière, et que cet accident n'implique aucune atteinte à l'honneur;

« Attendu que, chacune de ces expressions étant inoffensives, il ne saurait résulter aucune offense du fait de les associer.

« Par ces motifs, déboutons le plaignant et le condamnons aux frais de l'instance... »

—

Monsieur Eugène. — Il s'agit d'Eugène Sue, l'écrivain célèbre dont on vient de célébrer le centenaire.

Certain soir, l'auteur des *Mystères de Paris*, en pleine célébrité, dînait au restaurant de la Maison-Dorée. Un de ses amis, qui avait à sa table une société assez nombreuse, le reconnaît, se lève et l'amène à ses convives auxquels il le présente.

— M. Eugène Sue! dit-il avec emphase.

Aussitôt le garçon, qui mettait le couvert, court à la fenêtre et la ferme.

— Puisque M. Eugène sue, dit-il, je ferme la fenêtre, parce que M. Eugène pourrait s'enrhumer.

RÉPONSES A CHERCHER.

Problème pointé.

Reconstituer la phrase ci-après en remplaçant les points par des voyelles :

On-tr..v.-le-t.mps-l.ng-q..nd-.n-n.-p.ns.-q.'.-s...

—

Mots en carré.

1° Un prince de l'Hindoustan.
2° Prénom féminin.
3° Geste religieux.
4° Joli prénom féminin.
5° Coiffure des marins et des alpins.

RÉPONSES AUX QUESTIONS DU N° 264

I

Ce vers qui dit tant de choses en si peu de mots est du poète tragique Saurin (1706-1781), et fait allusion à Molière qui, comme on le sait, ne fit pas partie de l'Académie française. La célèbre compagnie fit inscrire ce vers sur le socle du buste de ce grand poète, en 1773, à l'occasion du centenaire de sa mort.

II

REPOS	— P = ROSE
LISE	— E = LIS
RAIL	— R = AIL
POIVRIER	— V = POIRIER
MORÉE	— E = ORME
COUSIN	— N = SOUCI
CHERTÉ	— C = HÊTRE
HURE	— H = RUE
BLEUTÉ	— E = BLUET

PERVENCHE

Sceaux. — Imprimerie Charaire.   Le Gérant : Henri BOURRELIER.

LE TAMBOUR



1. Tambour assyrien. — 2. Tambour égyptien. — 3. Tambour romain.
4. Tambour au xve siècle. — 5. Tambour de Suisse et de lansquenet (xvie siècle).
6. Tambour français (règne de Louis XIII). — 7. Tambour des gardes-françaises (xviiie siècle).
8. Petits tambours d'infanterie sous la Révolution. — 9. Tambours de la garde impériale sous l'Empire.

17e Année. — N° 266. 10 centimes. 31 Décembre 1904.

LE

Petit Français illustré

JOURNAL DES ÉCOLIERS ET DES ÉCOLIÈRES

FRANCE : UN AN, 6 FRANCS (du 1er de chaque mois) | Librairie Armand Colin Paris, 5, rue de Mézières. | UNION POSTALE : UN AN, 7 FRANCS (Paraît chaque Samedi)



Marc reconnaissant Violette.

A LA BELLE ÉTOILE

ROMAN DE CLAUDE SAINT-JAN. — ILLUSTRATIONS DE JOSÉ ROY.





CHAPITRE VII

Il faisait grand jour quand Marc se réveilla. Rien ne remuait autour de lui, et il en conclut que l'heure était encore matinale. Il se leva cependant, bien résolu à retrouver Violette, dût-il entrer dans chaque baraque pour la chercher.

Avec la nuit, ses terreurs étaient tombées et il riait maintenant de ses découragements de la veille.

La grande avenue était silencieuse et déserte. Les forains, se couchant tard, ne se levaient pas tôt, et à peine de loin en loin un bruit sortait-il des voitures fermées. Marc circulait pour se réchauffer. A l'angle d'une rue dont on avait ménagé l'entrée entre la file des boutiques, il aperçut une marchande installée derrière une petite table sur laquelle quelques bols fumaient avec une appétissante odeur. Le petit garçon s'approcha et but une grande tasse d'un café au lait douteux, avec plus de plaisir que ne lui en avaient jamais procuré le lait bien sucré de tante Dorothée ou le chocolat de Mathurine. Réconforté par ce léger repas, il sentit toutes ses espérances lui revenir et il se remit, tout joyeux, à reparcourir la foire en attendant que les comédiens fussent levés.

Une certaine animation régnait déjà.

Un homme roux, à figure de clown, lavait à une fontaine trois caniches noirs. Marc, intéressé, s'arrêta pour regarder, et la toilette des chiens le fit penser à la sienne. Depuis la veille qu'il rôdait ainsi, il devait être bien sale! Il s'approcha de la fontaine à un moment où l'homme, un peu à l'écart, frottait un des caniches, et il mit sa tête sous le jet irisé. Les serviettes lui manquaient, il dut se secouer énergiquement; le clown, qui le regardait, se mit à rire :

— Vous faites comme mes chiens, dit-il; ça économise le linge!

Marc rajustait ses habits et essayait de lisser ses cheveux.

Le saltimbanque riait toujours.

— Drôle de cabinet de toilette, hein? Voulez-vous une brosse? Celle-ci ne sert qu'à moi.

Il tendit une brosse à Marc qui la prit en remerciant.

Le clown était un peu bavard. Il demanda à Marc à quelle troupe il appartenait.

— A aucune, répondit l'enfant.

Et, devant l'air aimable et encourageant de son interlocuteur, il pensa qu'il pourrait peut-être se renseigner auprès de lui.

— Il y a beaucoup de cirques à cette foire-là? demanda-t-il.

Le clown secoua la tête.

— C'est pas ça qui manque, dit-il avec une grande conviction.

Marc reprit :

— Je vais voir quelqu'un qui est justement dans un de ces cirques; mais je ne sais pas trop à quelle place il se trouve.

— Demandez au commissaire de la foire; il a tous les noms, il vous renseignera tout de suite.

— C'est que je ne sais pas non plus le nom du cirque, dit Marc en hésitant.

— Ah! alors, ce sera plus long. Mais, d'abord, êtes-vous bien sûr que c'est un cirque ou un théâtre?

— C'est un cirque, j'en suis certain.

Et, se rappelant ce que Violette lui avait écrit, il ajouta :

— Il est monté à côté d'une ménagerie.

— Ça, c'est bon à savoir; des ménageries, il n'y en a pas des masses. Avec Bidel et Pezon,

1. Voir les nos 262 et suivants du *Petit Français Illustré*.

ça ne fait guère qu'une demi-douzaine. Vous trouverez plus facilement.

Les chiens étaient lavés et leur maître s'apprêtait à regagner la roulotte. Marc, qui avait senti une impression de sécurité tant que sa nouvelle connaissance lui parlait, eut un mouvement d'effroi à l'idée de se retrouver seul, errant dans cette grande foire. Il interrogea vivement son compagnon, pour l'empêcher de s'éloigner.

— Et vous, êtes-vous loin d'ici?

— Voilà le théâtre, dit le clown en désignant une grande baraque située vingt mètres plus loin.

— Vous avez un théâtre: qu'est-ce que vous jouez?

— Des tragédies, des drames et aussi des opérettes. Moi, je fais la parade.

Il avança de quelques pas; Marc le suivit. Ils arrivaient devant le théâtre. Le clown passa par derrière :

— Rentrez, dit-il aux caniches qui gambadaient autour de lui. Moi, je vais aller au marché, continua-t-il en riant.

Puis, décrochant un panier pendu à la porte intérieure d'une des voitures, il regagna l'avenue, toujours suivi par Marc.

— Je vais avec vous, expliqua l'enfant. Je trouverai peut-être le cirque sur la route.

Chemin faisant, l'intimité grandit entre Marc et son compagnon. Celui-ci déclara qu'il s'appelait Marius et qu'il appartenait à l'illustre troupe Calvhinac. Marc, sans rien avouer de ses projets, raconta seulement qu'il n'était pas de Paris et que c'était la première fois qu'il y venait.

Tout à coup, Marius s'arrêta.

— Tenez, voilà un cirque, dit-il. C'est peut-être celui-là?

Une superbe baraque déjà dégarnie de ses toiles, toute rehaussée de dorures et de glaces, étincelait sous le soleil levant.

— Oh! non, dit Marc, ce n'est pas si beau que ça.

Quelques pas plus loin, un autre cirque se présenta. Mais il n'y avait pas de ménagerie à côté.

— Nous allons en rencontrer un troisième, dit Marius : c'est le cirque Cordel; je connais le directeur depuis des années, lui et nous sommes les plus anciens de la foire.

— Alors, ce n'est pas mon cirque, dit vivement Marc; celui que je cherche vient à Paris pour la première fois.

— Fallait donc le dire plus tôt; c'est une indication, ça. Attendez. Occupons-nous d'abord de la *popote;* après ça, je vous aiderai à trouver votre affaire.

Cette proposition combla tous les vœux de Marc qui emboîta le pas joyeusement derrière Marius.

Ils tournèrent autour d'une des colonnes de l'ancienne barrière du Trône.

Sur une allée latérale s'étendait un marché composé de petites boutiques encadrées de quatre pieux recouverts d'une bâche. Le nouvel ami de Marc fit ses provisions, choisissant, marchandant avec de joyeuses facéties qui faisaient rire les commères. Attrapant des pommes sur un éventaire, il en escamota trois ou quatre et, en glissant une à Marc, gémit sur un ton larmoyant :

— C'est pour mon fils! le voilà, mon fils! il ne mange que des *cruautés*, pardon, des crudités...

Les marchandes ne saisissaient pas toujours



« VOUS FAITES COMME MES CHIENS. »

le sel de la plaisanterie, mais elle riaient de confiance.

Le marché terminé, Marius reprit le chemin de l'avenue de Vincennes.

— Maintenant, dit-il, nous allons nous occuper sérieusement de trouver votre cirque. S'il n'est jamais venu, il est probablement à l'une des extrémités; les places centrales sont presque toujours occupées par les mêmes forains tous les ans. Je vais remettre mon panier au cordon bleu et nous descendrons vers le faubourg Antoine.

Ainsi firent-ils, mais rien dans les baraques qu'ils rencontrèrent ne révéla le cirque que Marc cherchait. Dans le cercle que forme la place de la Nation, il n'y avait que des théâtres habitués à venir depuis de longues années, et plaisanteries de son compagnon qui essayait de le remonter.

Ils dépassèrent la rue des Pyrénées.

A l'angle gauche, une baraque s'élevait, portant au fronton le nom de « Cirque Belhomme ». Marc eut une lueur d'espérance, mais il n'y avait pas de ménagerie à côté!... La file des légères constructions touchait à sa fin. Marc baissait la tête, ne marchant plus que mécaniquement auprès de Marius. Celui-ci s'arrêta tout à coup. Un théâtre de modeste apparence, avec des chevaux et des écuyères bondissantes peints sur les enseignes, portait sur un cartouche rouge le nom de « Cléophas » en lettres dorées.

— Tenez, dit le clown, en voilà encore un.



A LA FOIRE AUX PAINS D'ÉPICE, LE MATIN.

dans le faubourg Saint-Antoine on ne trouvait plus ni cirque ni ménagerie.

Marc était presque en larmes. Marius s'en aperçut.

— Bon! dit-il, on s'en prend à ses petits yeux. Vous tenez donc bien à le trouver, votre cirque? En tout cas, si vous êtes sûr qu'il est ici, il n'a pas pu s'envoler. Nous allons remonter du côté de l'avenue de Vincennes; nous n'avons pas été jusqu'au bout; il y a encore de l'espoir.

Le chemin parut long à Marc; il ne venait pas à bout de retenir ses larmes, malgré les

Et il ajouta :

— Et voilà une ménagerie.

Marc sortit de sa torpeur. Il leva les yeux et s'écria vivement ;

— C'est là, je reconnais les images.

Marius se mit à rire.

— Vous êtes consolé, hein? Vous voyez bien qu'un cirque, c'est pas une aiguille dans une botte de foin... Eh bien, maintenant, au plaisir, mon jeune seigneur. Je vais faire travailler mes chiens... A vous revoir!..

— Attendez, lui dit Marc.

— Quoi donc? demanda le clown étonné.

— C'est que je ne connais pas le directeur du cirque ni les écuyers; je connais seulement une petite fille, et alors...

— Ah çà! vous êtes un drôle de pistolet, vous. Vous cherchez partout un cirque et, quand vous l'avez trouvé, ça ne va pas encore! C'est égal, vous m'intéressez, je ne vous laisserai pas dans l'embarras. Vous n'osez pas entrer tout seul?

— Non, avoua Marc.

— Comment s'appelle-t-elle, votre demoiselle?

Au lieu de répondre, Marc avait poussé un cri. Sautant légèrement d'une voiture, Violette elle-même venait d'apparaître. Au milieu de l'allée encore presque déserte, elle aperçut Marc arrêté, elle se précipita vers lui et les deux enfants tombèrent dans les bras l'un de l'autre.

— C'est vous! c'est vous! dit Violette au bout de quelques secondes. Vous êtes venu?

— Oui. Quelles nouvelles avez-vous? Le petit garçon blond, est-ce Jean?

— Je ne sais encore rien, dit Violette.

Marius était resté le témoin silencieux de l'entretien des deux enfants. Il s'approcha.

Eh bien, jeune homme, vous êtes content! dit-il, voilà la petite amie.

Marc présenta Marius à Violette,

— C'est M. Marius, dit-il, un clown d'un grand théâtre.

Avec un geste qu'un seigneur de la cour des Valois n'eût pas désavoué et qu'il avait dû souvent servir dans les drames historiques, Marius s'inclina devant la fillette étonnée.

— Mademoiselle, dit-il, serviteur!

Violette se mit à rire.

— Je vous connais, dit-elle; je vous ai vu l'autre soir avec le pitre d'en face.

Marius se rappela qu'il avait à faire répéter ses chiens.

— Je me défile, mes petits amis. Mais on se reverra, hein?

Et, sans entendre les remerciements de Marc, il partit en courant.

(A suivre.) CLAUDE SAINT-JAN.

LES PETITS MYSTÈRES

Comment d'une année à l'autre un étang se trouve peuplé de brochets.

La réponse sera donnée dans le prochain numéro.

Une Excursion en Corse[1]

Texte et photographies de M. MEYS.

Trois cents mètres de côte à gravir au milieu d'une cascade d'oliviers, nous franchissons un petit torrent sur un pont moderne, et, au moment où derrière nous le soleil se noie dans le fond du golfe de Valinco, les hautes maisons de Sartène apparaissent à notre vue.

Le coup d'œil d'ensemble n'est pas gai, quoique très pittoresque; les maisons sont hautes, régulières, taillées dans un granit rouge très sombre; les fenêtres — des trous noirs — s'ouvrent comme des meurtrières.

Bâtie en terrasse et en amphithéâtre, Sartène domine à pic le bassin du Rizzanèse, limité à l'extrême horizon par les cimes neigeuses des montagnes de l'Incudine et d'Asinao; le panorama est de toute beauté et malheureusement, quand on ramène les yeux sur la ville, on se sent étreint par une sorte d'angoisse, presque de terreur; les ruelles étroites qui avoisinent la place Porta ont des aspects de coupe-gorge; on se croirait transporté dans une ville du moyen âge; les masures noires qui se font vis-à-vis sont d'une sordide malpropreté; tout ce réseau de ruelles communiquent entre elles par des escaliers; j'ajouterai, pour rendre le tableau encore moins séduisant, que l'on y rencontre des gens suspects. Ce quartier a retenti maintes fois, paraît-il, du bruit de la fusillade, on s'y bat sans merci comme sur la place Porta, surtout au moment des périodes électorales.

Les annales de Sartène ne remontent guère au delà du XVIe siècle; en 1583, elle fut prise et pillée par les Barbaresques d'Alger, qui emmenèrent plus de 400 habitants en esclavage.

Sur la place Porta, qui est le centre de la vie du pays, vont et viennent toute la journée des groupes d'hommes au sombre visage qui, à défaut d'un travail quotidien, font de la politique.

Au coin des rues sont des cafés d'aspect peu encourageant, où bien souvent des bandits connus viennent le soir s'attabler en compagnie de quelques amis qui les protègent. On me conte qu'il n'est pas rare de voir assis dans un même café, déguisé à ne pas le reconnaître, un bandit que la justice recherche, tandis qu'à côté de lui bien souvent, sans s'en douter, deux ou trois gendarmes prennent leur consommation.

La vendetta sévit à Sartène dans toute sa violence, les inimitiés sont très vives; quand

1. Voir le n° 265 du *Petit Français Illustré*.

on amène la conversation sur ce sujet, les habitants du pays vous répondent : « Les bandits que nous avons ici nous viennent de Ziccavo ou de Porto-Vecchio », et à Porto-Vecchio on vous répond qu'ils viennent tous de Sartène.

Ce qu'il y a de certain, c'est que tant sur la place Porta que dans les ruelles et les routes avoisinant Sartène, on rencontre sans cesse des



VUE DE SARTÈNE.

UN MENHIR PRÈS DE SARTÈNE.

hommes armés de fusils et toujours accompagnés d'un groupe d'autres — les amis, les partisans, prêts à les défendre en cas de guet-apens ou de trahison.

De Sartène à Bonifacio, la route est assez monotone, presque dangereuse, dans le bassin d'Artolo que l'on traverse; quelques bandits fameux tiennent encore le maquis, cachés dans des rochers monstrueux. Toute cette contrée ressemble à s'y méprendre, sur trois à quatre kilomètres, à certains paysages que l'on rencontre dans la forêt de Fontainebleau.

Parmi les herbes où pointent des myriades de cyclamens qui embaument, en bordure du chemin, à peu de distance l'une de l'autre, deux croix de pierre attirent l'attention; elles portent une inscription suggestive :

Victime du devoir.

Deux gendarmes passaient tranquillement dans ce chaos de granit, lorsque Rocchini, un bandit fameux, et un autre de ses camarades, cachés derrière un rocher, tirèrent sur ces malheureux dans le seul but d'exercer leur adresse ; l'une de ces pauvres victimes fut tuée net sur place; l'autre, râlant, eut la force de se traîner cinquante mètres plus loin, pour aller mourir sous un petit chêne vert qui de son doux ombrage abrite la dernière demeure de ce modeste héros.

Je ne pus m'empêcher, devant ce tableau que représente notre photographie, de me découvrir à mon tour ; une angoisse malgré moi m'étreignait le cœur, une larme perlait sous mes paupières : s'il y a des degrés dans l'héroïsme, les plus beaux sacrifices sont certainement les plus obscurs.

. . . .

Il est cependant temps de les juger comme ils le méritent, ces fameux bandits, que la littérature est trop disposée à transformer en héros : quelques années passées dans le maquis finissent par faire de certains de ces hommes de dangereux malfaiteurs ; ils commencent par voler, ils assassinent ensuite.

Toute cette contrée lugubre est en effet bien préparée pour le guet-apens ; j'eus, d'ailleurs,



ROUTE DE SARTÈNE A BONIFACIO.

rapproche à nouvau de la mer. On devine sur la côte un groupement de rochers simulant à s'y méprendre un lion couché, mais un félin aux proportions gigantesques; c'est le fameux lion de Roccapina qui domine le petit golfe du même nom.

La contrée devient de plus en plus triste; à 34 kilomètres de Sartène on traverse un pauvre hameau : Pianottoli. La croûte rugueuse du granit perce partout: pour champs de la pierre, à défaut d'arbres il y a les poteaux télégraphiques qui jalonnent le chemin à perte de vue.

Plus loin, au col d'Arbia, changement subit de décor : au-dessus des sinuosités qui festonnent à droite de la côte rocheuse du sud-est de la Corse, se devine un long promontoire crayeux qui tranche sur l'azur de la Méditerranée; sur ce promontoire blanc, une ligne de maisons au-dessus desquelles pointent de nombreux clochers: c'est Bonifacio.

On perçoit même parfaitement, au-dessus de Bonifacio, le détroit et, limitant l'extrême horizon, les pointes dentelées de la Sardaigne se perdant dans la brume.

Le coup d'œil est inoubliable.

l'occasion de constater qu'il n'était pas prudent d'y séjourner plus longtemps.

Comme mon compagnon de voyage avait déployé son grand appareil de photographie, j'avais pris les devants avec ma fillette, lorsque, à un croisement de plusieurs chemins déboucha brusquement du maquis un cavalier à la mine fière, campé sur un petit cheval nerveux.

La conversation s'engagea.

— Vous avez là, dis-je, une bien jolie bête?

— Oui, mais très ombrageuse.

— Voulez-vous me permettre d'en prendre une photographie?

— Avec le plus grand plaisir, mais n'approchez pas trop près.

Et quand le déclic de ma jumelle eut fonctionné :

— Monsieur et mademoiselle sont du continent... ça se voit... et... où allez-vous comme cela, sans indiscrétion?

— A Bonifacio.

— Seuls?

— Seuls, dis-je en souriant.

— Voulez-vous me permettre de vous donner un conseil, un avis tout au moins? C'est de ne pas vous engager dans cette région, surtout avec une jeune fille.

Ah bah!... Nous attendions les voitures et je fis comprendre à mon interlocuteur que je voulais plaisanter en lui disant que nous allions à pied à Bonifacio.

— Je préfère qu'il en soit ainsi, me fut-il répondu; et engagez vos cochers à presser l'allure de leurs chevaux.

Evidemment quelque malfaiteur rôdait dans les alentours.

Au delà du bassin d'Artolo, la route se

(A suivre.) M. Meys.



VICTIME DE LA VENDETTA.

LA PETITE FÉE

Dans une pauvre chambre que ne visite presque jamais le soleil, comme s'il craignait que sa belle lumière et ses beaux rayons d'or ne missent une note trop gaie au milieu de tant de misère, une mignonne fillette d'une douzaine d'années est occupée à faire le ménage.

Il faut voir comme elle s'en acquitte, la chère enfant.

Elle a relevé ses manches, et bravement, comme une petite femme, elle fait aller et venir dans tous les coins un gros balai qui semble bien lourd pourtant pour ses petits bras.

C'est qu'elle a promis à sa mère bien-aimée, quand celle-ci a dû partir pour l'hôpital, où elle doit rester un long mois, de soigner le logis tant que durerait son absence.

Ne faut-il pas que le père s'aperçoive le moins possible que sa femme n'est pas là, et qu'il ne prenne pas l'habitude de sortir le soir?...

— Vois-tu, ma chère petite Marguerite, lui a dit sa maman, en passant doucement en une caresse habituelle, sur sa petite tête blonde, une main fiévreuse et amaigrie, pour nous autres pauvres gens, la propreté est le seul luxe qui soit permis. Efforce-toi donc, ma mignonne, de conserver, autant que tu le pourras, le bon aspect de notre modeste demeure.

« Je te recommande surtout, mon enfant, de bien soigner ton père. Tu es bien jeune encore pour accomplir la grande tâche que je vais t'imposer. Mais tu trouveras dans ton bon cœur toute la force nécessaire pour faire ton devoir.

« Tu auras charge d'âme, ma petite fille, parce que, vois-tu, quand ton père rentrera de son atelier où il aura travaillé tout le jour, il sera brisé de fatigue. S'il ne trouve alors plus rien à sa place, s'il est obligé de s'occuper dans le ménage au lieu de se reposer, je crains qu'il ne reprenne les mauvaises habitudes perdues depuis notre mariage, et que les anciens camarades ne parviennent à l'entraîner de nouveau au cabaret. Il est si bon, mais si faible, mon pauvre Louis!

En disant ces mots, elle baissa la tête, et deux grosses larmes roulèrent sur ses joues pâlies par la souffrance.

— Ne crains rien, mère, a répondu l'enfant en entourant de ses bras caressants le cou de la malade et en tendant un beau front blanc au baiser maternel; je te promets de veiller à tout, comme toi-même pourrais le faire. A ton retour, tu ne trouveras rien de changé ici. Compte sur moi.

La mère partie, l'enfant a tenu sa promesse.

Levée chaque matin dès l'aube, elle s'est mise au ménage, elle y a consacré tout le temps qu'elle ne passe pas à l'école.

Le premier soir, quand le travailleur rentra, le front soucieux, préoccupé de savoir comment il s'y prendrait pour faire le dîner, il trouva tout prêt et tout en place : le couvert mis et une bonne soupe bien chaude qui l'attendait.

Il fit un compliment ému à Marguerite et déclara que, sauf la présence de la mère, rien ne semblait changé dans son cher logis.

Pendant quinze jours il en fut de même.

Le dimanche, Marguerite alla voir sa maman, lui recommandant de ne pas être inquiète et lui disant que tout allait bien à la maison.

D'où vient qu'aujourd'hui la petite fille semble préoccupée? Elle écoute anxieusement tout bruit venant de l'escalier.

C'est que le père, pour la première fois, est en retard et que l'enfant sait que c'est aujourd'hui le jour de la paye.

Oh! comme, si elle l'avait osé, elle serait allée au devant du travailleur pour écarter la tentation qu'il pouvait trouver en chemin, et comme elle aurait bien su l'empêcher de suivre un camarade chez le marchand de vin!

Il semblait triste à midi, pensait-elle.

Tout à coup, il lui semble entendre le pas un peu alourdi, mais bien connu, de l'ouvrier sur le palier.

Elle s'élance pour l'embrasser dès son arrivée, comme elle le faisait chaque jour. Mais, instinctivement, elle recule : l'odeur pénétrante du tabac et de l'alcool qui se dégage des vêtements de celui-ci lui révèle une assez longue séance au cabaret.

Le père s'aperçoit sans doute du geste de l'enfant, car il répond brusquement :

— Allons!... à table! et dépêchons, car j'ai à sortir après dîner.

La petite Marguerite refoule courageusement ses larmes prêtes à couler; elle invoque tout bas sa mère à son secours. Que fera-t-elle pour empêcher la sortie décidée?...

Tout en dînant, elle raconte à son père ce qu'elle a fait dans la journée; puis, tout à coup :

— Père, dit-elle en le regardant de ses beaux yeux suppliants, voudrais-tu me faire lire une seule fois ma composition de lecture expliquée, avant de sortir?... Je ferai très vite : maman sera si contente, dimanche, si je puis lui raconter, en allant la voir, que j'ai obtenu une bonne place. Comme toi, père, elle est si fière de sa fille!



LA BARBE DU CHIEN

Des trois personnages que nous voyons ci-dessus, il en est un qui s'amuse certainement moins que les deux autres : il fait preuve cependant d'une grande bonne volonté, et entre de son mieux dans le jeu de ses petits maîtres. Mais ces derniers le rasent *bien, et beaucoup plus sans doute qu'ils ne se l'imaginent.*

— Voyons donc vite! répondit le père en maugréant entre ses dents. Surtout, hâte-toi, car mes amis m'attendent, Je dois les rejoindre à huit heures.

Comme si elle n'avait pas entendu ces derniers mots, l'enfant prend docilement son livre, l'ouvre à la page que la maîtresse a justement fait lire deux jours auparavant et qui a pour but d'expliquer aux enfants les dangers de l'alcoolisme.

La mignonne commence à lire en s'appliquant à bien articuler, distinctement, chaque syllabe et chaque mot.

Le père écoute, machinalement d'abord; mais il ne tarde pas à s'intéresser à la leçon; il prend alors le livre des mains de la fillette et continue lui-même à lire à haute voix.

La chère petite se garde bien de l'interrompre; elle bénit au contraire l'intérêt que semble prendre son père à la lecture de son livre d'écolière, et c'est avec une grande joie qu'elle entend ces paroles tomber des lèvres du bon travailleur :

— Tiens! décidément il est trop tard, je ne sortirai pas ce soir.

Le petit cœur de la mignonne est en fête. Elle pourra dire à sa maman que, grâce aux bonnes leçons de sa maîtresse et aussi à son cher livre de lecture qu'elle a gentiment embrassé pour la peine, elle a remporté une première victoire sur les camarades d'atelier.

Mais ce qu'elle ne sait pas sans doute, la chère petite fée du foyer, c'est qu'elle avait, pour la guider et la soutenir, son grand amour filial.

Francine Bosq.

Jeux d'enfants chez les anciens

(*Voir notre gravure de dernière page.*)

Avouez, mes chers enfants, que lorsque vous apprenez l'histoire dans vos livres, qu'elle soit grecque ou romaine, ou que ce soit celle de notre pays, vous avez bien de la peine à croire que les personnages dont vous étudiez la vie ont réellement existé? Je reconnais que cela est difficile à se mettre dans la tête; mais si je vous montre de curieux dessins où vous verrez que, dans ces temps si éloignés, il y avait des enfants et même des grandes personnes qui jouaient déjà aux jeux que vous aimiez, quand vous étiez petits garçons ou petites filles, vous serez peut-être encore plus étonnés de voir que ces gens dont vous avez tant de peine à vous figurer l'existence s'amusaient déjà aux jeux qui vous ont divertis. Regardez ces dessins qui ont été faits les uns d'après des peintures que l'on voit sur des vases, les autres d'après des bas-reliefs, de petites statuettes, des sculptures très fines exécutées sur des pierres dures dont on faisait des cachets ou des anneaux, et vous allez reconnaître des jeux qui vous sont familiers.

Voici une fillette de la ville de Tanagra, dans une contrée de la Grèce qu'on appelait Béotie: elle tient tendrement dans les bras sa « fille » habillée d'une belle tunique. Sur le dessin suivant, vous voyez un jeune Romain qui se fait traîner par une chèvre dans une petite voiture; savez-vous qu'à Paris, dans la promenade des Champs-Élysées, il y a encore une voiture aux chèvres? Dans le troisième dessin, regardez ce luron qui pousse un cerceau; il tient dans chaque main un bâton recourbé; c'est plus ingénieux que le bâton droit dont vous vous servez; c'est que les cerceaux des enfants anciens étaient plus lourds que ceux d'aujourd'hui; c'étaient des cercles de fer ou de bronze; il fallait donc un effort plus vigoureux pour les mettre en mouvement. Si vous voulez avoir l'air de savants, retenez qu'on appelait, à Athènes, un cerceau *trochos*, et, à Rome, *trochus*. Dans le quatrième dessin, vous voyez le plus simple peut-être de tous les jeux; un bâton passé entre les jambes figure un cheval, et un bon fouet permet de cingler une monture qui ne désobéira à son cavalier qu'autant qu'il plaira à celui-ci. Les deux derniers jeux ne sont plus tout à fait des jeux d'enfant; il y a plus d'une grande personne qui s'amuse au cerf-volant ou à la balançoire. Mais le cerf-volant que tire cette jeune fille a juste la forme inverse de celui qui vous connaissez. Quant à la balançoire, les anciens, surtout les dames grecques, en raffolaient; voyez ces deux Athéniennes, elles se divertissent de bon cœur; vous remarquez seulement la solidité du tabouret sur lequel est assise une de ces deux dames: pour supporter des sièges aussi solides, il fallait de doubles cordes; mais aussi comme l'on devait monter haut!

A. Parmentier.



Bravo, la Haute-Savoie ! — Le département le plus instruit, dans toute la France, est celui de la Haute-Savoie. Dans la statistique des lettrés passant le conseil de revision, ce département se classe premier avec 99,9 o/o de conscrits sachant lire et écrire.

Dans la proportion pour cent des femmes signant leur acte de mariage, la Haute-Savoie arrive en troisième rang.

Quatre hommes seulement, durant la dernière année de la statistique, ont déclaré ne pas savoir lire au moment de leur mariage ; dix femmes seulement ont fait la même déclaration.

La Haute-Savoie compte dans ses écoles 42,252 élèves.

—

La viande de cheval. — Dernièrement a eu lieu l'ouverture des abattoirs hippophagiques de la Ville de Paris : c'est dans le quartier de Vaugirard qu'ils ont été élevés, et ils occupent une superficie de 5,000 mètres.

On voit que le cheval ne sert plus à l'homme seulement durant sa courte existence de cheval. Et savez-vous combien l'on abat par an de chevaux, mulets ou ânes destinés aux boucheries spéciales qui débitent la chair de ces animaux ? Plus de trente-cinq mille.

Les abattoirs hippophagiques ne risquent donc pas de chômer. Dans la cour principale, on a placé un buste du vétérinaire Decroix, qui fut, en France, le propagateur convaincu de l'hippophagie.

Nous nous plaisons à croire qu'au dîner d'inauguration, c'est le cheval qui a fourni le plat de résistance. On lui devait bien cet honneur.

—

Cartes de visite. — En dépit de la campagne menée depuis longtemps déjà contre l'envoi, au jour de l'an, des cartes de visite, le commerce de celles-ci ne diminue pas, au contraire. Et un imprimeur déclarait récemment à un de nos confrères que, depuis le 1er décembre, il en tirait plus de 20.000 par jour.

Le même confrère a eu sous les yeux quelques cartes de visite assez drôles. Celle, entre autres, de « M. D..., secrétaire de M. L... » Puis suivaient trois lignes de titres ronflants. Et ces titres, qui étaient ceux de M. L... étaient en gros caractères ainsi que le nom de M. D..., tandis que les mots « secrétaire de M. L... » se trouvaient en lettres si minuscules qu'elles étaient à peine visibles. Et par ce procédé, M. D... se voyait, sans danger, paré de tous les qualités et titres de M. L...

Autres cartes de visite :

M. Pacifique, professeur de boxe et d'épée.

M. Le Joyeux, convois et pompes funèbres.

—

La santé de nos arbres. — Le *Petit Parisien* nous renseigne sur les soins dont on entoure les arbres des promenades parisiennes.

L'un des plus assidus est certainement l'arrosage périodique qui transforme en de véritables petits bassins les cavités circulaires creusées pour cette opération.

Puis vient la taille annuelle, qui demande plus de souci, et une véritable armée d'élagueurs vient de se livrer à ce travail délicat. Mais il est une opération que beaucoup de Parisiens ignorent : c'est le pansage des arbres. Au commencement de l'hiver, un vieux cantonnier qu'on a surnommé le « chirurgien des arbres de Paris », et qui est connu aussi sous le nom de père « Bouche-Toujours », parcourt chaque avenue, armé d'une petite serpette et d'un pot de goudron. Il s'arrête aux arbres blessés, examine leurs plaies et les entoure d'une couche de goudron pour les garantir de la pluie, de l'air et de la poussière, et permettre en même temps la rapide cicatrisation. L'arbre ainsi sauvé représente une somme de 150 francs au budget de la Ville de Paris.

RÉPONSES A CHERCHER.

Question géographique.

Quel est le grand voyageur qui, au XIIIe siècle, traversa l'Asie, atteignit Pékin et fit connaître le Japon ? Et quel était alors le nom de ce dernier pays?

—

Vers à terminer.

LE DERNIER JOUR DE L'ANNÉE.

Déjà la rapide.....
Fait place aux heures du.....
Et du dernier fils de l'.....
S'est enfui le dernier.....
Près du foyer, seule,.....
Livrée aux souvenirs.....
Ma pensée erre.....
Des jours passés aux jours.....
Ou s'attache à l'acier.....
Qui compte sur l'émail.....
Les pas silencieux du.....
Un pas encore, encore une.....
Et l'année aura sans.....
Atteint sa dernière.....
L'aiguille aura fini son.....

RÉPONSES AUX QUESTIONS DU N° 265

I

On trouve le temps long quand on ne pense qu'à soi.

II

N A B A B
A D E L E
B E N I R
A L I C E
B E R E T

Sceaux. — Imprimerie CHARAIRE. Le Gérant : HENRI BOURRELIER.

Jeux d'Enfants chez les anciens



Terre cuite (Tanagra, Grèce)
Musée de Berlin.



Bas-relief (romain).
Musée du Louvre.



Pierre gravée (romain),
d'après Winckelmann.



Peinture de vase (grec).



Peinture de vase (grec).
Musée de Naples.



Peinture de vase (grec).
Musée du Louvre.

(Voir l'article de M. Parmentier, page 58.)

17e Année. — No 267. 10 centimes. 7 Janvier 1905

LE

Petit Français illustré

JOURNAL DES ÉCOLIERS ET DES ÉCOLIÈRES

FRANCE : UN AN, 6 FRANCS (du 1er de chaque mois) | Librairie Armand Colin Paris, 5, rue de Mézières. | UNION POSTALE : UN AN, 7 FRANCS (Paraît chaque Samedi)



LES ÉTRENNES D'UN ROI DE FRANCE

Sully offrant son présent à Henri IV, le matin du 1er janvier.

Les Étrennes d'un roi de France

C'est au matin du 1er janvier, sous le règne de Henri IV, du prince à qui sa bonté valut le beau surnom de « bon roi Henri ». Le voilà dans son grand lit à amples rideaux. Auprès de lui est étendue, dans l'ombre des courtines, la reine Marie de Médicis; le prince s'est mis sur son séant; il rit de bon cœur, car sa bonté lui remontait souvent aux lèvres en de francs éclats de rire; et il accueille ainsi joyeusement son ami dévoué, son fidèle ministre, M. de Sully, qui, selon l'usage consacré, vient remettre au roi et à la reine, en guise d'étrennes, une bourse remplie de beaux jetons d'or fin, tout battant neuf. C'est lui que vous voyez au premier plan de cette spirituelle composition, s'inclinant respectueusement devant Sa Majesté, en lui tendant sur un beau coussin de velours le présent accoutumé.

Vous vous demandez peut-être ce que c'était que ces jetons et ce qu'en faisait le roi. Les jetons, c'étaient de petites médailles où d'habiles artistes avaient sculpté de légers reliefs, soit le portrait des souverains, soit des allégories, soit de petites scènes où l'on retrouvait le souvenir des événements à propos desquels avaient été frappés les jetons. Voyez cette médaille où Henri IV et Marie de Médicis



Médaille par **Dupré** (1574-1647) exécutée en 1605, représentant Henri IV et Marie de Médicis en Mars et Pallas (Cabinet des Médailles)

ont été figurés sous les traits l'un du dieu Mars, l'autre de la déesse Pallas; c'est probablement un type des jetons qui étaient remis aux souverains en différentes circonstances.

Qu'est-ce que le roi et la reine faisaient de ces petits objets? Le plus souvent, ils s'en servaient comme de marques au jeu.

Ce n'étaient pas là toutes les étrennes que recevait le roi de France; il en recevait parfois de plus substantielles; c'est ainsi que le 1er janvier 1610, le prévôt des marchands de Paris et les échevins de la ville vinrent en corps lui apporter une douzaine de boîtes de confitures et autant de bouteilles de vin et d'hypocras. Puis ils allèrent remettre des présents du même genre au petit dauphin, le futur Louis XIII.

L'endroit où cette scène a lieu, c'est la chambre à coucher du roi et de la reine au palais du Louvre. Lorsque Marie de Médicis arriva d'Italie pour vivre à la cour de France, il paraît qu'elle trouva fort mesquin son nouveau séjour; elle était habituée dès l'enfance aux luxueuses demeures que ses ancêtres, les Médicis, s'étaient fait élever à Florence et dans les villes environnantes et qu'ils avaient garnies des plus riches ameublements. On raconte que lorsqu'elle eut franchi le seuil du palais où elle allait désormais vivre comme reine de France, elle déclara non sans quelque insolence que ce n'était pas le Louvre et qu'assurément l'on se moquait d'elle. Elle obtint sans peine de son mari, qui n'était pas homme à contrarier un caprice aussi innocent, l'autorisation de remanier l'appartement qu'on lui avait destiné.

Alors elle en fit renouveler les lambris; elle y fit dresser un beau lit dans une alcôve à la mode italienne; c'est ainsi qu'on appelle cette espèce de chambre intérieure, séparée du reste de la pièce par la balustrade sur laquelle on aperçoit ici un riche tapis. Elle fit installer de grands porte-flambeaux en argent qu'on ne peut voir dans notre dessin; le long des murs de cette vaste pièce qui donnait d'un côté sur la cour, de l'autre sur la Seine, elle rangea des meubles qu'on appelait alors des cabinets; sur ces meubles, comme elle était fort pieuse, elle fit placer des bénitiers, des reliquaires, des statuettes de saints et de saintes; dans les tiroirs, comme elle était fort intéressée, elle renfermait ses trésors, bijoux, pierres précieuses, petites cassettes, vases d'or et d'argent; c'est auprès de tous ces petits bibelots qu'allaient assurément prendre place les jetons cérémonieusement offerts par M. de Sully.

A. Parmentier.



CHAPITRE VIII

Violette avait entraîné Marc sur un banc situé à l'écart, derrière les rangées de voitures, où ils pourraient causer sans crainte d'être dérangés.

— Quand verrai-je ce petit garçon? demanda Marc avec impatience.

— Je ne sais pas trop, dit la fillette; il ne sort pas souvent. Du reste, toute leur troupe est sauvage; ils ne parlent pas facilement. Hier, Kléber le pitre a voulu rire avec un des garçons qui donnent à manger aux animaux, il a été mal reçu. L'autre lui a tourné le dos.

— Comment faire alors? dit tristement Marc.

— Nous trouverons bien un moyen. Mais maintenant, qu'allez-vous faire, en attendant? Je ne peux pas rester longtemps avec vous; où êtes-vous? où couchez-vous?

Marc raconta à Violette quelle mauvaise nuit il avait passée et lui donna les raisons pour lesquelles il n'était pas allé à l'hôtel.

La petite fille approuva.

— Mais ce soir, reprit-elle, ce sera à recommencer; comment ferez-vous, cette fois?

Il n'était pas encore midi. Marc espérait qu'avant le soir il y aurait du nouveau.

— Il faut que je rentre, dit Violette, c'est l'heure de manger, on me chercherait, si je n'y étais pas. Mais vous, vous allez déjeuner aussi?

— Ce n'est pas difficile Je vais acheter du pain et quelque chose avec, n'importe quoi.

Les yeux de Violette brillèrent.

— Oh! il y a du si bon saucisson, en face, près du jeu de massacre. C'est cher, deux sous le rond, mais c'est excellent!

Marc se mit à rire en faisant une légère grimace; il n'aimait guère la charcuterie, ce qui lui avait attiré souvent les observations de tante Dorothée qui prétendait qu'un enfant doit manger de tout.

— Ne vous inquiétez pas; je trouverai bien ce qu'il me faut. Alors, je vous attendrai ici dans une heure?

— Entendu.

Violette arriva en courant au rendez-vous.

— Bonne nouvelle! cria-t-elle en apercevant Marc; bonne nouvelle!...

— Quoi? qu'y a-t-il? dit Marc anxieux.

— La ménagerie joue à trois heures; assistez à la représentation. Vous verrez le petit garçon et vous reconnaîtrez bien Jean, si c'est lui.

— C'est vrai!

Et les deux enfants, enchantés de ce moyen si simple auquel ils n'avaient pas d'abord pensé, échangèrent un sourire ravi.

— A propos, dit Marc, prenant un petit paquet posé sur le banc, avez-vous encore faim? Je vous ai gardé deux ronds du fameux saucisson.

— Vous êtes bien gentil!

— Voilà aussi du pain d'épice, du chocolat et une orange.

Violette regardait Marc, tout émue.

— Comme vous êtes bon! dit-elle. Vous avez pensé à me faire plaisir. Vous supposez bien que je ne suis pas gâtée, moi! Oh! je vous aime bien, ajouta-t-elle en entourant de ses bras le cou de Marc qui l'embrassa. Il n'est pas loin de deux heures, reprit la petite; nous aussi, nous jouons en matinée, je vous reverrai à six heures.

— Très bien. Je serai peut-être avec Jean.

— Peut-être.

Le soleil printanier brillait de tout son éclat et, par ce beau lundi, la foule des promeneurs était encore considérable.

Marc se joignit au public assez nombreux qui stationnait devant la ménagerie. Un dompteur, en casaque verte, avec des bottes à la hongroise, annonçait que Sultan, le grand tigre royal, allait obéir comme un mouton à Mlle Spéranza, la dompteuse. Que ces messieurs et dames prissent la peine d'entrer, ils verraient Olga, la lionne superbe, lutter avec une panthère nouvellement arrivée des jungles; ils assisteraient à l'entrée de Kowalsky dans la cage des lions du désert... Le programme était suivi d'*et cætera* pleins de promesses.

1. Voir les nos 262 et suivants du *Petit Français Illustré*.



LA PARADE DEVANT LA MÉNAGERIE.

La grosse caisse et le cornet à pistons faisaient rage. Quelques personnes commencèrent à monter l'escalier qui conduisait sur l'estrade. Marc les suivit.

Des chaises étaient alignées devant les cages. Marc s'assit au premier rang et attendit impatiemment que la représentation commençât. Violette lui avait dit que le petit garçon était habillé en dompteur. Marc guettait anxieusement les entrées. D'abord parurent des singes savants, des ours qui dansaient. Puis on fit une annonce. Le célèbre Kowalsky allait entrer dans la cage des lions avec deux enfants, Donato et Rosita, qui se couchaient entre les pattes des bêtes féroces. Un frisson parcourut l'assemblée; la grille grinça et Kowalsky apparut, suivi d'un petit garçon et d'une fillette. Marc se sentit défaillir. De tous ses yeux il regarda Donato. C'était un garçonnet d'une douzaine d'années, au teint pâle, aux longs cheveux blonds et à l'œil bleu pensif. Mais Marc n'éprouva pas le choc qu'il aurait cru. La ressemblance et le souvenir de Jean, qu'il croyait si présents à son esprit, avaient dû s'effacer dans l'éloignement, et il lui était impossible de savoir si, oui ou non, cet enfant ressemblait à Jean. Le pauvre Marc perdait même la notion de la figure du fils de Mme Rouvière. L'image que sa mémoire avait conservée se brouillait et se confondait maintenant avec celle qu'il avait devant lui.

Il eut un gros désespoir, et la représentation prit fin sans qu'il s'en rendît compte. On l'interpella.

— C'est fini, mon petit monsieur. On recommencera à huit heures.

Marc tressaillit, se leva et sortit sans savoir au juste ce qu'il faisait.

Violette le trouva sur le banc, pleurant silencieusement de grosses larmes.

— Qu'avez-vous? dit-elle effrayée. Ce n'était pas lui? ajouta-t-elle bientôt.

Marc secoua la tête :

— Je ne sais pas; je ne reconnais plus rien.

— C'est vrai qu'en cinq ans il a dû changer, dit Violette; mais vous ne l'avez pas vu assez peut-être, il faudrait le revoir et lui parler.

Marc restait silencieux. Violette reprit :

— Il ne faut pas se décourager déjà. Le plus pressé est de s'occuper de la nuit. Vous ne pourrez partir ce soir. Où coucherez-vous?

Marc eut un geste las d'indifférence.

— Vous pourriez coucher derrière nos voitures, suggéra la petite fille. Les chiens ne sont pas méchants, et d'ailleurs, ils me reconnaîtront; j'irai vous installer. Je vous donnerai ma couverture; elle est bien chaude. Après la représentation du soir, glissez-vous auprès de la troisième voiture. C'est celle où je couche. Je vous donnerai aussi un manteau, celui que j'ai eu après ma rougeole. Vous n'aurez pas froid. Et, pour occuper le temps, vous retournerez à la ménagerie et vous reverrez le petit garçon.

Marc écoutait Violette sans protester, se laissant guider par son intelligente petite compagne. Il se défendit toutefois de priver celle-ci de sa couverture, mais il dut finir par accepter, sur l'affirmation qu'on ne souffrait guère du froid dans les roulottes, bien au contraire!...

Tout se passa comme Violette l'avait combiné. Elle avait recommandé à Marc d'être matinal et le rejoignit vers sept heures, à la place accoutumée.

On ne jouait que le soir; les ménagères en profitaient pour remettre en bon ordre les vêtements de la troupe. Munie d'un maillot en soie rose qu'elle raccommodait d'ailleurs assez mal, Violette s'assit près de son ami,

— Il ne faut pas perdre notre temps, déclara-t-elle. Je vais aller rôder près de la ménagerie et je parlerai de gré ou de force à ce petit garçon... Ma reprise est finie, ajouta-t-elle en tirant triomphalement son aiguille. Venez, nous passerons derrière les voitures.

Les deux enfants firent quelques pas. A ce moment, des clameurs éclatèrent et un cri traversa l'air. Effrayés, Marc et Violette s'arrêtèrent. Le pitre arrivait devant eux, au galop; il les bouscula, leur criant ;

— Rentrez dans les voitures!

Des hommes couraient, armés de piques et de fouets. Enfin, une voix domina le tumulte :

— Il est pris, il est pris!

Nos petits amis étaient restés immobiles, sans comprendre. Le pitre qui revenait, s'épongeant le front, leur dit sans s'étonner de la présence de Marc auprès de Violette :

— C'en est des voisins agréables! V'là un



LE PETIT GARÇON ÉTAIT INANIMÉ...

de leurs lions qui s'était sauvé, maintenant. Il paraît qu'il y a un enfant blessé!

Marc et Violette se regardèrent. La même pensée leur était venue. Ils s'élancèrent vers la ménagerie. Un groupe nombreux entourait la baraque: le dompteur Kowalsky sortit de l'intérieur et se précipita vers la barrière du Trône.

— Il va chercher le médecin, dit quelqu'un.

— Est-ce que l'enfant est mort? interrogea une femme qui arrivait.

— Non; mais il a des morsures affreuses.

Une commère raconta l'accident :

C'est en répétant, la grille était mal fermée. Etc... etc...

Marc et sa compagne entendaient ces propos. Ils parvinrent à se frayer un passage et pénétrèrent inaperçus dans la ménagerie, à la suite de quelques personnes qui entraient.

Près des cages, une femme sanglotait, tenant dans ses bras le petit garçon aux cheveux blonds, inanimé et la figure couverte de sang.

— Mon petit Donato, gémissait la femme, mon fils, mon chéri!... Le médecin n'arrivera donc pas! Mon Dieu!... mon Dieu! mon petit Donato!...

Les saltimbanques s'agitaient autour d'elle, la consolant et tâchant de ranimer l'enfant.

— Est-ce que c'est la mère du petit? demanda Marc à un jeune homme qui se trouvait près de lui.

— Dame! est-ce que vous supposez que c'est la nôtre? répondit l'autre en raillant.

Mais Marc ne se tint pas pour battu.

— Vous les connaissez? demanda-t-il.

— Parbleu! c'est la femme et le fils du directeur.

— Son fils, son vrai fils?

— Ah çà! jeune homme, vous êtes malade? ou bien de la police, peut-être?

Et le comédien, enchanté de sa plaisanterie, eut un petit rire.

Le docteur arrivait. Il se pencha sur l'enfant, et après un bref examen :

— Rien de grave, dit-il; aucun organe n'est atteint, il ne restera que des cicatrices.

La femme tombée défaillante eut un seul cri en serrant son fils dans ses bras.

— Oh! oui, dit Violette qui avait assisté immobile à ces différentes scènes; oui, ça, c'est sa vraie mère. Avez-vous entendu comme elle a crié de joie? Ce n'est pas le petit Jean.

Marc était fixé aussi.

(A suivre.) CLAUDE SAINT-JAN.

Une Excursion en Corse[1]

Texte et photographies de M. MEYS.

Nous voici à Bonifacio.

On passe d'abord devant la marine, située au fond de la lagune qui sert de port à la ville.

Ce port de Bonifacio est unique au monde: il est formé par un bras de mer très étroit, qui s'avance de seize cents mètres environ dans l'intérieur des terres; il est complètement abrité, au sud, par un promontoire très long et très étroit qui porte la ville.

Nos photographies donnent deux vues de Bonifacio prises sous ces deux aspects.



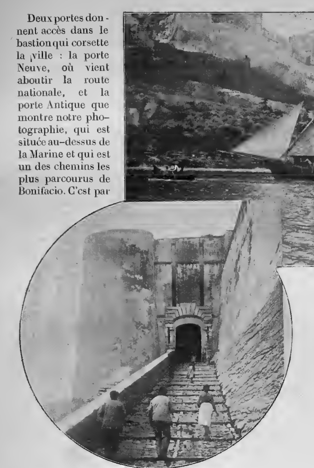
BONIFACIO : LES FALAISES.

La partie de la ville qui regarde la mer s'avance en surplomb sur celle-ci; elle est fièrement campée sur une table de pierre, soutenue par des falaises formées de strates de calcaire blanc; ces falaises peuvent avoir de soixante à soixante-cinq mètres d'élévation.

Ses vieilles fortifications, que montre notre autre photographie (qui a été prise dans le chenal même qui enserre la ville du côté opposé à la mer), ont un aspect qui lui donne grand air et une physionomie toute particulière, qu'on n'oublie plus une fois qu'on l'a vue.

1. Voir les nos 265 et suivants du *Petit Français Illustré*.

Deux portes donnent accès dans le bastion qui corsette la ville : la porte Neuve, où vient aboutir la route nationale, et la porte Antique que montre notre photographie, qui est située au-dessus de la Marine et qui est un des chemins les plus parcourus de Bonifacio. C'est par



LE GOULET DE BONIFACIO, TARTANE SARDE.

LA PORTE ANTIQUE, A BONIFACIO.

cette porte Antique que, soir et matin, on voit défiler sur la pente qui y conduit des files de mules ou de petits ânes qui vont jusqu'à la Marine puiser, à l'unique fontaine du pays, l'eau nécessaire aux usages journaliers des habitants. On paye dix centimes le contenu des tonnelets rapportés ainsi de la basse ville. Les rues intérieures de Bonifacio, cela se devine, sont extrêmement étroites et cadrent bien avec la vie retirée des habitants. On montre, en dehors de l'église pisane de Sainte-Marie-Majeure, entourée d'un fouillis de ruelles inextricables et nauséabondes, quelques maisons anciennes ; une notamment où aurait séjourné, en 1541, Charles-Quint, au retour d'une expédition sur la côte africaine.

Bonaparte tint aussi garnison à Bonifacio, pendant huit mois ; de passage dans cette ville, lors de l'expédition de la Magdalena, il fut assailli un soir dans le quartier de la Marine par des sans-culottes. Les marins prirent sa défense et lui ouvrirent la porte d'une maison, très délabrée aujourd'hui, où il se réfugia.

Les Bonifaciens sont très superstitieux. Lorsqu'un membre d'une famille est absent, sa place au foyer n'est jamais occupée ; à table, son couvert est mis, mais l'emplacement qu'il doit y occuper est poussé contre le mur.

Au moment de prendre la mer, les navigateurs ou marins du pays ont une façon particulière de faire le signe de la croix ; ils ramassent quatre pierres, dont ils jettent l'une devant eux, la seconde derrière, la troisième à gauche, et la quatrième à droite.

Les habitants de Bonifacio diffèrent beaucoup de ceux de la Corse ; ils sont très silencieux, extrêmement laborieux, pleins d'initiative et, chose intéressante à signaler en passant et qui fait contraste avec les mœurs de l'île que nous avons essayé d'analyser dans cette course rapide, la vendetta y est inconnue.

Nous allons à présent nous diriger sur Bastia, en remontant d'abord en voiture, sur un parcours de cent vingt kilomètres environ, toute la côte orientale de la Corse, jusqu'à Ghisonaccia, où nous prendrons le chemin de fer qui nous conduira plus rapidement dans la ville la plus florissante de l'île.

Autant la côte occidentale est pittoresque,

convulsée par les massifs rocheux de toute beauté qui la découpent, la festonnent sur toute son étendue, autant la côte orientale est plate, monotone, morne; le contraste est frappant : le trajet que l'on effectue sur cette route, qui file droit devant vous à perte de vue, est d'une tristesse infinie; rien ne vient égayer l'œil, le maquis partout, relevé en certains endroits par de maigres forêts de chênes-liège dont les ramures écorchées laissent apercevoir les troncs saignants. Deux industriels de Bonifacio, auxquels il faut ici rendre hommage, MM. Carréga et Santine, exploitent toute cette région au grand profit des deux cents ouvriers qu'ils emploient dans leur usine pour la fabrication des bouchons, cinquante millions environ par année..

A vingt-huit kilomètres de Bonifacio, les collines se relèvent un peu, et sur l'une d'elles une traînée blanche ferme l'horizon devant vous : c'est Porto-Vecchio, qui émerge au-dessus d'un bois d'oliviers. Au fur et à mesure que l'on monte, la vue plonge à droite sur le beau golfe de Porto-Vecchio, qui ressemble à s'y méprendre au fjord de Christiana ; ce golfe est un des plus beaux du littoral, il n'a pas moins de neuf kilomètres de longueur sur environ trois de largeur. On a songé depuis longtemps à créer de toutes pièces à Porto-Vecchio un port militaire; malheureusement la profondeur des eaux de ce beau golfe n'excède pas six mètres, et les travaux considérables qu'il y aurait à entreprendre pour y faire séjourner les gros navires seraient si dispendieux, que l'État recula; c'est dommage, car en présence des fortifications formidables que les Italiens ont accumulées de l'autre côté des bouches de Bonifacio, sur les îlots de la Magdalena, il serait peut-être urgent de mettre les côtes de la Corse en état de défense, et il faut avouer que les fortifications si pittoresques, mais trop moyenageuses, de Bonifacio, de Calvi et de Bastia ne tiendraient pas longtemps contre les engins des cuirassés modernes.

Porto-Vecchio est elle-même entourée d'une ceinture de vieux remparts dont le chemin de ronde qui les entoure est d'une malpropreté révoltante; au-dessus des créneaux, des maisons à l'aspect sordide se sont construites, parfois une fenêtre s'ouvre, quelque chose tombe à vos pieds : ne vous baissez pas pour ramasser, vous éprouveriez une déception.

(A suivre.) M. Mets.

Les Petits Mystères

Comment, d'une année à l'autre, un étang se trouve-t-il peuplé de brochets ?

(Question posée dans le numéro 266.)

Mare ou étang, peu importe, jusque-là simplement habité par un peuple de batraciens coassants. Puis, voilà que les canards de la ferme disparaissent un par un. Quel est ce mystère? Des brochets ont été apportés dans cet étang, qui dévorent les petits canards ; à quoi le fermier et la fermière ne peuvent rien comprendre, puisqu'ils n'ont pas ensemencé de brochetons leur pièce d'eau. Comment donc sont-ils venus? L'explication est simple.

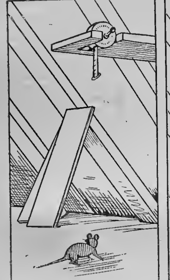
Les œufs de brochet sont enduits d'une matière visqueuse et collante qui les fixe à tous les objets qu'ils rencontrent. De plus, ces œufs sont disséminés par petites parties filamenteuses, et non déposés en masse au fond des eaux. La femelle va s'en débarrasser dans les anses tranquilles, peu profondes, que les oiseaux aquatiques recherchent; les harles, les chevaliers, les bécassines, les hérons, etc., viennent pêcher à ces places privilégiées, et à leurs longues jambes s'attachent les œufs abandonnés.

Alors commence le grand œuvre de la dissémination. Semeurs providentiels, messagers de vie, ils s'envolent et portent leurs pas vers l'étang voisin. Qu'une herbe folle frôle leurs jambes quand ils entrent dans l'eau, voilà les œufs détachés, qui éclosent; et ce sont autant de petits brochetons qui deviennent grands, pourvu... qu'on ne mette pas l'étang à sec pour se délivrer de cette engeance.

De même pour les œufs de la perche, qu forment chapelets, mais ceux-là demandent des eaux moins impures que les œufs du brochet pour éclore, ceux-ci sont d'ailleurs malsains et on ne les mange pas. Mais quel terrible dévorant que Grand-Gosier!

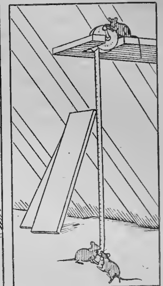
Emile Maison.

La Souris ingénieuse

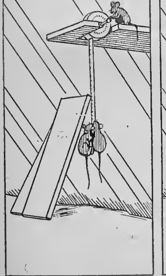


— Mon Dieu ! j'entends un chat ! Vite ! appelons nos amies. Hé ! là-haut ! l'appareil de sauvetage, S. V. P.
L'appareil de sauvetage, c'est un vieux décamètre, comme vous voyez.

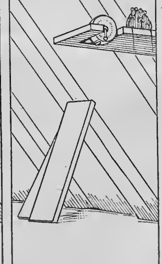
Il se dévide à l'aide d'une souris qui, par son poids, le force à se dérouler jusqu'en bas.
C'est vite fait.



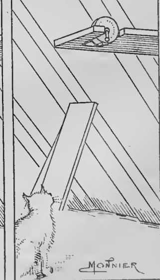
— Tenez-vous bien après l'appareil, crie une troisième souris, je vais vous hisser.



Oh ! hisse ! .



— Embrassons-nous, mes sœurs, dit la première souris aux deux autres ; grâce à vous, je suis saine et sauve.



En effet, lorsque maître Minet arrive, il n'y a plus personne ..

ENTRE CHATS

Longue queue, poils soyeux, pattes fines, moustaches blanches, tout gris, tout rond, très jeune et très fier, très curieux, et aventureux, master Kit est adoré de ses maîtres, et particulièrement du petit Henry, baby rose et joufflu qui porte gravement sur sa mine éveillée l'expérience de sept printemps. Sept ans ! songez un peu ! C'est l'âge de raison. Or, Kit vient d'avoir hier un an, exactement. Lui aussi est une personne rai-son-na-ble. Cela vous étonne ? Hé ! dans la nation des chats, on est en avance sur les hommes de quelques années pour la raison. Nous l'allons montrer tout à l'heure.

Or, master Kit est assis, très grave, sur la table de chêne, dans la salle à manger. Il considère avec une scrupuleuse attention les ors de la suspension, qui brillent d'un chaud éclat, dans l'ombre apaisée des doubles rideaux. L'or attire les chats. Pourquoi ? Je n'en sais rien ; je présume que leurs prunelles contiennent quelque métal analogue, quelque vif argent lumineux, quelque goutte de soleil. De là viendrait cette sympathie. Donc, Kit songeait en philosophe, quand Henry, du haut de la chaise de cuir où il était juché, sa maman étant absente, l'interpella brusquement :

— Dis donc, Kit, mon petit Kit, quoi que tu regardes ? A quoi tu penses, dis ?

Ce disant, comme la boule de cendres s'était nonchalamment remuée, d'un air de dédain, notre petit homme tira vigoureusement la queue qui s'agitait en d'onduleux frissons, à portée de sa main.

Phûû!... répliqua la boule de cendres.

Et il y eût un changement de front. Kit faisait face à l'ennemi, son nez rose froncé, en courroux, les moustaches dressées sur le pied de guerre, les ongles au clair.

— Tiens ! tiens ! tu sors tes épingles, vilain monsieur ?... Va te promener.

Henry descend de son perchoir. Et voici que Bob, un bon vieux bonhomme de chat, sombre penseur engoncé dans sa pelisse noire, — on dirait un mathématicien tombé dans un encrier, — survient, tout doux, tout doux, les pattes gantées, de peur, apparemment, d'abîmer le tapis. Ses prunelles vertes brillent, d'une limpidité de source.

— Ah ! te voilà, mon bon ami Bob ! Ah ! toi, tu es un gentil garçon, dis, Bob ?

Accroupi sous la table, Henry caresse le nouveau venu, qui se laisse faire, pliant l'échine avec indolence, et ronronnant un langage inconnu : « Va toujours, va toujours, mon petiot, je sais ce que ça vaut, des caresses d'homme. Choyé aujourd'hui, tapé le lendemain... »

Du bout de la table, Kit considère la scène. Ça l'agace. On lui tire la queue, à lui, le jeune, fringant, aimable cavalier. Et l'autre, le barbon, on le flatte, on l'honore ! A quoi bon avoir dès lors une fourrure gris perle, sortie de chez le grand faiseur ? Et le sentiment maudit de la jalousie mord son cœur de félin. « Ronron !... Ronron ! » Il commence un vaste discours où les lamentations se mêlent aux insultes... Ah ! le baby l'a entendu. En effet, Henry se hausse sur la pointe du pied.

— Qu'est-ce que tu veux, toi, Kit ? T'es jaloux ?... Pourquoi que tu ne veux pas jouer à la corde ? Je t'aurais fait sauter.

Henry n'est pas rancunier. Il va, sur le buffet, s'emparer du bocal où les poissons rouges frétillent : il sait que maître Kit adore les contempler.

— Tiens ! amuse-toi !

Devant le spectacle des écailles qui chatoient sous l'eau transparente, Kit entre en extase. Bob, en bas, regarde, d'un air désintéressé, et pense à part soi qu'il pourrait bien arriver quelque malheur. Mais, se disant qu'un malheur est toujours bon à quelque chose, sinon à quelqu'un, il demeure, recroquevillé sur ses pattes, dans la tour d'ivoire de sa nocturne fourrure. A l'écart, simplement, pour éviter les coups.

Kit, lassé d'une contemplation inactive, vient d'allonger sa griffe. Brr ! l'eau, ça mouille ! Eh ! oui, ça mouille ; mais du poisson, c'est bon, et surtout du poisson rouge, c'est excellent. Évidemment, c'est... Patatra ! Kit a accroché le bord du bocal : l'eau glougloute en cascades, inonde la table et s'épand sur le tapis en rigoles capricieuses. Les pauvres poissons rouges s'agitent désespérément, ployés dans les spasmes de l'agonie : celui-ci sur le fauteuil de grand'père, celui-là sur la berceuse de maman. Henry crie. Et Bob se régale des poissons qui palpitent, cependant que Kit se débat, sous le casque de verre dont il s'est involontairement coiffé.

— Qu'avez-vous fait, les enfants ? demanda la mère qui survient en hâte.

Ce qu'ils ont fait, les enfants, le bocal renversé, l'eau répandue, les poissons mangés, tout vous le dit, madame, mieux que je ne saurais le faire. Ne leur en veuillez pas trop, à ces chers petits. Vous seriez bien en peine de les punir. A qui la faute ?...

HENRI HARDY.



Le puits le plus profond du monde. — Le journal *Le Petit Parisien* nous apprend qu'on vient de forer, près du Cap, un puits de mine dont la profondeur atteint 1,709 mètres. L'ingénieur anglais M. C.-A. Parsons, une autorité en pareille matière, affirme que c'est la plus grande profondeur à laquelle on soit jamais arrivé.

D'après ses calculs, il y aurait moyen, avec les procédés dont dispose l'industrie moderne, de creuser un puits de 30,000 mètres de profondeur, en employant la méthode des trépans. La dépense, par exemple, serait formidable : plus de 125 millions de francs. M. Parsons estime que le percement demanderait une vingtaine d'années.

—

Sous scellés. — Trois enfants viennent de l'échapper belle. La chose s'est passée à Marseille.

Ces trois enfants s'étaient introduits, pour jouer sans doute, dans un wagon de marchandises faisant partie d'un train en formation. Cette voiture contenait une foule de bonnes choses, et les trois galopins étaient en train d'ouvrir une caisse de fruits, lorsqu'un employé vint sceller le wagon. Les trois enfants, n'osant se montrer et craignant une forte réprimande et même quelque chose de plus, se tinrent blottis dans un coin et se laissèrent enfermer. La nuit se passa ainsi.

Au matin, le train allait partir lorsqu'un employé, entendant du bruit dans le wagon en question, le fit ouvrir. On délivra les trois petits voyageurs qui, sans cette circonstance, eussent pu payer cher leur escapade, car le train allait en Allemagne, à petite vitesse, et les portes du wagon ne devaient être descellées que pour la livraison des marchandises.

—

Grands propriétaires londoniens. — On vient de nous apprendre quels sont les plus grands propriétaires de Londres : le duc de Westminster d'abord, qui possède à Londres 250 hectares de propriété bâtie, équivalant à plus de la moitié d'un arrondissement de Paris. Les revenus de ce grand seigneur, rien qu'en ce qui provient des loyers de ces maisons, sont estimés à douze millions, et lui-même occupe un superbe palais qui porte le nom patronymique de sa maison.

Les trois autres gros propriétaires de Londres sont : lord Portman, qui possède deux mille maisons réparties sur 100 hectares, dans le West-End, le quartier élégant ; le duc de Portland, qui a, lui aussi, douze millions de revenus en maisons situées dans le même quartier ; enfin le duc de Bedford, qui ne possède, le pauvre ! que 50 hectares dans Londres ; mais ces maisons entourent le British Museum, Covent Garden et les halles de Londres ; il perçoit même un droit sur tous les fruits vendus aux halles.

A Paris, la situation est tout autre : on y compte 46,500 propriétaires d'immeuble, ce qui fait à peu près deux maisons par propriétaire.

Un moyen de calculer la hauteur des arbres. — Voici un moyen très pratique et très simple pour mesurer la hauteur d'un arbre, à condition toutefois que cet arbre se dresse en plaine et que son ombre se profile sur un terrain parfaitement plan.

A côté de l'arbre, enfoncez perpendiculairement un bâton en terre : mesurez l'ombre de l'arbre, la longueur du bâton et celle de son ombre. Supposons que votre bâton ait 3 mètres, son ombre 4 mètres et l'ombre de l'arbre 20 mètres, vous aurez la proportion suivante : 4 mètres est à 3 mètres comme 20 mètres est à la hauteur de l'arbre, soit :

$$\frac{3 \times 20}{4} = 15.^{m}$$

La hauteur cherchée est 15 mètres.

—

— Quelle profession exerciez-vous ? demande un officier à un *bleu*.

— J'étais instrumentiste, mon capitaine.

— Ah ! et de quel instrument jouiez-vous ? à vent ou à cordes ?

— A cordes. Je sonnais les cloches à l'église de mon village.

—

Curiosités historiques

Louis *quatorze* est monté sur le trône en *1643*, est mort à *77* ans en *1715*. Si l'on additionne les chiffres pour chacun de ces trois nombres, on trouve le nombre *quatorze*.

RÉPONSES A CHERCHER

Les prénoms.

Quel est le sens des prénoms suivants et de quelle langue sont-ils tirés ?

Eusèbe — Hilaire — Eugène — Timothée — Athanase — Eudoxe — Amélie — Mélanie.

—

Casse-tête.

Ajouter une lettre à chacun des 16 mots ci-après pour former 16 noms de titre, de grade ou de fonction ; les lettres ajoutées formeront par anagramme un nom de fonction :

Fêter, écu, veau, ivraie, trépas, bain, griffer, chicard, amie, jeu, gare, régalé, nier, maquis, gradin, suçon.

RÉPONSES AUX QUESTIONS DU N° 266

I

Le voyageur Marco-Polo (1252-1323) traversa l'Asie, atteignit Pékin, resta vingt ans en Chine, et le premier fit connaître le Japon, qui portait alors le nom de Zipangu.

II

Journée — Sommeil — Année — Soleil — Inactive — Puissants — Fugitive — Présents — Mobile — Fragile — Temps — Heure — Retour — Demeure — Tour.

Sceaux. — Imprimerie Charaire. Le Gérant : Henri BOURRELIER.

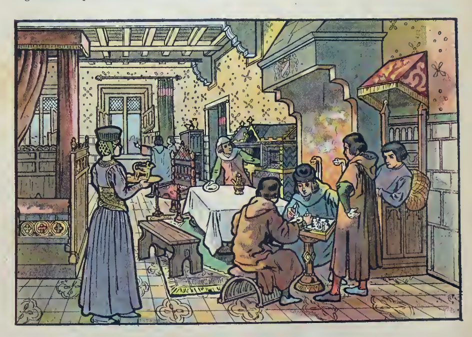
MUSÉE SCOLAIRE

On se représente trop souvent les Français du moyen âge comme de grossiers barbares ; ce jugement est, en partie, vrai des premiers seigneurs féodaux, ceux du xe ou du xie siècle, qui vivaient dans leurs donjons de bois comme dans des tanières, couchant dans leurs salles à côté de leurs chevaux, leurs armes sous la main. Mais il n'est plus du tout exact quand il s'applique aux contemporains de saint Louis. Voici une image qui nous apprend que les Français du xiiie siècle avaient des demeures élégantes et riches.

La salle est très vaste ; elle occupe toute la largeur du donjon ; deux larges fenêtres fermées par des vitraux et des volets de bois intérieurs y font pénétrer l'air et la lumière. Le plafond est soutenu par de grosses poutres qui s'appuient sur des corbeaux de pierre sculptés et peints. Une haute cheminée, où l'on peut brûler des arbres entiers, réchauffe cette immense pièce. Devant elle est une table sur laquelle une servante met le couvert ; elle tire les plats d'une armoire placée à gauche de la cheminée. A droite on voit une chaise à dossier, couverte d'un dais ; on appelait ce meuble une *chaire;* le seigneur avait seul le droit de s'y asseoir. Vous y voyez ici le maître du logis, suivant de l'œil une partie d'échecs jouée par quelques-uns des habitants du château. Près d'eux, une jeune fille apporte sur un plateau un vase ou *aiguière* en forme d'animal. Enfin, à gauche, on voit un lit, muni de rideaux ou courtines, et enfermé dans une clôture en bois qui protégeait les dormeurs contre le froid et les isolait du reste de la salle.

Au premier coup d'œil, vous reconnaissez ce qui distingue cette salle de nos habitations. Au moyen âge, tous les actes de la vie avaient lieu dans la même chambre ; les hommes de ce temps dormaient, faisaient leur toilette, mangeaient, travaillaient, se divertissaient et recevaient leurs amis dans la même pièce. Au contraire, nos appartements sont aujourd'hui divisés en chambres qui ont chacune leur destination particulière ; dans nos villes, même dans nos plus petits logements, nous séparons au moins la chambre à coucher de la salle à manger. Ce n'est d'ailleurs qu'au xviiie siècle que les Français ont adopté ce raffinement dans les mœurs, et il y a plus d'un village où encore aujourd'hui la même pièce sert à la fois de salle à manger, de chambre à coucher et de salon.

A. P.



XIII. — Salle d'un chateau au xiiie siècle. (Série historique.)

17e Année. — No 268. 10 centimes. 14 Janvier 1905.

LE Petit Français illustré

JOURNAL DES ÉCOLIERS ET DES ÉCOLIÈRES

FRANCE : UN AN, 6 FRANCS (du 1er de chaque mois) | *Librairie Armand Colin* Paris, 5, rue de Mézières. | UNION POSTALE : UN AN, 7 FRANCS (Paraît chaque Samedi)



UN DÉPART DE BALLONS A L'AÉRO-CLUB

UN DÉPART DE BALLONS A L'AÉRO-CLUB

Viendra-t-il un jour où le ballon dirigeable remplacera l'automobile pour le riche amateur et le prosaïque omnibus pour le commun des mortels? Pourquoi pas? Quelques-uns ne sont pas loin de le penser. Et si ce moment n'arrive jamais, ce ne sera pas la faute de l'Aéro-Club, qui nous a fourni le sujet de notre première page avec cette course de ballons organisée récemment et dont le succès a été complet.

L'Aéro-Club de France, dont le président est le marquis de Dion et le secrétaire général M. Georges Besançon, a su grouper autour de lui toutes les personnalités qui ont fait de l'aéronautique le but de leur existence, et l'émulation provoquée par son initiative a fait s'organiser de tous côtés des sociétés d'aérostation.

La série des ascensions de l'Aéro-Club a été inaugurée le 1er janvier 1902, par M. Victor Bacou, et le 14 mai avait lieu la première des neuf croisières aériennes organisées par M. Louis Olivier, directeur général de la *Revue générale des sciences*, qui comprenait 38 passagers dont 9 dames, pilotés par MM. de La Vaulx et de Castillon de Saint-Victor.

L'Aéro-Club organise de temps à autre des « concours de plus longue distance parcourue d'une seule traite ». Citons parmi les vainqueurs M. Jacques Balsan, avec un voyage de Saint-Cloud à Madoesa (Hongrie) (1,295 kilomètres en 27 heures 5 minutes), accompli les 28-29 janvier 1903.

Nous trouvons, dans les statuts de l'Aéro-Club, des détails fort intéressants. C'est ainsi que la Société, qui a créé un parc d'aérostation à Saint-Cloud, fournit à ses membres le gaz et le matériel, et met à leur disposition des ballons de différents cubes, moyennant un prix de location aussi réduit que possible. De plus, il peut décerner un brevet de pilote à tel de ses membres qui, ayant à son actif un certain nombre d'ascensions, est reconnu capable d'assumer la responsabilité de la conduite d'un ballon.

L'ORIGINE DE L'IMPRIMERIE

Vers 1561, un Hollandais nommé *Van Luyren* émit l'assertion assez singulière que l'imprimerie n'avait pas été inventée par Gutenberg, mais bien par un de ses compatriotes, et suivant la tradition consignée dans la *Batavia d'André Julius* (Leyde, 1588), voici comment les faits se seraient passés.

Laurent Coster se promenait un jour dans un bois près de Harlem; remarquant l'écorce des hêtres, il eut l'idée d'en faire des caractères mobiles avec lesquels il imprima des versets de la Bible; la tradition ajoute que, encouragé par ses premiers succès, il poursuivit ses expériences plus en grand et finit par imprimer des livres.

L'origine des lettres nous a été narrée d'une autre manière non moins poétique :

Coster se promenait dans la merveilleuse forêt de Harlem, après une averse épouvantable; le sol restait encore tout trempé et, par conséquent, un peu mou.

Comme c'était l'approche de l'automne, les feuilles tombaient déjà des grands arbres. Machinalement le promeneur en ramassa une et, en la soulevant, il s'aperçut que dans la terre humide la tige et les nervures s'étaient reproduites en creux.

Cette simple remarque, m'affirma-t-on, lui avait suggéré l'invention de l'imprimerie.

Sur la grand'place a été élevée, en 1856, une statue de Coster, et une autre a été édifiée dans le bois, à l'endroit même où la feuille morte avait été recueillie par Laurent Coster.

Les Hollandais ont longtemps disputé à l'Allemagne l'honneur d'avoir découvert les premiers l'invention de l'imprimerie; cette erreur est peut-être venue de ce que c'est la ville de Harlem qui a eu la première imprimerie des Pays-Bas; mais le différend est maintenant vidé et en faveur de Gutenberg.

Dans les registres de Harlem on a bien constaté l'existence d'un certain *Leaurenz Janszoon Coster*, marchand de vins et aubergiste, qui vécut vers 1451, mais il n'est dit nulle part qu'il ait été imprimeur.

Dans tous les cas, si le brave hôtelier avait inventé l'imprimerie, ses premières productions devaient être postérieures à 1454, date des plus anciens imprimés de Mayence. Or, à Harlem, dans aucune collection il n'a été retrouvé d'épreuves portant cette date.

Si on ne veut pas laisser à Gutenberg l'honneur de l'invention de l'imprimerie, pourquoi ne pas la reporter aux Chinois puisqu'on a prétendu retrouver dans leur impression tabellaire et dans quelques procédés grossiers en usage dans l'antiquité, les principes et l'idée première de la typographie moderne?...

M. Hutin.



Ils sortirent de la ménagerie. Émus par ce qu'ils venaient de voir, désolés de leur déception, les deux enfants restèrent muets et consternés.

Cependant il leur était si dur de renoncer à leur illusion qu'au bout de quelques instants ils s'étaient remis à espérer.

— Qui sait ? Peut-être ! disaient-ils.

— Il aurait fallu lui parler, ajouta Violette.

— Maintenant qu'il est malade, dit Marc, comment faire ?

— Le médecin a dit que ce n'était pas grave, il sera guéri bientôt.

— Allons prendre des nouvelles.

Ils se dirigèrent une fois encore vers la ménagerie. Tout était rentré dans l'ordre, mais des rugissements sourds sortaient de l'intérieur d'une voiture. Un garçon fumait sa pipe sous une porte basse. Violette s'approcha, plus hardie que son compagnon.

— On en pousse des cris là-dedans, dit-elle à l'homme ; qu'est-ce qui arrive encore ?

— C'est Kowalsky qui schlague « Sultan » : il s'en souviendra de sa balade !

— Et le petit? continua Violette. Comment va-t-il ?

— Bien. Il dort. Le médecin a fait un pansement. Il a dit que dans quelques jours il n'y paraîtrait plus.

— Dans quelques jours ! Et il est couché ?

— Aujourd'hui, mais demain il se lèvera sans doute ; il a eu plus de peur que de mal.

— C'est encore l'affaire d'une mauvaise nuit, dit Violette à Marc en s'éloignant; mais il faut essayer de le voir.

Le lendemain après-midi, Violette eut une agréable surprise. Elle aperçut Donato assis devant sa porte, la tête et un bras bandés. Il mangeait une tablette de chocolat qu'il tenait dans sa main libre, mais la tablette tomba, et, avant que l'enfant eût fait un geste pour la ramasser, Violette s'était précipitée.

— Ne bougez pas, lui dit-elle. Voici votre chocolat.

— Merci, dit laconiquement Donato.

Mais Violette ne voulait pas en rester là.

— Votre tête vous fait mal ? demanda-t-elle.

— Un peu.

— Nous étions là, hier. Vous étiez tout pâle.

— On m'a dit que j'étais resté longtemps sans connaissance.

— Oh ! oui, et votre maman pleurait, pleurait !...

— Pauvre maman ! dit Donato qui semblait mis en confiance, elle n'aime pas notre métier. Les bêtes, vous savez, il ne faut pas s'y fier. C'est capricieux ! Papa a déjà été blessé aussi.

Violette regardait Donato avec stupéfaction.

— Mais vous parlez ? dit-elle.

— Ça vous étonne ? demanda Donato en riant. Vous pensiez que j'étais muet ?

— Non, mais sauvage, fut sur le point de répondre Violette.

Puis elle pensa que ce ne serait pas poli.

— Non, reprit-elle, mais nous ne nous connaissions pas beaucoup jusqu'à présent.

— Oh! je vous ai déjà vue. Vous dansez sur la corde, n'est-ce pas ?

A ce moment Marc, qui cherchait Violette dans les parages du cirque, apparut dans l'allée qui séparait les deux théâtres. Violette l'appela vivement. Il accourut.

— M. Donato va mieux, lui dit-elle.

Et le désignant :

— C'est un camarade, ajouta-t-elle en guise de présentation.

Marc, très ému, ne savait comment commencer la conversation pour en arriver aux choses qui l'intéressaient. Il se troublait de plus en plus, malgré les signes de Violette qui l'exhortait à ne pas laisser échapper l'occasion de parler à Donato.

Enfin, il demanda au petit dompteur s'il aurait peur quand il retournerait dans les cages.

— Oh ! pas du tout, dit Donato, j'en ai tel-

1. Voir les nos 262 et suivants du *Petit Français Illustré*.

lement l'habitude; nous ne pensons pas au danger.

— Il y a longtemps que vous y entrez?

— Toujours; j'avais un an que papa me prenait sur ses épaules quand il faisait travailler les lions! On me l'a raconté, car je ne m'en souviens pas; mais je me rappelle que le jour où j'ai eu quatre ans, papa m'a donné une petite cravache pour frapper les ours.

— Mais vous avez donc toujours habité dans cette ménagerie? s'écria Marc qui avait encore au fond du cœur une espérance.

— Naturellement; je n'ai jamais quitté mes parents. Où aurais-je été?

Devant l'air désespéré de Marc, Donato resta étonné.



DEVANT L'AIR DÉSESPÉRÉ DE MARC, DONATO RESTA ÉTONNÉ.

Violette jugea utile de lui donner une explication et lui raconta que Marc avait cru retrouver en lui un petit garçon qui avait disparu depuis cinq ans.

— Oh! ce n'est pas moi, assura Donato; moi, je suis né à la ménagerie et je suis bien le fils de papa et de maman. Mais c'est vrai qu'il y a dans les troupes beaucoup d'enfants qui viennent on ne sait pas d'où. Une fois, nous en avons vu un à la foire de Lille. Il avait été perdu; on n'a pas retrouvé ses parents: mais il ne s'habituait pas à la vie des forains et il pleurait toujours.

— Comment était-il? y a-t-il longtemps? interrogea vivement Marc.

— C'était l'année dernière, il est blond comme moi.

— C'était sans doute Jean puisqu'il pleurait? suggéra Violette.

— Peut-être!

— Où est-il maintenant? poursuivit Marc.

— Ça, je ne sais pas, dit Donato; il était dans un cirque aussi et cette troupe-là va toujours à la foire de Lille; c'est tout ce que je sais.

— Il faut retrouver ce petit garçon, dit impétueusement Violette, je suis sûre que c'est Jean!

— Je me rappelle aussi les avoir vus une fois à Toulouse, continua Donato.

— Oh! vous allez à Toulouse? dit Violette; nous, nous restons toujours dans le Nord et même c'est la première fois que nous venons à Paris.

— Nous allons partout, dans toute la France, dit orgueilleusement Donato. Papa a été applaudi à Lyon, à Marseille, à Toulouse, à Bordeaux!... Et à Saint-Quentin, il a failli être dévoré par la panthère noire Bombarde... Moi, quand je serai grand, j'irai à l'étranger.

Et les yeux de l'enfant de la balle brillèrent à la pensée de ses futurs triomphes.

Marc n'écoutait plus ses deux compagnons; il ne songeait plus qu'au moyen de se rendre à Lille pour retrouver l'enfant dont Donato lui avait parlé. Son imagination s'élançait sur cette seconde piste, et il était convaincu que le fils de Mme Rouvière était retrouvé ou du moins qu'on était sur ses traces.

Il demanda tout à coup:

— Quand est-ce la foire de Lille?

— Bientôt, c'est en mai. Nous irons en quittant d'ici.

— J'irai aussi, déclara Marc qui oubliait tout, ne pensant qu'au but qu'il poursuivait.

— Mais ce ne sera pas facile, objecta Violette. Vous ne pouvez continuer à vivre ainsi, à coucher dehors et à manger si mal? Vous tomberiez malade.

Marc était bien las, en effet, et les nuits lui paraissaient longues.

Il réfléchit un instant.

— Je vais m'engager dans une troupe, dit-il; dans la vôtre.

— Je serais bien contente, dit Violette. Mais comment faire? Que dire au patron? Ça semblerait drôle que je vous connaisse.

— Écoutez, reprit Marc, je vais aller voir Marius. Il aura peut-être une idée.

— Vous lui raconterez tout ?

— Oh ! non, seulement ce qu'il faudra.

Donato semblait très intéressé.

— Si je peux vous être utile…

Marc consultait Violette du regard.

— Tenez, dit-il à Donato, nous allons vous mettre dans le secret. Violette vous dira tout pendant que j'irai voir Marius. Mais vous ne nous trahirez pas ?

Donato leva les yeux au ciel comme pour le prendre à témoin de sa discrétion, et Marc, le laissant avec Violette, s'élança du côté du théâtre Calvinac.

CHAPITRE IX

Marc trouva son ami le clown en train de repeindre un escabeau. En apercevant l'enfant, Marius eut un bon sourire.

— Ah ! ah ! voilà le jeune gentilhomme ! Et la petite demoiselle ? Elle va bien aussi ?

Marc répondit affirmativement.

— Je suis venu vous voir, continua le petit garçon, parce que vous avez été très bon pour moi avant-hier. Et je voudrais encore vous demander un service.

— A vos ordres, messire, dit Marius qui affectionnait les formules de cape et d'épée.

Sans rien dire de Jean ni de Mme Rouvière, Marc raconta à Marius qu'il était à peu près seul au monde. Sa mère était morte depuis longtemps ; son père était en Amérique, et il n'avait plus en France qu'une cousine éloignée. Il pourrait bien habiter avec elle, mais elle n'était pas riche et Marc voulait gagner sa vie. Et le métier de Violette et de Marius lui paraissait plein de charmes !

— Vous voulez devenir saltimbanque ? conclut Marius après avoir écouté attentivement. C'est très bien. Mais vous m'avez l'air de faire un peu l'école buissonnière ! Et votre papa, que dira-t-il ? Vous n'avez pas la mine d'un enfant qu'on plante là sans tambour ni trompette ; votre père a bien dû vous laisser chez quelqu'un ?

— Mais oui, chez ma cousine, dit Marc avec hésitation ; mais je vous répète que j'aime mieux travailler.

Il rougissait de ses mensonges et il lui fallait évoquer la pensée de la mère de Jean pour qu'il osât inventer les fables qu'il racontait.

Marius ne paraissait pas convaincu. Marc le regarda avec inquiétude.

— Écoutez, dit tout à coup le clown, vous savez où il est, votre papa ?

— Mais oui, dit Marc, au Brésil, à Baïha.

— Eh bien, vous devriez lui écrire. Au moins il saura ce que vous êtes devenu, et il pourra vous repêcher si le cœur lui en dit.

Marc s'empressa d'acquiescer à cette proposition qui semblait mettre à l'aise la conscience de Marius. D'ailleurs, l'enfant ne voyait aucun inconvénient à écrire à son père. Il calculait le temps qu'il faudrait à une lettre pour rejoindre M. Maurepas et il se disait bien que d'ici là il se produirait sans doute du nouveau.

— Je voudrais entrer dans la troupe de Violette, reprit-il, mais elle dit que ce ne sera pas facile.

— Je me demande ce que vous devez bien connaître du métier de saltimbanque ? dit Marius en hochant la tête… Enfin, nous verrons. Rejoignons toujours la fameuse Violette, je vais lui demander quelques explications.

Ils se rapprochèrent du cirque Cléophas. Ils l'avaient presque atteint quand, lancée comme une bombe, Violette arriva sur eux… Elle serait tombée sans Marius qui la rattrapa par le bras.

— Eh bien ! dit le brave garçon, en voilà une façon de se présenter dans le monde ! On est plus prudente sur la corde, hé ?…

(*A suivre.*)

CLAUDE SAINT-JAN.



Une Excursion en Corse[1]

Texte et photographies de M. MEYS.

A partir de Porto-Vecchio, la côte offre peu d'abri ; on traverse sur de très beaux ponts de pierre des ruisseaux presque stagnants ; la malaria fait rage en été dans toute cette région, région sinistre aussi par ses souvenirs. On traverse un village aux maisons neuves, recouvertes de tuiles rouges, émergeant d'un bois d'eucalyptus, c'est Sainte-Lucie-de-Porto-Vecchio. Toute la contrée est infestée de bandits. Je remarque d'ailleurs que les cochers, en certains endroits, fouaillent leurs chevaux et leur font prendre des allures vertigineuses. Est-ce ivresse, ou crainte de recevoir un coup de fusil partant du maquis ? ils ont bien chacun un poignard à leur ceinture, un fusil chargé dans le coffre de la voiture, mais cela nous garderait difficilement d'une balle tirée bien à propos.

Aussi on file dare-dare, je vous assure.

A vingt et un kilomètres de Porto-Vecchio, on retrouve la mer avec le petit golfe de Fautea, puis un peu plus loin celui de Favone au fond duquel quelques pauvres maisons forment une marine ; sur la plage, des amoncellements énormes de charbon de bois, provenant des forêts avoisinantes, que des balancelles ou des goélettes viennent charger en rade pour les conduire dans le port de Bastia.

Puis la route continue à suivre en corniche toutes les sinuosités de la côte jusqu'à Solenzara, pauvre village, jadis florissant, qui a possédé une fonderie aujourd'hui complètement abandonnée. Il fait nuit noire quand nous entrons dans le pays, et il nous faut patauger dans la boue pour chercher un gîte ; l'unique auberge est pleine.

Une femme nous offre de nous loger ; n'ayant pas le droit à pareille heure et par un pareil temps d'être difficiles, nous nous installons, ma fillette et moi, dans une salle nue, au premier, sans porte et sans carreaux aux fenêtres. Oh ! ce gîte, je ne l'oublierai jamais de la vie. Quelle nuit nous avons passée là-dedans ! J'avais traîné mon lit en travers de l'ouverture de la porte dont j'avais essayé d'intercepter l'entrée à l'aide d'une couverture tendue avec deux clous, en faisant le moins de bruit possible pour ne pas éveiller la susceptibilité de mes amphitryons ; je les entendis, à travers les cloisons minces, chuchoter et se disputer toute la nuit.

Le lendemain, dès cinq heures, les yeux gonflés par l'insomnie, nous nous installions avec joie dans nos voitures, ayant la perspective de coucher le soir même dans un bon lit, à Bastia.

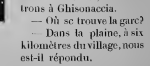
Jusqu'à Ghisonaccia, où se trouve le terminus actuel du chemin de fer qui doit plus tard relier Bastia à Bonifacio, le trajet est d'un ennui mortel ; on traverse de nombreux torrents sur des ponts de pierre superbes : c'est d'abord le Travo qui, avant de joindre la mer, sera arrêté comme ses congénères par une barre haute de sable qui l'empêchera de s'épancher librement ; toute cette contrée est couverte d'étangs d'où montent la malaria (le mauvais air).



SAINTE-LUCIE-DE-PORTO-VECCHIO.

On passe devant le hameau de Casamozza, puis on franchit le Fium Orbo (le fleuve aveugle), un des plus grands cours d'eau de la Corse ; ses gorges, qui sont superbes, sont dangereuses actuellement à parcourir ; ses défilés sont occupés par des bandits nombreux qui viennent, à la nuit tombante, jusque dans les villages de la route, rançonner les habitants. Ils sont absolument maîtres du pays.

A huit heures, nous entrons à Ghisonaccia.



— Où se trouve la gare ?

— Dans la plaine, à six kilomètres du village, nous est-il répondu.

1. Voir les nos 265 et suivants du *Petit Français Illustré*.

Bigre!! et le train? Nous arrivons juste pour le voir partir et il n'y en a plus avant quatre heures du soir. Qu'allons-nous faire?

Puisque nous avons les voitures, allons visiter les abords des fameuses gorges terrifiantes et sublimes qui enserrent le Fium Orbo, le fameux défilé de l'Inzecca.

La route se dirige en droite ligne à l'est-sud-est, à travers la plaine, sur l'écran de montagnes couvertes de neige qui barre l'horizon à l'est; on traverse le petit hameau de Saint-Antoine, on gravit un petit col et, à douze kilomètres de Ghisonaccia, en se tenant toujours sur la rive gauche du Fium Orbo, on pénètre dans les grandes murailles du défilé de l'Inzecca.

Le chemin a été ouvert à coups de mines, à travers une immense masse de granit roussâtre dominant en surplomb le torrent qui se brise en écume sur un chaos énorme de rochers.

Ce défilé sauvage est moins long que celui de Santa Régina que nous avons parcouru, mais il est plus noir, plus resserré, plus lugubre.

La route, qui contourne tous les méandres de cette fissure, comme le montre notre photographie, est très étroite, elle n'a pas plus de trois mètres; les parapets qui bordent l'abîme sont peu élevés, les tournants brusques, et vous devinez tout de suite quelles difficultés ont à vaincre les conducteurs de chars qui conduisent jusqu'à la gare de Ghisonaccia ces grands pins laricios dont toute cette région est couverte.

Pour pouvoir diriger l'extrémité de ces pièces de bois, le précipice (et notre photo est assez suggestive à ce sujet) n'est bordé par aucun parapet, et les énormes madriers, dans ce mouvement d'évolution, se trouvent ballants au-dessus de l'abîme. Les conducteurs, à un moment donné, doivent sauter rapidement par-dessus les poutres, sous peine d'être balayés dans le gouffre... Hélas! cet accident s'est renouvelé plus d'une fois. D'ailleurs, lorsqu'un char descend le défilé de l'Inzecca, il n'est pas possible de le remonter avec une voiture, il n'y aurait pas place pour laisser passage aux deux véhicules et celui qui monte doit fatalement rebrousser chemin.

C'est dans ce défilé de l'Inzecca que fut tué par les gendarmes, le 30 octobre de l'année dernière, le sinistre Porri, qui désolait la région.

J'en aurai terminé avec ce rapide exposé de notre non moins rapide excursion à travers la Corse, quand je vous aurai parlé de Bastia.

Vue de la mer, Bastia, qui est un chef-lieu d'arrondissement avec environ vingt-deux mille cinq cents habitants, est pittoresquement étagé sur un coteau fertile; ses hautes mai-



LE DÉFILÉ DE L'INZECCA.

sons diversement colorées lui donnent l'aspect d'une grande ville.

C'est la métropole commerciale de l'île, comme Ajaccio en est le centre politique. Bastia est le siège de la cour d'appel et du gouvernement militaire de la Corse.

Situé sur la mer Tyrrhénienne, en face de l'Italie, Bastia est une ville d'affaires, un centre d'activité commerciale; quelques industries intéressantes se sont créées *urbi et orbi*, notamment pour la fabrication des pâtes alimentaires, des meubles, des tabacs et des cigares; il y a aussi des tanneries d'une certaine importance, des marbreries, des moulins à huile, des distilleries, et surtout d'importantes confiseries de cédrats, dont les produits font une sérieuse concurrence à ceux du Maroc, de Smyrne, de Candie et de la Sicile.

La ville peut se diviser en trois parties distinctes :

Terra Vecchia, la vieille ville, que montre notre photographie, construite par les Gênois autour du vieux port; Terra Nuova, plus moderne, qui se groupe autour de la citadelle; et les nouveaux quartiers de la gare qui s'étendent le long du nouveau port et qui tendent à accaparer l'activité commerciale.

La partie la plus intéressante à visiter, pour les touristes qui n'ont que quelques heures à dépenser à Bastia, est celle qui englobe le curieux quartier de Terra Vecchia qui a été construit par les Gênois.

Il y a là un amoncellement de constructions

gigantesques et bizarres reliées entre elles par des passerelles, séparées par un dédale de ruelles s'enchevêtrant, se croisant, se perdant les unes dans les autres en un désordre à ne pas s'y retrouver.

Les antiques maisons qui bordent ces ruelles tortueuses sont de véritables caravansérails; hautes de six à sept étages, elles abritent une population des plus bariolées; on m'affirme que dans quelques-unes gîtent trois à quatre cents personnes; c'est une agitation continuelle; on perçoit à chaque pas des cris, des jurons, des colères, des bruits de dispute et de bataille qui montent dans l'air et vous donnent l'envie de déguerpir au plus vite. Ce quartier de Terra Vecchia, quoique extrêmement pittoresque, est un véritable cloaque; il s'en dégage une odeur qui vous prend à la gorge et ne vous quitte plus tant que dure l'excursion; les ordures traînent partout; la plupart des immeubles qui avoisinent le port ont encore des trappes qui communiquaient autrefois avec la mer; sous la domination gênoise, ces trappes servaient le plus souvent, en dehors des immondices que l'on jetait aux flots, à se débarrasser sans bruit de gens compromettants. Le soir, après l'extinction des feux, tout ce quartier doit être peu sûr.



BASTIA : LE VIEUX PORT.

Bastia possède cependant quelques belles avenues, des places immenses comme la place Saint-Nicolas sur laquelle se dresse une statue monumentale de Napoléon Ier en empereur romain. Et pourquoi partout et toujours ce césar en toge romaine, quand il était si intéressant à sculpter dans son grand manteau, couvert du petit chapeau, légendaire? On a voulu faire grand et, disons-le, là comme à Ajaccio, on a fait une œuvre sans caractère, presque commune, et c'est dommage : c'est surtout à Bastia, en face de l'île d'Elbe qui se silhouette sur l'horizon des flots bleus de la mer Tyrrhénienne, que l'on eût dû faire vivre par le bronze ou par le marbre, en lui imprimant une physionomie toute particulière, ce « Corse aux cheveux plats » qui avait été le maître de l'Europe!

M. MEYS.

LA JEUNE FOLLE ET L'HIRONDELLE

FABLE « ARRIVÉE » DANS LE JARDIN DES CHARMETTES A BARBIZON

Au chignon roux ébouriffé
D'une excentrique jouvencelle,
Un oiseau s'était agriffé :
Holà, madame l'Hirondelle!
Si prompt à se choisir avec cette candeur
Comme logis les frisons de la rousse,
Le volatile, en son ardeur,
Les prenait-il donc pour un nid de mousse?
Elle, tout d'abord, avec quelque émoi,
Se rebellait contre l'intruse.
« Laisse mes cheveux! Qu'attends-tu de moi?
Va-t'en! Quel quiproquo t'abuse? »
Or, notre lunatique avait beau la chasser,
(Ingrate qui plutôt eût dû lui faire fête!)
L'hirondelle, sans se lasser,
Voletait autour de sa tête.
L'hommage, en somme, était flatteur.
La fringante enfant, un peu moins altière,
Secrètement, au fond du cœur,
Commençait à s'en montrer fière.
Quand soudain l'oiseau dont l'accent profond
Cadençait d'un chant la voix résignée
Avoua : « Je viens manger l'araignée
Que tu portes dans ton plafond. »
Le service n'était pas mince;
Mais de la vérité nous n'avons que terreurs,
Et tous de la honnir, manant, bourgeois ou prince,
Dès qu'elle montre leurs erreurs.

A.-J. DALSÈME.

L'ÉPOUVANTAIL

C'est évidemment une bonne chose que de bons raisins. Aucun d'entre vous ne dira le contraire, n'est-ce pas, mes camarades?

Aussi, que les deux héros de cette aventure, Robert et Gaspard, fussent de cet avis, ce n'est pas de cela que je prétends les blâmer. Mais que dites-vous de ce raisonnement que leur inspira un soir, en revenant de l'école, la vue d'une vigne qui, sur le bord du chemin, offrait un étalage bien fait, je l'avoue, pour mettre l'eau à la bouche :

— Puisque le bon raisin est une bonne chose, il est naturel qu'on le mange; or, celui que voilà a l'air d'être meilleur encore que bon; donc... nous n'avons qu'à nous servir!

Et les petits drôles ne s'en seraient certainement pas tenus au raisonnement si un bruit de sabots ne leur eût fait tout à coup tourner la tête et enfouir dare-dare dans leurs poches leurs mains qui s'avançaient déjà.

Ils l'avaient échappé belle! Le père Jérôme, le maître de la vigne, était à deux pas! Et, sachez-le, ce n'était pas un bonhomme commode que le père Jérôme, tout vieux qu'il fût et sec comme un échalas!

Par bonheur, il n'avait rien vu : car, à sa mine plus renfrognée encore que d'habitude, on devinait qu'il eût été impitoyable.

Précisément, c'étaient les ravages des oiseaux — utiles, il ne disait pas le contraire, mais, à son avis, encore plus gourmands, — qui le mettaient en colère. Il n'eût plus manqué que d'autres pillards lui tombassent sous la main!...

Robert et Gaspard s'éloignèrent d'un air indifférent. Mais un coup d'œil leur avait suffi pour se mettre d'accord. Ce n'était que partie remise : après le dîner, à la nuit tombante, on reviendrait; et les raisins du père Jérôme n'en seraient que plus savoureux, croqués à la fraîche et en guise de dessert.

Le vieux vigneron ne passait pas, en effet, la nuit, en sentinelle dans sa vigne; mais, de bon matin, il y venait faire un tour.

En présence du dégât, il entra dans une colère bleue; et, accusant encore les oiseaux, il brandit son bâton vers le ciel. Mais, après quelques vains moulinets, un peu de sang-froid lui revint, et il reprit à grands pas le chemin de sa maison, décidé à employer le bon moyen pour défendre son bien.

Robert et Gaspard, comme vous pouvez le penser, s'en étaient donné leur content — peut-être même un peu plus — et le souvenir de ces gros grains, éclatant sous la dent et fondant dans la bouche, plus sucrés que des bonbons, les avait hantés tout le jour. Aussi, la soupe expédiée, filèrent-ils vers la vigne.

Mais, au tournant du chemin, Gaspard saisit vivement Robert par le bras et, d'un souffle :

— Le père Jérôme! dit-il.

En effet, au milieu des ceps, découpée sur le ciel comme une ombre chinoise, s'érigeait la maigre silhouette du bonhomme, coiffé de son vieux feutre sous lequel s'ébouriffaient les mèches de ses longs cheveux!

Les deux maraudeurs se tapirent derrière un buisson.

— Attendons, fit Robert, il ne restera pas là toujours...

L'attente, au contraire, menaçait de se prolonger indéfiniment. Le père Jérôme montait sa garde avec une telle conscience qu'on eût juré qu'il était peint sur la bande dorée qui barrait la base du ciel.. Soudain, un pinson, réveillé en sursaut, s'envola du buisson, et, après deux ou trois zigzags, alla se poser sur le chapeau du fonctionnaire qui ne sourcilla pas.

— Hein?... fit Robert; puis il éclata de rire. Sommes-nous bêtes! Tu ne vois pas que c'est un mannequin que le père Jérôme a mis là pour effrayer les oiseaux? Allons! dépêchons-nous de rattraper le temps perdu!

Gaspard le suivit, encore un peu ému. Le ait est que, même de près, l'épouvantail ressemblait au vigneron d'une façon surprenante. Le vieux paletot et le vieux pantalon, si longtemps modelés sur ses os, conservaient sa tournure exacte; quant à la touffe d'herbe qui bourrait son chapeau, il fallait y toucher pour s'assurer que ce n'était pas sa propre tignasse.

Toutefois la présence de ce témoin muet n'empêcha pas les deux gaillards de recommencer le festin de la veille, et, le dernier grain avalé, Robert s'approcha audacieusement du mannequin en retirant sa casquette.

— Merci beaucoup, maître Jérôme, dit-il.

Gaspard, très crâne maintenant, voulut renchérir et secoua la manche du vieux paletot en manière de poignée de main. Mais il mit à son geste tant de cordialité que l'épouvantail s'écroula tout d'une pièce.

— Il faut le remettre sur pattes, le pauvre homme! s'écria Robert enchanté de la péripétie. Il ne peut pas rester là à cause de ses rhumatismes. Aide-moi...

Pendant qu'ils y étaient, ils ne se contentèrent pas de réparer le dommage, et, quand ils lui souhaitèrent bonsoir pour de bon, le mannequin avait singulièrement changé d'aspect : son feutre s'était agrémenté d'un

grand panache de genêt, et ses bras, auparavant collés au corps comme ceux d'un soldat au port d'arme, s'étendaient en croix dans une pose bizarre.

En enfilant l'échalas qui soutenait les manches, Robert, pouffant de rire, avait dit :

— C'est maître Jérôme qui va être épaté !

Épaté, maître Jérôme le fut !

Après un recul de stupeur, un élan de fureur le précipita, le bâton levé, vers le mannequin dont le geste avait l'air de le narguer. Mais il se ravisa à temps, et, croisant les bras, il s'absorba dans une profonde méditation.

Enfin, il hocha lentement la tête en grimaçant le sourire d'un homme qui croit tenir sa vengeance.

En revenant de l'école, Robert et Gaspard éprouvèrent, mêlé d'un peu de surprise, un certain orgueil de voir que le père Jérôme avait respecté leur chef-d'œuvre, et ils se promirent d'y ajouter quelque nouvel agrément le soir même...

La nuit, plus sombre que la veille, favorisait leur entreprise. Cependant Gaspard, que sa gourmandise n'empêchait pas d'être poltron, ne put s'empêcher de frissonner en approchant du mannequin dont les bras en croix avaient je ne sais quel air de menace.

— On dirait qu'il a bougé, fit-il, prêt à détaler.

— C'est le vent, nigaud! ricana Robert. Avance donc ! On va lui mettre un gros bouquet à son habit. Ce sera trop drôle, tu...

Sa phrase s'acheva dans un cri étouffé.

Les bras étendus du mannequin s'étaient brusquement abaissés. Des manches qu'il croyait vides, d'énormes mains surgirent et des doigts, durs comme la mâchoire d'une tenaille, agrippèrent son oreille !

Gaspard, prisonnier en même temps et de la même façon, ne put pousser qu'un soupir, tant la terreur lui serra le gosier.

— Enfin, je vous tiens, mes drôles! claironna la voix de maître Jérôme. Ce n'est pas trop tôt. Je commençais à m'engourdir dans ma pose de télégraphe! Allons, en route!

En parlant, il secouait si vigoureusement les oreilles qu'il rendit, comme par enchantement, la voix à leurs propriétaires ; puis il ouvrit le compas de ses longues jambes et, comme la laisse par laquelle on les tenait ne pouvait pas s'allonger indéfiniment, les deux captifs furent obligés, pour le suivre, de prendre le galop.

Oh! la rentrée dans le village où les gens accouraient aux portes, d'abord effarés par le bruit, puis riant des contorsions des polissons et de l'étrange tournure de leur conducteur avec son plumet de tambour-major !... Quelle scène aussi chez le garde champêtre!

Après s'être bien fait prier, maître Jérôme finit cependant par s'apaiser et consentit à relâcher ses prisonniers, non sans leur avoir fait promettre solennellement que la leçon leur profiterait...

René-Victor Meunier.

JEUX D'ENFANTS CHEZ LES ANCIENS

(Voir notre gravure de dernière page,)

Je vous ai montré l'autre jour différents jeux auxquels se plaisaient les enfants chez les Grecs et les Romains. En voici quelques autres. Comme les précédents, ils sont dessinés d'après les peintures dont on ornait les vases ou d'après des statuettes.

De ces jeux, il y en a quelques-uns qui ne demandent pas d'explications; exemple la toupie ou sabot, la corde à sauter, le jeu de cache-cache, le jeu du masque; chacun comprend sans peine de quoi il s'agit en regardant les gravures. Remarquez seulement que la jeune fille qui joue au sabot est déjà bien grande ; c'est que, dans l'ancienne Grèce, on ne se préoccupait guère d'instruire les femmes et on les laissait s'occuper à des jeux d'enfants à un âge où nos fillettes, à qui l'on a donné de bonne heure le goût du savoir, trouvent plus de plaisir à lire leur *Petit Français* qu'à faire tourner une toupie à coups de fouet. Dans le jeu du masque, ne vous étonnez point de la grandeur de la figure que tient en main le gamin qui prend plaisir à effrayer ses camarades ; c'est un de ces masques de théâtre que les acteurs se mettaient sur le visage pour représenter les personnages de tragédie ou de comédie.

L'Emigrette est un jeu qui consiste à faire descendre et remonter le long d'un fil deux disques réunis l'un à l'autre par une petite tige autour de laquelle s'enroule le fil. Ce qu'il y a peut-être de plus curieux dans l'histoire de ce jeu, en somme assez peu varié, c'est qu'après l'antiquité on l'oublia complètement, et qu'il redevint tout à coup à la mode pendant quelques années, à l'époque de la Révolution française.

Le jeu du clou est un jeu brutal que je ne vous conseille pas. On fixe un clou ou un piquet en terre, on y attache une corde; un joueur la prend ; sans la lâcher, il doit saisir un de ses compagnons, tandis que les autres cherchent à le frapper avec des lanières ou des verges. Ça n'est ni très intelligent ni très amusant, j'ai idée que les jeunes Spartiates ou les jeunes Romains devaient plus souvent s'amuser à ce jeu-là que les enfants d'Athènes.

A. Parmentier.



Une armée silencieuse. — Cette armée est l'armée japonaise. Le *Tour du Monde* nous renseigne à ce sujet. Jamais dans l'armée japonaise on n'entend une sonnerie ou une batterie, jamais les troupes ne chantent pendant la marche ou au bivouac. On n'y connaît l'usage ni du vin ni de l'eau-de-vie. Le seul luxe du soldat japonais, c'est le thé et la cigarette ; ses seuls plaisirs, la lecture des journaux et la pêche à la ligne. Pendant les repos, on voit tout le monde assis par terre les jambes croisées, lisant un journal ou fumant une cigarette, ou, s'il y a une rivière à proximité, officiers et soldats taquinent le poisson.

Le *Wiener Zeitung*, à qui notre confrère emprunte ces détails, met en opposition à ce silence des troupes japonaises les mœurs de l'armée russe. Dans celle-ci, les clairons et les tambours sonnent ou battent le matin et le soir le réveil et la retraite, les musiques jouent pendant le combat, les soldats chantent sans cesse.

Il y a, comme on le voit, une différence tranchée entre les deux adversaires. Ce sont deux mondes en face l'un de l'autre.

—

Le nombre des théâtres. — Un peu de statistique, voulez-vous? On vient de relever, par pays, le nombre de théâtres qui existent actuellement en Europe.

C'est la France qui vient en tête avec 394 théâtres, suivie de près par l'Italie qui en compte 389. Viennent ensuite l'Allemagne avec 264, l'Angleterre 205, l'Espagne 190, l'Autriche 188, la Russie 99, la Belgique 59, la Suède et la Norvège 46, la Hollande 42, la Suisse 35, le Portugal 16, le Danemark 13, la Turquie 9, la Grèce 8, la Roumanie 7 et la Serbie 6.

—

Un peu d'hygiène. — Mères de famille, et vous toutes, bonnes ménagères, veillez! La contagion est à vos portes, ou plutôt à l'intérieur de votre appartement.

Un médecin, en effet, le docteur J. Bernheim, vient de constater que le linge sale est un des plus puissants facteurs de la contagion tuberculeuse, étant éparpillé, compté sur le parquet de la chambre et mis par la blanchisseuse dans la voiture qui contient aussi du linge propre. Il propose donc, sous la surveillance des municipalités, l'enlèvement du linge sale dans des sacs imperméables et la désinfection dès son arrivée à la blanchisserie, l'enlèvement et la livraison dans des voitures différentes et la création de buanderies à l'usage des indigents.

D'où il appert que le proverbe : « Il faut laver son linge sale en famille » doit être rayé désormais de notre mémoire, du moins pris au sens propre, car, au sens figuré, il aura toujours sa raison d'être.

Mot d'enfant. — La maman de Jean vient de lui donner une pomme en lui disant :

— Partage avec ta sœur en bon frère.

— Qu'est-ce que cela veut dire, maman, partager en bon frère ?

— Cela veut dire que tu dois donner à ta sœur le plus beau morceau.

Jean réfléchit un instant, puis, tendant la pomme à sa sœur :

— Tiens, toi, partage en bonne sœur.

RÉPONSES A CHERCHER

Enigme.

Je ne suis pas un escalier,
Mais on me remonte sans peine ;
Je ne suis pas un prisonnier,
Et pourtant je porte la chaîne ;
Je ne suis pas un animal,
Mais mon pouls est égal et ferme ;
Que j'aille bien, que j'aille mal,
Dans une boîte l'on m'enferme.

—

Mots en triangle.

1° Arbre aux larges feuilles ;
2° Qui sert à faire lever le pain ;
3° Contraire de prodigue ;
4° Sujet du sultan ;
5° Mesure agraire ;
6° Négation.
7° Voyelle.

RÉPONSES AUX QUESTIONS DU N° 267

I

Tous ces noms sont tirés du grec et signifient (dans l'ordre où ils ont été donnés) :

Pieux — Gai — Bien né — Qui honore Dieu — Immortel — Célèbre — Sans-souci — Noire.

II

Fêter	+ P	= Préfet
Ecu	+ R	= Curé.
Veau	+ O	= Avoué.
Ivraie	+ C	= Vicaire.
Trépas	+ U	= Pasteur.
Bain	+ R	= Rabin.
Griffer	+ E	= Greffier.
Chicard	+ U	= Archiduc.
Amie	+ R	= Maire.
Jeu	+ G	= Juge.
Gare	+ E	= Agréé.
Régalé	+ N	= Général.
Nier	+ E	= Reine.
Maquis	+ R	= Marquis.
Gradin	+ A	= Gardien.
Suçon	+ L	= Consul.

PROCUREUR GÉNÉRAL

Sceaux. — Imprimerie Charaire.

Le Gérant : Henri Bourrelier.

Jeux d'Enfants chez les anciens (II)

Voir la 1re série, dans le n° 266.



Peinture murale (romain) Pompéi.



Peinture de Pompéi.



Peinture d'Herculanum.



Petit bronze (romain). Musée de Saint-Germain.



Peinture de vase (grec). Musée de Berlin.



Peinture de vase (grec). Brochure-collection Van Brantighim.

(*Lire l'article de M. Parmentier, page 82.*)

17e Année. — N° 269. 10 centimes. 21 Janvier 1905.

LE

Petit Français illustré

JOURNAL DES ÉCOLIERS ET DES ÉCOLIÈRES

FRANCE : UN AN, 6 FRANCS (du 1er de chaque mois) | *Librairie Armand Colin* Paris, 5, rue de Mézières. | UNION POSTALE : UN AN, 7 FRANCS (Paraît chaque Samedi)



« *Je suis donc un sot, moi? vous en avez menti.* »

LECTURES DU SAMEDI

LE REPAS RIDICULE, DE BOILEAU.

LECTURES DU SAMEDI



Aimez-vous la muscade ? on en a mis partout.

Le Repas ridicule, de Boileau

A.— Quel sujet inconnu vous trouble et vous altère?
D'où vous vient aujourd'hui cet air sombre et [sévère,
Et ce visage enfin plus pâle qu'un rentier
A l'aspect d'un arrêt qui retranche un quartier?
Qu'est devenu ce teint dont la couleur fleurie
Semblait d'ortolans seuls et de bisques nourrie,
Où la joie en son lustre attirait les regards,
Et le vin en rubis brillait de toutes parts?
Qui vous a pu plonger dans cette humeur cha- [grine?
A-t-on par quelque édit réformé la cuisine?
Ou quelque longue pluie, inondant vos vallons,
A-t-elle fait couler vos vins et vos melons?
Répondez donc enfin, ou bien je me retire.

P. — Ah! de grâce, un moment, souffrez que je res- [pire.
Je sors de chez un fat qui, pour m'empoisonner,
Je pense, exprès chez lui m'a forcé de dîner.
Je l'avais bien prévu. Depuis près d'une année
J'éludais tous les jours sa poursuite obstinée.
Mais hier il m'aborde, et, me serrant la main ;
« Ah! monsieur, m'a-t-il dit, je vous attends [demain.
N'y manquez pas, au moins. J'ai quatorze bou- [teilles
D'un vin vieux... Boucingo n'en a point de pa- [reilles:
Et je gagerais bien que chez le Commandeur
Villandri priserait sa sève et sa verdeur.
Molière, avec Tartufe, y doit jouer son rôle,
Et Lambert, qui plus est, m'a donné sa parole.
C'est tout dire en un mot, et vous le connaissez.
— Quoi! Lambert? — Oui, Lambert. A demain. — C'est assez. »
Ce matin donc, séduit par sa vaine promesse,
J'y cours, midi sonnant, au sortir de la messe.
A peine étais-je entré que, ravi de me voir,
Mon homme en m'embrassant m'est venu recevoir;
Et, montrant à mes yeux une allégresse entière :
« Nous n'avons, m'a-t-il dit, ni Lambert ni Mo- [lière;
Mais, puisque je vous vois, je me tiens trop con [tent,
Vous êtes un brave homme; entrez, on vous [attend. »

Le *Repas ridicule*, imité d'Horace et de Régnier, est une des plus amusantes satires de Boileau.
A. désigne l'auditeur ; B. le poète.

A ces mots, mais trop tard, reconnaissant ma faute,
Je le suis en tremblant dans une chambre haute,
Où, malgré les volets, le soleil irrité
Formait un poêle ardent au milieu de l'été.
Le couvert était mis dans ce lieu de plaisance,
Où j'ai trouvé d'abord, pour toute connaissance,
Deux nobles campagnards, grands liseurs de [romans,
Qui m'ont dit tout *Cyrus* dans leurs longs com- [pliments.
J'enrageais. Cependant on apporte un potage.
Un coq y paraissait en pompeux équipage,
Qui, changeant sur ce plat et d'état et de nom,
Par tous les conviés s'est appelé chapon.
Deux assiettes suivaient, dont l'une était ornée
D'une langue en ragoût, de persil couronnée;
L'autre d'un godiveau tout brûlé par dehors,
Dont un beurre gluant inondait tous les bords.
On s'assied ; mais d'abord notre troupe serrée
Tenait à peine autour d'une table carrée,
Où chacun, malgré soi, l'un sur l'autre porté,
Faisait un tour à gauche et mangeait de côté.
Jugez en cet état si je pouvais me plaire,
Moi qui ne compte rien, ni le vin ni la chère,
Si l'on n'est plus au large assis en un festin
Qu'aux sermons de Cassagne ou de l'abbé Cotin.



Vous êtes un brave homme ; entrez, on vous attend.

Notre hôte, cependant, s'adressant à la troupe :
« Que vous semble, a-t-il dit, du goût de cette [soupe?
Sentez-vous le citron dont on a mis le jus
Avec des jaunes d'œufs mêlés dans du verjus?
Ma foi, vive Mignot et tout ce qu'il apprête ! »
Les cheveux cependant me dressaient à la tête :
Car Mignot, c'est tout dire ; et dans le monde [entier
Jamais empoisonneur ne sut mieux son métier.
J'approuvais tout pourtant, de la mine et du geste,
Pensant qu'au moins le vin dût réparer le reste.
Pour m'en éclaircir donc, j'en demande, et d'abord
Un laquais effronté m'apporte un rouge-bord
D'un auvernat fumeux qui, mêlé de lignage
Se vendait chez Crenet pour vin de l'Hermitage,


Lamentant tristement une chanson bachique.

Et qui, rouge et vermeil, mais fade et doucereux,
N'avait rien qu'un goût plat et qu'un déboire [affreux.
A peine ai-je senti cette liqueur traîtresse,
Que de ces vins mêlés j'ai reconnu l'adresse ;
Toutefois, avec l'eau que j'y mets à foison,
J'espérais adoucir la force du poison.
Mais, qui l'aurait pensé? pour comble de disgrâce,
Par le chaud qu'il faisait, nous n'avions point de [glace.
Point de glace, bon Dieu! dans le fort de l'été!
Au mois de juin ! Pour moi, j'étais si transporté,
Que, donnant de fureur tout le festin au diable,
Je me suis vu vingt fois prêt à quitter la table ;
Et, dût-on m'appeler et fantasque et bourru,
J'allais sortir enfin quand le rôt a paru.
Sur un lièvre flanqué de six poulets étiques
S'élevaient trois lapins, animaux domestiques,
Qui, dès leur tendre enfance, élevés dans Paris,
Sentaient encor le chou dont ils furent nourris.
Autour de cet amas de viandes entassées
Régnait un long cordon d'alouettes pressées,
Et, sur les bords du plat, six pigeons étalés
Présentaient pour renfort leurs squelettes brûlés.
A côté de ce plat paraissaient deux salades,
L'une de pourpier jaune, et l'autre d'herbes [fades,
Dont l'huile de fort loin saisissait l'odorat,
Et nageait dans des flots de vinaigre rosat.
Tous mes sots à l'instant, changeant de conte- [nance,
Ont loué du festin la superbe ordonnance ;
Tandis que mon faquin, qui se voyait priser,
Avec un ris moqueur les priait d'excuser.
Surtout certain hâbleur, à la gueule affamée,
Qui vint à ce festin conduit par la fumée,
Et qui s'est dit profès dans l'ordre des coteaux,
A fait, en bien mangeant, l'éloge des morceaux.
Je riais de le voir, avec sa mine étique,
Son rabat jadis blanc, et sa perruque antique,
En lapins de garenne ériger nos clapiers,
Et nos pigeons cauchois en superbes ramiers ;
Et, pour flatter notre hôte, observant son visage,
Composer sur ses yeux son geste et son langage,
Quand notre hôte charmé, m'avisant sur ce point :
«Qu'avez-vous donc, dit-il, que vous ne mangez [point?
Je vous trouve aujourd'hui l'âme tout inquiète,
Et les morceaux entiers restent sur votre assiette...
Aimez-vous la muscade? on en a mis partout.
Ah! monsieur, ces poulets sont d'un merveilleux [goût ;
Ces pigeons sont dodus : mangez, sur ma parole.
J'aime à voir aux lapins cette chair blanche et [molle.
Ma foi, tout est passable, il faut le confesser,
Et Mignot aujourd'hui s'est voulu surpasser.
Quand on parle de sauce, il faut qu'on y raffine;
Pour moi, j'aime surtout que le poivre y domine :
J'en suis fourni, Dieu sait ! et j'ai tout Pelletier
Roulé dans mon office en cornets de papier. »
A tous ces beaux discours j'étais comme une [pierre,
Ou comme la statue est au *Festin de Pierre :*
Et, sans dire un seul mot, j'avalais au hasard
Quelque aile de poulet dont j'arrachais le lard.

Cependant mon hâbleur, avec une voix haute,
Porte à mes campagnards la santé de notre hôte,
Qui tous deux pleins de joie, en jetant un grand [cri,
Avec un rouge-bord acceptent son défi.
Un si galant exploit réveillant tout le monde,
On a porté partout des verres à la ronde,
Où les doigts des laquais, dans la crasse tracés,
Témoignaient par écrit qu'on les avait rincés.
Quand un des conviés, d'un ton mélancolique,
Lamentant tristement une chanson bachique,
Tous mes sots à la fois, ravis de l'écouter,
Détonnant de concert, se mettent à chanter.
La musique sans doute était rare et charmante !
L'un traîne en longs fredons une voix glapissante ;
Et l'autre, l'appuyant de son aigre fausset,
Semble un violon faux qui jure sous l'archet.
Sur ce point, un jambon d'assez maigre appa- [rence
Arrive sous le nom de jambon de Mayence.
Un valet le portait, marchant à pas comptés,
Comme un recteur suivi des quatre facultés.

Deux marmitons crasseux, revêtus de serviettes,
Lui servaient de massiers, et portaient deux [assiettes,
L'une de champignons avec des riz de veau,
Et l'autre de pois verts qui se noyaient dans l'eau.
Un spectacle si beau surprenant l'assemblée,
Chez tous les conviés la joie est redoublée ;
Et la troupe, à l'instant, cessant de fredonner,
D'un ton gravement fou s'est mise à raisonner.
Le vin au plus muet fournissant des paroles,
Chacun a débité ses maximes frivoles,
Réglé les intérêts de chaque potentat,
Corrigé la police et réformé l'État ;
Puis, de là s'embarquant dans la nouvelle guerre,
A vaincu la Hollande ou battu l'Angleterre.
Enfin, laissant en paix tous ces peuples divers,
De propos en propos on a parlé de vers.
Là tous mes sots, enflés d'une nouvelle audace,
Ont jugé des auteurs en maîtres du Parnasse ;
Mais notre hôte surtout, pour la justesse et l'art,
Élevait jusqu'au ciel Théophile et Ronsard.
Quand un des campagnards, relevant sa mous- [tache,
Et son feutre à grands poils ombragé d'un panache,
Impose à tous silence, et d'un ton de docteur :
« Morbleu ! dit-il, La Serre est un charmant [auteur !
Ses vers sont d'un beau style et sa prose est cou- [lante.
La *Pucelle* est encore une œuvre bien galante,
Et je ne sais pourquoi je bâille en la lisant.
Le Pays, sans mentir, est un bouffon plaisant ;
Mais je ne trouve rien de beau dans ce Voiture.
Ma foi, le jugement sert bien dans la lecture.
A mon gré, le Corneille est joli quelquefois.
En vérité, pour moi j'aime le beau françois :
Je ne sais pas pourquoi l'on vante l'Alexandre,
Ce n'est qu'un glorieux qui ne dit rien de tendre.
Les héros chez Quinault parlent bien autrement,
Et jusqu'à : Je vous hais, tout s'y dit tendrement.
On dit qu'on l'a drapé dans certaine satire ;
Qu'un jeune homme... — Ah ! je sais ce que [vous voulez dire,



Un valet le portait, marchant à pas comptés.

A répondu notre hôte : « Un auteur sans défaut,
« La raison dit : Virgile, et la rime : Quinault. »
— Justement. A mon gré, la pièce est assez plate.
Et puis, blâmer Quinault !... Avez-vous vu [l'*Astrate* ?
C'est là ce qu'on appelle un ouvrage achevé ;
Surtout l'anneau royal me semble bien trouvé.
Son sujet est conduit d'une belle manière ;
Et chaque acte en sa pièce est une pièce entière.
Je ne puis plus souffrir ce que les autres font.
— Il est vrai que Quinault est un esprit profond,
A repris certain fat, qu'à sa mine discrète
Et son maintien jaloux j'ai reconnu poète ;
Mais il en est pourtant qui le pourraient valoir.
— Ma foi, ce n'est pas vous qui nous le ferez voir,
A dit mon campagnard avec une voix claire,
Et déjà tout bouillant de vin et de colère.
— Peut-être, a dit l'auteur pâlissant de courroux ;
Mais vous, pour en parler, vous y connaissez- [vous ?
— Mieux que vous mille fois ! dit le noble en [furie.
— Vous ? Mon Dieu ! mêlez-vous de boire, je vous [prie,
A l'auteur sur-le-champ aigrement reparti.
— Je suis donc un sot, moi ? vous en avez menti ! »
Reprend le campagnard ; et, sans plus de langage,
Lui jette pour défi son assiette au visage.
L'autre esquive le coup ; et l'assiette, volant,
S'en va frapper le mur et revient en roulant.
A cet affront l'auteur, se levant de la table,
Lance à mon campagnard un regard effroyable ;
Et, chacun vainement se ruant entre deux,
Nos braves s'accrochant se prennent aux cheveux.
Aussitôt sous leurs pieds les tables renversées
Font voir un long débris de bouteilles cassées.
En vain à lever tous les valets sont fort prompts,
Et les ruisseaux de vin coulent aux environs.
Enfin, pour arrêter cette lutte barbare,
De nouveau l'on s'efforce, on crie, on les sépare ;
Et, leur première ardeur passant en un moment,
On a parlé de paix et d'accommodement.
Mais, tandis qu'à l'envi tout le monde y conspire,
J'ai gagné doucement la porte sans rien dire,
Avec un bon serment que, si pour l'avenir
En pareille cohue on me peut retenir,
Je consens de bon cœur, pour punir ma folie,
Que tous les vins pour moi deviennent vins de [Brie,
Qu'à Paris le gibier manque tous les hivers,
Et qu'à peine au mois d'août l'on mange des pois [verts.

BOILEAU.

LECTURES DU SAMEDI

Notre prochaine *Lecture du Samedi* sera consacrée à une magnifique page de

VICTOR HUGO

pour laquelle nous avons demandé des dessins à notre excellent collaborateur Hérouard, qui vient d'interpréter si habilement le *Repas ridicule*, de Boileau.

Viendront ensuite des morceaux choisis de George Sand, Alfred de Musset, Alexandre Dumas, et de tous nos grands écrivains contemporains.



Violette ne l'écoutait pas.

— J'ai votre affaire! cria-t-elle à Marc. Le petit Kléber vient de se démettre le pied; impossible qu'il se place dans la « pyramide humaine » et c'est un de nos plus jolis numéros. Le patron est furieux. Vous pourriez vous présenter pour remplacer Kléber!

— Mais je ne saurais pas? objecta Marc désolé.

— Oh! ce n'est pas difficile. Avez-vous déjà fait de la gymnastique?

— Un peu.

— Eh bien, ça ira. Kléber se tenait sur un des côtés; c'est la place la moins dangereuse.

— Vous avez de la chance, hé, jeune homme! intervint Marius. Voilà l'engagement qui vient à vous tout seul.

— Oh! ce n'est pas encore fait, dit Violette. Si vous vouliez bien vous en occuper, monsieur Marius? Il ne faudrait pas avoir l'air de rien savoir... Tâchez de parler au patron...

— Ça suffit, dit Marius avec un geste plein de noblesse. J'ai compris, je vais arranger les choses, comptez sur moi.

Et Marius se tira, en effet, pour sa plus grande gloire, de son ambassade. Le soir même Marc, presenté à « M. Cléophas » par Marius, couchait dans une roulotte de cirque ambulant. Le fils adoptif de Mme Rouvière était devenu saltimbanque.

Les débuts furent assez durs. Le « patron », après avoir fait exécuter quelques exercices à Marc, l'avait trouvé souple et leste.

Mais tante Dorothée, qui traitait tous les forains de fainéants, eût été bien étonnée de savoir quelle somme de travail son neveu devait fournir par jour. Les répétitions, les représentations et, dans l'intervalle, les leçons qu'ils sont obligés de prendre pour satisfaire aux règlements laissaient peu de loisir aux enfants de la troupe, et on ne flânait pas souvent. Mais la présence de Violette et surtout l'espoir de retrouver Jean à Lille soutenaient le courage de Marc, parfois prêt à faiblir.

La foire aux pains d'épice dure un mois. On avait encore une dizaine de jours à rester à Paris. Le temps semblait long à Marc qui aurait voulu marcher sur Lille immédiatement; mais Violette lui représentait avec raison que le cirque Moncatelli, où se trouvait l'enfant dont Donato leur avait parlé, ne serait pas là-bas non plus avant l'ouverture de la foire.

Enfin, le jour du départ arriva. La ménagerie Kowalsky était partie la veille; elle aussi se rendait à Lille, en faisant un crochet vers la Normandie.

Quant au cirque Cléophas, il remontait


LA PYRAMIDE HUMAINE.

1. Voir les nos 262 et suivants du *Petit Français Illustré*



L'ÉCOLE FORAINE SUR LA ROUTE.

directement vers le Nord en passant par Amiens et Douai.

Marc avait été très soulagé d'apprendre qu'on ne s'arrêterait pas à Albert; la proximité relative de Vignereux en aurait rendu le séjour dangereux.

Les deux enfants avaient fait leurs adieux à Marius. Son théâtre n'allait jamais en province. Il faisait la banlieue de Paris et l'étranger: la Belgique et l'Angleterre. Il embrassa cordialement ses petits amis. Depuis quelques semaines, il avait gagné toute leur confiance et Marc lui avait raconté toute l'histoire de Jean et son espoir de le retrouver en courant les foires.

Le bon clown avait souhaité bonne chance au petit garçon.

— Si jamais vous avez besoin de moi, ajouta-t-il, écrivez-moi, 10, rue des Abbesses, à Paris. J'ai là un cousin qui s'occupe de ma correspondance pendant l'hiver et le printemps. L'été, c'est autre chose; je suis en Angleterre; il faudrait m'envoyer le poulet chez mister Goldfish, Paradiserow, à Southwark.

Marc inscrivit soigneusement les deux adresses.

Pendant les longues étapes des voitures à travers les grandes routes, les enfants jouissaient de quelque liberté. On ne « répétait » guère plus d'une heure par jour. Le pitre Kléber, qui était l'érudit de la troupe, faisait volontiers le maître d'école. Du premier coup, Marc avait été placé en tête de la classe. C'était un curieux spectacle que celui de ces cinq ou six enfants, assis sur le bord des talus pendant que les chevaux mangeaient, qui écoutaient les leçons du professeur en larges culottes et dont la figure grimée se revêtait d'une gravité inaccoutumée. Mais le jeune auditoire n'était pas toujours très attentif; la nature reprenait le dessus, et un jour même, Bob, le jeune désossé, ne pouvant résister à l'envie de faire une culbute, écrivit la solution d'un problème sur la semelle de son soulier qu'il mit sous les yeux de Kléber en marchant sur les mains.

Marc s'habituait à ses nouveaux compagnons. Son affection pour Violette augmentait chaque jour et il se promettait bien de dire à Jean, quand il serait retrouvé, quelle part active la petite fille avait prise aux recherches.

Un jeudi après-midi, on arriva à Lille. Marc s'échappa pour aller inspecter le champ de foire et découvrir le cirque Moncatelli. Il rencontra Donato.

— Je vous attendais bien impatiemment, dit celui-ci. Nous sommes arrivés hier matin, mais Moncatelli n'est pas encore là.

Ce fut une grosse déception pour Marc; mais il ne fallait pas encore désespérer; la foire n'ouvrait que le dimanche et on était seulement au jeudi.

Les enfants convinrent de se revoir le vendredi. La ménagerie était située à l'autre extrémité du champ de foire et Donato répétait de nouveaux exercices.

Le lendemain, Marc arriva tout anxieux au

rendez-vous. Donato regardait monter un manège de bicyclettes.

En apercevant Marc, il approcha.

— Je n'ai rien de bon à vous apprendre, dit-il en secouant la tête. J'ai vu ce matin le directeur des Montagnes-Russes; il m'a dit que le cirque Moncatelli ne viendrait pas à Lille cette année. Il est resté du côté de Chartres, car il doit aller à Nantes pendant tout le mois de juillet; on va élever une statue là-bas, il y aura des fêtes magnifiques et il y a beaucoup de forains qui vont s'y rendre.

Marc effondré n'entendait pas. Il n'avait plus qu'une pensée: Jean ne viendrait pas à Lille! il ne reverrait pas Jean!

Sans songer à remercier Donato de ses explications, Marc rejoignit Violette qui attachait ses cheveux noirs avec un ruban rouge qu'une écuyère lui avait donné.

— Oh! gémit le petit garçon, Jean n'est pas ici, il est à Chartres et il va à Nantes.

Violette eut quelque peine à comprendre, Marc parlait en phrases entrecoupées et il éclata en sanglots.

Son énergie d'enfant était à bout et son brave petit cœur finissait par faillir.

Il ne mangea pas.

— Vas-tu pas être malade, le nouveau? lui demanda le pitre Kléber qui s'était pris d'affection pour ce garçonnet facile et doux, dont les façons tranchaient avec les habituelles manières des enfants de la balle.

Violette se désespérait du chagrin de Marc. Tout à coup, celui-ci essuya ses yeux.

— Je ne peux plus y tenir, dit-il, je vais m'en aller à Chartres. Il faut que je retrouve Jean. J'ai encore de l'argent, je ne suis pas embarrassé.

— Oh! dit Violette frappée au cœur, tu vas me quitter?

— J'en aurai beaucoup de peine, mais je cherche Jean, il faut que j'aille où il est.

— Si j'allais avec toi? dit tout à coup Violette; personne au monde ne m'aime que toi, je ne veux pas te quitter.

— Je serais bien heureux, dit Marc, mais comment vivrons-nous? Je n'ai plus beaucoup d'argent, il faudra marcher, tu seras fatiguée.

— N'importe. Je ne suis pas si bien ici, tu as pu en juger. Je vais avec toi et je ne coûterai rien; je danserai et je gagnerai des sous.

— Oh! dit Marc, nous n'en sommes pas là: nous mangerons mal, c'est vrai, mais enfin, on va encore loin avec trois pièces de vingt francs.

— Quand partirons-nous?

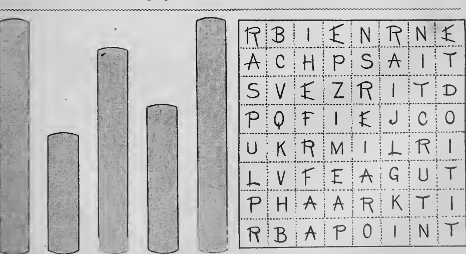
— Ce soir.

— Il faut le dire à Donato.

— Oui, il est honnête, il ne nous vendra pas.

En effet, Donato mis au courant jura le secret à ses amis. Les petits fugitifs avaient l'intention de gagner Paris en chemin de fer. Suivant le conseil de Donato, Marc s'échappa dans la journée pour aller à la gare chercher deux billets. De la sorte, le soir, ils pourraient directement gagner le quai de départ sans qu'on les remarquât, et leur piste serait moins facile à suivre s'ils étaient inquiétés dans leur fuite.

(A suivre.) CLAUDE SAINT-JAN.



Découpez, afin de ne pas détruire votre exemplaire, des bandes de papier de mêmes dimensions que celles ci-dessus. Puis disposez ces bandes sur le tableau de droite, de telle façon qu'elles laissent apparaître les lettres formant un proverbe bien connu.

(Voir la solution page 94.)

LA PIÈCE FAUSSE

Un brave ouvrier, qui revenait de son chantier avec ses instruments de travail, acheta un soir dans un débit pour vingt sous de tabac. Il donna au marchand la seule pièce qu'il eût sur lui, qui valait deux francs : celui-ci lui en rendit une autre, qu'il mit négligemment dans son gousset, sans vérifier si elle était bien en argent.

Un peu plus loin, il entra chez un boulanger et demanda un gros pain. On lui en présenta un, et il tira de son gousset sa nouvelle pièce.

— Hé! dites donc, elle est fausse! lui déclara celui qui l'avait servi, en jetant un coup d'œil sur le petit rond de métal. C'est du plomb, cela!

Il regarda.

— C'est vrai! Ça doit être le marchand de tabac qui me l'a donnée.

— Allez voir! Moi, je ne puis pas vous la prendre.

Un peu confus, l'ouvrier se retira. Il commençait à être tard, et la pluie semblait devoir bientôt tomber, mais il revint pourtant sur ses pas et retourna au débit de tabac.

— Vous m'avez donné une pièce fausse! s'écria-t-il en entrant.

— Fallait la montrer tout de suite! répliqua le marchand. Je ne prétends pas que vous soyez un malhonnête homme, mais je ne vous connais pas, et alors...

— Il n'y a cependant que chez vous que j'ai acheté quelque chose.

— Ça se peut, mais je n'en sais rien!... Vous n'êtes pas un de mes clients habituels, vous comprenez bien que je n'ai aucune raison de vous croire, vous plutôt qu'un autre.

Le marchand était peut-être de mauvaise foi, mais l'ouvrier n'était pas à même d'en faire la preuve. Sans insister davantage, il quitta le débit.

La pluie se mit à tomber, et ses instruments de travail le gênaient. Impossible cependant de prendre le tramway! Pour n'avoir pas eu la précaution d'examiner la pièce qu'on lui remettait, il arriva chez lui fort tard, tout mouillé et sans le pain attendu.

Sa femme le gronda.

— Te voilà enfin! Qu'as-tu donc fait pour arriver si tard?... Tu sais bien que les petits sont pressés de manger.

— Ce n'est pas de ma faute! On m'a donné une pièce fausse. J'ai perdu du temps pour tâcher de ravoir mon argent, et j'ai dû ensuite revenir à pied...

— Que tu es nigaud de te laisser attraper comme cela!... Eh bien, et le pain? Je ne le vois pas.

— Je n'ai pas pu en acheter avec une pièce fausse...

— Ah! tu es malin, toi! Tu peux t'en vanter!... Et avec ce chien de temps, pas moyen d'aller en chercher... d'autant plus que le prochain boulanger est loin et qu'il fait nuit... Montre-moi ta pièce!

L'ouvrier tendit la pièce fausse à sa femme qui l'examina.

— C'est du plomb! s'exclama-t-elle... Ça ne se confond pourtant pas avec l'argent, le plomb!... Si tu crois qu'elle sera commode à faire passer!

— Jetons-la.

— Tu n'y songes pas?

— Ce serait honnête.

— Ce n'est pas avec cette honnêteté-là que l'on vit... Du moment qu'on nous l'a donnée à la place de l'argent que nous avions gagné, nous avons bien le droit de la rendre aux autres, je pense!

Ce raisonnement, que l'on est fréquemment porté à faire en pareilles circonstances, n'avait rien de consciencieux. L'ouvrier le sentait, mais il n'osa pas protester, et alla se changer sans répliquer.

Le lendemain, sa femme se disputa successivement avec un commis du Bon Marché, un charbonnier et un marchand de marrons, auxquels elle essaya de glisser la pièce fausse. Elle s'en débarrassa finalement en payant sa place dans un omnibus où tout le monde tirait son porte-monnaie et bousculait le conducteur en même temps.

Quand le conducteur versa sa recette au bureau de la Compagnie, le caissier l'interpella.

— Vous me donnez une pièce fausse!

— Vraiment?

— Est-ce la première fois que cela vous arrive?

— Je ne l'ai pas fait exprès... je l'avais reçue en paiement.

— Gardez-la pour vous! Et une autre fois, si on vous en passe une, ne me la montrez pas... Je n'ai pas besoin de votre plomb! Reprenez-la, et donnez-moi une pièce en argent de votre porte-monnaie à la place.

Sans plus de scrupules que la femme qui la lui avait remise, le conducteur, vexé, se promit de rendre la pièce fausse à ce monsieur qui s'appelle le public.

Quand il reprit son service le lendemain matin, il travailla à la faire accepter par un voyageur distrait. Après quelques tentatives sans succès auprès des personnes d'un âge respectable, il la glissa dans la main d'un petit garçon timide, à qui il rendait de la monnaie sur deux francs. L'enfant la tâta, l'examina, et la lui montra en indiquant du regard qu'il en préférerait une autre.

— Garde-la donc, va! Elle est bonne, dit le conducteur un peu rudement.

Le petit garçon n'osa pas répliquer ni s'adresser à un voisin pour faire constater qu'il était dans son droit en réclamant.

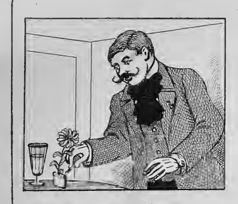
En quittant l'omnibus, il entra dans le magasin d'un épicier, où il devait acheter du café de la part de sa mère. Au moment de payer, il tendit la pièce fausse à la femme qui tenait le comptoir, d'un air très embarrassé.

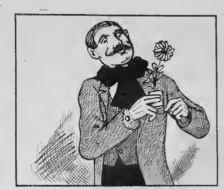
On lui reprit son paquet, on se moqua de lui, on le traita de « voleur! » et on le menaça d'aller chercher un sergent de ville. Il quitta le magasin en pleurant.

Sa mère, à qui il alla raconter son histoire, n'était pas toujours très tendre. Elle lui déclara qu'il était « un petit niais » et « que la pièce lui resterait pour compte, ce qui lui apprendrait à se montrer plus dégourdi ».

C'était sévère! Notre ami n'avait pas beaucoup d'argent de poche ; sa famille lui donnait dix sous le dimanche pour sa semaine, et encore cette somme était-elle diminuée lorsqu'il n'avait pas été bien sage. L'aventure lui était donc doublement désagréable.

L'IDÉE DE Mr DUCHIC





Vous vous demandez pourquoi M. Duchic a toujours une fleur si fraîche à sa boutonnière, c'est bien simple: sa fleur est dans un petit pot de métal ; il y a de la terre, s'il vous plait; il l'arrose, voyez!...

Puis il la place délicatement dans une petite poche spéciale; la tige de la fleur vient



ensuite se placer dans sa boutonnière qui s'ouvre sur le côté et se referme. C'est simple, vous voyez.

Et voilà pourquo M. Duchic peut exhiber aux yeux étonnés des gens non initiés à ses secrets d'élégance une fleur toujours belle, toujours fraîche du matin jusqu'au soir.

Pour le consoler, sa bonne, avec une amabilité peu scrupuleuse, lui offrit d'essayer « de la faire passer », et de lui en donner une autre à la place si elle réussissait. Il comprit qu'il ne serait pas honnête d'accepter, et refusa. Elle lui conseilla alors d'en faire cadeau à un pauvre, lui disant que « pour lui ça vaudrait toujours mieux que rien ».

L'idée était étrange, car ce n'est pas faire une charité que donner une pièce fausse. L'enfant la mit cependant à exécution. Il déposa le morceau de métal sans valeur dans la main d'un vieux mendiant.

Le vieillard commença par regarder la pièce avec éblouissement. Vingt sous ! C'était beaucoup pour lui. Et justement il n'avait presque rien reçu de la journée!... Mais bientôt sa joie se transforma en mécontentement. « Le petit coquin, pensa-t-il, il a voulu se moquer de moi! S'amuser aux dépens d'un pauvre, c'est pourtant bien mal!... »

Il eut envie de jeter la pièce dans un égout; mais, comme sa bourse était vide, il se proposa, pour le faire, d'attendre la générosité du public. Celle-ci ne venant pas, la faim aidant, il entra résolument chez un charcutier, et demanda un pâté de vingt sous. On le lui remit, il déposa rapidement sa pièce fausse sur le comptoir, et sortit à la hâte, en se disant « qu'il ne faisait tort qu'à quelqu'un de beaucoup plus riche que lui ».

Le charcutier n'entendit pas de cette oreille-là: à peine eut-il examiné le rond de métal qu'il s'élança dehors en criant: «Au voleur! ». Devant les passants qui s'arrêtaient, il empoigna le mendiant et lui déclara qu'il allait le conduire chez le commissaire.

Le pauvre vieux fut terrifié par cette perspective.

— J'ai faim, protesta-t-il... Je ne l'ai pas fait exprès...

— Vous saviez qu'elle était fausse ?

— On me l'a donnée, je ne l'ai pas fabriquée moi-même... Je ne suis pas coupable!

Les passants se mettaient à faire cercle. Quelques-uns riaient bêtement, d'autres regardaient avec curiosité, d'autres enfin s'exclamaient.

— C'est de la mauvaise espèce, ça! disait une grosse femme. Ça n'a pas assez travaillé, ça n'a pas su économiser, et ça vole dans sa vieillesse.

Fort heureusement, il se trouvait là un monsieur très distingué, qui fit preuve de bon sens.

Il tira un franc de sa poche et le remit au charcutier.

— Lâchez cet homme! ordonna-t-il. Je paie à sa place... Donnez-moi la pièce fausse : j'en débarrasserai la circulation.

Le charcutier obéit et se retira.

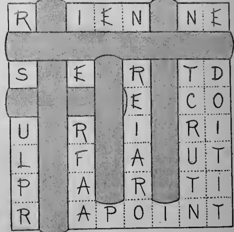
— Vous, dit-il au vieillard, vous avez eu tort de vouloir payer avec ce morceau de plomb; mais vous avez été suffisamment puni par cette petite histoire. Gardez le pâté. »

De retour chez lui, le monsieur appela ses enfants.

— Mes chéris, leur dit-il, voici une pièce fausse que j'ai prise volontairement, pour qu'elle ne reste pas entre les mains du public. Nous allons la détruire. Il est toujours permis de refuser une pièce fausse au moment où on vous la donne, et je vous conseille de bien regarder l'argent que l'on vous remet. Quand toutefois vous en possédez une, même si ce n'est pas de votre faute, ne la donnez pas à un pauvre, ne la remettez pas à une quête, ne cherchez pas à payer un fournisseur avec, et félicitez-vous de pouvoir en débarrasser la société. Une pièce fausse qui circule pousse les gens à la malhonnêteté, amène des querelles et occasionne de grands désagréments à ceux dont la bourse n'est pas bien garnie. C'est voler l'Etat que d'en fabriquer, et c'est accomplir une mauvaise action que de s'en servir.

SOLANGE PELLAT.

Solution de la page 91.



Les bandes de papier, disposées sur le tableau garni de lettres, laissent apparaître le proverbe si connu :

Rien ne sert de courir, il faut partir à point.



VARIÉTÉS

Méfiez-vous de l'eau de source. — « L'eau est-elle bonne chez vous? — Je crois bien, c'est de l'eau de source. » Combien de fois n'avez-vous pas entendu cette demande et cette réponse ! Il faut en rabattre, paraît-il, de la sécurité que semblait inspirer jusqu'ici l'eau de source. La revue *La Quinzaine* nous fait connaître, sur ce sujet, l'opinion de M. le professeur Courmont, de Lyon, et cette opinion n'est rien moins que rassurante.

D'après ce savant, peu de sources sont bonnes, et ce sont uniquement les petites sources. Quand il s'agit d'alimenter une ville, on appelle source un véritable cours d'eau capté à son origine apparente. Or, une source assez considérable pour suffire à une ville, même peu importante, n'est en réalité qu'une réunion de ruisseaux, plus ou moins souterrains, communiquant en tout cas presque toujours largement avec la surface du sol avant d'être canalisés et protégés, et leur contamination est inévitable. C'est pourquoi, a dit le professeur Courmont, il serait bon de stériliser l'eau à l'arrivée.

—

Fantaisies de milliardaire. — Un de nos confrères raconte que dernièrement, à Philadelphie, une vingtaine de membres des plus riches familles de la ville ont eu la singulière idée de donner un « dîner rustique ».

Ils avaient loué dans un hôtel une grande salle et l'avaient transformée en champ de blé. A l'entrée de ce champ de blé, des poules étaient posées sur des perchoirs ou picoraient sur le sol. Quant aux invités, habillés en garçons de ferme, ils étaient munis de fourches, de râteaux et de bêches, dont ils se servaient pour manger, en guise de fourchettes et de couteaux. Pour boire, ils allaient à un pressoir à cidre installé dans un coin de la salle et puisaient à même.

Et voilà! Ces fantaisies de milliardaires prêteraient à plus d'une observation philosophique dont nous nous abstiendrons sagement. Tout au plus ferons-nous observer qu'il ne devait pas être très commode de manger avec des fourches et des bêches, si ces instruments agricoles étaient de grandeur nature.

—

Une histoire macabre. — Elle est macabre, assurément, cette histoire, mais elle finit bien. Écoutez plutôt; le fait est arrivé récemment.

Une vieille et riche fermière venait de mourir, et l'on avait laissé auprès du lit de la décédée la garde-malade. Cette dernière, fatiguée d'avoir veillé toute la nuit, se fit servir un bol de bouillon qu'elle déposa sur la table de nuit, le trouvant trop chaud, puis elle alla respirer l'air du jardin. Or, à son retour, grande fut sa stupéfaction en apercevant la morte en personne qui savourait tranquillement la tasse de bouillon, en se plaignant toutefois qu'il ne fût pas assez salé.

La garde-malade tomba malade. L'ex-morte eut un accès de bonne humeur. Quant au médecin qui avait un peu trop hâtivement déclaré le décès, il jura de ne plus recommencer.

—

Un hôtel original. — Sur la route qui mène de Santa-Cruz à San-José, en Californie, le pays le plus riche du monde en arbres géants, un industriel a eu l'idée d'établir un hôtel et toutes ses dépendances dans un groupe d'énormes troncs plus que centenaires. L'un de ces troncs est affecté au salon de réception, assez beau du reste, puisqu'il a une circonférence de 60 pieds; un autre l'est à la salle à manger, d'autres aux appartements. L'hôtelier en question s'est dit qu'il évitait ainsi des frais de construction, et les Américains ne seraient plus les Yankees si cet hôtel vraiment forestier ne jouissait pas de quelque succès.

—

Une bonne recommandation. — Un domestique se présente dans une maison pour offrir ses services.

— Avez-vous de bons antécédents? lui demande-t-on.

— Certainement, monsieur ; dans toutes les maisons où j'ai passé, on a été si content de mes services que l'on m'a toujours remercié dès les premiers jours.

RÉPONSES A CHERCHER

Question littéraire. — Quel est l'auteur de ces deux vers ridicules. si souvent cités, et dans quelle tragédie se trouvent-ils?

Voici donc ce poignard qui du sang de son maître
S'est souillé lâchement... Il en rougit, le traître!

—

Problème pointé. — Reconstituer la phrase suivante en remplaçant les points par des consonnes.

L'a.i-.e-.ou.-.e-.o..e-.'e..-.'a.i-.e-.e..o..e.

RÉPONSES AUX QUESTIONS DU N° 268

I

Montre.

II

P L A T A N E
L E V U R E
A V A R E
T U R C
A R E
N E
E

Sceaux. — Imprimerie Charaire

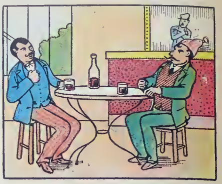
Le Gérant: Henri BOURRELIER.

LA NAIVETÉ DE GROSPIERRE



Groepterre aime parler de sa force prodigieuse. Au cabaret, il s'efforce d'émerveiller le fermier Graindorge qui fait l'étonné, maia qui se propose de lui jouer un bon tour.

— Je veux bien reconnaître que tu ea plus fort qu'Hercule lui-mém , lui répond Graindorge ; mais il faudrait que ta force me fût prouvée...



« Tiens, par exemple, es-tu capable d'abattre un chêne, nn grand chêne ?

— Un chêue ? Oh ! là la... dix chênes, vingt chênes, cent chênee...

— Eh bien, si tu faia ça, toue mes complimente, mon cher. Je veux voir ta force, viens avec moi



Graindorge emmena donc Grospierre dans aa propriété.

— Tiena, lui dit-il, voici l'arbre ; c'eat un gaillard, hein ! qu'en dis-tu ?

Grospierre, pour toute réponae, enlève aon paletot...



... Et, hardi ! je te cogne, je te cogne. Il geint comme un mitron et sue comme une gouttière ; mais l'orgueil le soutient. L'arbre eat entamé, frémit, oacille et... tombe.



— Bravo ! Grospierre, je ne peux paenier ta force à préeent, s'écrie Graindorge ; mais, tu sais, tu m'ae rendu tout de même un fier service : je voulaia abattre ce chêne moi-même ou payer nn bûcheron pour cela ; ma foi, c'était ou trop dur pour mes bras ou trop cher pour ma boursa ; je te remercie d'avoir fait cette besogne pour rien. Merci, mon vieux !



Grospierre fut navré de cette piteuse aventure. Lui qui croyait en retirer beaucoup d'honneur n'en retira qu'un énorme succès d'hilarité dans tout le village. Soyez certaine qu'il ne se vantera plus.

17e Année. — N° 270. 10 centimes. 28 Janvier 1905.

LE
Petit Français illustré

JOURNAL DES ÉCOLIERS ET DES ÉCOLIÈRES

FRANCE : UN AN, 6 FRANCS (du 1er de chaque mois) | *Librairie Armand Colin* Paris, 5, rue de Mézières | UNION POSTALE : UN AN, 7 FRANCS (Paraît chaque Samedi)



SCÈNES HISTORIQUES.
Les bourgeois de Calais apportant les clefs de la ville au roi d'Angleterre.

SCÈNES ET ÉPISODES DE L'HISTOIRE NATIONALE[1]

LES BOURGEOIS DE CALAIS

Le dévouement que montrèrent en 1346 six bourgeois de Calais venant se mettre à la merci du vainqueur pour sauver leurs compatriotes est une des pages les plus nobles et les plus glorieuses de l'Histoire de France.

C'est pendant la guerre de Cent Ans, quelques jours après la bataille de Crécy, que commença le siège de Calais par le roi d'Angleterre Edouard III. Il dura onze mois, du 3 septembre 1346 au 3 août 1347. Le gouverneur de la ville, Jean de Vienne, vaillamment secondé par la garnison et par les habitants, tint bon jusqu'à ce que les vivres fussent complètement épuisés. Il fallut enfin capituler, et c'est alors que se passa le haut fait que rappelle notre gravure de première page.

La garnison et les habitants devaient avoir la vie sauve, mais à condition que six des notables de la ville vinssent en chemise, tête et pieds nus, la corde au cou, apporter au vainqueur les clefs de la ville, après quoi ils seraient mis à mort. Telles étaient les conditions imposées par le roi d'Angleterre, et que Jean de Vienne était chargé de transmettre à ses compatriotes.

Ecoutons ici M. Seignobos:

« Quand l'assemblée fut réunie, Jean fit connaître les conditions imposées par le vainqueur. Aussitôt tous se mirent à pousser des cris et à pleurer amèrement. Mais il ne restait d'autre parti que de mourir de faim ou de se soumettre.

Alors, un des plus riches bourgeois, Eustache de Saint-Pierre, âgé d'une soixantaine d'années, se lève et dit :

— Ce serait grande pitié de laisser mourir ce peuple par la famine quand on peut y trouver remède. J'espère avoir la grâce et le pardon de Notre-Seigneur, si je meurs pour sauver ce peuple. Et je veux être le premier à le faire. Je m'en irai en chemise, nu-tête et nu-pieds, et la hart au col, me mettre à la merci du roi d'Angleterre.

Plusieurs des assistants, hommes et femmes, émus de reconnaissance et de pitié, viennent se jeter en pleurant aux pieds d'Eustache. Un de ses cousins, Jean d'Acre, notable bourgeois et père de deux belles demoiselles, se lève à son tour et déclare qu'il se dévoue aussi.

Un autre de leurs parents, Jacques de Wissant, également un riche bourgeois, dit qu'il accompagnait ses deux cousins. Son frère Pierre l'imite. Deux autres notables, dont on n'a pas conservé les noms, se joignent à la troupe.

Les six bourgeois se déshabillent dans le hall en présence du peuple, ne gardant que leur chemise et leurs braies; ils se mettent une corde au cou et se font donner les clefs de la ville et du château ; chacun en prend une poignée.

Le roi Edouard, au camp de Villeneuve, était dans sa chambre, ayant près de lui une nombreuse compagnie de comtes et de chevaliers. On vient lui dire que les bourgeois de Calais arrivent. Il sort pour voir le cortège, tous les autres le suivent. Les six bourgeois se mettent à genoux devant le roi et joignent les mains. Puis l'un d'eux dit :

— Monseigneur, nous voici six anciens bourgeois de Calais et gros marchands, nous vous apportons les clefs de la ville et du château et nous nous mettons en votre pure volonté pour sauver le demeurant du peuple de Calais. Veuillez avoir pitié de nous.

Les assistants, saisis de compassion, ne peuvent retenir leurs larmes. Mais Edouard regarde les bourgeois d'un air irrité, car il haïssait fort les gens de Calais. Un moment il garde le silence; puis, quand il se met à parler, c'est pour commander qu'on leur coupe aussitôt la tête. Les assistants le supplient d'épargner ces malheureux. Le roi refuse. La reine alors se jette à ses genoux. Le roi hésite, regarde sa femme un moment et finit par s'attendrir.

— Ah ! madame, j'aimerais mieux que vous fussiez ailleurs. Mais vous me priez de telle sorte que je ne vous ose refuser. Je vous les donne, faites-en ce qu'il vous plaira.

— Monseigneur, grand merci ! répond la reine.

Elle se lève, fait lever les six bourgeois, leur enlève la corde du cou et les amène dans son logis. Elle les fait habiller, leur fait donner à manger, et les fait conduire ensuite au camp anglais, en leur remettant à chacun un peu d'argent. »

1. *Scènes et Épisodes de l'histoire nationale*, par Charles Seignobos, illustré de 60 grandes compositions exécutées par les artistes les plus réputés. (In-4°, broché, 40 francs ; cartonné, 50 francs. Librairie Armand Colin.)



CHAPITRE X

Marc et Violette arrivèrent à Paris à cinq heures du matin.

Marc avait acheté un indicateur général des chemins de fer et il avait vu que la ligne de Chartres partait de la gare Saint-Lazare.

— Il faut nous dépêcher d'arriver, dit-il à Violette, avant que Moncatelli ne soit en route pour Nantes.

Et, comme leur voyage de Lille à Paris décompté il lui restait trente-cinq francs, Marc en conclut qu'ils pouvaient encore se payer le chemin de fer jusqu'à Chartres.

— Après, pensait-il, si je n'ai plus d'argent, ça ne fera rien, Mme Rouvière en enverra à Jean.

Ils allèrent à pied de la gare du Nord à la gare Saint-Lazare. A cette heure matinale, les rues étaient désertes et les magasins fermés. Des balayeuses descendaient en escouades et, armés d'un crochet, des chiffonniers fouillaient dans les boîtes déposées sur les trottoirs. Violette, qui n'était jamais venue dans ces quartiers, aurait volontiers flâné. L'église Saint-Vincent-de-Paul et la Trinité la remplirent d'admiration; mais Marc hâtait le pas, ne voulant pas manquer le premier train qui partait pour Chartres à 7 h. 25, disait son indicateur. Un homme d'équipe de la gare du Nord avait eu l'obligeance de lui écrire son itinéraire et il cherchait attentivement sur les plaques émaillées les noms de rue marquées sur son papier.

— C'est tout droit, avait dit l'homme. Faites attention seulement de ne pas enfiler la rue La Fayette au lieu de prendre la rue de Châteaudun. Marchez sans crainte jusqu'au *Petit Journal;* après, continuez à droite et ça ira tout seul.

1. Voir les nos 262 et suivants du *Petit Français Illustré.*

Et sans difficulté, nos deux amis étaient arrivés à la gare Saint-Lazare.

Marc se renseigna.

— Des billets pour Chartres?

— Aux lignes de Bretagne!

Et le petit garçon, qui prenait de l'assurance, demanda deux troisièmes.

— Il nous reste encore beaucoup d'argent, dit-il en rejoignant Violette restée sur un banc. Achetons des petits pains; j'ai vu un boulanger tout près.

Ils y coururent, Marc acheta même deux tablettes de chocolat.

— Ça te fera du bien, dit-il à Violette qui protestait contre cette prodigalité; tu es toute pâle.

De Paris à Chartres, le trajet n'est guère que de deux heures, et les deux enfants furent tout étonnés d'entendre crier :

— Chartres!



DES CHIFFONNIERS FOUILLAIENT DANS LES BOITES ..



DEVANT LE CIRQUE.

— Avons-nous bien entendu? demanda Violette.

— Attends, je vais descendre.

Un employé passait.

— Chartres, monsieur, s'il vous plaît?

— C'est ici. Vous êtes seuls?

— Oui.

— Vos billets?

— Les voici.

— C'est bien, on les prendra à la sortie. A droite et dans le fond.

Quelques instants plus tard, les deux amis se trouvaient dans la large avenue qui mène de la gare à la Grand'Place. Celle-ci était déserte; aucune baraque ne s'élevait, qui pût faire supposer qu'une foire commençât ou finît.

— C'est un bel emplacement, dit Violette, mais ça n'est pas là qu'il y a la fête. Il faut demander à quelqu'un.

De rares passants traversaient la place. Des bonnes en tablier blanc, avec des paniers au bras, descendaient vers la ville; des soldats flânaient, et des enfants, des fillettes surtout, un carton à la main, marchaient d'un pas pressé.

— Je ne sais pas à qui demander? avoua Marc.

Violette eut une idée.

— Entrons dans une boutique, chez un boulanger, par exemple; tu achèteras un pain, et ce sera plus facile de nous renseigner.

Marc approuva.

Ils eurent vite fait de trouver une boulangerie.

— Où se tient la foire, madame? demanda poliment Violette pendant que Marc donnait ses deux sous.

— Sur cette place.

— Mais il n'y a pas de boutiques? objecta timidement Violette.

— Pas en ce moment, bien sûr. C'est en septembre, la foire de Chartres.

— Mais alors?... fit Violette désorientée. Pourtant, on nous avait dit... on nous avait parlé d'un cirque qui était à Chartres.

— Des cirques? Oh! dame, ça, il en passe parfois.

— Savez-vous s'il y en a un ici en ce moment?

— Ma foi, je n'en sais rien. Peut-être à la Ville-Basse!

Et la boulangère, trouvant sans doute que ces deux modestes clients abusaient de sa complaisance, fit demi-tour vers son arrière-boutique.

Violette et Marc se mirent à errer par les rues, cherchant des places ou des carrefours où un cirque aurait pu se montrer. Nulle part ils n'aperçurent de théâtre ambulant.

— La boulangère avait parlé de la Basse-Ville, dit Marc. Où est-ce, la Basse-Ville?

Il se décida à aborder un garçon qui fumait sur le seuil d'une boutique de coiffeur et lui posa sa question :

— La Basse-Ville? dit le perruquier, vous y êtes justement.

— Savez-vous s'il y a un cirque?

— Un cirque?

— Oui, un cirque de passage.

— Non, il n'y en a pas. Il en est passé un, il y a une quinzaine. Tenez, on voit encore une affiche d'ici.

Il désigna une feuille jaune qui tenait la plus grande partie d'un mur voisin.

Les enfants traversèrent vivement la rue et purent lire ces mots écrits en lettres rouges tranchant sur le jaune du papier : « Cirque Moncatelli. Représentation extraordinaire. » Etc., etc.

— Nous sommes arrivés trop tard, dit Violette, ils sont repartis. Quel malheur!

Mais, cette fois, Marc n'était pas démonté.

— Ils sont passés il y a quinze jours, ils ne

sont pas très loin, nous les rattraperons. Il faut savoir où ils sont allés...

Ils revinrent auprès du garçon coiffeur qui fumait toujours.

— Vous ne savez pas dans quelle ville le cirque est allé en sortant d'ici? demanda Marc, reprenant sans préambule la conversation interrompue.

— Je vous avoue que...

Et le figaro eut un geste signifiant qu'il avait bien d'autres préoccupations.

— Comment le savoir? insista Marc.

— C'est difficile. Ces gens-là, ça va, ça vient, ça n'a pas de règle.

Marc s'éloigna, suivi de Violette.

— Il faut aller à Nantes, déclara-t-il. Là, nous les retrouverons sûrement puisqu'ils y passent tout le mois de juillet.

— C'est bien loin le mois de juillet! soupira Violette; nous ne sommes qu'au 25 mai.

— Mais il nous faudra du temps pour arriver jusqu'à Nantes : ce n'est pas tout près et nous ne pourrons plus aller en chemin de fer; je n'ai plus assez d'argent.

— Oh ! ça ne fait rien, dit Violette qui avait repris toute son assurance; nous en gagnerons.

— Et puis, nous ne mangerons pas beaucoup!

— Et pour dormir, nous coucherons dans les champs, dans les foins, à la belle étoile!... Il fait chaud!

— Nous cueillerons des fruits dans les bois.

Et les deux enfants, qui ne voyaient plus au monde en ce moment que l'existence champêtre et imprévue qui s'ouvrait devant eux, s'embrassèrent de plaisir.

CHAPITRE XI

Nos amis avaient quitté Chartres depuis trois jours. En garçon avisé, Marc avait acheté une carte de cycliste sur laquelle ils suivraient leur itinéraire. Ils devaient d'abord marcher sur le Mans.

Ils avaient fait une assez forte brèche à leur bourse. Violette avait quitté Lille avec des petits souliers qui auraient vite été hors d'usage par la marche. Elle avait proposé d'aller pieds nus, mais Marc n'avait pas accepté et il lui avait acheté à Chartres une paire de bottines noires qui ravissait la petite fille, habituée, la pauvrette, à mettre toujours de vieilles chaussures trop larges et éculées, quand elle n'était pas en représentation.

Les bois ne manquent pas dans la jolie campagne chartraine et les deux enfants constatèrent que les fraises sauvages étaient dans leur plein épanouissement.



MARC VOULUT SE METTRE A LA POURSUITE DU VOLEUR.

Ils en mangèrent d'abord abondamment, puis Violette proposa d'en cueillir pour en vendre. Ils étalèrent par terre un journal qui avait enveloppé leur pain. Le papier fut vite rempli.

Une maison entourée d'un jardinet tout fleuri de roses apparaissait sur la route. Violette y porta sa récolte parfumée et revint bientôt, triomphante, auprès de Marc.

— On m'a donné trois sous et ce vieux panier, dit-elle. Nous pourrons en cueillir beaucoup et gagner de l'argent.

Le lendemain de bonne heure, dans un bois où ils avaient couché, ils se remirent à leur cueillette.

— Oh! la belle place! s'écriait parfois Violette.

— Et là, donc!

Un bruit de branches cassées leur fit lever la tête. Un jeune garçon d'une quinzaine d'années sortait d'un fourré devant eux. Il les regarda quelques secondes, puis s'avança tout près.

— Il y en a *rudement* là, des fraises, dit-il. Ça vous amuse d'en cueillir?

— Ce n'est pas ennuyeux, répondit Violette qui se liait plus facilement que son camarade.

— Je trouve ça fatigant, moi, reprit le garçon.

Violette se mit à rire :

— Parce qu'il faut vous baisser et que vous êtes grand.

— Vous n'êtes pas du pays? continua le nouveau venu.

— Non, nous passons seulement.

— Avec des « rouleurs »?

Les petits voyageurs n'aimaient pas à s'étendre sur ce sujet.

— Voilà mon panier presque rempli, dit Violette.

— Finis-le, dit Marc; je vais chercher des feuilles que j'ai vues là-bas, pour couvrir les fraises.

Il s'éloigna.

Un cri de Violette le rappela bientôt précipitamment. Il trouva la petite fille en larmes

Déjà assez loin, le jeune garçon s'enfuyait en courant.

— Il a sauté tout d'un coup sur mon panier et il me l'a pris! raconta Violette en sanglotant; toutes nos belles fraises!

Marc voulait se mettre à la poursuite du voleur, mais celui-ci avait disparu.

— Quel vilain garçon! s'écria-t-il. Voler des enfants comme nous!

Violette pleurait toujours.

— Ne te désole pas, après tout, reprit Marc; nous en trouverons d'autres ce soir ou demain. Continuons notre route.

(A suivre.) CLAUDE SAINT-JAN.

LE MAROC ET SES HABITANTS

I. — ASPECT GÉNÉRAL DU MAROC

Le dernier traité franco-anglais, conclu le 8 avril dernier, reconnaît à la France le *droit de veiller à la tranquillité du Maroc et de lui prêter son assistance pour toutes les réformes administratives, économiques, financières et militaires dont il a besoin*. Autrement dit, après nous avoir fait longtemps au Maroc une opposition plus ou moins avouée, l'Angleterre reconnaît que la puissance qui possède l'Algérie est seule qualifiée pour faire sortir le Maroc de l'état d'anarchie dans lequel il se débat, et que seul le protectorat français — car il ne s'agit pas de conquérir le Maroc — peut donner à ce pays la tranquillité, la sécurité et la paix.

Au moment donc où la France, qui a déjà fait victorieusement ses preuves en Algérie et en Tunisie, va se mettre à la besogne et ouvrir à la civilisation ce bloc marocain si hostile à l'Européen, il est bon de savoir ce que vaut le Maroc et ce que sont ses habitants.

Lorsqu'on a quitté les côtes occidentales d'Algérie ou les côtes méridionales de l'Espagne, au bout de quelques heures on navigue en vue d'un littoral montagneux et sauvage, où nul abri n'a été ménagé pour les navires; aucun port où les bateaux puissent se réfugier en cas de tempête, aucun phare pour les guider pendant la nuit : c'est la rive la plus inhospitalière qui se puisse imaginer, habitée par des populations cruelles de pilleurs d'épaves qui considèrent comme un don de Dieu tout bateau qui vient échouer à la côte; c'est le Rif, une des régions les moins connues du Maroc.

Puis la côte méridionale de la Méditerranée se rapproche de plus en plus de la côte septentrionale : au détroit de Gibraltar, quinze kilomètres seulement séparent l'Afrique de l'Europe. Sur la rive marocaine s'élève *Tanger*, la *ville des chiens*, disent les musulmans fanatiques, parce que, depuis longtemps, les Européens y sont nombreux.

Sur le littoral de l'océan Atlantique, la côte est généralement basse, sablonneuse, souvent bordé d'écueils; les fleuves sont impénétrables à cause des barres dangereuses qui em-



LES GROTTES D'HERCULE.

pêchent les navires d'avancer. Il leur faut rester au large, exposés aux tempêtes, très redoutables dans ces parages : des barcasses, montées par des rameurs indigènes, viennent opérer le chargement ou le déchargement des marchandises. C'est ainsi que l'on communique avec les principaux ports de la côte occidentale, ouverts au commerce européen : Larache, Rabat, Casablanca, Mazagan, Safy, Mogador. Un seul port, celui d'Agadir, offre plus de sécurité : il pourrait devenir un des meilleurs, sinon le meilleur de cette côte; c'est le débouché naturel de la riche vallée du Sous, qui n'est qu'un immense verger regorgeant de toutes les richesses agricoles : mais ce port, jusqu'ici, est fermé aux Européens!

A l'intérieur, le Maroc est généralement montagneux, comme tous les pays du *Maghreb*[1]; mais, tandis qu'en Algérie les plus hauts sommets ne dépassent guère 2,300 mètres, les monts de 3,000 mètres ne sont pas rares, et quelques-uns atteignent 4,000 mètres, c'est-à-dire que des hauteurs comparables aux Pyrénées et même aux Alpes surgissent du sol marocain, non loin des plaines de sables du Sahara; et ce n'est pas un des moindres étonnements du voyageur que de voir étinceler, dans l'azur incomparable du ciel sous cette latitude, une ligne de sommets d'une blancheur immaculée.

Quant on vient du nord, des bords de la Méditerranée, on rencontre d'abord les *montagnes du Rif*, qui, sans dépasser une altitude de 1,920 mètres, sont cependant parmi les plus impénétrables du Maroc, tant à cause de la cruauté des habitants que de l'aspect dur, heurté, de ces chaînes tombant à pic dans la mer. Les Européens n'ont jamais fait qu'y poser le pied. Les Espagnols ont essayé maintes fois d'en faire la conquête; mais ils n'ont jamais pu agrandir la zone libre qui s'étend autour des deux ou trois forteresses qu'ils y ont élevées et dont ils ne peuvent sortir sans danger. Cette partie du Maroc est une des plus boisées : chênes-verts et chênes-lièges, cèdres, oliviers sauvages, lentisques, abondent. Quelques singes se jouent dans les branches, tandis que les fourrés recèlent de nombreux sangliers, des hyènes, quelques rares panthères et des centaines de renards et de chacals qui, le soir, viennent faire entendre un concert de glapissements autour des habitations.

Au sud du Rif, le Maroc est comme coupé d'est en ouest par la vallée de l'oued *Sebou*, le fleuve le plus important du Maroc, qui non seulement ne tarit jamais comme la plupart des fleuves algériens, mais encore serait même navigable sur une partie de son cours. Les plaines du *Gharb*, arrosées par le Sebou et ses affluents, comptent parmi les fertiles du Maroc. C'est sur un affluent du Sebou que se trouve *Fez*, la capitale actuelle du Maroc.

Les plaines occidentales du Maroc, comme celles du Gharb, constituent la partie vraiment riche de ce pays. Elles produisent les plus beaux blés durs. C'est un pays déboisé, où les arbres sont très rares, sauf au bord des cours d'eau; mais la terre, très fertile, retient l'eau de pluie : c'est un pays comparable, toutes proportions gardées, aux terres noires de la Russie centrale, un



PANTHÈRE D'AFRIQUE

1. Les Arabes désignent sous le nom de *Maghreb* ou *île de l'Occident*, l'Afrique Mineure, c'est-à-dire la Tunisie, l'Algérie et le Maroc, entourés de trois côtés par la mer, et au sud par cette autre mer... de sable et de pierres : le Sahara.



LE TIZY N'TELUET.

Cette chaîne commence au sud de Mogador; elle se fait remarquer par sa régularité majestueuse et son extrême aridité. Comme dans les Pyrénées, les cols sont rares et élevés : tel est ce *Tizi n'Teluet*, qui ouvre un passage vers le sud à 2,630 mètres d'altitude. En hiver, d'abondantes chutes de neige recouvrent le haut Atlas. Cette neige, qui ne fond jamais totalement, alimente en toute saison les fleuves marocains qui lui doivent la constance relative de leur débit. Alors qu'en Algérie les cours d'eau sont à sec, au cœur de l'été ceux du Maroc offrent à l'irrigation des ressources inépuisables : aussi toutes les gorges de l'Atlas sont-elles une suite ininterrompue de villages cachés dans un fouillis d'arbres fruitiers. Ce contraste entre l'extrême dénudation des montagnes et l'épaisse végétation des vallées est général au Maroc, et s'accentue de plus en plus à mesure qu'on s'avance vers le sud.

La chaîne de l'Atlas, si puissante à l'ouest et au centre, véritable barrière entre le Sahara et le Maroc, n'est plus à l'orient qu'une suite de chaînons plus ou moins disloqués qui laissent pénétrer facilement les souffles sahariens. Aussi le Maroc oriental, où coulent la *Moulouïa* et ses affluents, est presque un désert; c'est la suite naturelle des hauts plateaux de notre province d'Oran, c'est le domaine de la *gazelle* et de l'autruche, ce sont les terrains de parcours des grandes tribus nomades, qui y font paître leurs troupeaux de moutons, de chèvres et de chameaux.

Au sud-ouest, le Maroc est bordé par deux chaînes de montagnes bien moins élevées que l'Atlas, mais de plus en plus dénudées : l'*Anti-*



GAZELLE DORCAS.

des greniers à céréales du monde. Outre le blé et le maïs qui y viennent sans irrigation, le Maroc occidental produit encore l'orge, le lin, le chanvre, le safran, le tabac, le henné, etc.

Vers le sud et vers l'est, les plaines occidentales du Maroc, le *Gharb* et le *Houz*, se relèvent par gradins; les terrasses sont de plus en plus élevées, mais toujours déboisées; c'est un pays de pâturages excellents; outre les innombrables troupeaux de chèvres et de moutons, on y trouve une belle race de bœufs comparables à ceux de nos prairies normandes; c'est une exception dans le Maghreb, qui, en général, convient peu à l'élevage de la race bovine. Ces beaux bœufs sont exportés en quantité en Algérie et même à Marseille.

Les dernières terrasses s'appuient aux pentes septentrionales d'une puissante chaîne de montagnes : c'est le *moyen Atlas*, qui en plus d'un endroit atteint 3,000 mètres d'altitude. Très boisé sur le versant nord et dans les ravins profonds qui l'entaillent pour laisser passer les grands fleuves du Maroc, le *Sebou*, l'*Oum-er-Rbia* (la mère des pâturages) et le *Teusifh*, le moyen Atlas est au contraire dénudé sur le versant sud et est qui regarde le désert d'où n'arrivent jamais que des vents desséchants.

Vers le milieu, le moyen Atlas se soude à une chaîne parallèle, mais plus élevée encore : c'est le *haut Atlas*, dont quelques sommets atteignent et dépassent même 4,000 mètres.

Atlas qui atteint encore 1,200 à 1,500 mètres, et le *Bani* qui s'élève seulement de 200 à 250 mètres au-dessus du fossé saharien de l'oued Drâa. Au delà, c'est le désert dans toute son horreur.

Tel est, dans son ensemble, ce pays du Maroc, extrême occident du Maghreb, qui a sur l'Algérie et la Tunisie deux supériorités incontestables au point de vue agricole : de grandes plaines fertiles à l'ouest et un système montagneux puissant dont les neiges perpétuelles fournissent à la terre l'eau nécessaire pour la mettre en valeur.

E. Josset.

LES DEUX REPAS

Le financier Oscar Gérald et l'imprimeur Jacques Mathieu eurent un jour, chez un ami commun, une longue discussion.

Gérald, fier de sa fortune et des millions qui passaient chaque année dans les caisses de sa banque, prétendait qu'il fallait beaucoup d'or pour goûter convenablement les joies les plus ordinaires. Au contraire, Jacques Mathieu disait que les meilleurs plaisirs ne coûtent rien ou peu de chose.

— Je vais même plus loin, ajoutait-il. Si vous prodiguez l'argent pour acquérir des satisfactions matérielles ou morales, vous ne les apprécierez jamais autant que si vous les aviez achetées au prix de quelque peine. Cela se comprend aisément. L'homme de médiocre aisance qui veut se divertir ne peut se procurer que des plaisirs proportionnés à sa force et à ses appétits. L'homme très riche dépasse la mesure.

— Voyons, voyons, dit Oscar Gérald, donnez-nous un exemple.

— Les exemples, considérés isolément, ne prouvent pas grand'chose. Néanmoins je vous dirai qu'une de mes plus grandes joies est d'avoir bien réussi le tirage d'un livre. Quand j'ai pu, par le choix judicieux des caractères et du papier, la collaboration de bons ouvriers et le fonctionnement régulier des machines, faire ressortir, en des pages imprimées, les beautés d'un texte, je suis très content. C'est un plaisir qui ne coûte pas cher, avouez-le, et qui peut même rapporter. Mais, je le répète, mieux qu'un exemple, une bonne expérience, bien faite, éclaire les esprits. Maître Gérald, quels avantages directes retirez-vous de vos millions?

— Mais, en procédant par ordre de nécessité, la bonne nourriture, d'abord.

— Je vous arrête là. Faisons un pari. Invitez-moi un jour à votre table. Je vous inviterai ensuite à la mienne. Nous verrons ensuite lequel de nous a été le mieux traité par l'autre.

— Mais qui jugera?

— Nous-mêmes.

— On ne peut être à la fois juge et partie.

— Laissez faire. D'ailleurs, si l'expérience ne nous permet pas de conclure, nous n'aurons rien perdu. Et nous pourrons essayer autre chose. Cela va-t-il?

— Topez là.

Au jour dit, Mathieu se rendit chez le financier. On avait dressé la table dans une salle à manger luxueuse. Des vitraux décoraient les fenêtres. Des tapisseries anciennes, aux teintes assombries par le temps, couvraient les murs. Le dressoir, la table, les chaises, les panneaux, étaient en vieux chêne sculpté.

Sur la nappe et sur le chemin de table en point de Venise étaient disposés les cristaux de Baccarat, les porcelaines de Chine et de Sèvres, et les couverts d'argent et de vermeil.

Mathieu vanta le bon goût de cet arrangement et le financier se rengorgea. Cependant il ne put, en sa conscience, s'attribuer tout le mérite, car il savait mieux que personne que son intendant avait tout fait. Cet homme de confiance réglait même les achats de meubles et de propriétés, et s'en tirait fort bien, étant connaisseur en belles choses.

On commença par des hors-d'œuvre variés. Des anchois délicatement arrosés d'huile, des olives de Séville, du beurre normand, des saucissons d'Arles et de Lyon, des crevettes de l'Océan.

— Goûtez, dit le financier, cette fricassée de poulet. C'est un mets simple, mais qui demande beaucoup de soins. Mon cuisinier s'y connaît, je le crois. Il faut le voir choisir ses bêtes, parmi les plus belles qui nous viennent du Mans. Il les coupe, les met à tremper dans l'eau froide, pour blanchir la chair. Puis il confectionne une sauce claire, avec un peu de beurre et de farine, arrosés d'un consommé. Mais quel beurre il lui faut et quelle blanche farine! Il dose avec un soin jaloux le persil, les clous de girofle, les champignons et les tout petits oignons blancs. Des jaunes d'œufs, un jus de citron, complètent la sauce. Et voici le résultat. Je trouve seulement que ce maître de la cuisine épice un peu trop ses plats. Mais, bah! ce n'est rien quand on dispose d'un bon vin pour éteindre sa soif. Deux doigts de ce montrachet? Diable, n'y mettez pas d'eau, vous allez le gâter!

On servit des filets de sole à la mayonnaise,

des truites au court-bouillon. Puis des faisans rôtis, des gélinottes de Russie, des grives de Provence, l'aloyau d'un bœuf unique, lauréat d'un concours. Puis des entremets, des glaces, des desserts, des fruits exotiques venus des contrées tropicales et dont le financier lui-même ignorait les noms.

Très réservé d'abord, Jacques Mathieu s'excitait peu à peu. Il faut dire que les bons vins se succédaient et que les domestiques, debout derrière les convives, emplissaient sans cesse les verres variés. On but ainsi du thorins, du moulin à vent, du saint-georges, du chambertin, du bougy, du champagne rosé, du frontignan, du rivesalte, du lacryma-christi et du tokay.

Enfin, quand le repas fut terminé et que les convives se levèrent pour aller humer le café, ils étaient tous deux d'une folle gaîté et trouvaient la vie belle. Puis, la journée s'avançant, les parieurs se séparèrent et le financier fit reconduire Mathieu dans sa voiture.

Le lendemain, Gérald rendit visite à son compère. Il le trouva mal en train, ne pouvant réussir les besognes qu'il entreprenait et gourmandant ses ouvriers.

— J'ai passé, dit l'imprimeur, une détestable nuit. Les cauchemars m'ont assailli. J'avais trop bien déjeuné. Ce matin, je me suis éveillé avec la bouche pâteuse et la tête lourde.

— J'étais dans les mêmes dispositions. Mais comment avez-vous trouvé mon repas?

— Trop bon. J'en suis malade. Mais venez déjeuner chez moi demain.

— C'est entendu. Mais vous avez perdu la partie.

— Nous verrons bien. Venez de bonne heure.

Le financier se présenta vers dix heures du matin.

— C'est au mieux, dit Jacques. Vous arrivez bien. Partons.

— On ne déjeune pas ici?

— Non. Venez avec moi. Mais prenez ce sac, je prends l'autre.

Etonné, l'invité s'exécuta. Le sac n'était pas lourd, il le mit sur son épaule.

Tous deux sortirent de la maison et commencèrent à marcher. Après avoir traversé le jardin, l'imprimeur ouvrit une porte. Ils se trouvèrent dans la campagne.

— Il fait un temps délicieux. Une bonne promenade nous ouvrira l'appétit. Allons jusqu'au bois.

Et il entama une conversation intéressante. L'air était léger, la chaleur supportable, mais suffisante pour faire apprécier les ombrages.

— Ah çà! dit tout à coup le financier, il y a plus d'une heure que nous marchons. Où me menez-vous?

— Tout près d'ici. Encore quelques pas.

Ils atteignirent enfin une clairière où l'herbe était touffue.

— Voici, dit l'imprimeur, notre salle à manger. Je vais disposer le couvert.

Le financier se tordait de rire.

— Vous êtes impayable!

— Avez-vous faim?

— Terriblement.

— Vous avez l'air de vous amuser beaucoup. Moi aussi. Nous sommes dans d'excellentes dispositions.

Tout en causant, il tirait du sac des serviettes, des couverts et des victuailles.

— Asseyez-vous ici. Voici le menu. D'abord, pain bien cuit, de facile digestion. Cinq ou six petits radis pour exciter l'appétit.

— Il n'en est pas besoin, dit le financier en dévorant.

— Ensuite un œuf dur. L'œuf est essentiellement assimilable et nutritif.

— Je le sais.

— Je vous offrirai ensuite cette tranche de jambon et cette tranche de veau, convenablement rôti. Ces pêches et ces gâteaux secs formeront notre dessert.

— Et nous boirons?

— Surtout de l'eau. Cependant cette gourde contient un vin clairet, peu chargé d'alcool, mais d'un agréable bouquet.

— Vous êtes un singulier compagnon.

— Mangeons.

La clairière faisait autour d'eux un entourage magnifique. Tous les tons de vert se voyaient dans les colorations des feuilles. L'air était délicieux. Quelques oiseaux chantaient. Des insectes bruissaient. Il ne resta pas une miette du festin.

Le lendemain, Mathieu rendit visite à Gérald.

— Eh bien ?

— Eh bien, vous venez me payer le prix du pari, je suppose?

— Du tout, je viens le réclamer.

— Mon repas était plus somptueux que le vôtre.

— C'est possible. Mais comment vous êtes-vous porté cette nuit? Et comment allez-vous ce matin!

— Fort bien. On ne peut mieux.

— En toutes choses, dit Jacques Mathieu gravement, il faut considérer les conséquences. Vous avez déjeuné hier chez moi : aujourd'hui votre santé est bonne. Le lendemain du jour où vous m'avez traité, j'étais malade.

Et il ajouta, en tendant la main :

— J'ai gagné mon pari.

ÉMILE SOLARI.



Le Pactole. — Qui ne connaît le Pactole, cette rivière d'Asie Mineure qui roulait des paillettes d'or, et dont le nom revient si souvent dans la conversation quand il s'agit d'une source quelconque de richesses?

Eh bien, on annonce que le fameux Pactole se remet à rouler de l'or. Un ingénieur en chef a été envoyé sur les lieux pour se livrer à un examen méthodique, et il paraîtrait que cet examen confirme les bruits répandus. C'est une légende qui renaît triomphante, apportant aux hommes la fortune, sinon le bonheur.

—

Beaucoup de colle! — Le mois dernier une affiche blanche (c'est, on le sait, la couleur réservée aux affiches officielles) annonçait l'adjudication prochaine de la « gomme nécessaire à la fabrication des timbres-poste pendant l'année 1905 ».

Et savez-vous le poids total que représente la fine surface de colle qui se trouve au dos des timbres-poste? — Cinquante mille kilogrammes.

Il y aurait un calcul intéressant à faire : celui des langues qui vont humecter toute cette gomme.

—

Ce qu'a coûté la découverte de l'Amérique. — La *Revue hebdomadaire* a trouvé dans un journal italien, qui lui-même faisait état de documents trouvés dans les archives de la ville de Gênes, le détail des frais occasionnés par le voyage de Christophe Colomb.

Le chef de l'expédition touchait 1,600 lires par an et chacun des deux capitaines qui l'accompagnaient 900 lires. La solde de l'équipage s'élevait à 12 lires un quart par homme et par mois. Les frais d'équipement de la flottille atteignirent 14,000 lires. Le total des dépenses ne dépasse pas 36,000 lires.

Trente-six mille francs pour découvrir un continent! Il faut avouer que ce n'est pas cher, et l'on ne fait plus de voyages d'exploration à si bon compte.

—

Les écoles. — D'après la dernière statistique, voici ce que coûte l'école dans les pays d'Europe :

En France, il y a une école pour 500 habitants, 66 enfants par école. L'école coûte 1 fr. 48 à chaque Français. En Italie, il y a une école pour 600 habitants et 40 élèves par école. Impôt : 84 centimes par habitant. En Espagne, on trouve une école par 600 habitants et 56 élèves par école. Impôt : 1 fr. 40 par habitant.

En Angleterre, la proportion est sensiblement la même, mais l'impôt s'élève à 1 fr. 86 par habitant. En Allemagne, une école pour 700 habitants, 100 enfants par école. Impôt : 1 fr. 96 par habitant. L'Autriche compte 104 élèves par école et une école pour 1,300 habitants. Impôt : 96 centimes par habitant.

Quant à la Russie, elle compte une école par 2,300 habitants, et l'impôt scolaire n'y coûte que 28 centimes à chaque Russe.

—

A l'examen. — On questionne un candidat sur la retraite de Russie; le voyant embarrassé, un des examinateurs, pour le remettre sur la voie, lui demande :

— Voyons, qui est-ce qui régnait en Russie à cette époque-là?

Le candidat :

— Dame... il y régnait... un froid intense!

—

Un écolier malin. — Un écolier entre chez un épicier :

— Dites-moi, monsieur, je voudrais une livre de café à 6 francs le kilo, deux paquets de bougies à 1 fr. 15 le paquet, 2 livres 1/2 de riz à 0 fr. 80 le kilo et 125 grammes de raisin de Corinthe à 3 fr. 20 le kilo. On m'a donné 20 francs pour vous payer. Combien me rendrez-vous?

L'épicier fait le calcul.

— Mon ami, il vous reviendra 13 fr. 30.

— Je vous remercie beaucoup, dit le gamin en faisant demi-tour.

— Mais, dit l'épicier, attendez donc que je vous serve.

— Oh! c'est inutile, je vais à l'école et je n'avais pas su faire mon problème.

RÉPONSES A CHERCHER.

Question littéraire.

Quel est le grand écrivain français qu'un accident de voiture, où il faillit trouver la mort, détermina à quitter le monde et à embrasser les pratiques d'une dévotion rigoureuse?

—

Mots en triangle.

1° Je vous le souhaite, mais le plus tard possible; 2° un très beau jeune homme; 3° un très vilain cheval; 4° pour prendre la tasse; 5° sous-préfecture; 6° ville de Bretagne détruite; 7° le commencement et la fin des soucis.

RÉPONSES AUX QUESTIONS DU N° 269

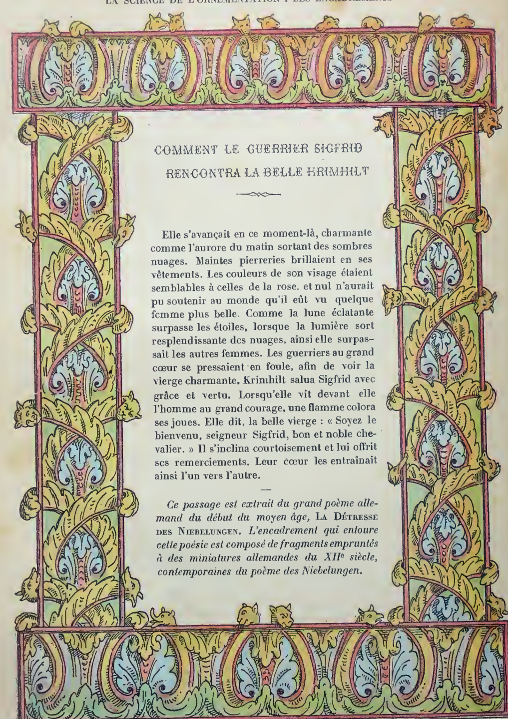
I

Ces deux vers sont du poète Théophile Viaud (1590-1626), et se trouvent dans sa tragédie de *Pyrame et Thisbé.*

II

L'ami de tout le monde n'est l'ami de personne.

Sceaux. — Imprimerie Charaire. Le Gérant: Henri BOURRELIER.



COMMENT LE GUERRIER SIGFRID
RENCONTRA LA BELLE KRIMHILT

Elle s'avançait en ce moment-là, charmante comme l'aurore du matin sortant des sombres nuages. Maintes pierreries brillaient en ses vêtements. Les couleurs de son visage étaient semblables à celles de la rose. et nul n'aurait pu soutenir au monde qu'il eût vu quelque femme plus belle. Comme la lune éclatante surpasse les étoiles, lorsque la lumière sort resplendissante des nuages, ainsi elle surpassait les autres femmes. Les guerriers au grand cœur se pressaient en foule, afin de voir la vierge charmante. Krimhilt salua Sigfrid avec grâce et vertu. Lorsqu'elle vit devant elle l'homme au grand courage, une flamme colora ses joues. Elle dit, la belle vierge : « Soyez le bienvenu, seigneur Sigfrid, bon et noble chevalier. » Il s'inclina courtoisement et lui offrit ses remerciements. Leur cœur les entraînait ainsi l'un vers l'autre.

—

Ce passage est extrait du grand poème allemand du début du moyen âge, LA DÉTRESSE DES NIEBELUNGEN. *L'encadrement qui entoure cette poésie est composé de fragments empruntés à des miniatures allemandes du XIIe siècle, contemporaines du poème des Niebelungen.*

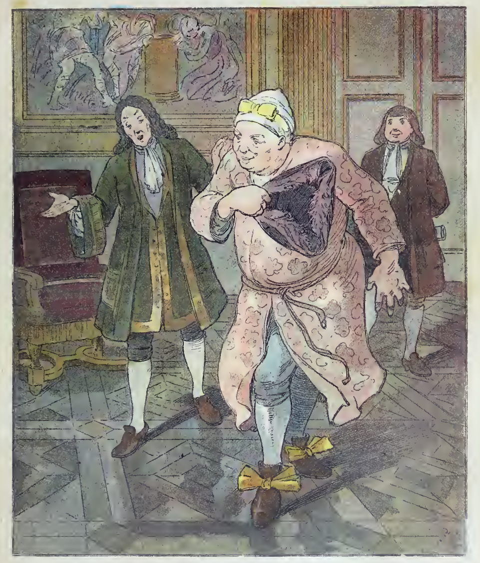
ENCADREMENT ALLEMAND DU XIIe SIECLE.

LE

Petit Français illustré

JOURNAL DES ÉCOLIERS ET DES ÉCOLIÈRES

FRANCE : UN AN, 6 FRANCS (du 1er de chaque mois) | ·*Librairie Armand Colin* Paris, 5, rue de Mézières. | UNION POSTALE : UN AN, 7 FRANCS (Paraît chaque Samedi)



M. Jourdain prenant des leçons de danse.

Les Types créés par les grands écrivains. — XIV. Types bourgeois.

Les Types créés par les grands écrivains. — Types bourgeois.



M. Poirier. M. Jourdain. M. Dimanche. M. Josse. Maître Guillaume.

Apreté au gain, sottise, vanité : tels sont les défauts propres aux types bourgeois créés par les grands écrivains. Ces défauts sont déjà bien marqués chez *M. Guillaume*, le riche marchand drapier de l'*Avocat Pathelin*, chef-d'œuvre du moyen âge dont l'auteur est inconnu.

Gagner, gagner toujours : c'est encore le trait qui donne tant de relief aux deux personnages de *M. Josse* et de *M. Guillaume*, quoiqu'ils ne fassent qu'une apparition fugitive dans la comédie de Molière, *L'Amour médecin* (1665).

Mais, après fortune faite, l'âpreté au gain s'atténue, disparaît, et la vanité, n'ayant plus son contrepoids, fait des ravages dans l'âme naïve de l'enrichi d'hier. Il rougit d'avoir été marchand, dédaigne ses amis d'autrefois et ne se tient plus d'aise le jour où il a fait connaissance d'un grand seigneur qui consent à le gruger sans vergogne. Voyez *M. Dimanche*, première esquisse de l'illustre *M. Jourdain ;* don Juan lui doit une grosse somme ; mais, dit-il, « il me fait tant de civilités et tant de compliments que je ne saurais jamais lui demander de l'argent ». Il en éprouve toutefois un certain mécontentement que *M. Jourdain* est devenu incapable de ressentir. Celui-ci voudrait rompre toute attache avec le passé ; il est le *bourgeois gentilhomme*, c'est-à-dire le bon bourgeois vieilli derrière son comptoir qui s'efforce de singer les gentilshommes de cour, le nigaud qui a fort peu fréquenté l'école et pas du tout les réunions de bon ton, et qui met sa cervelle, son échine et ses jarrets à une rude épreuve pour se donner les apparences d'un petit-maître. Ce type de vanité a été créé par Molière dans sa comédie *Le Bourgeois gentilhomme* (1670).

M. Jourdain a entendu dire que les gens de qualité apprennent la danse, la musique, l'escrime et la philosophie : « J'apprendrai donc tout cela aussi », dit-il. Et il fait venir des professeurs qui l'ont bientôt jugé : « C'est un homme, à la vérité, dont les lumières sont petites, dit l'un, qui parle à tort et à travers de toutes choses et n'applaudit qu'à contresens ; mais son argent redresse les jugements de son esprit : il a du discernement dans sa bourse. » On ne saurait mieux dire ; c'est bien en effet l'argent qui fait toute la valeur de M. Jourdain. Chacune des leçons qu'il prend montre un nouveau côté de sa réjouissante bêtise. C'est à son professeur de philosophie, par exemple, qu'il lance sa fameuse phrase : « Quoi ! quand je dis : « Nicole, « apportez-moi mes pantoufles et me donnez « mon bonnet de nuit, » c'est de la prose ? — Oui, monsieur. — Par ma foi ! il y a plus de quarante ans que je dis de la prose, sans que j'en susse rien. » Voyez-le ensuite faire le paon et vider sa bourse entre les mains de garçons tailleurs qui l'ont traité successivement de Mon gentilhomme, de Monseigneur, de Votre Grandeur, et vous conclurez que M. Jourdain n'est pas seulement un ignorant, mais un sot. Ce sot refuse la main de sa fille à un homme accompli : « Touchez là, monsieur ; vous n'êtes point gentilhomme, vous n'aurez pas ma fille, » et vraiment il n'y a pas de sa faute si la pauvre enfant trouve le bonheur dans un mariage bourgeois.

Après la Révolution, M. Jourdain se transforme, du moins quant au dehors. La noblesse, dépouillée de ses privilèges, boude la société nouvelle et vit à l'écart ; mais elle conserve le prestige de souvenirs séculaires et M. Jourdain, toujours en quête de titres et de décorations, n'a pas renoncé à l'espoir de marier sa fille à un gentilhomme. Il se nomme maintenant *M. Poirier*, et sa recherche d'un gendre titré forme le sujet d'une excellente comédie d'Emile Augier : *Le Gendre de monsieur Poirier* (1854).

M. Poirier a fait fortune dans le commerce. Il refuse de prêter de l'argent au marquis de Presles, jeune écervelé ruiné et possesseur de 500,000 francs de dettes, mais lui accorde sans difficulté la main de sa fille avec un million de dot. C'est que M. Poirier ne veut plus seulement, comme son aïeul, se mêler à la noblesse, il veut être noble lui-même et il s'est dit : « Mon gendre est un fidèle de Charles X ; en l'amenant à se rallier au gouvernement de Louis-Philippe, j'aurai mérité mon élévation à la pairie et le titre de baron. » Par malheur le gendre refuse de se prêter à cette combinaison malhonnête. Il en résulte une explication des plus vives : « Sais-tu, crie le marquis de Presles à l'un de ses amis, pourquoi Jean-Gaston de Presles a reçu trois coups d'arquebuse à la bataille d'Ivry ? Sais-tu pourquoi Louis-Gaston de Presles s'est fait sauter à la Hogue ? Pourquoi Philippe-Gaston de Presles a pris deux drapeaux à Fontenoy ? Pourquoi mon grand-père est mort à Quiberon ? C'était pour que M. Poirier fût un jour pair de France et baron ! »

La réplique ne se fait pas attendre : « Savez-vous, monsieur, pourquoi j'ai travaillé quatorze heures par jour pendant trente ans ? pourquoi j'ai amassé, sou par sou, quatre millions en me privant de tout ? C'est afin que M. le marquis Gaston de Presles, qui n'est mort ni à Quiberon, ni à Fontenoy, ni ailleurs, puisse mourir de vieillesse sur un lit de plume après avoir passé sa vie à ne rien faire ! » La rupture serait complète si, à la fin, la jeune marquise, exquise de grâce et d'un grand cœur, ne réconciliait les deux adversaires. Mais on le voit : depuis la Révolution, M. Jourdain n'a pas seulement senti croître démesurément son ambition ; il a bec et ongles et sait s'en servir.

M. Guéchot.

A LA BELLE ÉTOILE [1]

Ils arrivèrent bientôt à une ferme qu'ils avaient vue de loin et où ils avaient espéré vendre leur cueillette.

Une grande grille séparait la route de la cour spacieuse entourée de beaux bâtiments. Des nuées de poules et de dindons gloussaient sur le tas de fumier, de jeunes canetons s'ébattaient dans la mare, et on entendait dans le fond des bergeries le cri monotone des agneaux.

— C'est une belle ferme ! soupira Marc ; on nous aurait sans doute acheté nos fraises.

— Entrons tout de même, proposa Violette, nous demanderons un peu de lait.

— Nous en achèterons, rectifia Marc.

Il ne pouvait se résoudre à quêter ainsi le pain quotidien, et il donnait toujours ses sous, se promettant vaguement d'en gagner d'autres pour les remplacer.

Ils poussèrent la petite porte ajourée qui fermait la maison. Un gros bébé rose jouait avec un chien noir, et, dans le fond de la vaste salle, une jeune femme soulevait le couvercle d'une marmite fumante.

— Pardon, madame, dit Marc en retirant sa casquette, voudriez-vous nous vendre un sou de lait ?

La fermière se retourna et vit les enfants.

— Du lait ? répéta-t-elle ; ce n'est pas l'heure où l'on trait ; mais, pour un sou, je dois en avoir encore. Où est votre pot ?

— Notre pot ?

— Mais, dame, je ne peux pas mettre le lait dans vos mains.

— Nous n'avons pas de pot ; c'est pour boire tout de suite, expliqua Violette ; si vous vouliez bien nous prêter une tasse ?

La fermière alla dans le fournil et revint bientôt avec deux grands bols d'un lait mousseux.

— Tenez, dit-elle.

Elle examina les enfants pendant qu'ils buvaient.

— Vous passez dans le pays ? dit-elle. Est-ce vous qui êtes venus, l'année dernière, vendre des corbeilles et des paniers ?

— Non, madame.

— Ah ! vous êtes avec des « rouleurs », sans doute...

— Non...

— Ou avec des mariniers ?

— Nous sommes tout seuls, dit Marc fermement. Nous n'avons plus qu'une vieille grand'mère très pauvre et nous cherchons à gagner de l'argent pour elle.

1. Voir les nos 262 et suivants du *Petit Français Illustré*.

C'était la fable qu'ils avaient décidé de dire chaque fois qu'il leur faudrait donner des explications.

— Gagner de l'argent ! tout seuls et si jeunes ! reprit la fermière. Vous n'êtes pas des environs ?

— Non, nous venons de loin.

Le bambin rose avait fini de jouer avec le chien. Il se déchaussait gravement, tirant avec énergie sur le cordon de son soulier.

La femme le regardait avec des yeux pleins d'une tendresse émue. Qui sait si ces deux petits malheureux qui erraient maintenant sur les grandes routes, à la recherche de leur pain, n'avaient pas eu aussi une enfance choyée et heureuse ? Une grande pitié remplit le cœur de la fermière, et, les enfants ayant posé leurs bols, elle leur dit :

— Ce n'est pas grand'chose, une tasse de lait. Tenez, ma soupe est prête ; je vais vous en donner une assiettée.

Violette et même Marc ne se firent pas prier. Il y avait longtemps qu'ils ne s'étaient assis à une table pour manger, et l'appétissante odeur du bouillon fumant les combla d'aise.

Comme ils finissaient leur soupe, Violette poussa une exclamation étouffée. Dans la porte entr'ouverte venait d'apparaître le garçon qui lui avait volé ses fraises. Il tenait ce panier bien en évidence et criait à tue-tête :

— Maman, maman !

La fermière, qui était allée chasser quelque poules trop hardies, revenait.

— Ah ! te voilà, Philippe, dit-elle. Qu'as-tu encore fait toute la matinée ? Rien de bon !

— Mais si, maman, j'ai cueilli des fraises. Ce sera un bon dessert pour le dîner, j'ai pensé que tu les aimes bien.

Violette, indignée, allait protester. Marc lui fit signe de ne pas bouger ; mais le mouvement de la petite fille avait attiré l'attention de Philippe. Il se retourna et demeura pétrifié en apercevant dans le fond de la salle les deux enfants qu'il avait si indignement volés. Il devint rouge comme les fraises qu'il portait et, posant le panier sur la table, se sauva vers la porte.

La fermière était retournée dans la cour. Marc s'approcha de Philippe, et l'empêchant de fuir :

— Vous avez bien mal agi envers nous, lui dit-il, mais rassurez-vous. Votre mère a été si bonne que nous ne lui ferons pas de peine en lui racontant ce que vous avez fait...

Philippe n'était pas un garçon tout à fait mauvais : paresseux, gourmand, menteur, trop livré à lui-même, ses parents étant toujours occupés à leurs travaux agricoles, il avait cependant bon cœur. Il fut ému par la générosité de Marc et il fut presque sur le point de pleurer.

La fermière rentrait. Elle ne remarqua pas l'émotion de son fils.

— Vous m'avez dit que vous cherchiez à gagner de l'argent. Il y a là des gerbées à rentrer : voulez-vous vous y mettre ? proposa-t-elle aux petits voyageurs. Philippe vous aidera... s'il le veut, ajouta-t-elle d'un air de doute.

Mais, à son grand étonnement, elle vit son fils emmener les enfants du côté de la grange, avec une ardeur extraordinaire.

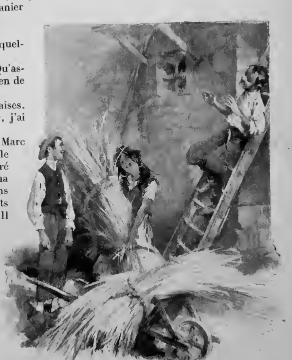
— Prenez les plus petites brouettes, leur cria-t-elle ; les autres seraient trop lourdes.

L'ouvrage n'était pas bien difficile. Des bottes de paille et de foin qu'on avait descendues du grenier à fourrage attendaient pêle-mêle dans la cour qu'on les portât aux étables où elles formeraient la litière des bestiaux.

On se partagea la besogne.

Marc passa les bottes à Violette qui les rangeait sur une brouette pendant que Philippe allait en décharger une autre.

Bientôt les trois travailleurs furent au mieux ensemble.



« ON DIRAIT CÉRÈS ! »

— Vous avez été bien gentils de ne pas dire à maman que je vous avais pris vos fraises. C'est vrai que c'était bien mal! avoua Philippe.

— Ne parlons plus de ça, dit Marc, c'est oublié. Attention! cria-t-il en lançant à Violette une superbe botte. Celle-là, c'est la plus lourde, tu ne pourras pas la porter.

— Par exemple! fit la fillette indignée. Regarde.

Et ses deux petits bras maigres soulevèrent la botte à hauteur de sa tête. Quelques épis restèrent mêlés à ses cheveux noirs.

— On dirait Cérès! dit Marc qui avait regardé les images des *Lettres à Émilie*, dans la bibliothèque des « Tilleuls ».

Violette n'avait jamais entendu parler de la déesse des moissons, mais elle comprit néanmoins que ce devait être un compliment et elle sourit.

Philippe avait écouté la phrase de Marc.



UN FERMIER AVAIT LÂCHÉ UN CHIEN A LEUR POURSUITE

— Vous parlez comme les savants, dit-il. Moi, tout ça, ça me rase...

— Vous n'allez plus à l'école? demanda Marc.

— Oh ben! non. J'ai quatorze ans, j'ai lâché l'instituteur l'année dernière. J'étais toujours puni.

Violette riait.

— Tiens, c'est pas drôle! continua Philippe; ça vous amuserait donc, vous, d'aller à l'école?

Violette ne pouvait avoir d'opinion sur ce sujet.

Marc se rappelait en ce moment les leçons de M. Nicou, sa petite salle d'étude, et il eut un soupir de regret.

— Moi, j'aime beaucoup à étudier, dit-il.

— Ben, vrai! s'exclama Philippe stupéfait. Moi, je voudrais ne plus savoir lire, tellement ça m'ennuie quand je vois un livre!

Pour le coup, Violette éclata de rire, et les autres l'imitèrent.

L'ouvrage avait marché en même temps que les langues, et le tas de gerbes s'élevait maintenant auprès des étables. Les enfants se dirigèrent vers la maison.

Philippe semblait avoir à cœur de réparer sa vilaine action du matin.

Il emmena ses deux compagnons dans sa chambre.

— Vous n'allez pas partir encore, déclara-t-il. Je dirai à maman de vous garder à souper Vous n'êtes pas pressés. Tenez, puisque vous aimez les livres, en voilà.

Il sortit pêle-mêle d'une armoire quelques livres salis et déchirés. L'un d'eux présentait sur sa couverture rouge des lambeaux de dorure.

— Ça, c'est un prix, dit-il, un prix d'encouragement. Vous allez encore rire? continua-t-il en se tournant vers Violette.

Une lueur de malice passait en effet dans les yeux noirs de la petite fille, mais elle tendit la main à Philippe :

— Vous êtes un bon garçon tout de même! déclara-t-elle.

— Une *Histoire de France!* dit Marc qui pendant ce temps-là lisait les titres des volumes, et une *Histoire romaine*. C'est intéressant, tout ça!

— Les voulez-vous? proposa généreusement Philippe.

— Je ne voudrais pas vous en priver. Et puis, que dirait votre maman?

— Maman? ça lui est bien égal... En tout cas, je vais lui demander.

Il appela sa mère qu'on entendait remuer dans le fournil.

Quand elle entra :

— Écoute, dit Philippe, n'est-ce pas que je peux donner tous mes vieux bouquins? Ce petit-là n'ose pas les prendre.

La fermière, étonnée, regardait les enfants assis autour de la table.

— Il aime beaucoup à apprendre, expliqua Philippe en désignant Marc; alors je veux lui donner mes livres, mais il fait des manières pour les accepter.

Le fermière tendit les livres à Marc.

— Prends-les, mon enfant, dit-elle, si ça te fait plaisir de les lire. Je voudrais bien que Philippe soit comme toi ! ajouta-t-elle avec un soupir.

Elle reprit :

— Je viens des étables. Vous avez bien travaillé, voici votre argent.

Et elle tendit à Marc une pièce d'un franc.

— Oh! c'est trop, madame, dit l'enfant, nous avons eu si vite fait!

— Mais non, mais non. Prenez.

— Ils vont souper ici, dit Philippe.

— Je veux bien, répondit sa mère tout à fait gagnée par la mine des deux amis.

Jusqu'à l'heure qui ramena au logis le père de Philippe et les valets de ferme, les enfants s'amusèrent dans la cour, et firent ensuite honneur à la bonne soupe au lard qu'on mit toute brûlante sur la table.

Et comme il faisait nuit, la fermière étendit dans une grange une couverture où Marc et Violette dormirent délicieusement.

CHAPITRE XIII

Nos deux petits voyageurs marchèrent pendant plusieurs jours.

Ils couchaient dans les bois ou dans les foins et achetaient du pain ou du lait dans les villages qu'ils traversaient; mais ils ne recevaient pas partout le même accueil que chez Philippe. Une femme les avait renvoyés de sa cour en les appelant « mendiants ». Un fermier avait lâché un chien à leur poursuite.

Un dimanche, bien fatigués et un peu tristes, ils firent leur entrée dans un gros village que leur plan leur avait désigné sous le nom de Saint-Florent-le-Sec. C'était la fête, semblait-il.

Tout à coup, de la mairie qu'on apercevait sur le côté gauche de la place, un cortège sortit et une fanfare éclata. Des pompiers tenaient la tête, bannière déployée.

Violette s'était renseignée.

— C'est une nouvelle pompe à incendie qu'on inaugure, dit-elle à Marc ; on va l'essayer.

Le cortège quittait la place. Les gamins et les femmes qui flânaient, un marmot dans les bras, emboîtèrent le pas derrière les autorités.

Les deux enfants restèrent à peu près seuls. Ils firent quelques pas.

— Je suis bien fatiguée ! murmura Violette.

Un banc de pierre se trouvait près d'une porte grise au-dessus de laquelle on lisait le mot : « École de garçons. » Violette s'y laissa tomber.

Un vieillard à la mine bienveillante et avec un chapeau de soie minutieusement brossé traversait la place.

C'était l instituteur qui revenait de la cérémonie. Comme il approchait de l'école, il aperçut les enfants arrêtés près de sa porte. Ils ne payaient pas de mine, les pauvres petits, et le vieux maître tendit deux sous à Marc.

— Nous ne mendions pas, dit celui-ci en rougissant.

L'instituteur les regarda avec plus d'attention.

— D'où êtes-vous donc? demanda-t-il. Je ne vous ai jamais vus.

— Nous venons de loin, avoua Marc, et nous allons au Mans.

— A pied ! Mais ce n'est pas près d'ici?

— Oh! non, soupira Violette.

— Voulez-vous entrer chez moi? leur proposa l'excellent homme auquel la figure honnête des deux enfants inspirait confiance.

La porte s'ouvrit et ils pénétrèrent tous les trois dans l école déserte et silencieuse en cette journée du dimanche.

Une bonne odeur de cuisine se répandait dans le petit jardin soigneusement entretenu et tout fleuri.

Une voix grondeuse se fit entendre à la cantonade.

— Ah ! vous voilà, monsieur, ce n'est pas trop tôt!

— Ne vous impatientez pas, Gertrude, répondit le vieillard s'adressant à un invisible personnage, douze heures ne sont pas sonnées...

— Pas guère loin, continua la voix, et une figure jaune et ridée s'encadra dans une fenêtre ouverte à gauche de la porte d entrée.

A la vue de Violette et de Marc qui marchaient sur les talons de l'instituteur, la vieille femme qui tenait lieu de ménagère à celui-ci eut un geste d'étonnement plein de blâme.

— Ce sont des enfants auxquels vous allez donner à déjeuner, dit M. Lecour, sans se troubler.

Et, se tournant vers Marc, il ajouta :

— Je suppose que vous voudrez bien accepter de la soupe et du bouillon.

Marc ne songeait guère à refuser. Au milieu de leur abandon et de leur isolement, ils étaient si heureux, les pauvres petits, de rencontrer un témoignage de sympathie ! Ils furent bientôt mis en confiance, et ils racontèrent au bon instituteur toute leur odyssée et leur espoir de retrouver Jean à Nantes.

— Seulement, ajouta Marc, nous perdons bien du temps en chemin.

(*A suivre.*) CLAUDE SAINT-JAN.

LE MAROC ET SES HABITANTS [1]



FAMILLE DES BERBÈRES DU RIF.

II. — Les Populations marocaines.

Comme en Algérie et en Tunisie, les populations du Maroc sont un mélange de races diverses. Les descendants des premiers habitants, que l'on désigne sous le nom général de *Berbères*, ne se distinguent pas toujours nettement des tribus arabes qui se sont fixées dans le Maghreb à la suite des invasions musulmanes. S'il y a encore des groupes de tribus indigènes parlant une langue berbère, il y a par contre beaucoup de Berbères parlant aujourd'hui l'arabe. On a voulu distinguer les Arabes des Berbères, selon leur mode d'habitation.

On a dit : Les nomades sont des Arabes et les sédentaires sont des Berbères. Or, on sait aujourd'hui qu'un des groupements berbères les plus purs, dont le nom même rappelle l'origine, les *Brabers*, renferme de nombreuses tribus nomades : nos troupes du Sud-Oranais ont appris à leurs dépens à faire connaissance avec l'extrême mobilité de ces nomades, qui n'hésitent pas à franchir des centaines de kilomètres pour venir piller nos convois militaires.

Il y a, au Maroc, trois groupes de populations berbères presque pures : les Rifains du nord, les Brabers au centre et à l'est, les Chleuh au sud-ouest.

Les *Rifains*, dont le nom seul est synonyme de pilleurs d'épaves, d'écumeurs de rivage, comprennent une trentaine de tribus réparties sur le littoral montagneux de la Méditerranée. Toute embarcation qui fait côte est pour eux une aubaine qu'Allah leur envoie; ceux qui la montent sont massacrés ou emmenés en esclavage, les marchandises qu'elle porte sont partagées aussitôt. Cette population cruelle a cependant de solides qualités : les Rifains sont des travailleurs énergiques, d'excellents agriculteurs, comme nos Kabyles ; ils jouent pour la province d'Oran le même rôle que ceux-ci dans l'Algérie orientale : ils viennent se louer chez nos colons pour le temps de la moisson et retournent dans leurs montagnes après avoir amassé un petit pécule.

On rencontre dans toute l'Oranie de nombreux Rifains, vêtus de la *jellaba*, sorte de manteau à capuchon qu'ils rabattent fort rarement, aimant mieux aller tête nue sous le soleil, montrant leurs cheveux coupés ras, à l'exception d'une mèche qu'ils laissent pendre sur le côté. Si, dans leur amour farouche de l'indépendance, ils maudissent le *chien de chrétien* qui soumettra quelque jour leur pays, cela ne les empêche pas de venir gagner leur vie chez *ce chien, fils de chien*, et même de reconnaître qu'on y est traité avec plus de justice que chez Sa Majesté Chérifienne [1] Abd-ul-Aziz, sultan de Fez et de Maroc ; il est vrai que le Rif n'a jamais obéi au sultan que d'une façon très intermittente : il fait partie du *Blad-es-Siba*, le *pays de l'insoumission*.

Les *Brabers*, habitants des massifs montagneux du centre, sont moins connus que les Rifains, à l'exception des tribus qui nomadisent à l'est, vers les oasis du Tafilet et de Figuig; ils voyagent fort peu. Autant qu'on en peut juger par le peu qu'on sait de ces tribus



BERBÈRE CHLEUH DU MAROC.

1. Voir le dernier numéro du *Petit Français Illustré*.

1. Les *chérifs* sont les descendants de Mahomet, par sa fille. La dynastie actuelle qui règne au Maroc est une famille de chérifs.



TYPES MAURES.

redoutables, elles ne paraissent guère avoir été modifiées par les dominations successives qui ont passé sur le Maroc. Elles ont des mœurs pures, se gouvernent elles-mêmes par leurs *Djemaas*, sortes d'assemblées municipales composées d'hommes d'âge mûr, mariés et considérés dans la tribu ; ne reconnaissent pas le Coran comme loi civile intégrale, et suivent la coutume, même contraire au Livre sacré. Leur pays, comme celui des Rifains, fait partie du Blad-es-Siba.

Les Chleuh habitent le haut Atlas et ses contreforts. Vers le sud, ils ont fusionné avec les nègres, très nombreux dans les oasis du Sous et du Drâa. Aussi les Chleuh ont-ils souvent le teint foncé, presque noir. Ils se nomment eux-mêmes Imazighen, commes les Touareg du Sahara, autres Berbères purs, mais nomades, tandis que les Chleuh sont essentiellement sédentaires : ils sont cependant mieux soumis que les Rifains et les Brabers ; leur pays est généralement classé dans le *Blad-el-Maghzen :* pays du gouvernement, pays soumis au sultan, Très travailleurs comme les gens du Rif, les Chleuh émigrent facilement et viennent gagner leur vie en Algérie ; la plupart des mineurs de Beni-Saf, province d'Oran, sont des Chleuh des environs de Mogador.

Dans les plaines du Maroc occidental, les populations sont plus mélangées. Les grandes tribus qui s'y livrent à l'agriculture ou à l'élevage, les *Chiadma*, les *Doukkala*, les *Chaouïa*, parlent l'arabe. Les uns vivent, comme les nomades d'Algérie, sous la tente en poil de chèvre tendue sur une poutre horizontale que soutiennent deux supports ; cette tente ne tombe pas jusqu'à terre : l'espace vide est rempli par de la terre, des buissons, des broussailles épineuses. Les tentes sont groupées en cercle, *douar*, dans l'intérieur duquel on rentre, le soir, les troupeaux. Une tente spéciale sert de jâma (mosquée), d'école et d'asile pour les hôtes qu'Allah envoie au douar.

Les autres vivent dans de misérables *gourbis* en terre, recouverts de chaume, comme les sédentaires d'Algérie. Dans le nord, ces gourbis ont la forme d'une carène de navire renversée, tandis que dans les plaines du Houz, ils ressemblent plutôt aux habitations soudaniennes ; de loin, à voir ces habitations cylindriques surmontées d'un toit conique, on se croirait transporté sur les bords du Niger ou du Sénégal.

Enfin, dans le sud, dans les villages de l'Atlas, les maisons sont construites avec une sorte de terre grasse foulée, mélangée de petites pierres et de paille hachée. Elles ont toutes un toit plat en forme de terrasse.

Toutes ces tribus se nourrissent assez misérablement. Voici quelle est, à peu près, la succession des repas chez les gens qui habitent au nord et au sud de l'Atlas. Au lever du soleil, on mange la *harîra*, sorte de mets préparé avec de la farine d'orge ; à dix heures, la *togoulla*, semoule bouillie dans l'eau salée avec un peu



UN GOURBI.

de beurre, ou l'*ibrin*, couscous d'orge arrosé d'huile et de bouillon d'oignons et d'aubergines ; le soir, on mange encore le couscous et des légumes.

Comme les Kabyles, les Rifains et les Brabers mangent les glands ; ils ont aussi un goût prononcé pour un mets bizarre qu'ils appellent *vaindre de cèdre*. C'est l'écorce du cèdre, à laquelle une cuisson prolongée fait perdre sa résistance et rend, paraît-il, nourrissante. Moins orthodoxes que les musulmans d'Algérie, les Marocains mangent fréquemment de la viande de sanglier, nourriture interdite par le Coran ; ils mangent aussi beaucoup d'escargots, de sauterelles, et la larve d'un insecte coléoptère qui ronge les racines du palmier nain. Ils ne dédaignent pas à l'occasion la viande de chacal et de chat sauvage ; le lièvre, le hérisson et le porc-épic sont très estimés. Quand les produits de la chasse ne viennent pas varier leur ordinaire, les gens des tribus ne mangent guère de viande que trois ou quatre fois par mois, bœuf, mouton ou chèvre, chacun selon ses moyens.



TYPES MAURES.

Il ne faudrait pas juger d'après ce qui vient d'être dit, des habitants des grandes cités marocaines. Ceux-ci vivent beaucoup plus largement, surtout les gens de Fez, la capitale de l'empire chérifien. Ils sont célèbres dans tout le Maroc par l'urbanité de leurs manières, par la science de leurs docteurs et professeurs, science musulmane, s'entend, c'est-à-dire, aujourd'hui, bien peu de chose en comparaison de la science européenne. Il n'y a du reste que trois cités au Maroc où un lettré qui se respecte puisse habiter, les seules où est un foyer à la fois intellectuel et religieux : *Tétouan* au nord, *Rabat* sur l'Atlantique et *Fez*. Les citadins de ces trois villes descendent pour la plupart des anciens Maures chassés d'Espagne au xve siècle. Ils vivent au sein de leurs riches demeures, magnifiquement ornées à l'intérieur, mais dont l'extérieur ne peut laisser soupçonner la magnificence cachée. Aussi rien de plus triste que cette grande ville aux rues étroites, tortueuses, silencieuses, bordées de hautes maisons de briques jamais récrépites.



ARABES DU MAROC.

Merrakech ou *Maroc*, la deuxième cité impériale, au pied du haut Atlas, est tout à fait différente. C'est une ville chleuh, aux rues larges et poudreuses, aux maisons basses en terre battue, aux vastes carrefours. Avec la population au teint foncé, fortement mêlée de noirs, elle a des allures de vie soudanienne. On ne voit pas un arbre dans la ville : aussi des claies en roseaux protègent les rues passantes contre les ardeurs du soleil. La plaine, aux alentours, arrosée par les eaux claires descendues des sommets neigeux de l'Atlas, est constellée de palmiers.

Quant à *Méquinez*, la troisième cité impériale, c'est une ville dont la population, fortement métissée de noirs, est très fanatique. Elle offre aux regards des fortifications immenses, des portes fastueuses, d'énormes constructions élevées par les esclaves chrétiens du célèbre sultan Moulaye Ismaïl, le Louis XIV du Maroc. C'est à Méquinez qu'est mort le fondateur de la fameuse secte des Aïssaouas, cette confrérie musulmane de convulsionnaires aux pratiques bizarres et répugnantes. Aussi sont

ils tout-puissants dans cette cité fanatique.

Ce court tableau des populations marocaines serait incomplet si l'on omettait de parler des *Juifs* qui dans chaque cité, comme en Europe au moyen âge, habitent un quartier spécial, le *mellah* ou *ghetto*. Ces mellahs sont généralement d'une saleté repoussante, il n'est pas rare d'y voir des tas d'ordures de dix mètres de haut sur vingt-cinq mètres de long. Les ruelles, sombres, sont encombrées d'immondices, de légumes pourris et d'animaux morts. Aussi quelles odeurs repoussantes s'élèvent de ces abominables quartiers ! quelles maladies nombreuses déciment ces populations juives que l'absence d'hygiène et l'alcoolisme livrent sans défense aux plus redoutables épidémies ! Malgré les efforts des Juifs riches et de l'alliance israélite universelle, au Maroc le Juif est continuellement traqué ; il ne peut porter que des pantoufles noires et une culotte noire, il doit mettre pied à terre quand il passe devant une chapelle ou quand il rencontre un marabout, marcher pieds nus dans la ville musulmane, payer comme les bêtes de somme aux portes des cités. Seule, une domination étrangère pourra tirer les Juifs marocains de l'état d'abjection où ils sont tenus par les musulmans.

En résumé, on trouve au Maroc les mêmes populations qu'en Algérie et en Tunisie. Ces mots que nous avons répétés si souvent : « comme en Algérie », prouvent que le Maroc fait partie intégrante du Maghreb et que rien ne peut le séparer de ses voisins. Par sa structure géographique, par les races qui l'habitent, par sa civilisation et son histoire, il forme avec l'Algérie et la Tunisie un bloc aussi nettement séparé de l'Europe par la Méditerranée que du reste de l'Afrique par le Sahara. Nous avons depuis cinquante ans fait de vains efforts pour obtenir une frontière nette entre le Maroc et l'Algérie ; nous avons échoué parce que ces deux pays n'en forment en réalité qu'un seul. Nous avons enfin compris que le maître d'Alger et de Tunis doit être aussi celui de Fez et de Maroc.

Il ne nous reste plus qu'à nous mettre résolument à l'œuvre, et, pour commencer, il nous faut prolonger vers Fez la grande voie ferrée qui va de Tunis à Tlemcen, par Constantine et Alger.

E. Josset.

LA CARTE QUI VOLE

Prenez un crayon, et à 5 centimètres environ du bout non taillé traversez-le par une épingle, que vous y enfoncerez facilement à l'aide d'un marteau (n° 1), et coupez avec des tenailles la pointe de l'épingle. Les épingles en acier se cassent sans tenailles.

Enfoncez une autre épingle sur la base d'une bobine en bois de 4 centimètres de hauteur, et avec des tenailles coupez le haut de l'épingle de façon à ne laisser qu'une tige de 1 centimètre de longueur (n° 2).

Découpez un trou rond M au centre d'une carte à jouer, de façon que le crayon puisse entrer facilement. Percez à côté un autre petit trou C pour le passage du morceau d'épingle enfoncé dans la bobine. Il ne vous restera plus qu'à plier les quatre coins de la carte en relevant les deux bords A A et en abaissant les deux bords BB (n° 3).

Tenez verticalement le crayon dans la main gauche, placée au-dessous de l'épingle, enfilez l'autre bout du crayon dans la bobine, autour de laquelle vous enroulez une ficelle, comme sur une toupie.

Posez la carte à plat sur la bobine, le bout du crayon passant par le trou central M de la carte et le morceau d'épingle A traversant le petit trou C. Tirez vivement la ficelle, vous ferez tourner ainsi rapidement la bobine, et par suite la carte, qui s'élèvera gracieusement en l'air à une très grande hauteur.

Tom Tit.

1. Expérience tirée de la *Récréation en famille*.



Le chocolat et la guerre. — A première vue, on ne distingue pas bien le rapport qui peut exister entre ces deux vocables ou plutôt l'influence que peut avoir l'une de ces choses sur l'autre. Voici :

Il en est de la guerre comme de toutes les catastrophes : si elle cause le désespoir du plus grand nombre, il est pourtant des gens qui en profitent : parmi ces derniers, il faut mettre en première ligne les marchands de chocolat.

En effet, les soldats russes et japonais consomment en Mandchourie des quantités inouïes de ce comestible nourrissant, savoureux et peu encombrant.

Mais le gouvernement russe, bien inspiré, s'est assuré la fourniture de tout le chocolat qui se fabrique en Suisse, de sorte que les Japonais pourraient bien, un de ces quatre matins, se voir privés de leur aliment favori. On sait que la fabrication du chocolat tient une grande place dans l'industrie et le commerce de la Suisse.

—

Titres honorifiques. — L'empereur d'Allemagne a été nommé tout récemment capitaine général de l'armée espagnole. A ce propos, le *Berliner Tageblatt* fait les réflexions suivantes :

« Jusqu'ici, aucun monarque européen n'a accumulé des dignités militaires aussi nombreuses et aussi variées que l'empereur Guillaume II, et cela non seulement en Allemagne, mais encore dans les pays étrangers. Il est, en effet, feld-maréchal austro-hongrois et anglais, capitaine général en Espagne, amiral suédois, norvégien, anglais, russe, danois, et chef de sept corps de troupes non allemands : deux austro-hongrois, trois russes, un portugais et un espagnol.

« En Allemagne, il est colonel de sept régiments prussiens, d'un saxon, d'un wurtembergeois, de deux bavarois, d'un hessois et d'un badois. Il est, en outre, grand-amiral de la nation allemande.

« Chacune de ces charges, trente-six en tout, comporte un uniforme spécial, qui se modifie à son tour, suivant qu'il s'agit d'un uniforme de service, de parade ou de gala; de sorte que la garde-robe de l'empereur ne compte pas moins d'une centaine de costumes différents. Et comme il est le chef de chaque régiment de la garde, cela porte le nombre à cent cinquante, compliqués d'une variété infinie d'accessoires, tels que bottes, casques, casquettes, sabres, dagues, écharpes, cordons et manteaux. »

La ténacité de la vie chez les fourmis. — Sous ce titre, M. Henry de Varigny publie dans la *Nature* un article des plus curieux, par lequel nous voyons que la fourmi a la vie singulièrement plus dure que l'homme.

C'est ainsi qu'on a constaté que la fourmi pouvait rester jusqu'à huit jours sous l'eau; nous sommes loin des quinze minutes de submersion au delà desquelles l'homme ne résiste guère. Des fourmis ont subi une diète de dix, douze et même dix-huit jours; une a vécu sans manger pendant vingt-neuf jours.

Enfin, Mlle Fielde, qui a procédé à ces expériences, en a fait également sur les fourmis estropiées, et s'est convaincue qu'elles peuvent vivre jusqu'à quarante-cinq jours *sans tête;* jusqu'à la dernière journée, ces malheureuses bêtes décapitées se promenaient dans leur prison, allant de droite et de gauche. Si on leur enlève l'abdomen, au lieu de la tête, la survie est moins longue, mais est encore respectable; les fourmis privées d'abdomen ne semblent pas se rendre compte de leur mutilation : elles vont et viennent comme de coutume, faisant toutes leurs besognes, s'occupant des jeunes, nettoyant le logis, etc.

—

Mot d'enfant. — Jacques, pourquoi donc mets-tu ton bas à l'envers?

— Maman, il y a un trou de l'autre côté.

RÉPONSES A CHERCHER

L'origine d'une légende.

Tout le monde a lu ou entendu raconter des histoires où il est question d'*ogres*, ces personnages fantastiques qui mangent de la chair fraîche et dévorent les petits enfants. Quelle est l'origine de cette légende, et d'où vient ce nom d'*ogres*?

—

Mots décroissants.

Ce que l'on laisse d'une pomme.
Un fin morceau pour les gourmets.
Bulbe odorant et savoureux.
Ce qu'on attrape en se battant.
Contraire du consentement.
Le nom de Monsieur Tout-le-Monde.
Lettre désignant l'infini.

RÉPONSES AUX QUESTIONS DU N° 270

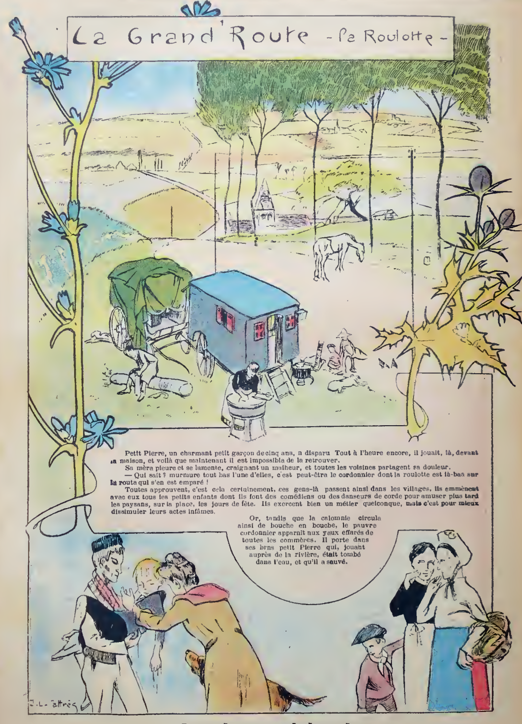
I

Blaise Pascal (1623-1662). — Dans une promenade, les quatre chevaux attelés à sa voiture s'emportèrent. Arrivés au pont de Neuilly, les deux premiers se précipitèrent dans la Seine; mais, les traits qui les retenaient s'étant rompus, la voiture s'arrêta court et Pascal fut sauvé.

II

```
P A R A D I S
A D O N I S
R O S S E
A N S E
D I E
I S
S
```

Sceaux. — Imprimerie CHARAIRE. Le Gérant : HENRI BOURRELIER.



La vie en plein air.

17e Année. — No 272. 10 centimes. 11 Février 1905.

LE

Petit Français illustré

JOURNAL DES ÉCOLIERS ET DES ÉCOLIÈRES

FRANCE : UN AN, 6 FRANCS (du 1er de chaque mois) | Librairie Armand Colin Paris, 5, rue de Mézières. | UNION POSTALE : UN AN, 7 FRANCS (Paraît chaque Samedi)



« Tenez, cela ne vous fera pas de mal! »

A LA BELLE ÉTOILE

ROMAN DE CLAUDE SAINT-JAN. — ILLUSTRATIONS DE JOSÉ ROY.



Le vieux maître n'était pas riche et son traitement n'était pas gros. Autrement il eût bien vite cédé à l'envie qu'il avait de payer aux deux amis leurs places en chemin de fer jusqu'à Nantes. Il soupira.

— Nous voudrions bien travailler, dit Violette, et économiser l'argent de notre voyage; mais nous sommes trop jeunes, nous ne gagnons pas beaucoup.

— Attendez donc! s'écria M. Lecour. J'ai vu hier un fermier de Bernoval qui cherchait à enrôler des enfants pour faire ses foins. C'est un homme généreux et juste; il vous fera peut-être gagner quelque argent. Je vais vous donner une lettre pour lui.

Les enfants remercièrent avec effusion. Pendant que le maître écrivait sa lettre, Gertrude vint desservir. Elle grogna en jetant un regard sur les deux petits compagnons assis l'un près de l'autre. Mais c'était la bourrue bienfaisante, et Violette fut bien étonnée de la voir apparaître deux minutes après, tenant dans ses mains une chemise et une paire de bas qu'elle tendit à la petite fille.

— Tenez, fit-elle avec brusquerie, cela ne vous fera pas de mal, vous n'êtes guère trop bien nippée.

— Voilà! s'écria l'instituteur en écrivant l'adresse sur l'enveloppe. Avec ça, je vous souhaite bonne chance!

Il ouvrit un tiroir et en tira une petite pièce blanche.

— Prenez, dit-il en la tendant à Marc, vous ne me la refuserez pas. Ce sera le commencement du prix de vos billets. Moi aussi, je veux contribuer à la recherche de Jean.

Et il mit sur les deux jeunes fronts un baiser paternel.

— Aujourd'hui, quelle bonne journée! disait Violette en quittant Saint-Florent-le-Sec. Tu vas voir, tout va aller bien On nous prendra à la ferme et nous gagnerons beaucoup d'argent.

Ils arrivèrent à Bernoval à la nuit tombante. On soupait, une demi-douzaine de convives étaient assis autour d'une grande table encombrée de brocs.

— Monsieur Prosper Maclou? demanda Marc.

— C'est moi, fit une grosse voix joyeuse.

Et un homme à la mine réjouie tourna la tête.

— Voilà une lettre de M. l'instituteur de Saint-Florent-le-Sec.

Le fermier regarda attentivement la suscription et ouvrit la lettre qu'il parcourut.

— Ah! ah! dit-il, vous en voulez à mes foins? Etes-vous solides, au moins?

Il secoua Marc par les épaules.

— Celle-là doit être leste, dit un des hommes en désignant Violette.

— Et puis, vous savez, continua Maclou, il ne s'agit pas de jouer ni de gaminer avec les autres garnements. Il faut que mes foins soient rentrés la semaine prochaine. On se lève à quatre heures. Ça vous va-t-il?

Marc fit signe qu'ils ne craignaient pas la fatigue.

Violette intervint :

— Et combien gagnerons-nous? demanda-t-elle.

— Ah! ah! la gamine! Elle connaît ses intérêts, dit le fermier en riant. Eh bien! vous mangerez, vous coucherez, et vous aurez chacun quinze sous par jour. Etes-vous contente, mademoiselle?

Trente sous par jour à eux deux! Violette fut éblouie. Elle se rappelait que souvent ses quêtes ne produisaient pas plus d'un franc.

Nos amis commencèrent leur métier de faneurs le lendemain matin. Une douzaine de garçons et de petites filles travaillaient avec eux. C'étaient pour la plupart des enfants mal élevés, effrontés et grossiers, et Marc dut plus d'une fois s'armer de patience pour supporter leurs propos. Pendant qu'il ramassait sur sa fourche le foin qu'on élevait ensuite en tas, il songeait à l'été précédent.

Quand il se promenait dans la campagne en voiture avec Mme Rouvière, qui aurait jamais cru qu'il serait un jour parmi les ouvriers qu'il apercevait alors au passage? Mais puisque c'était pour retrouver Jean, il pouvait bien

1. Voir les nos 262 et suivants du *Petit Français illustré*.

subir la compagnie de ces désagréables voisins; la compensation serait assez grande au jour du succès. Une fois pourtant qu'un grand garçon de quinze ans avait battu Violette, Marc sortit de sa réserve ordinaire et allongea au coupable une taloche dont celui-ci garda le souvenir et qui le rendit plus retenu désormais.

On restait tard aux champs. Des orages menaçaient et il fallait mettre le fourrage en meules le plus vite possible.

Un soir, en rentrant harassés à la ferme, Marc et Violette eurent une grande surprise. Au milieu de la cour, à côté d'un superbe dragon, se tenait leur ami Philippe qui fut bien étonné aussi en les apercevant. Les enfants s'expliquèrent. Philippe raconta que Prosper Maclou était le frère de sa mère et qu'il était venu chez lui avec son autre oncle, Charles Maclou, sous-officier de dragons et actuellement en permission.

Ce fut une grande joie pour les trois camarades. Philippe, qui restait quelques jours chez son oncle, voulut aussi aider aux foins. Le maréchal des logis était vite devenu l'ami de nos petits voyageurs. Il se plaisait à faire causer Marc qu'il trouvait intelligent, et Violette l'amusait avec ses allures de petit chat sauvage.

Le temps de la fenaison passa vite, trop vite, aurait trouvé Marc s'il n'avait été si impatient de rejoindre le fils de sa bienfaitrice.

L'oncle Charles était retourné à son régiment depuis trois jours, Philippe partait le lendemain; il fallait se séparer.

Prosper Maclou avait donné à Marc une belle pièce de vingt francs; la fermière avait remis en état leur modeste trousseau et on devait les mener en voiture jusqu'à la station prochaine où ils prendraient le train pour Angers.

On n'était encore qu'au 10 juin et les fêtes annoncées à Nantes ne commenceraient que le 1er juillet. Il n'était guère probable que les baraques des forains s'y installassent avant cette époque. Il y avait donc encore trois semaines à passer avant d'espérer rejoindre Jean. Marc, arrivé à Angers, proposa à Violette de continuer leur voyage à pied. De la sorte, ils conserveraient intact leur petit pécule et pourraient parer aux événements imprévus. Et peut-être, dans leur marche, trouveraient-ils encore à gagner de l'argent? Ils en auraient sans doute besoin, une fois Jean retrouvé, pour pouvoir fuir avec lui et regagner Vignereux.

Violette se rendit volontiers à ces raisons et Marc acheta une nouvelle carte routière, pour se diriger vers la basse Bretagne.

Ils quittèrent Angers par une radieuse après-midi et furent vite en pleine campagne. Les blés déjà jaunis couvraient les champs de leur manteau d'or où la brise traçait des sillons moirés.

En cheminant le long des grandes routes, Marc racontait à Violette des passages de l'histoire de France. En ce moment, il en était à Jeanne d'Arc dont la vie passionnait la fillette.

Tout à coup, un homme couché sur la lisière d'un petit bois se dressa à leur passage, les suivit des yeux quelque temps, puis, hâtant le pas, les rejoignit bientôt.

— Vous allez loin comme ça? dit-il en abordant les deux enfants.

Violette regarda l'homme dont la figure ne lui revint pas. Elle se rapprocha de Marc qui n'avait pas répondu.

— Vous êtes donc sourds? continua l'inconnu; je vous demande où vous allez?

Marc fit un geste indécis.

— C'est donc que vous êtes muets aussi, fit l'homme avec un gros rire.

Il continuait à avancer avec les deux amis, peu flattés de ce compagnon imprévu.

— Ce n'est pas prudent de voyager seuls à votre âge, poursuivit celui-ci; vos parents devraient vous en empêcher.

Violette était brave d'ordinaire et sa vie aventureuse de petite saltimbanque ne l'avait pas entretenue dans une impressionnabilité excessive; mais les yeux de l'inconnu étaient faux et méchants, son ton semblait hargneux



AU MILIEU DE LA COUR SE TENAIT PHILIPPE.

et la fillette se sentit prise de peur; d'autant plus qu'elle se rendait compte que Marc n'était pas plus rassuré qu'elle. Les pauvres petits eussent été bien plus effrayés encore, s'ils avaient su que l'homme qui les accompagnait ainsi les avait entendus, dans la gare d'Angers, faire leur plan de voyage et compter leur argent. Il les avait devancés sur la route pour les rejoindre en temps opportun.

Les champs étaient déserts à cette heure brûlante. Les paysans étaient rentrés dans les fermes pour le dîner de midi, et le soleil dardait ses rayons torrides qui faisaient luire des milliers d'étincelles sur le soc des charrues et des herses abandonnées.

Par deux fois, l'homme s'était placé entre Violette et Marc qui s'étaient rejoints derrière lui. A la seconde tentative, il saisit brutalement la main de Violette qui se mit à crier. Marc s'élança vers l'inconnu qui, le repoussant d'un furieux coup de poing, l'envoya rouler sur un gros tas de cailloux bordant la route. Le crâne de l'enfant porta en plein sur les pierres, il jeta un cri et un flot de sang inonda sa figure.

L'homme avait lâché Violette et courait vers Marc. D'un geste rapide, il fouilla dans la poche du garçonnet, y prit la petite bourse et s'enfuit en courant, sans s'inquiéter davantage des deux enfants.

En ce moment, Violette ne se soucia guère du vol dont ils venaient d'être victimes. Épouvantée, elle se pencha vers Marc qui avait perdu connaissance et dont le sang continuait à couler.

— Marc, Marc, mon cher petit Marc! cria la fillette éperdue. Il est mort, mon Dieu, il est mort!...

Elle essaya de soulever la tête de son ami. Le sang coula plus fort. Violette éclata en sanglots.

Un bruit de roues se fit entendre et un tombereau attelé de deux percherons apparut au tournant de la route.

— Au secours! au secours! cria Violette.

Le conducteur du tombereau sauta du brancard où il était assis. Il s'approcha :

— Quoi donc? demanda-t-il; qu'y a-t-il?

Il aperçut Marc étendu sur le tas de cailloux.

— Sapristi! s'exclama le brave homme, il saigne, celui-là! Faut le ranimer.

Il souleva dans ses bras robustes le petit garçon toujours évanoui et le porta sur un talus voisin.

— Tenez, dit-il à Violette en lui tendant un grand mouchoir à carreaux jaunes; là, à quelques mètres, il y a un petit ruisseau; allez-y tremper mon mouchoir.

Violette revint presque aussitôt. Le paysan mouilla le front de Marc.

— Il doit avoir le crâne fendu, murmura le conducteur entre ses dents. D'où venez-vous? demanda-t-il à Violette. Faut retourner chez vos parents.

— Nous n'avons pas de parents! sanglota Violette; nous sommes tout seuls!

— *Diantre de diantre!* fit le brave homme qui était père de famille; mais on ne peut pas laisser cet enfant-là comme ça, il faudrait lui panser la tête. Tout son sang y passera, si ça continue. Où alliez-vous? questionna-t-il.

— Au prochain village.

— Mais c'est qu'il est loin, le prochain village. Écoutez, ajouta-t-il après réflexion, le plus simple est de retourner à Angers. Avec ma voiture, ce sera vite fait et nous entrerons chez le premier pharmacien.

Il fit faire volte-face à son attelage, étendit Marc avec soin dans le fond du tombereau et fit signe à Violette de monter avec lui. La pauvre petite pleurait et sanglotait, répétant d'une voix entrecoupée :

— Il est mort! il est mort!

— Mais non, il n'est pas mort! dit l'homme, plus ému qu'il ne voulait le paraître. Taisez-vous donc, morbleu! S'il reprenait connaissance, il serait épouvanté de vos cris de paon!

Et il guidait soigneusement ses chevaux, pour qu'aucun cahot ne vînt ébranler le petit blessé.

On arriva bientôt à Angers.

— Je crois qu'il y a un pharmacien dans la première rue à droite, dit le paysan. Ah! oui, voilà les bocaux.

Le tombereau s'arrêta dans la rue étroite qu'il encombra de sa masse pesante.

Déjà, quelques boutiquiers regardaient avec étonnement le lourd véhicule. Quand le conducteur prit, dans le fond de la voiture, le corps inanimé du pauvre Marc, les curieux s'approchèrent, et tout un groupe pénétra chez le pharmacien.

— Un enfant blessé!

— Mort!

— Assassiné, peut-être!

Et bientôt on eût accusé du meurtre le brave homme qui portait Marc, s'il n'eût été connu par quelques-uns pour un honnête grainetier des environs.

Le pharmacien renvoya le public trop empressé qui l'entourait. Il examina Marc pendant que Violette, défaillante, joignait les mains désespérément.

— Ce n'est rien, dit le pharmacien au bout de quelques secondes; c'est une jolie entaille, mais dans peu de jours il n'y paraîtra plus. Il faut le reconduire chez lui.

— Ah! ça, c'est difficile! dit le grainetier. La petite dit qu'ils n'ont pas de parents, je les ai trouvés sur la route.

— Où couchez-vous? demanda le pharmacien à Violette.

— Dans les fermes ou dans les champs, dit la fillette qui ne pleurait plus depuis qu'elle était sûre que Marc vivait.

— Il faut pourtant à cet enfant quelques jours de repos, continua le pharmacien qui avait fini le pansement. La coupure a besoin de soins pour se cicatriser et le petit a perdu tant de sang, qu'il va rester sans forces quand il reprendra connaissance.

Violette, qui écoutait anxieusement, songea seulement alors qu'ils n'avaient plus d'argent. Ses larmes coulèrent de nouveau.

— Ne vous désolez pas comme ça, dit le grainetier. Ça va s'arranger.

— Il faut mener ce garçon à l'hôpital, dit le pharmacien. Là, il ne manquera de rien et sera vite sur pied.

Le grainetier proposa de nouveau sa voiture pour conduire l'enfant à l'hospice.

Marc reprenait connaissance. Il jeta des yeux étonnés autour de lui, et porta la main à sa tête qu'il sentit entourée de bandages,

— Ne bouge pas, dit Violette en se penchant sur lui, tu es blessé, mais ce n'est rien, on va bien te soigner.

Le petit garçon voulut parler, mais il se sentait envahi par une grande faiblesse, et il retomba presque évanoui.

Une heure après, Marc était couché dans un lit bien blanc, auprès duquel deux infirmières s'empressaient.

— Et moi, avait demandé Violette, je ne reste pas?

— C'est une maison pour les enfants malades seulement, expliqua doucement une des garde-malades; nous ne pouvons vous garder, mais vous pourrez venir voir votre frère tous les jours à midi.



IL SAISIT BRUTALEMENT LA MAIN DE VIOLETTE.

Pauvre Violette! Elle ne songeait qu'au chagrin de se séparer de Marc, sans penser qu'elle allait se trouver toute seule dans la rue, sans un sou pour acheter du pain !

— S'il me demande, dit-elle timidement, vous lui direz que je n'ai pas pu rester, et que je viendrai demain.

(*A suivre.*) CLAUDE SAINT-JAN.

PETITS MYSTÈRES

Pourquoi les marins mesurent-ils par *milles* le trajet parcouru?

(*Voir la réponse dans notre prochain numéro.*)

EN RUSSIE

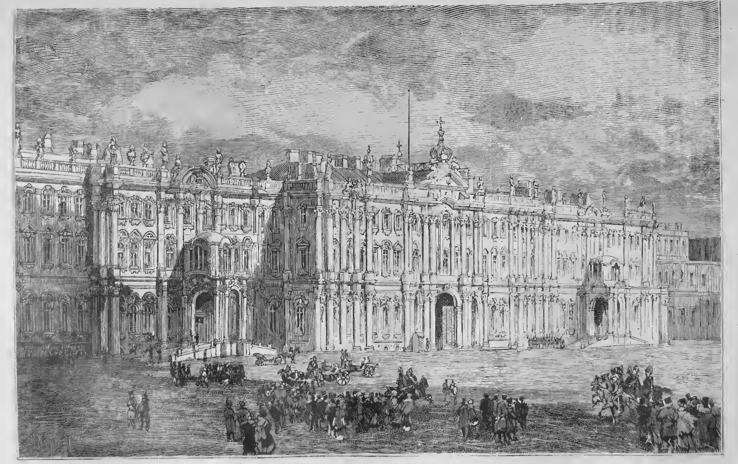

UN MOUJICK.


PAYSANNE.

Par la guerre formidable qu'elle soutient en ce moment en Mandchourie, par les graves événements dont sa capitale a été le théâtre en ces derniers temps, la Russie est devenue le pays où se concentre en ce moment l'attention du monde entier. Les gravures que nous publions dans ces deux pages sont donc toutes d'actualité.

C'est devant le Palais d'Hiver, à Saint-Pétersbourg, que se sont déroulées les principales scènes de la journée historique du 22 janvier. Des milliers de manifestants, ce jour-là, avaient résolu de porter au tsar une adresse contenant leurs plaintes et leurs réclamations; le tsar n'était pas à Saint-Pétersbourg; l'armée avait reçu l'ordre de repousser par la force toute manifestation. La journée fut terrible.


MOSCOU. — LA PLACE ROUGE.



SAINT-PÉTERSBOURG. — LE PALAIS D'HIVER.

Le Palais d'Hiver est un immense quadrilatère, dont la façade est ornée de nombreuses colonnes. L'aspect en est quelque peu lourd. Mais l'intérieur est d'une grande richesse.

La place Rouge, à Moscou, une des plus grandes et des plus animées de la ville, nous montre un des monuments les plus étranges qu'ait conçus l'imagination d'un architecte; c'est l'église Vassili Blajennoy, qui fut construite en 1554. Les douze coupoles qui surmontent l'édifice n'ont entre elles aucun point de ressemblance. C'est un mélange de tous les styles, d'une polychromie exubérante. L'effet est saisissant.

Le moujick est le mot par lequel on désigne le paysan russe. C'est un diminutif de *mouj :* homme. Quant aux Cosaques, notre dernière gravure nous les représente dans un de ces exercices auxquels ils excellent et qui leur ont acquis la réputation d'incomparables cavaliers.



COSAQUES CAPTURANT DES CHEVAUX.

TROIS SOUS !!

MONOLOGUE POUR JEUNE GARÇON

PERSONNAGE :

JACQUES, dix ou douze ans.

La scène se passe dans un petit salon ou dans une salle d'étude. Au premier plan, à droite du spectateur, une table sur laquelle il y a des livres : une chaise est placée auprès, à gauche. A gauche, également au premier plan, un fauteuil ; porte au fond.

JACQUES, *en costume d'écolier, arrive en courant. Il a sur le dos son sac, retenu par des bretelles, et tient à la main une enveloppe carrée d'assez grande taille avec un large cachet rouge. Très animé.* — Une lettre pour moi ! Et une belle encore... (*Il va vivement vers la table, ôte ses bretelles, dépose son sac sur la table, et redescend, sa lettre à la main. Au public.*) Qu'est-ce que cela peut être ? Ça m'intrigue... (*Inquiet.*) Est-ce que Ledur, l'ordonnance de papa, se serait trompé quand il m'a crié tout à l'heure sous la voûte, comme j'entrais... (*Il imite une grosse voix d'homme.*) « Et vot' correspondance, m'sieu Jacques ? C'est-il que vous n'en voulez pas ? » (*Voix naturelle ; riant.*) Ma correspondance ! Vous pensez si cela m'a fait de l'effet ! (*Examinant l'enveloppe.*) Non... C'est bien pour moi... C'est joliment écrit. (*Riant.*) Mon nom est tout plein gentil, moulé comme ça... (*Lisant.*) « Monsieur Jacques Duval, chez M. le lieutenant-colonel Duval, rue des Blanches-Roses. » Bon... (*S'interrompant.*) C'est bien ça, puisque le lieutenant-colonel Duval (*Un peu fier.*) c'est papa. (*Il va s'asseoir dans le fauteuil à gauche, ouvre l'enveloppe avec son canif en disant :*) Faut pas abîmer le cachet... il est d'un chic... (*Il lit rapidement quelques lignes et jette un cri.*) En voilà une affaire !... (*Il relit quelques lignes en murmurant :*) Fameux ! fameux... (*Puis il se lève, parcourt la scène en dansant et chantant. Au public.*) Ce que je suis content ! Et le père Berlingot !... C'est lui qui va en ouvrir des yeux... quand je lui raconterai... (*S'interrompant.*) Il va se croire millionnaire, c'est sûr. Et tout cela, messieurs, pour trois sous !... Pour trois sous... (*Plus calme, gentiment.*) Oh ! l'histoire est des plus simples. A la porte du lycée, où je vais déjà depuis quatre ans... car je suis un ancien, moi, il y a un vieux bonhomme, si vieux qu'il ne peut plus travailler et qu'il cherche à gagner sa vie en vendant des bonbons qu'il fait lui-même, parce que, autrefois, il a été cuisinier dans de grandes maisons. Il est là tous les jours, qu'il pleuve, qu'il vente, qu'il neige, assis sur un petit pliant, ayant sur ses genoux un panier d'osier garni d'une serviette très blanche, dans lequel sont rangés ses bonbons.

Dès que nous sortons, il répète de sa voix cassée... (*Imitant le ton d'un vieillard.*) « Bonbons... à la vanille, à l'orange !... Sucre d'orge au citron !... Excellents berlingots à la menthe... Voyez ! voyez... messieurs !... » (*Voix naturelle.*) Tant et si bien qu'à force de l'entendre dire, comme nous ne savions pas son nom, nous l'avons surnommé le père Berlingot ! (*Gaiement.*) Cela ne l'a pas fâché du tout, le pauvre vieux, car bientôt il s'est mis à dire : « Achetez... achetez, messieurs... les bonbons du père Berlingot ! » (*Sérieux.*) Moi, je suis une de ses meilleures pratiques. (*Riant.*) Vous allez me croire plus gourmand encore que les autres... (*Secouant la tête.*) Non, j'aime bien les bonbons ; c'est vrai, mais je ne croque pas tous ceux que j'achète... (*Vivement.*) Je vais vous dire, c'est que papa est très généreux et petite mère aussi... Alors, quand j'ai de bonnes notes, je me fais des fois des semaines de quarante... cinquante sous... trois francs, même. Cela fait bisquer les camarades, qui n'ont que leurs pauvres petits cinquante centimes ; aussi, souvent, quand à la sortie le père Berlingot m'arrête, en me disant : « Vous ne prenez donc rien, m'sieu Jacques ? » je lui achète des sucres d'orge que je donne à mes amis. (*Gaiement.*) Cela leur fait plaisir et à moi aussi... Oui, mais... (*Sérieux.*) cela me fait gronder par Ledur, l'ordonnance de papa... Il n'aime pas les « tapeurs » comme il dit ; alors, quand il vient me chercher au lycée, et qu'il me voit faire des distributions, ce sont des histoires. (*Imitant une voix grondeuse :*) « Vous êtes trop facile à la poche, m'sieu Jacques. Au lieu de vous laisser subtiliser comme ça votre argent, vous feriez mieux d'en mettre un peu dans votre tirelire ! » Et patati, patata. (*Gaiement.*) Moi, je ris ; mais il a raison, Ledur, je l'ai bien vu l'autre jour, quand, le père Berlingot m'ayant raconté ses malheurs, je n'avais plus que quatre sous en poche pour lui venir en aide.

Voici l'histoire... Il y a trois jours, après l'étude du soir, j'étais resté seul dans la classe pour finir quelque chose. J'allais me mettre à courir pour rattraper les autres, quand le père Berlingot m'arrête : « Ah ! m'sieu Jacques... vous n'allez pas vous en aller comme ça ? me cria-t-il tout malheureux. — Ce sera pour un autre jour, père Berlingot... Aujourd'hui, je n'ai plus d'argent. » (*Riant.*) Et c'était vrai,

je m'étais laissé si bien « taper » que je n'avais plus que quatre sous en poche, pour finir la semaine... Et on était au mercredi!... Enfin, pour le consoler, je lui achète tout de même un sucre d'orge au citron. Et pendant qu'il y met un bout de papier blanc, ce pauvre père Berlingot se met à me confier ses peines.

Son petit commerce n'allait pas fort. C'est tout juste s'il gagnait de quoi s'acheter du pain... Il était en retard pour son terme et craignait qu'on le renvoyât de son petit logement, où il avait installé une petite cuisine, si commode pour faire ses bonbons... Il s'agissait de vingt francs... Ah! si quelqu'un de charitable avait pu les lui prêter!... (*Voix naturelle.*) J'aurais bien voulu les lui donner, moi, mais comment? Papa et maman sont en voyage... (*Riant.*) Et à moins d'emprunter les vingt francs à Ledur!... Mais c'était impossible, une si forte somme, jamais il n'aurait voulu me la donner. Pendant que je réfléchissais, le père Berlingot finit par dire : « Ah! il y a quelqu'un de ben bon, qui me tirerait peut-être de peine, s'il habitait encore le pays... C'est M. le comte de Précigné, le fils de mes anciens maîtres, avec qui j'ai souvent joué quand nous étions gamins tous les deux, ma mère étant femme de chambre dans la maison. Mais, à présent, il habite Paris... place Vendôme... — Eh bien! père Berlingot, pourquoi ne lui écrivez-vous pas à ce M. le comte? — Hélas! m'sieu Jacques, qu'il me fait... voyez mes pauvres mains qui tremblent... Et puis, à dire vrai aussi, je ne suis guère savant. Je n'étais pas trop raisonnable dans mon jeune temps, quand il s'agissait d'apprendre, et ça me fait bien faute aujourd'hui pour tourner une lettre... » (*Voix naturelle.*) Je ne l'écoutais plus, car je venais de me souvenir que papa avait dit un jour qu'on pouvait souvent aider les pauvres gens autrement qu'en leur faisant l'aumône, et alors, moi Jacques Duval, je m'étais résolu à écrire au comte de Précigné cette lettre que le père Berlingot se désolait de ne pouvoir faire. Je quittai le pauvre vieux brusquement. (*Geste de la main.*) « Au revoir, père Berlingot!... bon courage... — Merci, m'sieu Jacques... » Il avait, en me voyant partir, l'air étonné... Sans doute, il avait espéré qu'ému par ses confidences, je doublerais au moins mes achats...(*Gaiement.*) Mais le moyen quand on n'a plus que trois sous en poche... Et ces trois sous-là, vous le pensez bien, je voulais les garder pour acheter le timbre de ma lettre. (*D'un air confidentiel.*) Je profitai du congé du jeudi pour m'y mettre...Ah! mes amis!... quelle affaire!...le style, ça allait encore, mais l'orthographe... Bah! pour m'en tirer, je dis tout bonnement à ce M. le comte que je n'étais encore qu'un gamin, pas très savant, mais que je consentais de bon cœur à ce qu'il se moquât de ma lettre, pourvu qu'il voulût bien venir en aide à ce pauvre père Berlingot... Je mis la lettre à la poste moi-même... (*Content.*) La réponse ne s'est pas fait attendre...(*Agitant la lettre.*) La voilà!... c'est elle!... Ecoutez. (*Il lit.*)

« Mon cher monsieur Jacques,

« Je ne me moquerai pas de votre lettre, car, s'il y a en effet quelques fautes, elle m'a prouvé que vous avez un excellent cœur.

« Je vous remercie de m'avoir informé de la triste situation d'Ambroise Durand, celui que vous appelez le père Berlingot, mon camarade de jeu d'il y a longtemps, puisque je suis grand-papa aujourd'hui.

« Pour vous prouver combien j'ai été touché de votre démarche, je m'empresse de vous informer que je suis tout prêt à lui venir en aide. Et je crois vous être agréable et vous récompenser de la peine que vous avez prise, en vous priant d'annoncer à votre protégé que, désormais, son loyer sera payé, en mon nom, par un de mes amis qui habite votre ville, et que, de plus, celui-ci lui remettra chaque mois une petite somme qui l'aidera à vivre.

« Vous me dites, mon cher enfant, que, n'ayant plus que trois sous, vous avez cru bien faire en les employant à affranchir votre lettre. C'était une bonne et charitable pensée... Vous voyez qu'ils se sont bien multipliés, ces trois sous, au grand profit de ce pauvre Ambroise, si digne d'intérêt.

« Je ne sais si nous nous verrons jamais, mon cher monsieur Jacques, mais si l'occasion s'en présentait, croyez que j'aurais grand plaisir à embrasser un gentil garçon comme vous.

« André de Précigné. »

(*Au public. Très animé.*) Hein? Elle est tournée celle-là? (*Avec vivacité.*) Et sans fautes,allez! (*Il se tourne un peu vers la porte, feignant de prêter l'oreille.*) Voilà Ledur qui rentre avec les chevaux de papa... Je vais lui dire de venir avec moi chez le père Berlingot pour lui apprendre la grande nouvelle... Pauvre vieux... va-t-il être content! (*Gaiement.*) Il est capable, pour me remercier, de vouloir me donner toute sa boutique (*Se récriant.*) Oh! je ne la prendrai pas... (*Avec malice.*) Ce que j'accepterai, pour ne pas lui faire de la peine, c'est qu'il me rembourse mon timbre en marchandises... (*Il arpente gaiement la scène, tout en criant:*)

«Excellents berlingots à la menthe!.. Pour trois sous!...» (*Il gagne la porte, salue gentiment le public, et, avant de disparaître, redit encore:*) Pour trois sous!... messieurs... mesdames!...

M. P.



Les Étapes de la célébrité. — Maxime Gorki est un écrivain russe, célèbre aujourd'hui dans toute l'Europe. Son éditeur lui ayant demandé son autobiographie, voici en quels termes l'écrivain a répondu :

« 1878, apprenti cordonnier; 1879, apprenti dessinateur; 1882, laveur de vaisselle à bord d'un bateau à vapeur; 1883, boulanger; 1884, concierge; 1885, boulanger; 1886, choriste d'une troupe ambulante; 1887, marchand de pommes dans la rue; 1888, candidat au suicide; 1889, copiste au service d'un avocat; 1891, voyage à pied à travers la Russie; 1893, journalier du service des chemins de fer; en 1894, paraît ma première nouvelle. »

Tous les écrivains n'ont pas, en parlant d'eux, cette concision et cette modestie.

—

Poésie d'architecte. — L'architecte poète ou le poète architecte, c'est Garnier, celui à qui Paris doit le nouvel Opéra.

Garnier avait la manie des jeux de mots, et il avait, à cause de cette manie, de violentes discussions avec son ami Francisque Sarcey, le célèbre critique. Il mit un jour le comble à l'indignation de ce dernier en composant devant lui vingt-huit couplets sur le calorifère. L'histoire a conservé deux de ces couplets que voici :

Mon poêle ne me chauffe pas,
Mon poêle ne me chauffe guère.
Je suis dans un grand embarras
Pour me chauffer : *qu'alors y faire?*

Aury, le maréchal-ferrant,
S'établit (c'est ce qu'il préfère)
Dans la cale d'un brick très grand,
Et, dans cette *cale, Aury ferre.*

Pas bien fort, direz-vous. Oh! non. Et il est probable cependant que dans les vingt-huit couplets, ce sont là les meilleurs. Garnier a été bien inspiré, pour sa renommée, de faire plus d'architecture que de poésie.

—

Un serment tenu. — Sait-on que le général Cambronne faillit, au début de sa carrière, être passé par les armes? C'est la *Revue hebdomadaire* qui nous l'apprend.

Caporal à Nantes en 1795, Cambronne fut condamné à être fusillé pour avoir, étant en état d'ivresse, refusé d'obéir à l'un de ses officiers. Le colonel du régiment, touché de sa jeunesse, lui demanda sa parole d'honneur qu'il ne boirait plus désormais. Le caporal Cambronne promit et fut gracié. Il tint parole, et, dix ans plus tard, il était promu général.

Un jour, il dînait avec des frères d'armes et son colonel de 1795. Celui-ci lui offrit un verre de vin. Cambronne le regarda fixement et lui dit :

— Avez-vous donc oublié la parole d'honneur que je vous ai donnée, colonel, dans la prison militaire de Nantes? Je vous certifie que depuis cette époque je n'ai bu ni vin ni liqueur.

Le vieux colonel fut ému jusqu'aux larmes.

—

Mot d'enfant. — Bébé, qui depuis quelque temps va en classe, a commencé la botanique et l'histoire naturelle. Au dessert, papa l'interroge :

— D'où viennent les figues?
— Des figuiers.
— Et les citrons?
— Des citronniers.
— Et les dattes?

Bébé hésite un instant, puis, tout à coup :
— Des calendriers!

RÉPONSES A CHERCHER

Coquilles amusantes.

Nos lecteurs savent ce qu'on entend par *coquilles*, en typographie; une coquille est une faute d'impression dénaturant une phrase et produisant le plus souvent un sens grotesque.

Rétablir les phrases suivantes rendues inintelligibles par des fautes d'impression :

Les foules ne sont bonnes que dans les bois d'hiver.

L'humidité est la pâture de l'âne.

—

Casse-tête.

Aux vingt mots suivants :

Barque, broche, aïeux, livre, Pô, vie, Marne, cou, Pau, roche, salve, port, foie, main, mine, sorte, Caron, cris, bique, pire, ajouter une lettre pour en former d'autres mots, et de la réunion des lettres ajoutées, composer, dans l'ordre donné, une devise de six mots.

RÉPONSES AUX QUESTIONS DU N° 271

I

Autrefois les Hongrois s'appelaient *Ogours*. Cette nation a toujours été très belliqueuse ; mais aux IXe et Xe siècles, elle était féroce. Cinquante années de suite, les Ogours portèrent la mort, le pillage et la dévastation dans toute l'Europe, et la terreur qu'ils inspirèrent, en France notamment, qui fut envahie par eux onze fois, fut si grande que, dans les récits populaires, les Ogours ou ogres passèrent à l'état de types fabuleux.

II

```
T R O G N O N
  R O G N O N
    O G N O N
      G N O N
        N O N
          O N
            N
```

LES HABITANTS DE NOS COLONIES

L'ALGÉRIE





Voici des types des deux grandes populations indigènes que l'on trouve dans notre belle colonie d'Algérie.

En haut de la page, vous voyez un campement d'Arabes. Les Arabes forment un peuple venu d'Asie en Afrique au VIIIe siècle; beaucoup d'entre eux vivent encore aujourd'hui sur les hauts plateaux de l'Algérie; ils y forment de petits groupes qu'on appelle *douars;* ils sont nomades, c'est-à-dire qu'ils ne vivent pas toujours au même endroit; ils se déplacent sans cesse, cherchant de frais pâturages pour leurs troupeaux, ce qui n'est pas toujours commode en Algérie, où il fait souvent très chaud et très sec.

Lorsqu'ils ont enfin trouvé ce qu'ils désirent, ils s'installent comme vous le voyez ici, sous une vaste tente; autour de ce campement improvisé errent leurs chevaux et leurs chameaux.



En dessous de cette figure, à gauche, vous voyez un Arabe revêtu du *burnous;* c'est une grande pièce de laine qui enveloppe tout le corps et passe par-dessus la tête; des cordes en poils de chameau la fixent autour du crâne.

La jeune femme que vous voyez à droite est une Kabyle. On appelle de ce nom des populations qui se trouvaient déjà en Algérie quand y arrivèrent les Arabes. Ceux-ci refoulèrent les Kabyles dans les hautes montagnes de l'Atlas où ils vivent encore aujourd'hui. Les Arabes les contraignirent à se faire musulmans; cependant les Kabyles n'adoptèrent pas tous les usages de leurs vainqueurs. Cette femme a le visage découvert, contrairement aux prescriptions du livre sacré des musulmans, le Coran, qui ordonne aux femmes d'avoir toujours le visage caché.

A. Parmentier.



17e Année. — N° 273. 10 centimes. 18 Février 1905.

LE

Petit Français illustré

JOURNAL DES ÉCOLIERS ET DES ÉCOLIÈRES

FRANCE : UN AN, 6 FRANCS (du 1er de chaque mois) | *Librairie Armand Colin* Paris, 5, rue de Mézières. | UNION POSTALE : UN AN, 7 FRANCS (Paraît chaque Samedi)



La « Mary » courait droit sur le « Normandy ».

LECTURES DU SAMEDI. — Le Capitaine du « Normandy », par Victor Hugo.

ILLUSTRATIONS D'HÉROUARD.

LE CAPITAINE DU « NORMANDY »

Dans la nuit du 17 mars 1870, le capitaine Harvey faisait son trajet habituel de Southampton à Guernesey. Une brume couvrait la mer. Le capitaine Harvey était debout sur la passerelle du steamer et manœuvrait avec précaution, à cause de la nuit et du brouillard. Les passagers dormaient.

Le *Normandy* était un très grand navire, le plus beau peut-être des bateaux-poste de la Manche, 600 tonneaux, 220 pieds anglais [1] de long, 25 de large; il était « jeune », comme disent les marins, il n'avait pas sept ans. Il avait été construit en 1863.

Le brouillard s'épaississait, on était sorti de la rivière de Southampton, on était en pleine mer, à environ 15 milles au delà des Aiguilles. Le packet [2] avançait lentement. Il était quatre heures du matin.



LA « MARY » AVAIT MIS SES CANOTS A LA MER

L'obscurité était absolue, une sorte de plafond bas enveloppait le steamer, on distinguait à peine la pointe des mâts.

Rien de terrible comme ces navires aveugles qui vont dans la nuit.

Tout à coup, dans la brume, une noirceur surgit, fantôme et montagne, un promontoire d'ombre courant dans l'écume et trouant les ténèbres. C'était la *Mary*, grand steamer à hélice, venant d'Odessa, allant à Grimsby, avec un chargement de 500 tonnes de blé; vitesse énorme, poids immense. La *Mary* courait droit sur le *Normandy*.

Nul moyen d'éviter l'abordage, tant ces spectres de navires dans le brouillard se dressent vite. Ce sont des rencontres sans approche. Avant qu'on ait achevé de les voir, on est mort. La *Mary*, lancée à toute vapeur, prit le *Normandy* par le travers et l'éventra.

Du choc, elle-même, avariée, s'arrêta.

Il y avait sur le *Normandy* vingt-huit hommes d'équipage, une femme de service, la stewartess, et trente et un passagers, dont douze femmes.

La secousse fut effroyable. En un instant, tous furent sur le pont, hommes, femmes, enfants, demi-nus, courant, criant, pleurant. L'eau entrait furieuse. La fournaise de la machine, atteinte par le flot, râlait.

Le navire n'avait pas de cloisons étanches, les ceintures de sauvetage manquaient.

Le capitaine Harvey, droit sur la passerelle de commandement, cria :

— Silence tous et attention! Les canots à la mer. Les femmes d'abord, les passagers ensuite. L'équipage après. Il y a soixante personnes à sauver.

On était soixante et un, mais il s'oubliait.

On détacha les embarcations. Tous s'y précipitèrent. Cette hâte pouvait faire chavirer les canots. Ockleford, le lieutenant, et les trois contremaîtres continrent cette foule éperdue d'horreur. Dormir, et tout à coup, et tout de suite, mourir, c'est affreux.

Cependant, au-dessus des cris et des bruits, on entendait la voix grave du capitaine, et ce bref dialogue s'échangeait dans les ténèbres :

— Mécanicien Locks!

1. Environ 66 m. de longueur sur $7^m,50$ de largeur.
2. Packet : vaisseau de transport, paquebot.

— Capitaine?

— Comment est le fourneau?

— Noyé.

— Le feu?

— Éteint.

— La machine?

— Morte.

Le capitaine reprit :

— Combien avons-nous de minutes?

— Vingt.

— Cela suffit, dit le capitaine. Quecbacun s'embarque à son tour.

« Lieutenant Ockleford, avez-vous vos pistolets ?

— Oui, capitaine.

— Brûlez-la cervelle à tout bomme qui voudrait passer avant une femme.

Tous se turent. Personne ne résista, cette foule sentant au-dessus d'elle cette grande âme.

La *Mary*, de son côté, avait mis ses embarcations à la mer, et venait au secours de ce naufrage qu'elle avait fait.



LE CAPITAINE HARVEY ENTRA IMMOBILE DANS L'ABIME.

Le sauvetage s'opéra avec ordre et presque sans lutte. Il y avait, comme toujours, de tristes égoïsmes; il y eut aussi de pathétiques dévouements.

Harvey, impassible à son poste de capitaine, commandait, dominait, dirigeait, s'occupait de tout et de tous, gouvernait avec calme cette angoisse, et semblait donner des ordres à la catastrophe. On eût dit que le naufrage lui obéissait.

A un certain moment il cria :

— Sauvez Clément!

Clément, c'était le mousse, un enfant.

Le navire décroissait lentement dans l'eau profonde. On hâtait le plus possible le va-et-vient des embarcations entre le *Normandy* et la *Mary*. « Faites vite! » criait le capitaine.

A la vingtième minute, le steamer sombra.

L'avant plongea d'abord, puis l'arrière.

Le capitaine Harvey, debout sur la passerelle, ne fit pas un geste, ne dit pas un mot, et entra immobile dans l'abîme. On vit, à travers la brume sinistre, cette statue noire s'enfoncer dans la mer.

Ainsi finit le capitaine Harvey.

Pas un marin de la Manche ne l'égalait. Après s'être imposé toute sa vie le devoir d'être un homme, il usa en mourant du droit d'être un héros.

VICTOR HUGO.

LES PETITS MYSTÈRES

Pourquoi les marins mesurent-ils par milles le trajet parcouru?

(Question posée dans notre numéro du 11 février.)

Nous autres babitants de la terre ferme, nous n'avons pas à nous préoccuper de la rotondité de notre planète; il nous importe peu de savoir par quel degré de latitude ou de longitude nous nous trouvons.

Mais, pour le marin, il n'en va pas de même. Le marin, en effet, n'ignore pas qu'il parcourt une ligne courbe sur la surface d'une sphère. La carte sur laquelle il marque sa position est graduée en degrés et minutes. Les instruments qui lui servent à la déterminer (le sextant et le chronomètre) sont également gradués en arcs de cercle, degrés ou heures.

Il est donc naturel que le marin ait choisi, comme unité de mesure, la minute terrestre, autrement dit le mille marin (1,852^{m},3).

Pour évaluer la vitesse de son navire, le marin se sert d'un plateau de bois qui, jeté à l'eau, offre une résistance suffisante pour faire dérouler une ligne graduée au moyen de nœuds espacés de telle manière que le nombre de nœuds *filés* en 15 secondes est le même que le nombre de milles parcourus en une heure.

Exemple : Si je file 12 nœuds en 15 secondes, cela signifie que mon navire fait 12 milles à l'heure. E. M.



Une fois le porche de l'hôpital franchi, Violette se remit à pleurer. Il lui semblait que Marc était à jamais perdu. Elle marchait au hasard devant elle. Il était six heures du soir et le soleil était encore bien chaud. Dans une grande allée bordée d'arbres séculaires, des enfants jouaient et couraient sous la surveillance des bonnes et des nourrices.

Une fillette de six ou sept ans, en jolie robe de mousseline écrue, avec une grande ceinture cerise, sautait avec adresse dans une corde que deux de ses compagnes faisaient tourner.

Violette, toute à son chagrin, s'était laissée tomber au pied d'un arbre. Une des petites filles l'aperçut.

— Oh! ne restons pas là, dit-elle, une vilaine mendiante! Nous attraperons des maladies. Maman me défend toujours d'approcher de ces gens-là.

Elle s'éloigna.

— Viens donc, Simone, cria-t-elle à la petite fille à la ceinture cerise, qui restait en arrière et jetait un regard de pitié sur Violette.

Celle-ci s'était relevée et continuait sa marche, sans but. Elle parcourut des boulevards, des rues, se retrouva aux mêmes carrefours, inconsciente de la fatigue et de la faim qui commençait à se faire sentir. La nuit tombait quand elle arriva sur les quais. Entre les deux berges encombrées de caisses et de tonneaux, le fleuve roulait ses flots tranquilles sur son lit de sable moelleux.

Violette descendit sur la rive et s'assit machinalement sur un tas de pierres. Un frisson la parcourut. Elle s'aperçut qu'elle avait froid et faim. Manger, c'était impossible pour ce soir-là. Elle verrait demain. Elle regarda autour d'elle pour se découvrir un abri. Des planches entassées formaient une assez grande élévation; elle s'y pelotonna, protégée contre le vent, et ne tarda pas à s'endormir, la fatigue l'emportant sur son chagrin.

Le lendemain, en s'éveillant, Violette ne songeait qu'à une chose : elle allait voir Marc à midi! Bien vite, elle regagna les quais; il n'était que huit heures. Il fallait encore patienter bien longtemps. Néanmoins,



VIOLETTE S'ASSIT SUR UN TAS DE PIERRES.

1. Voir les nos 262 et suivants du *Petit Français Illustré*.

ignorante du chemin qu'elle avait parcouru la veille, elle s'enquit auprès d'un petit marmiton de la route à suivre pour arriver à l'hôpital. Ce n'était pas difficile : deux rues toutes droites et un boulevard à traverser. Et Violette aurait voulu hâter la marche des cadrans.

Mais, tout à coup, la pauvre fillette se sentit défaillir. Depuis la veille à midi, elle n'avait pas mangé, et la faim commençait à la tenailler terriblement. Après bien des hésitations, elle se décida à entrer chez un boulanger, lui demandant la charité d'un morceau de pain.

Mais celui-ci prit mal la chose.

— Petite effrontée ! cria-t-il, je vais t'en donner du pain... Je vais te faire arrêter, si tu veux : la mendicité est interdite.

tra sans doute pas. Il a un peu de fièvre, ce qui lui donne du délire, mais sa blessure va mieux.

Violette, prête à pleurer, regardait Marc qui s'agitait dans son lit.

— Jean ! criait-il. C'est moi qui suis Jean. On ne m'a pas volé, je suis venu d'Amérique !...

L'émotion qui saisit Violette, s'ajoutant à la faim qui la torturait, fut au-dessus des forces de la petite fille. Elle porta la main à sa poitrine et perdit connaissance.

Quand elle revint à elle, des jeunes femmes l'entouraient.

— Ne vous chagrinez pas, mon enfant, dit l'une d'elles ; dans peu de jours, votre frère sera guéri, et déjà demain il vous reconnaîtra sans doute.



VIOLETTE, APRÈS LA GIGUE, ATTAQUA UNE CZARDA.

Épouvantée de la menace, Violette se sauva en courant. La peur d'être mise en prison et de ne pouvoir se rendre auprès de Marc fut plus forte que le reste et elle ne tendit plus la main à personne.

Enfin, douze coups sonnèrent à toutes les horloges de la ville, les angélus se répondirent en échos et Violette, depuis longtemps appuyée contre la porte de l'hospice, en franchit le seuil.

On la fit entrer dans la salle où son ami était couché.

— Ne vous tourmentez pas, lui dit l'infirmière de garde, votre frère ne vous reconnaî-

Et Violette quitta l'hôpital sans avoir osé avouer qu'elle n'avait pas mangé depuis plus de vingt-quatre heures.

Elle se retrouva dans la grande allée où elle était venue la veille. La petite Simone y était encore, elle aussi, et elle reconnut Violette. Comme pour réparer ce que les paroles de sa compagne avaient eu de cruel le jour précédent, elle s'approcha de la petite abandonnée et lui glissa une pièce de dix centimes.

Deux sous ! Violette joignit les mains de bonheur. Elle allait donc pouvoir manger un peu de pain ! Elle se précipita vers un kiosque situé au milieu de la promenade. De gros

pains bis s'étalaient, que les enfants achetaient pour jeter aux canards et aux cygnes.

Violette en prit un, et jamais les plats les plus fins, les mets les plus choisis ne furent mangés avec une joie pareille.

Sa faim apaisée, la petite fille réfléchit à sa situation. Marc pouvait être malade longtemps encore : il fallait donc qu'elle vécût pendant qu'il resterait à l'hôpital. En pensant à l'argent volé, Violette eut un gros soupir. Comment arriveraient-ils jamais à regagner une pareille somme? Et le temps pressait pour rejoindre Jean à Nantes. Ces réflexions désolèrent l'enfant. Mais elle reprit bientôt espoir. Quand Marc serait guéri, il trouverait bien une combinaison pour rejoindre Jean. Pour l'instant, le plus pressé était de trouver un gîte et de quoi manger au moins une fois par jour. Mais que faire? Quel travail demander dans cette grande ville où elle était inconnue? A son âge et avec son costume, où oser se présenter pour demander de l'ouvrage? On la chasserait comme une mendiante. Et la peur de la prison lui revenait, lancinante.

Tout à coup, elle pensa à son ancien métier.

— Si je dansais? se dit-elle. Ce n'est pas mendier, ça, et peut-être que ça amusera ces enfants-là.

Danser! La pauvre Violette n'y avait guère le cœur, mais l'idée de Marc et de Jean lui donna du courage. Elle frappa dans ses mains pour attirer l'attention de son jeune public et elle commença une gigue écossaise.

Plusieurs enfants la regardèrent. Tout de suite, un cercle, grossi de bonnes, se forma, et Violette, après la gigue, attaqua une czarda.

Simone était accourue des premières. Se tournant vers une gouvernante qui l'accompagnait, elle lui dit quelques mots tout bas et une pièce de dix sous tomba devant Violette. L'exemple fut contagieux. Tous les gamins et les fillettes jetèrent des gros sous, quelques-uns des piécettes, et Violette, saluant et resaluant ses petits spectateurs, ramassa son trésor en pleurant de joie.

CHAPITRE XIV

En arrivant le lendemain à la salle 8, Violette eut une heureuse surprise. Assis sur son lit, Marc mangeait un œuf à la coque. Il sourit à la petite fille.

— Je savais que tu allais venir, dit-il, la dame me l'avait dit.

Et il demanda tout de suite à son amie de lui raconter comment l'accident avait eu lieu, car il ne se souvenait plus de rien que de la façon dont il avait voulu défendre Violette contre l'agression du vilain homme qui les avait suivis. L'enfant lui expliqua qu'il était tombé sur les pierres et qu'il s'était fendu le crâne. Puis elle parla de l'intervention du grainetier et de l'arrivée chez le pharmacien. Mais elle ne souffla mot du vol dont ils avaient été victimes, ne voulant pas tourmenter Marc et lui redonner la fièvre. Il la crut donc en possession de leurs vingt francs et lui recommanda de bien se soigner.

— Où couches-tu? questionna-t-il.

— Ne t'inquiète pas, dit Violette en riant, j'ai trouvé au bord de l'eau un tas de planches magnifiques. Je suis comme dans une alcôve.

Marc se tourmentait néanmoins.

— Au bord de l'eau! il doit y faire froid...

— Froid, au mois de juin!

— As-tu déjeuné aujourd'hui? Surtout mange bien à ta faim. Achète du jambon, tu l'aimes tant!

Il chercha sous son traversin et en tira une tablette de chocolat qu'il tendit à la petite fille.

— Je l'ai gardée pour toi, dit-il. Ici on me donne beaucoup de bonnes choses... Dis donc, reprit le petit garçon, sais-tu à quoi je pense? Nous sommes à Angers. C'est la ville où M. Charles Maclou est en garnison. Si tu allais le voir? Il a été si bon pour nous! Comme ça, tu ne serais pas toute seule, perdue dans cette grande ville.

Violette hésitait.

— Mais peut-être que tu seras guéri demain? insinua-t-elle.

— Oh! non, le médecin a dit que j'en avais encore au moins pour quatre ou cinq jours. N'importe! nous prendrons le train jusqu'à Nantes.

La pauvre Violette soupira. Avec quel argent iraient-ils à Nantes? Mais elle garda pour elle son anxiété.

— Tu vas donc chercher M. Charles, n'est-ce pas? reprit Marc avec son insistance d'enfant malade. Il est dans un régiment de dragons, tu le trouveras facilement.

L'heure de la visite était terminée. Comment retrouver le maréchal des logis Maclou? Elle eut d'abord la pensée de regarder tous les dragons qui passaient près d'elle, mais rencontrer justement l'oncle de Philippe aurait été vraiment un hasard sur lequel on ne pouvait guère compter. Alors, il fallait le demander à la caserne. Cette idée intimidait Violette. Elle s'y résigna pourtant et s'informa auprès d'un petit télégraphiste qui jouait aux billes avec d'autres gamins.

Les explications furent pénibles. Enfin, on finit par s'entendre et Violette apprit que le quartier de cavalerie se trouvait à l'extrémité de la ville, de l'autre côté des ponts... mais elle avait tant de fois à prendre à droite, puis à gauche, à suivre tout droit, à reprendre à

gauche, qu'elle dut s'adresser maintes fois aux passants pour continuer son chemin. Les uns la renseignaient mal, les autres riaient en lui demandant ce qu'elle allait faire aux casernes, et si elle avait envie de s'engager ou de se faire cantinière. Enfin, elle arriva devant la haute porte où un factionnaire veillait. Elle craignait encore une rebuffade de celui-ci, mais il la laissa passer sans rien dire et la fillette se trouva dans une immense cour carrée bordée de bâtiments réguliers et d'une blancheur éclatante.

Des hommes en blouse et en sabots astiquaient leurs fourniments ; d'autres se livraient dans de grandes auges de pierre à une lessive compliquée ; près des écuries, des soldats passaient avec des seaux pleins d'eau.

(*A suivre.*) CLAUDE SAINT-JAN.



TROP CHAUD !

L'ESCAPADE D'ALI



ALI CONTEMPLAIT LES BAZARS.

En un petit village, à quelques kilomètres de Blidah, un brave Maure, actif et diligent comme un essaim d'abeilles, tournait, accroupi dès le jour, les longs tuyaux de pipe si chers à ses semblables. Il ne s'interrompait que pour réprimander son fils Ali, paresseux au possible.

Or, un beau matin, après avoir éprouvé la rudesse d'une branche de merisier que brandissait encore son père, le jeune Ali prit la ferme résolution de fuir au plus vite le logis paternel. Il ne voulait plus de cette ennuyeuse tutelle; il n'avait que faire de ces desagréables exhortations; il irait par delà le village, vivre à sa guise en une voluptueuse paresse.

Aussi, plutôt que d'aller à l'école, il s'esquivait vers la ville, où bientôt il arrivait comme les rayons du soleil échauffaient déjà la route poudreuse.

D'abord ce fut un enchantement. Toute la grâce de Blidah — Blidah l'indolente! Blidah la parfumée! — les senteurs de ses roses et de ses violettes, de ses orangers et de ses citronniers le charmaient et l'enivraient.

Il errait en une longue flânerie, entre les maisons toutes blanches, qui se rejoignent presque au sommet, où grouille mystérieusement tout un monde invisible derrière les portes closes d'où ne filtre qu'une imprécise rumeur.

Il allait par le dédale des ruelles étroites parfois escarpées, se déroulant ainsi qu'une suite d'escaliers sombres et malpropres, d'où le regard plonge, par les magnifiques portes en bois d'ébène aux riches arabesques, en de ravissantes cours mauresques, en de superbes mosquées.

Il s'arrêtait aux étalages bariolés que sont les boutiques des cordonniers, des brodeurs et des bijoutiers.

Il restait de longs moments à se délecter du parfum subtil qui monte des tasses pleines d'un café bouillant et trouble que savourent de nonchalants consommateurs assis en cercle sur des nattes autour des petites tables incrustées de nacre et toutes basses.

Il contemplait comme en un rêve les bazars remplis d'acheteurs où s'empilent, en un désordre inextricable, les tapis de Smyrne aux riches couleurs, les cuivres repoussés ou ciselés, les pipes et les narghilés, les armes, les éperons, les lanternes mauresques, les bourses de drap bleu, les corsages à plastron d'or étincelant au soleil, les burnous de laine, les flacons aux odeurs pénétrantes et les écharpes de gaze lamées d'argent et d'or.

Il dévisageait, dans toute l'attention de son ardente curiosité, les Maures aux gilets brodés, aux pantalons bouffants, aux larges babouches; les Arabes dont le capuchon de leur

burnous, rabattu sur la tête, s'entoure d'une grosse corde en poil de chameau; les dames parfumées de verveine, qui s'éventent de larges feuilles de palmiers et vont enveloppées du haïk, un seul œil hors du voile, au pas dolent de leurs mules; les porteurs d'eau équilibrant adroitement sur leurs épaules les gracieux vases en bronze; les mzitis qui mènent des chameaux grognant de temps à autre; les conducteurs d'ânes; les marchands d'huile; et les bruyantes négresses dont les burnous à carreaux bleus et rouges laissent entrevoir les figures réjouies aux lèvres épaisses, et qui vendent, criant et gesticulant, accroupies devant leurs corbeilles, des petits pains ronds et plats.

Jamais Ali n'avait vu tant de choses et tant de gens; il était ravi.

Cependant, peu à peu, il s'aperçut qu'il attirait, lui aussi, les regards des passants; il lui sembla dès lors que chacun d'eux connaissait sa faute ou la lisait sur son visage. Il s'en inquiéta fort et, redoutant quelque piteuse mésaventure, il se hâta de quitter la ville.

Il passa rapidement près des fontaines plus fraîches, autour desquelles les marchands fatigués se reposaient; il traversa presque courant les jardins d'orangers, de citronniers et de limoniers, longea sans seulement le voir le « bois sacré » où les oliviers séculaires abritent les tombeaux des saints de l'islam, et ne s'arrêta qu'au milieu d'un groupe de bananiers et de figuiers aux pieds desquels filtrait une source, et d'où la ville ne lui apparut plus que comme une vague blancheur.

Il était midi; il faisait une lumière aveuglante, une chaleur insupportable; tout se taisait, on n'entendait que le bruit sec d'éventail ouvert et refermé des oiseaux voletant lourdement de branche en branche, le frappement sourd des figues trop mûres tombant sur le sol, le crépitement des genêts sauvages claquant leurs cosses au soleil, et la douce chanson de la source luisante sous l'herbe.

Plus tranquille, Ali se sentit envahir par la lourdeur du jour; il s'allongea sur le sol à l'ombre des figuiers touffus, se reput un moment des nombreux fruits mûrs épars dans l'herbe à portée de sa main, savoura longuement cette heure d'inoubliable paresse et d'entière liberté, puis s'endormit comme un bienheureux.

Quand il s'éveilla, la nuit gagnait les alentours. Il était charmé de sa journée, mais il commençait à craindre pour la suite. Qu'allait-il faire durant la nuit? Il ne voulait pas retourner à la ville, il n'osait pas retourner chez son père

Et bientôt, l'obscurité se faisant de plus en plus grande, Ali se prit à regretter son escapade. Des histoires terrifiantes hantaient son esprit, les cris des animaux qui s'interpellaient au loin ajoutaient à son émoi, et sa frayeur fut à son comble quand la lune, se levant derrière la montagne et répandant sur tout sa blafarde clarté, les pierres, les rochers, les arbres, les buissons, prirent d'étranges formes, se dessinèrent sur l'horizon en de terribles silhouettes.

Il se crut entouré de lions, de panthères, de chacals, et fuit, sentant confusément s'enrouler autour de ses chevilles comme d'innombrables vipères.

Il se retrouva le lendemain matin couché près d'un arbre, contre lequel, sans doute, il était venu s'abattre en sa course folle. Au dessus de lui, deux chardonnerets, le père et la mère, sautillaient et voletaient, poussant de petits cris, autour d'un nid d'où sortaient les têtes étonnées des petits.

Ali comprit bien vite que les deux oiseaux, prêts à partir à la recherche de la nourriture nécessaire à tous, recommandaient aux jeunes oisillons de rester bien tranquilles en leur nid si doux et si mollet, et de ne pas surtout, en leur impatience d'aller librement par les airs, profiter qu'ils allaient être seuls un instant pour essayer à en sortir, car ils payeraient cher une telle témérité, un tel mépris des conseils qui leur étaient donnés.

Puis ils partirent. Alors l'un des petits, malgré la défense, s'avança sur le bord du nid et s'élança sur une branche. Il se dressa fière-



SA FRAYEUR FUT A SON COMBLE

ment, entonna un chant d'allégresse, mais, trop faible encore, plia sur ses pattes, tomba et vint s'abîmer aux pieds d'Ali.

Quoi ! il n'était donc pas de joie durable pour les jeunes étourdis, impatients de vivre à leur guise et d'agir selon leur bon plaisir ? Les parents avaient donc raison, et les enfants désobéissants étaient donc infailliblement condamnés à souffrir tôt ou tard et peut-être même à périr ?

Ali songeait à tout cela.

Alors, peu à peu, il entrevit la vérité ; il reconnut sa faiblesse, son impuissance, sa folie, et, les larmes aux yeux, se rappelant tout à coup son père dont la douleur serait grande s'il retrouvait mort comme le petit chardonneret le fils qui lui donnait tant de soucis ; las à présent de sa journée d'entière liberté, dont il savait les suites désagréables, désireux de ne pas revivre une nuit de terreur comme celle qui venait de s'écouler pour lui ; bien décidé maintenant — dût-il renoncer à son rêve d'éternelle paresse — à changer de conduite, il repartit à grand pas vers le petit village, par delà Blidah où le pauvre tourneur de tuyaux de pipes, l'âme tout en peine, guettait à chaque instant son retour.

J.-L. CAYTRÈS.



LA TROMPETTE

(Voir notre gravure de dernière page.)

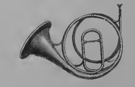


Vous êtes-vous jamais amusé à souffler dans un de ces gros coquillages qui ornaient autrefois les cheminées des appartements? Si vous avez fait cette gaminerie, vous avez imité les premiers hommes, pour qui ces coquillages furent les premières trompettes. C'est pour cela que les anciens donnaient cet instrument primitif aux demi-dieux de la mer, qui, croyaient-ils, avaient précédé les hommes dans le monde et leur avaient transmis l'invention merveilleuse des objets les plus ordinaires, dont nous ne connaîtrons jamais les auteurs, tant il y a longtemps qu'on a imaginé de s'en servir (fig. 1).

Les Égyptiens avaient déjà des trompettes de bois dont ils tiraient des fanfares éclatantes (fig. 2). Mais ce sont, dans l'antiquité, les Romains qui ont fait le plus grand usage de cet instrument; ils en avaient de différents genres; cette trompette droite que vous voyez dans la figure 3, c'est le *tuba;* elle servait aux manœuvres d'infanterie; cette autre recourbée en demi-cercle, c'est le *buccina*, dont le nom s'est conservé pendant tout le moyen âge dans le vieux mot *buccin* ; le buccina servait à sonner des fanfares, des marches ; c'était un véritable instrument de musique.

Nos pères, les Gaulois, avaient une trompette terminée par une tête d'animal, dont ils tiraient des sons vagues; les Romains appelaient cet objet *cornyx* (fig. 4). Jusqu'à la fin du XVIIIe siècle, on se servit de trompettes en forme de tubes droits plus ou moins allongés que l'on ornait de pièces d'étoffes portant les armes du roi ou ses initiales (fig. 5, 6, 7, 8). Cette coutume est encore aujourd'hui suivie dans l'armée allemande. Au début du XIXe siècle, on remplaça dans l'armée la trompette par le *clairon*, où le tube d'où sortent les sons se replie sur lui-même de façon à ce que l'instrument soit plus facile à tenir à la main. C'est dans un clairon que souffle le gendarme du premier Empire représenté dans notre figure 9.

A. PARMENTIER.



VARIÉTÉS

Les adorateurs du soleil. — Une nouvelle religion vient de surgir aux États-Unis, celle des adorateurs du soleil, et celui qui s'en déclare le grand-prêtre est un certain docteur Zar Adush Ilanish. Le propriétaire de ce nom aussi oriental qu'il est possible est Américain.

Un des principaux articles de la nouvelle religion concerne le jeûne qui est des plus rigoureux, tellement rigoureux que plusieurs de ses adeptes en sont morts. Une des principales sectatrices, Mme Gilbert, riche d'une quantité considérable de millions, jeûna pendant deux ans et s'affaiblit tellement qu'on peut dire qu'elle est morte de faim.

Le docteur américain affirme cependant qu'en observant le jeûne prescrit par la nouvelle religion, soit en se nourrissant de deux grains de blé et d'un litre d'eau par jour, l'homme peut arriver à vivre quatre cent soixante-quinze ans.

Je ne vous conseille pas d'essayer,

—

Les centenaires. — Les hommes qui arrivent à l'âge de cent ans et qui même le dépassent ne sont pas excessivement rares — relativement bien entendu — et avec le progrès de l'hygiène il est permis de croire que ces cas se multiplieront de plus en plus.

Dernièrement les vieillards de l'hospice d'Ivry offraient un banquet à leur doyen, le père Joseph Sardou, qui est un centenaire d'une espèce toute particulière. Voilà, en effet, près d'un demi-siècle que le père Sardou fait partie de la petite colonie des hospitalisés d'Ivry, et il avait été envoyé là par les médecins qui, l'ayant jugé poitrinaire, ne lui accordaient que quelques semaines à vivre.

Le poitrinaire a tenu bon, comme l'on voit, et il est à présumer que le malade a enterré pas mal de ses médecins. Avons-nous dit que le père Sardou est de Marseille?

Ajoutons enfin que le père Sardou est le doyen des sauveteurs de France et qu'il est chevalier de la Légion d'honneur.

—

La taille des Patagons. — Nous ne connaissons que très imparfaitement les Patagons, et la principale chose que nous ayons retenue des légendes qui courent sur leur compte, c'est qu'ils sont d'une stature très élevée. Or, il faut en rabattre, parait-il.

Un savant, en effet, professeur au Muséum, M. R. Verneau, vient de consacrer à ce peuple un travail documenté, duquel il ressort que la taille moyenne des Patagons varie entre 1m,65 et 1m,70. Nous sommes loin, on le voit, des géants qu'évoquait en nous ce nom de Patagons. Peut-être ceux-ci méritaient-ils jadis la réputation dont ont continué à jouir leurs descendants. Mais nous n'en savons rien.

Engelures d'hippopotames. — Les hippopotames ne passent pas pour avoir la peau particulièrement fine et sensible. Et cependant, l'hiver, la saison des engelures, éprouve complètement ceux de ces animaux qu'héberge le Jardin des Plantes et qui sont nés sous un ciel plus clément.

Leurs grosses pattes se gercent horriblement et ils souffrent, tout comme de jeunes collégiens. Leur consolation, c'est que les gardiens préposés à leur surveillance ont pitié d'eux et, soigneusement, frottent leurs pauvres grosses pattes avec de la glycérine.

—

Une définition. — Papa, qu'est-ce que c'est donc que le mardi gras?

— Mon ami, c'est un jour où les passants regardent passer d'autres passants qui ne peuvent pas passer parce qu'il y a trop de passants.

—

A la campagne. — Qu'est-ce qu'il fait à Paris, votre fieu, mère Mathurine?

— Lui? tous les jours il se promène en calèche.

— Pas possible!

— Si bien. Il est cocher.

RÉPONSES A CHERCHER

Problème pointé.

Reconstituer la phrase suivante en remplaçant les points par des voyelles.

.l-f..t-c.mb.ttr.-l.-r.p.d.t.-d.-t.mps-p.r-l.-pr.mpt.t.d.-.-n-.s.r.

S.n.q..

—

Mots en carré.

1° Que le roi se garde! 2° ville d'Égypte; 3° saison; 4° fleuve de l'enfer; 5° sous-préfecture.

RÉPONSES AUX QUESTIONS DU N° 272

I

Les moules ne sont bonnes que dans les mois d'hiver.
L'humilité est la parure de l'âme.

II

Aide-toi, le ciel t'aidera.

Barque + A = Baraque.	Salve + I = Salive.
Broche + I = Brioche.	Port + E = Porte.
Aïeux + D = Adieux.	Foie + L = Folie.
Livre + E = Lièvre.	Main + T = Matin.
Pô + T = Pot.	Mine + A = Manie.
Vie + O = Voie.	Sorte + I = Sortie.
Marne + I = Marine.	Caron + D = Cardon.
Cou + L = Clou.	Cris + E = Crise.
Pau + E = Peau.	Bique + R = Brique.
Roche + C = Croche.	Pire + A = Paire.

Sceaux. — Imprimerie Charaire.

Le Gérant : Henri BOURRELIER.

LA TROMPETTE



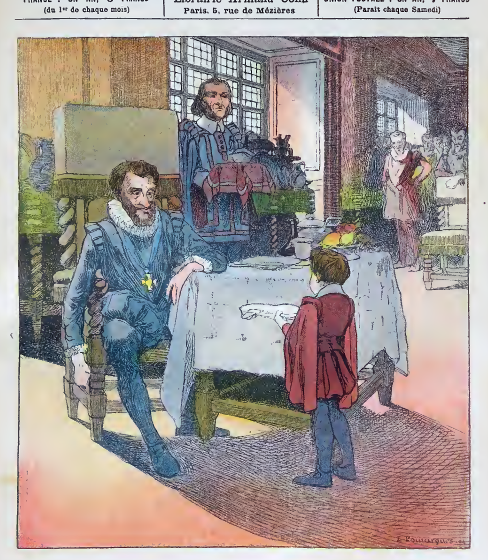
1. La première trompette. — 2. Trompette égyptienne. — 3. La trompette chez les Romains.
4. Trompette gauloise. — 5. Trompette au xve siècle. — 6. Trompette de lansquenet.
7. Trompette française (sous le règne de Louis XIII). — 8. Trompette de gardes-françaises (xviiie siècle). — 9. Clairon de gendarmerie (premier Empire).

17e Année. — N° 274. 10 centimes. 25 Février 1905.

LE Petit Français illustré

JOURNAL DES ÉCOLIERS ET DES ÉCOLIÈRES

FRANCE : UN AN, 6 FRANCS (du 1er de chaque mois) | *Librairie Armand Colin* Paris, 5, rue de Mézières | UNION POSTALE : UN AN, 7 FRANCS (Paraît chaque Samedi)

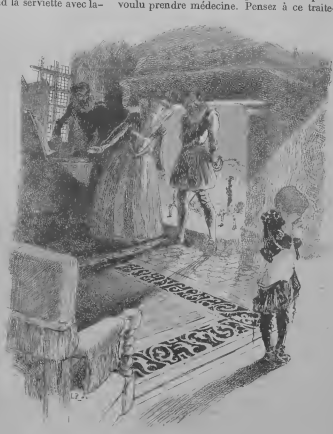


A LA COUR D'HENRI IV. — Le Dauphin faisant office de page.

HENRI IV ET SON FILS

L'enfant qui devait être Louis XIII naquit au château de Fontainebleau, le 27 septembre 1601 ; il fut aussitôt confié aux mains d'une gouvernante, qui veilla constamment sur lui ; aussi, même lorsqu'il eut grandi, voyait-il relativement peu ses parents. Il vivait le plus fréquemment au château de Fontainebleau ou à celui de Saint-Germain ; quand Henri IV séjournait dans une de ces résidences, on lui amenait en général l'enfant à l'heure où il prenait son repas. Souvent il le faisait asseoir à sa table et s'amusait, avec assez peu de souci de la santé de son fils, à lui faire boire de grands coups de vin. Quand l'enfant devint plus grand, le roi commença à lui faire remplir les fonctions que dans les familles de ce temps on confiait aux enfants ; ils jouaient le rôle de page et servaient leurs parents à table. On voit ici, dans la gravure de la première page, le roi regardant avec un bon sourire son jeune fils qui lui tend la serviette avec laquelle le roi, dans un instant, va s'essuyer les lèvres et les mains. L'enfant, d'ailleurs, ne s'accommodait pas toujours de ce service; il fallut un jour que le roi se fâchât, l'enfant refusant de faire son service de petit page : « Je suis le maître, dit alors le roi, et vous êtes le valet. » Le petit dauphin comprit la leçon, et comme on lui demandait quelques jours après : «Qui êtes-vous?» il répondit gentiment : « Je suis le petit valet à papa. »

Henri IV s'inquiétait parfois de cette humeur hautaine de son fils; il recommandait qu'on l'en punît sévèrement; mais savez-vous quel châtiment on infligeait à ce fils de roi? le fouet; le fouet ou la verge, c'était en ce temps le grand principe de l'éducation, et Henri IV était convaincu de l'excellence de ce moyen, que nous réprouvons en général aujourd'hui: « Je me plains de vous, écrivait-il à la gouvernante, parce que vous ne m'avez pas mandé que vous aviez fouetté mon fils ; car je veux et vous commande de le fouetter toutes les fois qu'il fera l'opiniâtre ou quelque chose de mal, sachant bien, par moi-même, qu'il n'y a rien au monde qui lui fasse plus de profit que cela, ce que je reconnais par expérience m'avoir profité, car, de son âge, j'ai été fort fouetté. » Vous pensez bien que, dans ces conditions-là, la gouvernante et plus tard le gouverneur du dauphin ne ménageaient point l'enfant; ici, vous voyez le pauvre petit, ses chausses défaites et les poings dans ses yeux ; peut-être a-t-il refusé d'embrasser le roi, peut-être a-t-il encore été opiniâtre : c'était, à cet âge-là, son plus grand défaut. Mais, à dix et à onze ans, il était encore fouetté : un jour, pour avoir heurté trop violemment à la porte du cabinet de la reine, une autre fois pour n'avoir point voulu prendre médecine. Pensez à ce traite-



APRÈS LA PUNITION.

ment sévère, mes amis, quand vos parents vous grondent affectueusement, et dites-vous, si vous les trouvez trop durs avec vous, qu'assurément le petit Louis XIII aurait envié le sort fait à la plupart de vous par des parents que Henri IV aurait estimés beaucoup trop débonnaires.

A. PARMENTIER.

A LA BELLE ÉTOILE [1]

Violette restait indécise au milieu de la cour.

— Gare donc, la *moutarde!* lui cria un dragon qui arrivait avec une pile d'assiettes.

La petite fille recula près du mur.

— Pas par là, fit une autre voix ; on va sortir les chevaux.

— Ah çà! qu'est-ce qu'elle fiche là, cette gamine? Qu'est-ce que tu veux, moueberonne?

Violette expliqua timidement qu'elle voulait voir M. Charles Maclou.

— Maclou! répéta le dragon. Charles Maclou, connais-tu ça, toi qu'es de la classe? dit-il à son voisin.

— C'est-y un dragon? demanda ce dernier à Violette.

— Oui, fit l'enfant.

— Un officier?

— Non.

— Un soldat?

— Non, un sous-officier.

— Demande donc au *Petit Journal*. Le voilà qui passe.

Le *Petit Journal*, qui était un superbe dragon et de son vrai nom s'appelait Victor Maubé, mérita encore cette fois sa réputation de garçon bien informé. Il déclara que Charles Maclou était un *marchi* du 2e escadron, et il assura même à Violette qu'elle le trouverait à la cantine des maréchaux des logis.

— C'est là-bas dans le fond!

Violette se dirigea du côté indiqué et aperçut une porte au-dessus de laquelle était écrit le mot « Cantine », tout enjolivé de cœurs et de flèches. Elle entra. La pièce était absolument vide. Au bout de quelques minutes, ne voyant venir personne, elle voulut ressortir. Un cuisinier qui entrait, une soupière pleine à la main, la heurta dans la porte.

— Y'pouvez pas faire attention! grommela le soldat. Qu'est-ce que vous faites là, fichée comme un pieu?...

Le cuisinier avait une bonne figure, en dépit de ses invectives. Violette lui expliqua qu'elle cherchait le marchi Maclou.

— Maclou?... doit être au pansage; là-bas, à droite.

1. Voir les nos 262 et suivants du *Petit Français Illustré*.

Mais, au pansage, nouvelle déception. Maclou était parti depuis plus d'une heure.

Pour le coup, Violette fut découragée. Fallait-il donc que tous ceux qu'ils cherchaient fussent si introuvables? Elle resta immobile quelques instants. Sa pauvre petite figure exprimait un tel chagrin qu'un dragon qui la regardait, tout en nettoyant une brosse dans un baquet, en eut pitié. Sa besogne achevée, il s'approcha d'elle.

— Allons, dit-il, ne pleurez pas, on va le trouver, ce Maclou! C'est donc votre papa, que vous y tenez tant?...

Les camarades se mirent à rire et le bon dragon emmena Violette par la main. Quelques quolibets le saluèrent au passage; on le traita de « nounou » et de « bonne d'enfant », mais il ne s'émut guère des plaisanteries et il finit par découvrir Maclou qui dormait tranquillement étendu sur son lit.

— Allons, marchi, cria le complaisant militaire, voilà une visite pour vous.

— Hein? quoi? murmura Charles à demi réveillé.

— Une petite bourgeoise qui vous demande. C'est sans doute votre payse?

Maclou s'étira, bâilla et se dirigea enfin vers la porte, où il aperçut Violette. Il resta stupéfait.

— Comment! c'est toi? dit-il; et que viens-tu faire ici? Où est Marc?

En peu de mots, Violette le mit au courant.

— Bref, te voilà toute seule sur le pavé, conclut Maclou; cela ne peut pas durer ainsi. Nous allons voir à ça!

Il se mit en tenue et sortit avec Violette.

— Le plus pressé est de te trouver un gîte, tu ne peux pas continuer à coucher dans la rue.

— Mais je n'ai plus beaucoup d'argent, puisqu'on nous a volés! lui rappela Violette. Hier, j'ai ramassé trente-cinq sous, je n'ai que cela.

— Ne t'inquiète pas. A Angers, les hôtels ne sont pas chers, et, d'ailleurs, ça me regarde.

Il se souvint à ce moment que le maître tailleur avait sa femme qui logeait en ville pas loin de la caserne.


QUELQUES QUOLIBETS LE SALUÈRENT AU PASSAGE.

— Ça t'irait comme un gant, déclara Maclou, allons trouver le camarade.

L'affaire fut vite conclue. Moyennant vingt sous par jour, Violette coucherait et mangerait chez Mme Grégoire, tant que Marc serait à l'hôpital.

— Tu entreras ce soir dans « ton pensionnat », dit le marchi en riant, mais avant je t'invite.

« Aujourd'hui, tu dînes avec moi. As-tu déjà été au restaurant?

— Jamais, dit Violette.

— Eh bien! tu verras. Nous allons manger une fameuse gibelotte chez le père Favart.

Le brave garçon avait d'abord été assez ennuyé de voir la petite fille lui tomber ainsi sur les bras. Il craignait un peu les moqueries de ses camarades, mais il prit vite son parti de ce petit ridicule devant l'air content de Violette.

Le lendemain, il alla avec elle voir Marc à l'hospice. L'enfant fut bien heureux de cette visite et se félicita de son idée. Il se sentait mieux, sa blessure se cicatrisait. Dans trois jours, il serait sur pied.

Mais, en s'en retournant avec Maclou, la joie de Violette se mélangeait d'une grande amertume.

Que dirait Marc en apprenant qu'ils avaient été volés? Comment gagner Nantes? A pied, il n'y fallait plus songer. Le temps leur manquerait, et d'ailleurs Marc ne pourrait pas supporter de grandes fatigues.

Encore une fois, la pauvre petite eut un accès de découragement et ses larmes furent prêtes de couler.

— Ne te tourmente pas, lui dit le dragon, j'ai une idée. Retourne chez la mère Grégoire. J'irai te voir après le dîner.

En quittant Violette, le marchi ne rentra pas au quartier. Il se dirigea vers la place de la Cathédrale et sonna à une belle maison qui faisait le coin d'une rue adjacente.

Une ordonnance vint ouvrir.

— Mme la colonelle est-elle là? demanda Maclou.

— Oui.

— Demandez-lui si elle veut bien me recevoir.

— Il y a des dames au salon, dit le soldat, et puis M. le premier Président.

— Alors, j'attendrai.

L'ordonnance le fit entrer dans la cuisine, où une pimpante femme de chambre préparait des tasses à thé sur un plateau. Elle fit un gracieux sourire au sous-officier.

Une petite heure après, Maclou était introduit auprès de la colonelle. Il s'excusa de la déranger.

— Mais pas du tout, mon brave Charles, ça me fait toujours grand plaisir de vous voir.

La colonelle de Kerlow était la fille d'un gentilhomme campagnard dont les Maclou étaient les fermiers de père en fils. Elle avait passé sa jeunesse à Bernoval, adorée de tous les habitants du pays. Mariée au colonel de Kerlow, elle n'avait pas d'enfant, ce qui la désolait. Et, pour tromper son espoir déçu, elle s'occupait activement de bonnes œuvres, surtout de celles qui concernaient les orphelinats et les asiles.

Maclou savait bien qu'elle ne resterait pas indifférente à l'histoire de Marc et de Violette. Le brave dragon ne fut pas trompé dans son attente.

Quand il eut expliqué les faits, Mme de Kerlow lui tendit une pièce de vingt francs.

— Tenez, mon bon Charles, dit-elle, voilà pour remplacer l'argent qu'on a pris à vos petits amis.

Maclou se confondit en remercîments. Il regagna le quartier d'un pas allègre, songeant à la joie de Violette quand il lui remettrait ce louis d'or.

Ce fut une belle journée que celle où Marc sortit de l'hôpital. Il devait passer une dernière nuit à Angers, chez la mère Grégoire, avec

Violette. Puis, le lendemain matin, ils prendraient le train pour Nantes!

Nantes! Ce nom sonnait magiquement aux oreilles de Marc. Cette fois, il n'en doutait plus: on allait retrouver Jean. Quel triomphe! Et comme toutes les tribulations de la route seraient oubliées!

Maclou les conduisit à la gare et les mit lui-même dans le train.

— Vous m'écrirez, hein, les moutards? Vous me direz si vous avez fait bon voyage.

— Oh! soyez-en sûr, monsieur Charles, dit Marc, vous avez été si bon pour nous. Nous ne sommes pas des ingrats, vous verrez. Jean non plus.

Et le train les emporta, tandis qu'ils agitaient encore de loin leurs mouchoirs.


ELLE FIT UN GRACIEUX SOURIRE AU SOUS-OFFICIER.

CHAPITRE XV

Nos deux amis débarquèrent à Nantes à midi. Ils n'eurent pas de peine à trouver le Grand Cours, où se tenait la foire. De nombreuses baraques s'élevaient déjà.

Violette, remise dans son élément, ne laissait plus à Marc le soin de prendre l'initiative. Elle alla tout de suite se renseigner auprès du commissaire de la foire, lui demandant le cirque Monteculli.

— Il est là-bas, dans le fond à droite, répondit l'homme interrogé.

Haletante, Violette rejoignit Marc qui était resté, anxieux, au commencement de l'allée.

— Le cirque est ici! cria-t-elle. Nous allons retrouver Jean.

Marc défaillait.

— Allons! allons! dit Violette. Ce n'est pas le moment de s'attendrir. Il faut agir au plus tôt. Viens vite au cirque Monteculli.

Leur plan était fait depuis longtemps.

Violette entrerait dans le cirque et demanderait à parler au petit garçon blond, de la part de Donato. Une fois en présence de l'enfant, ils s'expliqueraient.

Les deux amis atteignirent vite l'endroit indiqué. Une belle baraque très ornée de glaces et de dorures portait en grosses lettres rouges sur son fronton : « Cirque Monteculli. » Des tentures restaient encore à suspendre et personne ne se trouvait sur l'estrade extérieure.

Violette, suivie de Marc, pénétra dans le cirque.

Un homme ajustait des gradins.

Violette s'approcha.

— Pardon, monsieur, dit-elle, je viens de la part de Donato.

— Donato? Qu'est-ce que c'est que ça?

— Donato, de la ménagerie Kowalsky, il m'a donné une commission pour votre petit garçon.

— Mon petit garçon? répéta l'homme, de plus en plus étonné. Qu'est-ce que vous me chantez là? Est-ce que j'en ai un, de garçon?

— Je ne dis pas qu'il est à vous, reprit Violette insidieusement, mais je parle du petit garçon blond qui est dans votre troupe.

— Vous avez la berlue, ma petite! Il n'y a pas un gosse dans la troupe, à cette heure.

— Mais pourtant, insista Violette un peu interdite, Donato m'a dit qu'à Lille il avait vu...

— A Lille? Ah! dame, à Lille, moi, j'sais pas ce qui s'est passé. J'y ai jamais été, à Lille; je suis chez Monteculli depuis cinq mois. Avant...

Il s'interrompit. Un homme entrait, portant des rampes en velours.

— Dis donc, toi, tu étais à Lille, écoute un

peu ce que raconte cette gamine. Elle parle d'un moutard. Voyons, expliquez-vous, dit-il à Violette.

— Je viens de la part de Donato, répéta celle-ci, de la ménagerie Kowalsky.

— On connaît ça, fit le nouveau venu, c'est des vieux amis. Eh bien! qu'est-ce qu'il veut, Donato? Ils viennent pas à Nantes, non?

— Non, je ne crois pas, dit Violette. Nous l'avons quitté à Lille, mais il nous a chargés de voir le petit garçon blond qui est chez vous.

— Ah ben! elle y tient, intervint le premier auquel la fillette s'était adressée. Puisque je vous dis qu'y a pas de moucheron dans la troupe.

— A Lille, pourtant, vous aviez un petit garçon.

— Ah! j'y suis, reprit l'homme aux rampes de velours, c'est de Bobèche que vous parlez. Satané Bobèche! Nous en a-t-il fait voir! Il pleurnichait tout le temps. Nous l'avons recollé à son père.

— Son père? interrompit douloureusement Marc, resté jusque-là muet et immobile à l'entrée de la piste.

— Qu'est-ce qu'il veut, celui-là? s'exclama le saltimbanque en se retournant. Bien sûr, on l'a rendu à sa famille, ce Bobèche; il vendra du pain d'épice, comme père et mère.

Et il se mit à rire.

(*A suivre.*) CLAUDE SAINT-GAN.

EN RUSSIE

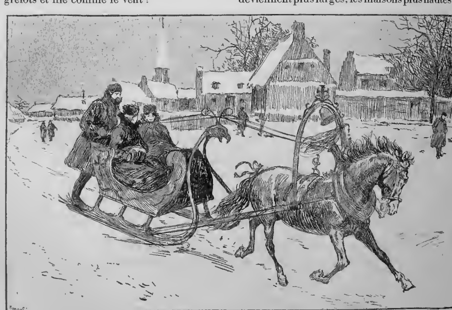
La Promenade en traîneau

L'hiver! Voilà une saison que nous connaissons à peine en France, depuis quelques années. La neige, la glace apparaissent un jour et s'évanouissent le lendemain. Les patineurs, les amateurs de traîneau sont dans la désolation. En Russie, ce sont de tous côtés des plaines couvertes de neige, d'une blancheur éblouissante; plus de fossés, de monticules, de cours d'eau, tout semble nivelé. En avant, le traîneau attelé du petit cheval qui agite ses grelots et file comme le vent!

Le Kremlin.

Vous parcourez les faubourgs de Moscou et vous vous sentez quelque peu triste à l'aspect de ces ruelles tortueuses bordées d'*izbas* basses et enfumées. Ces constructions, faites avec des troncs de sapins bruts, rejoints par des poignées d'étoupe ou de mousse, ne vous donnent qu'une piètre idée des splendeurs de Moscou.

Mais vous vous dirigez vers le centre de la ville, et à mesure que vous avancez, les rues deviennent plus larges, les maisons plus hautes.



PROMENADE EN TRAINEAU.



MOSCOU. — Vue générale du Kremlin.

Tout à coup, au détour d'une rue, vous poussez un cri d'admiration. Devant vous se dresse un ensemble de monuments grandioses, un palais entouré d'une ceinture de murs et flanqué de dix-huit tours; les innombrables coupoles, les fins clochers étincellent, sous le soleil, des plus vives couleurs.

C'est le Kremlin.

Le Kremlin est le noyau de Moscou, comme Moscou est le noyau de l'Empire.

C'est de là que s'étendirent progressivement les voies de l'ancienne capitale russe

Des églises, des palais, des casernes, se trouvent réunis là. Cinq portes y donnent accès, dont la plus célèbre est celle connue sous le nom de porte Spassky (du Sauveur); on se découvre en la traversant. C'est par cette porte que les tsars entraient autrefois au Kremlin, après chaque événement important. C'est au Kremlin, enfin, qu'ont lieu, depuis le XVe siècle, les couronnements des empereurs de Russie.



STATUE DE PIERRE-LE-GRAND, A SAINT-PÉTERSBOURG.

La Statue de Pierre-le-Grand

Ce que l'on remarque d'abord à Saint-Pétersbourg, c'est la régularité, la largeur de ses rues. Nous avons donné dans notre numéro du 11 février la vue du Palais d'Hiver. Voici, entre autres monuments de la capitale de la Russie, la statue équestre de Pierre-le-Grand, qui décore la place principale. Elle offre pour nous cet intérêt tout particulier, qu'elle est l'œuvre d'un sculpteur français, M. Falconet.

LE CHOIX D'UN PRÉCEPTEUR

Un khalife de Perse avait un fils unique destiné à lui succéder. C'était l'enfant le mieux doué que l'on pût voir, fort comme un cèdre, beau comme le soleil; quant à son esprit, il ressemblait à une terre opulente où toutes les bonnes semences germaient.

Le désir du khalife était de cultiver un aussi heureux naturel, afin de faire du jeune prince un souverain accompli.

— Les vices d'un particulier, disait-il, ne nuisent qu'à lui-même; ceux d'un prince peuvent rendre tout un peuple malheureux. C'est pourquoi je veux confier l'éducation d'Azaël à un homme sage, qui puisse le rendre bon, courageux et utile à ceux qu'il doit un jour gouverner.

Des messages ayant été envoyés dans tous les royaumes voisins pour trouver un précepteur selon les idées du khalife, il vint de nombreux savants. Au jour indiqué, on les réunit

dans une grande salle du palais et chaque candidat fut invité à faire valoir ses doctrines.

Mais tant de systèmes d'enseignement furent alors développés que l'embarras du choix devenait grand.

La plupart prononcèrent de beaux discours pour soutenir leur opinion; cependant le khalife ne paraissait pas convaincu. Lorsque le dernier eut fini de parler :

— Ce que j'ai entendu, leur dit-il, a réjoui mon esprit, mais sans atteindre le but que je me propose.

« Vous avez songé à faire de mon fils un prince selon vos goûts, et non un roi préparé à tous les événements, par les qualités de l'âme, de l'esprit et du cœur.

A cet instant, un officier du palais vint dire qu'il y avait à la porte du palais un homme d'aspect misérable qui se vantait de pouvoir satisfaire aux désirs du khalife.

— Faites-le venir, dit celui-ci.

On vit entrer alors un pauvre derviche, vêtu de toile et portant une longue barbe blanche qui lui descendait jusqu'à la ceinture. Comme il s'était prosterné devant le trône, le khalife lui dit doucement de se relever et s'excusa de ce qu'on ne l'eût pas laissé pénétrer plus tôt dans la salle.

— Cela se comprend, répliqua le derviche avec un fin sourire. Lorsqu'un homme se présente, on le reçoit selon l'habit qu'il porte; mais lorsqu'il sort, on le reconduit selon l'esprit qu'il a montré.

— Pas mal répondu; nous allons juger alors de quelle façon tu dois être reconduit. Dis-moi, demanda le khalife, ce que tu feras de mon fils pour le rendre digne de régner?

— J'en ferai un homme.

— Et quelles sont, selon toi, les vertus qui constituent un homme?

— Je suis prêt à vous le dire, khalife, mais laissez-moi parler, ne vous impatientez pas.

— Nous t'écoutons.

Après avoir promené autour de lui son regard tranquille, le derviche commença ainsi :

— Il existait autrefois au Caire un jeune homme appelé Ismar, que le hasard avait fait pauvre, mais que la nature avait comblé de ses dons. Sa mère, une misérable veuve, tremblait de ne pouvoir suffire aux nouvelles charges que la maternité lui imposait; elle songeait avec effroi à l'avenir.

« Un soir que, penchée sur le berceau de l'enfant, elle pleurait en silence, une voix mystérieuse lui dit :

« — Femme, prends confiance, Ismar ton fils est réservé à de hautes destinées. »

« L'enfant, doué d'un heureux caractère, grandit en effet toujours joyeux au milieu de sa pauvreté, uniquement occupé d'aimer sa mère et de l'aider selon ses forces. Il avait atteint sa vingtième année lorsque la pauvre femme mourut. Après lui avoir rendu les derniers devoirs, désireux d'aller tenter fortune ailleurs, il quitta le Caire et prit, au hasard, le premier sentier qui s'offrit à lui.

« Ismar cheminait tristement lorsque, vers le soir du deuxième jour, il aperçut un étranger, assis près d'une fontaine; c'était un homme d'apparence grossière, mais dont la taille élevée, les membres robustes, annonçaient une vigueur peu commune.

« Après une courte conversation, dans laquelle il apprit au jeune Égyptien qu'il se nommait Roacad et avait aussi quitté son pays pour chercher fortune, il lui proposa de faire route ensemble, afin de diminuer l'ennui et les dangers du voyage. Le jeune homme accepta.

« Le jour suivant, ils arrivèrent au bord d'une rivière gonflée par les pluies d'orage, dont les eaux débordaient avec fracas. Nos deux voyageurs se demandaient comment ils feraient pour la traverser, lorsque deux autres piétons les rejoignirent : l'un était un jeune homme au regard hardi, vêtu en guerrier; l'autre, plus âgé, avait le front large et pensif. Il se nommait Ourphaly, son compagnon avait nom Akor. Tous deux s'arrêtèrent près d'Ismar.

« — Avez-vous un moyen de passer l'eau? demanda Ourphaly.

« — Pas encore, nous en cherchions un quand vous êtes arrivés.

« — Ne pouvons-nous attendre que le débordement ait diminué? observa Roead.

« — Ou bien passer ce torrent à la nage? dit Akor.

« — Si nous attendons que l'eau s'écoule, fit à son tour Ourphaly, nous courons les risques d'être égorgés par les brigands ou dévorés par les bêtes fauves; pour ce qui est de traverser à la nage, vous seul, Akor, en seriez capable. J'ai aperçu près d'ici une barque renversée à sec sur la rive.

« — Nous l'avons vue aussi, dit Ismar, mais il faudrait dix hommes pour la retourner et quatre bœufs pour la traîner à la rivière.

« — Qu'à cela ne tienne, répliqua Rocad le géant, ce n'est pas un travail au-dessus de mes forces. »

« Se dirigeant alors vers la barque, il la retourna et, avec l'aide de ses compagnons, la mit à flot.

« — Et maintenant, faute de rames, comment ferons-nous pour la diriger? demanda Ismar.

« — Ne vois-tu pas cette longue corde sur le rivage? Akor, qui nage comme un poisson, peut aller en attacher un bout aux arbres de la rive opposée et nous garderons l'autre bout? » proposa Ourphaly.

« Lorsque, par ce moyen, les quatre compagnons furent réunis sur la rive opposée, les mains se serrèrent, et Rocad dit aux nouveaux venus :

« — Notre association a été trop heureuse jusque-là pour que nous nous séparions maintenant. Où allez-vous?

« — A la recherche de notre destinée.

« — Nous de même.

« — Alors soyons frères, conclut Ismar, et que le ciel nous protège! »

« Nos voyageurs, s'étant remis en route, traversèrent tour à tour des déserts et des pays cultivés; ils coururent plusieurs fois des dangers sérieux; mais, grâce à la sagesse d'Ourphaly, unie à la force de Rocad et à la bravoure d'Akor, ils parvinrent toujours à se tirer d'affaire.

« Ils arrivèrent ainsi à une grande ville de l'Abyssinie, où régnait le roi Liré, connu pour sa cruauté. Leur bourse était à sec et ils se demandaient comment ils feraient pour vivre.

« — Ne vous mettez pas en peine pour si peu, dit Rocad, je me charge de pourvoir à tout. »

« Il se rendit, en effet, sur la place où se tenait le marché, et offrit ses services aux marchands et aux acheteurs. Sa force prodigieuse le fit bientôt rechercher de tous, et, comme il portait des fardeaux que dix hommes ne pouvaient soulever, il se fit payer en conséquence. De cette façon, lui et ses compagnons vécurent dans l'abondance.

« Cependant, aucun d'eux ne trouvait la position qu'il avait espérée, et ils commençaient à perdre courage, à l'exception d'Ourphaly, qui répétait souvent à ses compagnons : « L'homme ne doit jamais renoncer au bonheur, soyez patients et espérez. »

« Il y avait plusieurs mois qu'ils vivaient ainsi, lorsque, un jour, la ville retentit du cliquetis des armes. Les sujets du roi Liré se révoltaient contre lui; on voyait accourir de tous côtés des bandes armées qui poussaient des cris de mort. Le roi, entouré de ses gardes, sortit à plusieurs reprises de son palais pour disperser les mécontents, mais il n'était pas toujours vainqueur.

« Akor, qui s'était mêlé aux révoltés, n'avait pas tardé à être remarqué pour son audace; aussi, quelques chefs ayant succombé, il fut nommé général.

« Dès lors tout changea de face : trois combats successifs furent livrés; le roi Liré, assiégé dans son château, fut tué de la main même d'Akor.

« Le peuple se réunit alors pour nommer un nouveau roi; Akor fut proposé, mais beaucoup craignirent son humeur batailleuse. Enfin, comme on ne venait pas à bout de s'entendre, il fut décidé qu'on s'en remettrait pour ce choix important à un vieux solitaire qui habitait une caverne dans la montagne. On le fit venir à la ville, et lorsqu'on lui eut expliqué ce que l'on attendait de lui, après avoir promené ses regards sur le peuple assemblé, il dit, en montrant Ismar :

« — Voici le prince que le ciel vous destine. »

« Il y eut quelques murmures.

« — D'où vient cet homme? disait-on; personne ne le connaît.

« — Demandez-lui de composer de nouvelles lois, dit encore le solitaire, et vous jugerez ainsi de sa sagesse. »

« Le conseil fut approuvé de tous.

« Ourphaly, qui n'avait pas quitté son jeune ami, répondit à sa place :

« — Qu'à cela ne tienne, votre nouveau maître y avait songé : voici les lois qu'il se propose de vous imposer. »

« Sortant alors un manuscrit de dessous ses vêtements, il en fit la lecture à haute voix. Dans ces règles établies pour l'intérêt de toute la nation, chacun trouvait sa sûreté et son avantage; aussi, lorsque le lecteur eut terminé sa lecture, des cris d'admiration s'élevèrent de tous côtés.

« Ismar, ayant été proclamé roi, fut porté en triomphe jusqu'au palais; se tournant alors vers ses compagnons, il dit, en leur tendant les mains :

« — J'espère que vous resterez près de moi et que rien ne sera changé à notre amitié, car si j'ai accepté la couronne, c'est dans l'espoir que vous m'aideriez à la porter.

« — Ne crains rien, dit Ourphaly, nous ne saurions t'abandonner, pour une bonne raison, c'est que nous sommes les trois principes de ta vie : Rocad est ta force, Akor ton courage, moi ton intelligence; sans notre alliance, il n'est pas d'homme digne de ce nom, et cette union seule peut faire un grand roi. »

S'adressant alors au khalife, le derviche ajouta :

— Chef des croyants, cette histoire t'a dit mon secret; je ne puis donner à ton fils ni le bonheur ni la sagesse, mais je lui enseignerai par quel chemin on peut y atteindre.

— Derviche, prends cet enfant! s'écria le khalife, et sois son précepteur; toutes les richesses promises au vainqueur sont à toi, ainsi que toutes celles que tu pourras désirer.

— Garde tes trésors, répondit le sage vieillard; si je réussis à faire de ton fils un bon roi, je serai assez payé par la reconnaissance du peuple; c'est la seule récompense que j'ambitionne, celle qui n'allume en nous ni l'avarice, ni l'ambition.

L. Hameau.



La ruse de Virginie. — Virginie, c'est le nom de l'orang-outang femelle envoyée dernièrement de Londres au laboratoire du docteur Metchnikoff, de l'Institut Pasteur.

Le *Figaro* nous raconte au sujet de Virginie une curieuse histoire :

« Depuis quelque temps l'orang-outang toussaillait et l'on craignait une bronchite. On eut l'idée de lui servir un gobelet de vin chaud, et Virginie lampa le breuvage avec volupté. Elle toussa moins. On renouvela la cure et, en quelques jours, la bronchite était conjurée, la toux avait disparu.

« Seulement Virginie avait pris goût au remède. Et comme elle avait remarqué que sa toux paraissait être une condition nécessaire pour l'obtenir, chaque matin, au moment où le gardien fait sa tournée, elle est prise d'une quinte de toux qui ne trompe plus personne, il est vrai, mais qui lui vaut la potion quotidienne dont elle est si friande.

« Son compagnon Frascator, qui a vu le jeu, a commencé à toussailler à son tour.

—

Pour vivre vieux. — Le moyen n'est pas à la portée de tout le monde, mais enfin voici : pour vivre vieux, il faut se livrer à des travaux d'astronomie.

Oui, l'étude de l'astronomie conserve, et un de nos confrères en cite de nombreux exemples. Pour parler des vivants, nous avons M. Jansen, l'illustre savant, qui revient du Vésuve où il avait été faire des expériences, comme il en a fait si souvent au sommet du mont Blanc, et tout cela à l'âge de quatre-vingts et quelques années,

Et si nous passons aux morts, nous trouvons que Fontenelle, l'auteur de la *Pluralité des Mondes*, a vécu cent ans ; Cassini, quatre-vingt-dix-sept ; sir E. Sabine, quatre-vingt-quatorze ; de Mairan, quatre-vingt-treize, etc. Roger Bacon, Newton, Herschell et Halley ont dépassé l'âge de quatre-vingts ans.

Mes petits amis, faites-vous astronomes. C'est un brevet de longévité.

—

Une bibliothèque alpestre. — La reine douairière d'Italie vient de former une bibliothèque entièrement consacrée aux ouvrages publiés sur les Alpes. Tous ceux qui se sont occupés des Alpes, tous les savants qui ont participé à des ascensions, se sont fait un plaisir d'envoyer à la reine Marguerite leurs œuvres ou leurs rapports, des cartes en relief, des photographies, etc.

Maintenant, voulez-vous savoir où vous pourrez aller consulter ladite bibliothèque ?

Il vous faudra pour cela faire vous-même une petite ascension, car cette bibliothèque, véritable monument alpestre, a été installée au sommet du pic d'Ollen, dans le groupe du mont Rose, à 2,909 mètres au-dessus du niveau de la mer.

Les terres qui meurent. — Il y a quelques jours, on annonçait l'écroulement subit, près de Douvres, d'un rocher haut de 120 mètres et large de 250 mètres environ, qui avait glissé dans la mer.

Ce phénomène se manifeste d'ailleurs sur d'autres points du littoral anglais, et cela, depuis des siècles. Des villes entières ont déjà disparu de cette façon.

Qui se rappelle encore le grand port de Dunwich ? La ville, avec ses cinquante-deux églises, s'écroula lentement dans le gouffre. Le XVIe siècle a vu disparaître ainsi la fameuse ville de Ravensburgh. Le même danger menace encore actuellement de nombreuses cités maritimes, telles que Lowestoft, Clacton, Aldeburgh, etc., etc.

On a calculé que l'Angleterre perd annuellement, de cette façon, un territoire égal à celui de Gibraltar.

—

A l'examen. — Le Maitre : Dites-moi, mon petit ami, je sais que vous êtes très fort en géographie. Eh bien, comment appelle-t-on les habitants de la Laponie ?

— Des Lapons.

— Très bien. Et ceux du Cap ?

— Des Capons.

RÉPONSES A CHERCHER

Proverbe.

Avec les initiales des contraires des mots suivants, former un proverbe de quatre mots :

Géant, discorde, vitesse, poltronnerie, limité, maître, ancien, ignorant, prodigue, sud, indulgence, richesse, sortie, exiguïté, anormal, succès.

—

Mots en triangle.

1. Joli petit oiseau.
2. Cousin du phoque,
3. Peinture à l'encre de Chine,
4. Dans l'œil,
5. Deux fois,
6. Note de musique.
7. Au milieu du nid et du lit.

Communiqué par Mlle Hélène Thuillière.

RÉPONSES AUX QUESTIONS DU N° 273

I

Il faut combattre la rapidité du temps par la promptitude à en user.

Sénèque.

II

E	C	H	E	C
C	A	I	R	E
H	I	V	E	R
E	R	E	B	E
C	E	R	E	T

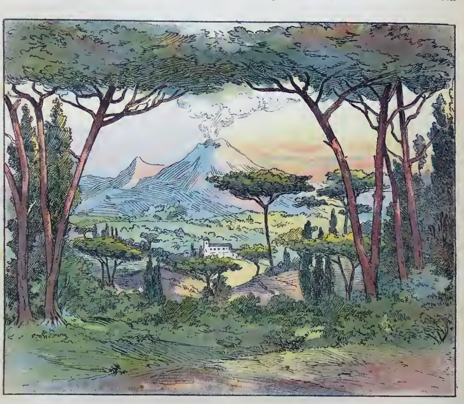
MUSÉE SCOLAIRE

S'il nous était permis de plaisanter sur un sujet qui prête aussi peu à la plaisanterie qu'un volcan, nous commencerions cette courte notice en rappelant un mot de Labiche, le célèbre auteur comique, — à moins que ce mot ne soit d'un de ses confrères, Gondinet par exemple. Donc, Labiche — ou Gondinet — prêtait à un de ses personnages, devant qui l'on critiquait les habitants d'une ville de province, cette exclamation plaisante : « Les malheureux! ils avaient un volcan, et ils l'ont laissé éteindre ! »

C'est ainsi qu'en 1872 une éruption importante eut lieu, au cours de laquelle trois cents spectateurs imprudents trouvèrent la mort.

L'altitude et la forme même du Vésuve sont soumises à des variations considérables, selon les éruptions. En 1749, il n'avait que 1,014 mètres, et un siècle après il en avait 1,296. La dimension du cratère varie de même.

La catastrophe de Pompéi, d'Herculanum et de Stabies, en l'an 79 de notre ère; celle beaucoup plus récente de Torre del Greco, en 1794, n'ont pas découragé les habitants de ces con-



XIV. — Le Volcan (SÉRIE GÉOGRAPHIQUE).

Nous pourrions dire à propos du Vésuve : « Gardons-nous de le laisser éteindre! »

Le Vésuve, en effet, est le seul volcan qui soit encore en activité sur le continent européen, On connaît ses méfaits, dans les temps anciens. Et les ruines, reparues aujourd'hui au grand soleil, de Pompéi et d'Herculanum sont là pour attester qu'il ne plaisantait pas quand il se mettait à faire des siennes.

On espère bien qu'il ne recommencera pas dans d'aussi vastes proportions. Il n'en est pas moins vrai qu'il donne encore de temps à autre des inquiétudes et cause des catastrophes.

trées de venir s'installer dans ce dangereux voisinage.

Les alentours du Vésuve comptent une très nombreuse population : ils sont très cultivés, couverts de vignobles, d'arbres fruitiers, de céréales, et produisent le vin célèbre de « Lacryma-Christi ». Mais une partie de la vallée qui s'étend au pied du Vésuve, ravagée par les laves, demeure stérile.

Au pied du cône même, à 676 mètres de haut, on a construit en 1844 un observatoire, et un funiculaire, ouvert en 1880, permet d'arriver au bord du cratère.

17e Année. — N° 275. 10 centimes. 4 Mars 1905.

LE Petit Français illustré

JOURNAL DES ÉCOLIERS ET DES ÉCOLIÈRES

FRANCE : UN AN, 6 FRANCS (du 1er de chaque mois) | *Librairie Armand Colin* Paris, 5, rue de Mézières. | UNION POSTALE : UN AN, 7 FRANCS (Paraît chaque Samedi)



« Allons ! ne résistez pas ! »

A LA BELLE ÉTOILE

Roman de Claude Saint-Jan. — Illustrations de José Roy.



Marc ne se tenait plus debout. Cette fois, c'était un effondrement définitif. Ils avaient encore suivi une fausse piste et maintenant toute trace de Jean était absolument perdue. Et Marc, absorbé par cette pensée, ne se demandait pas ce qu'ils allaient devenir, lui et Violette, si loin, sans ressources et surtout sans espoir!

Ils restaient debout, tous deux, au milieu du cirque. Les saltimbanques les regargaient.

— Ça vous chiffonne de ne pas voir Bobèche! dit l'un d'eux. Que voulez-vous? C'est comme ça, dans la vie. On croit se trouver et puis on ne se trouve pas.

Sur cette réflexion éminemment philosophique, l'homme reprit son travail.

— Allons-nous-en, dit Violette, reprenant la première ses esprits.

Elle entraîna au dehors Marc qui marchait inconsciemment.

Tout à coup, une jeune femme au teint très brun et à qui une rose jaune, plantée bas dans le chignon, donnait une apparence d'Andalouse, quitta la porte d'une roulotte contre laquelle elle était appuyée. Elle s'approcha vivement de nos deux amis.

— Mais c'est bien elle, c'est bien Violette! s'écria-t-elle en abordant la petite fille. Vous êtes donc à Nantes à présent? Je croyais que Cléophas ne quittait jamais le Nord?

Violette avait rougi violemment. Pour la première fois, elle s'apercevait du danger qu'il y avait pour elle à se retrouver au milieu de forains. Dans ce petit peuple de nomades, où chacun erre d'un bout à l'autre de la France, allant du nord au sud et du couchant à l'orient, beaucoup se connaissent; c'est une sorte de grande famille dont les membres se retrouvent régulièrement, çà ou là, au cours des longues étapes, à travers les pays.

Violette se rappelait parfaitement la jolie fille brune. C'était elle qui faisait la Femme Serpent, dans un cirque dont le directeur était vaguement cousin de Cléophas. Celle-là ne paraissait pas au courant de la fuite de Violette, mais d'autres pouvaient la connaître. En ce cas, qu'arriverait-il? La fillette comprit qu'il fallait au plus tôt quitter Nantes. Hélas! ils n'avaient d'ailleurs plus rien à y faire!

Répondant comme elle put à son interlocutrice, elle abrégea l'entretien et entraîna Marc vers le bas du Grand Cours.

Une bousculade se produisit. C'était un monôme de collégiens, qui, au sortir des classes, venaient voir où en était la construction des baraques.

Nos deux amis furent repoussés près d'un arbre où un homme s'appuyait déjà.

Violette jeta un cri étouffé. Elle avait reconnu le voleur qui leur avait pris leur bourse à la sortie d'Angers! Elle fit un signe à Marc. Mais l'homme aussi avait vu les enfants et les reconnaissait. Il eut un mouvement pour fuir, puis, se ravisant, il se dirigea vers un sergent de ville qui se trouvait non loin de là.

Il lui dit quelques mots et tous deux revinrent vers les enfants qui étaient restés immobiles, ne sachant quel parti prendre.

— Ah! ah! mes jeunes gaillards, dit l'agent en les abordant. Vous n'attendez pas le commencement de la foire pour opérer. Allons, suivez-moi.

— Où donc, monsieur? demanda Violette épouvantée.

— Au poste, donc!

— Au poste? répéta la petite fille; nous ne sommes pas des vagabonds.

— Non?... Dites donc aussi que vous n'êtes pas des voleurs?

— Des voleurs! s'exclama Marc qui était resté jusque-là plongé dans une torpeur hébétée, des voleurs, nous! Mais, au contraire, c'est...

Il était au courant du vol dont ils avaient été victimes, Violette lui ayant dit toute la vérité, à présent que le malheur était réparé.

L'homme, craignant une révélation de Marc, qui aurait changé la face des choses, se pencha vers le sergent de ville.

— Veillez bien, dit-il, ils vont s'enfuir.

— Pas de danger, riposta l'agent blessé dans son amour-propre professionnel.

1. Voir les nos 262 et suivants du *Petit Français Illustré*.



— MAIS C'EST ELLE ! C'EST VIOLETTE !

L'agent se retourna. L'homme qui lui avait dénoncé les deux enfants comme des voleurs n'était plus là.

Celui-ci, assez inquiet au fond de la tournure que pouvaient prendre les choses, avait dû profiter du rassemblement pour se dissimuler dans la foule et disparaître. Mais le sergent de ville, qui était de bonne foi, fut tout étonné de la disparition du témoin.

— Il va sans doute revenir, dit-il au secrétaire.

— Voyons, dit ce dernier, il faut en finir. Je vais toujours interroger les enfants. L'autre reviendra peut-être pendant ce temps-là. Comment vous nommez-vous ? demanda-t-il à Marc.

Marc hésita une demi-seconde.

— Pierre! répondit-il.

— Pierre quoi ?

— Pierre Lebrun,

— Quel âge avez-vous ?

— Douze ans.

— Où sont vos parents ?

— Ils sont morts.

— Et cette petite, c'est votre sœur ?

— Oui.

— Quel est son nom ?

— Eglantine.

— Eglantine ? Ce n'est pas un nom, ça!... Et il y a longtemps que vous faites ce joli métier ?

— Quel métier ?

— Mais, dame, celui de pickpocket...

Marc protesta énergiquement :

— Je l'ai déjà dit à l'agent, monsieur, nous ne sommes pas des voleurs ; nous n'avons jamais rien pris à personne,

Cependant, il insista.

— Mais cet homme qui vous a dénoncés, il

Il saisit chaque enfant par un bras et les entraîna.

— Allons, pas de rouspétance ! Cela aggraverait votre cas.

La foule s'attroupait.

— C'est deux voleurs qu'on vient d'arrêter, disait une grosse femme.

— On les cherchait depuis longtemps!

— Ce sont de dangereux malfaiteurs,

Ceux qui parvenaient au premier rang et apercevaient les deux pauvres petits qu'entraînait l'agent de police pouvaient se rassurer et se rendre compte que les prisonniers n'étaient pas très redoutables. Ils pleuraient, les malheureux, et protestaient de leur innocence.

On arriva au poste. Le commissaire était absent. L'agent s'adressa au secrétaire, et lui exposa le cas.

— Approchez, dit le secrétaire aux deux enfants.

Et, se tournant vers le sergent de ville :

— Faites avancer le plaignant, dit-il.

se plaignait que vous lui avez pris sa bourse...

Violette interrompit vivement :

— Oh! monsieur, ça, c'est trop fort! C'est lui au contraire qui nous a volés !

Et, malgré les signes de Marc qui lui recommandait la prudence, elle raconta tout ce qui s'était passé, l'agression de l'homme, sa fuite et la blessure de Marc.

— Regardez sa tête, dit-elle en terminant, vous verrez encore la cicatrice toute fraîche.

Le secrétaire paraissait ébranlé; mais le sergent de ville, mortifié de voir qu'en somme il n'avait pas fait une si bonne prise, ne se laissa pas convaincre.

— Cette petite-là ment à plaisir, dit-il. Ne l'écoutez pas. Fouillez-les plutôt, je suis sûr qu'ils ont de l'argent.

Dans la poche de Marc, on trouva quelques pièces de monnaie : trois, quatre francs au plus.

— Ce n'est pas grand'chose, dit le secrétaire ; quelle somme réclame le plaignant?

— Vingt francs, dit l'agent; mais ces enfants ont pu déjà dépenser l'argent qu'ils ont volé.

— Tout cela n'est pas très clair, murmura le secrétaire auquel la disparition de l'homme soi-disant volé inspirait des doutes sur la culpabilité des accusés.

Il était jeune et avait à la maison des petits frères et des sœurs. Il avait pitié au fond de ces pauvres enfants qui le regardaient avec leurs grands yeux pleins d'épouvante. Il leur eût volontiers rendu la liberté, mais devant la mauvaise volonté de l'agent il n'osa prendre cette responsabilité.

— C'est bien, dit-il ; on contrôlera votre récit, M. le commissaire examinera la chose, gardez ces enfants à notre disposition.

Un agent s'approcha.

— Faut-il séparer les accusés ? demanda-t-il.

Le secrétaire fit signe que non.

On entraîna nos petits amis, ils traversèrent un corridor noir; une porte s'ouvrit, leur guide les poussa et referma le guichet sur eux, les laissant dans une demi-obscurité.

Marc avait éclaté en sanglots.

— En prison! murmura-t-il, en prison, comme des voleurs! Un voleur, moi... Oh! papa! papa!

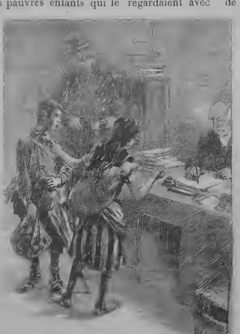
Cette fois, l'enfant était vaincu.

Violette essayait de reprendre de l'énergie.

— Heureusement, nous sommes ensemble, dit-elle, et nous prouverons bien que nous sommes innocents.

Mais Marc ne se calmait pas. L'idée de Jean Rouvière, un instant effacée par les incidents qui s'étaient succédé, lui revenait pour aggraver sa peine. Voilà donc où l'avait mené son équipée! Jean était irrémédiablement perdu, et lui, Marc, était prisonnier!

Un immense chagrin envahit le petit garçon. A présent qu'il n'était plus soutenu par l'espoir de retrouver Jean, Marc se demandait ce qu'il allait arriver de lui. Si on lui rendait la liberté, il faudrait retourner aux « Tilleuls » et avouer sa défaite. Mais alors le chagrin de Mme Rouvière en serait redoublé!... Puis, la pensée de sa situation actuelle lui revenait à l'esprit. Peut-être allait-il rester toujours en prison et y mourir, sans avoir revu son père?...



— VOUS VERREZ ENCORE LA CICATRICE TOUTE FRAICHE.

Ses sanglots redoublèrent.

— Qu'est-ce qu'on nous fera? demanda tout à coup Violette qui reperdait courage à voir pleurer Marc ; qu'est-ce qu'on fait aux voleurs?

A ce moment, un bruit de clés se fit entendre et un agent parut. Il portait une cruche d'eau et deux gros morceaux de pain.

— Tenez, dit-il aux enfants, voilà le repas du soir.

La nuit était tombée complètement.

Marc restait immobile, assis sur un tas de paille, perdu dans ses réflexions.

Violette se promenait à tâtons tout autour du cachot. Tout à coup, la lune, cachée jusque-là par des nuages, illumina la prison de clarté d'argent. La petite fille se rapprocha de la fenêtre.

— Oh ! dit-elle vivement, mais à voix basse, Marc, nous allons pouvoir nous sauver ; il manque un barreau au grillage de la fenêtre ; en cassant un carreau, nous passerons.

Marc n'avait pas l'air d'entendre. Violette lui tapa sur le bras.

— Viens, Marc, viens donc, nous allons essayer de nous échapper.

Elle s'approcha de la fenêtre ; l'espagnolette jouait ; il n'était pas même besoin de briser une vitre. Ce cachot n'était évidemment pas fait pour de dangereux malfaiteurs, il ne contenait à l'habitude que des ivrognes ou des vagabonds, et il ne présentait pas des apparences de forteresse. Il était, de plus, situé au rez-de-chaussée. La fenêtre ouverte, les enfants passèrent sans difficulté dans la cour, en se glissant à travers les barreaux de la grille ; c'était un pas de franchi ; mais où et sur quoi donnait la cour ? Elle semblait ne pas avoir d'autre issue qu'une porte qui les aurait rejetés du côté de leur prison. Allait-il donc falloir renoncer à toute idée d'évasion ? C'était trop dur après la lueur d'espoir qu'ils avaient eue un instant...

Violette prit un parti désespéré.

— Monte sur mes épaules, dit-elle à Marc ; le mur est assez bas, nous sauterons de l'autre côté.

Marc hésita.

— Monter sur tes épaules ?... Je te ferai mal...

— Pas du tout, je suis forte.

— Et toi, comment feras-tu pour monter à ton tour ?

— Tu me tireras, je ne suis pas lourde, je m'accrocherai aux saillies du mur.

Marc hocha la tête.

— Aurai-je la force de te tirer, en me retenant là-haut ?

— Essayons toujours... Et puis, au besoin, tu partiras seul.

— Ça, jamais ! dit Marc. Je ne t'abandonnerai pas.

— Mais, une fois dehors, tu t'occuperas de moi...

— Du tout, du tout, déclara fermement Marc, je pars avec toi ou je ne pars pas.

— Eh bien ! alors, dépêchons vite, fit Violette, les moments sont précieux. Grimpe sur mon dos ; si je ne peux, à mon tour, atteindre le haut du mur, tu redescendras.

La fillette s'arc-bouta. Marc sauta le plus légèrement qu'il put sur ses épaules. Une pierre dépassait du mur, il la saisit et d'un bond fut sur la crête.

— Qu'est-ce qu'il y a de l'autre côté ? interrogea Violette.

— Une ruelle déserte.

— Bon ! Je te rejoins.

La petite fille essaya de grimper le long de la paroi. Mais les saillies ne commençaient qu'à environ deux mètres et elle ne put arriver jusque-là.

Marc, anxieux, lui tendait les mains, mais comment la pauvre petite pouvait-elle les atteindre ? Elle fit plusieurs efforts. Toujours elle retombait, ne pouvant se hausser sur le mur glissant.

— Il n'y a rien pour que tu grimpes ? dit Marc d'une voix angoissée. Autour de toi, cherche.

Violette regarda à droite et à gauche. Partout la partie basse du mur, récrépite récemment, présentait une surface polie, désespérante.

— Sauve-toi, va, Marc, dit Violette. Moi, on ne me tuera toujours pas.

— C'est bon, dit Marc résolument, je vais redescendre.

Il s'apprêtait à sauter dans la cour, quand Violette eut un cri,

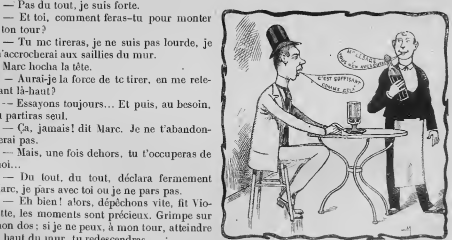
— Une corde, dit-elle, il y a une corde par terre. Je vais te la lancer...

— Et tu grimperas après ?

— Justement.

(*A suivre.*) Claude Saint-Jan.

CHERCHEZ !



Voici un rébus en action, dont la solution vous donne un proverbe composé de six mots.
Trouvez-le.

(*Voir la solution page 166.*)



LES COINS PITTORESQUES

CONCARNEAU

La Bretagne possède, entre autres charmes, celui d'être infiniment variée dans ses aspects comme dans ses costumes et ses traditions. Les côtes de Penmarch et de Ploumanach, avec leurs chaos de rochers où la mer se lamente sans cesse, ressemblent fort peu aux calmes solitudes des montagnes d'Arrée, de même que celles-ci sont très différentes des vergers riants qui avoisinent Quimper. C'est dans cette dernière région, au bord de l'océan Atlantique, que s'élève la ville de Concarneau.

Quand on arrive par le chemin de fer qui s'embranche à Rosporden sur la grande ligne d'Orléans, on découvre, du haut d'une colline, la petite cité étalée sur le bord des flots, autour de son vieux port. En quittant la station toute parfumée d'une forte odeur de poisson, on descend vers la mer par une large rue composée de maisons de pêcheurs et d'estaminets. Nous voici sur le port. Au milieu de la baie qu'il forme, dans une enceinte de grands murs de pierre grise, s'élève la Ville-Close, le vieux Concarneau du moyen âge. Elle a conservé ses remparts, ses tours à créneaux, son pont-levis, tout l'appareil guerrier d'autrefois. Mais là où les soldats armés de piques et de mousquets montaient la garde, on voit maintenant d'innocents petits Bretons jouer aux billes, de vieux loups de mer fumer leur courte pipe en se racontant leurs lointains voyages.

A marée haute, le port présente une animation extraordinaire. Concarneau est un des plus grands centres de l'industrie sardinière. Chaque jour, 800 barques de pêche prennent le large et vont poursuivre auprès des îles Glénans les petits poissons dont nous trouverons sur nos tables les corps argentés, pressés dans des boîtes de fer-blanc. La sardine est le gagne-pain, la fortune de Concarneau. Les marins la pêchent, les femmes la font bouillir et l'emboîtent, les usiniers l'expédient aux quatre coins de l'Europe. Lorsque, par un caprice inexplicable, elle cesse de fréquenter la côte bretonne, tout languit dans le pays, les logis de pauvres manquent de pain, le commerce s'arrête. C'est la ruine et la désolation. Vous savez qu'une crise de ce genre sévit sur les côtes bretonnes en 1902 et y provoqua une véritable famine.

Peu de spectacles pourraient être aussi jolis que celui de la rentrée des barques, à Concarneau, par une belle journée d'été. Sur le môle qui ferme le port, les femmes attendent le retour de leurs maris et de leurs frères. Elles sont revêtues d'un des curieux costumes de la région. Celles de la ville, en *artisanes*, portent le petit bonnet à résille, simple et coquet. Les *paysannes* arborent la coiffe plus ample de Fouessant, avec le grand col qui découvre la nuque. Leurs jupes rouges achèvent un ensemble fort pittoresque à voir. Les Bretonnes tricotent et bavardent gaîment par groupes de trois ou quatre, et dès qu'une barque apparaît à l'entrée de la rade, les yeux



LE SÉCHAGE DES FILETS, A CONCARNEAU.

inquiets cherchent à reconnaître un parent, un ami. Au bout de la jetée se tiennent les courtières qui, au nom des usiniers, sont chargées d'acheter le poisson aux pêcheurs. A chaque nouvel arrivant, on les entend crier : « 18 francs, chez Cloarec ! 18 fr. 50 à la baraque Guildo [1]. » Le patron du bateau, qui passe le plus souvent, ne répond rien, se réservant de traiter à son aise après le débarquement.



AU MARCHÉ DE CONCARNEAU.

Pendant des heures, les barques défilent ainsi, penchées sous le vent, creusant de leur proue un sillon d'écume blanche. Une fois le môle franchi, on cargue les voiles, on aborde au quai. Quelques hommes de l'équipage (qui compte sept marins en tout, dont un mousse) portent vivement aux barques des usiniers le produit de la pêche, pendant que les autres hissent les filets au haut du mât, pour les sécher, et préparent la soupe à fond de cale. Puis on dîne sommairement et, si la marée permet une seconde pêche avant la nuit, on repart sans s'être reposé.

Parfois, au milieu de la flottille sardinière, un bateau de plus fort tonnage apparaît. Il s'avance lentement, pesant, majestueux. Toutes ses voiles dehors n'arrivent pas à accélérer son allure. C'est un *thonnier*, ou pêcheur de thons. Il revient du golfe de Gascogne que ce poisson fréquente plus particulièrement. La campagne a dû être bonne, à en juger d'après les centaines de gros poissons que l'on aperçoit sur le pont, suspendus en rangs symétriques. Le bateau n'a pas encore jeté l'ancre que déjà ses flancs sont escaladés par une nuée d'hommes et de femmes qui viennent s'assurer de la qualité des thons et en faire l'acquisition. Quelques heures après, dans les *fritures* voisines, le poisson sera dépecé, bouilli et enfermé dans ces boîtes rondes que vous connaissez certainement de vue.

1. Le cours de la sardine varie entre 10 francs et 50 francs le mille.

En été, Concarneau est un des rendez-vous favoris des touristes qui viennent admirer sa mer bleue, ses rochers, le superbe château de Keryolet, et les environs, le délicieux village de Pont-Aven, Beg Meil aux rives verdoyantes, et la baie de la Forêt, une des merveilles du pays breton.

De juin à septembre, bicyclettes et automobiles parcourent les rues de Concarneau,

Faisant fuir, effarés, coqs, poules et canards.

Les Bretons de cette région sont des gens doux et affables. Sous une apparence un peu froide due à leur timidité et, souvent, à leur ignorance de la langue française, ils cachent des cœurs loyaux et braves, capables des plus grands dévouements.

Leurs costumes sont parmi les plus intéressants de toute la Bretagne. Les hommes de Quimper portent encore la courte veste bleu foncé sur le gilet à manches. A Elliant, près de Rosporden, les gilets sont ornés de broderies jaunes, vertes et bleues, qui rappellent les plus jolies tapisseries.

N'est-il pas regrettable de constater que, dans les autres provinces de France, les costumes locaux, avec leurs formes gracieuses, leurs couleurs joyeuses, ont peu à peu disparu ? Ces costumes des paysans bretons sont une des raisons qui font de l'antique terre d'Armorique le coin préféré des peintres et des poètes.

G. S.



UN CRI DANS LA LANDE

Le baron Jean de Brech était bien le plus méchant seigneur de toute la Bretagne. Il régnait en tyran sur les misérables paysans qui peuplaient ses vastes domaines. Il exigeait d'eux toutes sortes de redevances, leur prenait la moitié de leurs récoltes, cependant bien maigres, et les forçait à verser entre ses mains de grosses sommes d'argent destinées à couvrir les frais des guerres qu'il livrait sans cesse à ses voisins.

Malheur au village qui ne s'acquittait pas régulièrement de cette imposition. Que l'année eût été mauvaise, que la pluie ou la gelée eussent dévasté les champs, le baron Jean de Brech n'admettait aucune excuse. Il châtiait cruellement ceux qui ne pouvaient le satisfaire. Par les forêts, par les landes désertes, il partait, à la tête de ses hommes d'armes, et surprenait les pauvres diables dans leurs chaumières. En quelques instants tout était détruit; le feu dévorait les humbles cabanes et les habitants étaient obligés de s'enfuir vers les bois, poursuivis par les soldats qui les frappaient de leurs piques, et laissant derrière eux les cadavres de beaucoup des leurs.

Les fugitifs erraient ensuite à travers la brousse, en proie aux affres de la faim, exposés à la férocité des bêtes et aux rencontres des esprits. Car de tout temps les forêts bretonnes ont été habitées par les lutins et les farfadets, et, de nos jours encore, les paysans ne les traversent pas, la nuit, sans crainte.

***

Il y avait alors dans un petit hameau un brave berger nommé Alain Rudic. Il vivait bien modestement des produits d'un minuscule coin de terre que son père lui avait laissé; content de son sort, il chantait tout le jour en faisant paître ses brebis, et, le soir, lorsque l'ombre s'abaissait sur la forêt, il aimait à s'avancer vers la lisière et à scruter l'obscurité jusqu'à ce qu'il eût aperçu dans les fourrés une sorte de petite flamme courant au ras du sol. Alors Alain s'enfuyait en se signant, persuadé qu'il avait vu un esprit, mais au fond très fier de lui-même.

Une nuit, il fut réveillé par un tumulte épouvantable. Il se leva vivement de sa couche de feuillages et s'élança au dehors. Le baron de Brech, à la tête de ses gens d'armes, incendiait les chaumières. Alain prononça une imprécation en songeant que le feu allait anéantir sa hutte, celle où il était né, où ses parents étaient morts. Mais déjà, autour de lui, tout le monde s'enfuyait. Il ramassa en toute hâte quelques racines qu'il avait encore dans sa cabane et, à son tour, il prit sa course à travers champs.

Pendant deux journées, il erra à l'aventure, se nourrissant de la mince provision qu'il avait emportée; mais celle-ci s'épuisait vite. Alain ne savait où aller. Il avait passé la nuit dans le creux d'un rocher; mais la soif resserrait sa

gorge et bientôt la faim tordrait ses entrailles.

Le soir du deuxième jour, alors qu'il cherchait un abri pour prendre un peu de repos, il rencontra, assis sur un tronc d'arbre, un tout petit vieillard, borgne, boiteux, bossu, qui paraissait beaucoup souffrir.

Alain s'approcha de lui.

— Vous paraissez bien malheureux, mon père, lui dit-il ; avez-vous été, vous aussi, chassé de votre cabane? Dieu nous a donc abandonnés que de pareils crimes puissent se produire!

— Je ne sais ce que tu veux dire, répondit le vieillard. Je n'ai pas de cabane, je vis sous le ciel qui est à tout le monde, il me donne la lumière et me procure l'ombre quand je m'endors le soir...

— Alors, vous n'êtes pas à plaindre, répliqua Alain, si vous n'avez pas de maître.

— Hélas! gémit le vieux bonhomme, la liberté n'est pas le bonheur complet. Je suis bien cassé, bien fatigué par les ans. Quand j'étais jeune, je vivais, joyeux, au milieu des forêts. Aujourd'hui il m'est devenu presque impossible de trouver moi-même ma nourriture. Il y a trois jours que je n'ai rien mangé; je m'étais assis à cette place pour y attendre la mort.

— Tenez, dit Alain, il ne me reste pas grand'chose. Prenez ce que j'ai et mangez.

Et il tendit au vieillard les quelques provisions qu'il possédait encore.

— Et si je prends cela, lui fit remarquer le vieux, avec quoi te nourriras-tu?

— Je chercherai, répondit Alain; je snis jeune, moi; je suis fort; je trouverai. Mangez, mon père, et si vous voulez me permettre de vous suivre, je vous aiderai à vivre vos derniers jours.

Le petit bossu s'était mis à mordre dans les racines peu appétissantes d'Alain Rudic. Celuici, assis auprès de lui, le regardait.

— Tu as commis là une bonne action, mon fils, dit l'inconnu. Elle te portera bonheur.

— Bah! fit Alain avec un triste sourire. Quel bonheur pourrait-il m'arriver maintenant? Ma maison est brûlée, mon champ est ravagé. Je ne retournerai jamais dans mon pays. Le baron de Brech ne pardonne pas: il me ferait pendre.

— Le baron de Brech est un bien méchant homme, dit le vieillard. Mais, crois-moi, tout a une fin. Tôt ou tard, ceux qui font le mal sont punis. Quant à toi, continue ton chemin; marche toujours tout droit; tu arriveras sur les terres d'un puissant seigneur qui est en même temps le père de ses sujets. Et rappelletoi ce que je t'ai promis : tu seras récompensé de ta bonne action.

Alain voulut répondre; il tourna la tête vers l'endroit où le vieillard était assis; la place était vide. Seule, une petite flamme s'éloignait en sautillant, et se perdit bientôt dans les broussailles.

Le jeune paysan se leva brusquement. Il comprit que l'inconnu était un farfadet qui avait pris une figure humaine. Il se signa dévotement pour conjurer le mauvais sort et s'enfuit en courant.

*
* *

Cependant le chemin lui paraissait moins pénible, le sentier s'ouvrait tout seul devant ses pas. Puis la lassitude vint, il s'étendit sur la mousse, et bientôt le sommeil le prit. Cette nuit-là, pour la première fois depuis sa fuite, il dormit profondément.

Quand le jour parut, le gazouillis des oiseaux dans les branches réveilla Alain. Il jeta autour de lui un regard étonné.

— C'est dommage, fit-il, je faisais un si beau rêve. J'habitais un pays merveilleux, où le paysan était heureux sur sa terre, bien secondé par son seigneur qui s'intéressait à lui et l'aidait à accroître son bien... Allons, ces choses-là ne se réaliseront jamais. En route! je verrai bien ce qui m'arrivera ce soir.

Il reprit sa marche. La nuit qu'il venait de passer avait effacé toute trace de fatigue. Il avait arraché d'un arbre une petite branche dont il s'était fait un bâton, et il allait d'un pas ferme, se confiant au hasard.

Le soleil était haut dans le ciel lorsque Alain arriva au milieu d'une contrée qu'il n'avait jamais visitée. Devant la grande porte d'un château, la foule se pressait. Alain crut rêver encore! Ceux qu'il voyait au premier rang de la cohue, entourés par les habitants qui paraissaient les interroger, c'étaient ses camarades, ses amis, ses compagnons d'exil.

Sur le pont, le seigneur se tenait à cheval, ayant à ses côtés son écuyer et son page. Quelques pas en avant, un héraut lisait une proclamation.

Alain apprit ainsi que le très haut et très puissant baron de Cornoet prenait sous sa protection les victimes du seigneur de Brech et que, par ses soins, des terres leur seraient distribuées.

Alain sentit une grande joie l'envahir. Le petit vieillard avait donc eu raison de lui prédire que sa bonne action lui porterait bonheur.

Cependant, la population se montrait particulièrement agitée. Le bruit avait couru que Jean de Brech, furieux de savoir que le baron de Cornoet recueillait généreusement ceux qu'il considérait comme des vassaux rebelles, venait assiéger son château.

On fit lever le pont, après avoir donné asile aux paysans des environs, et on attendit. Mais

les jours passèrent, et, malgré ses menaces, Jean de Brech ne vint jamais.

Il s'était pourtant mis en route. Suivi de ses soldats armés en guerre, il avait quitté le manoir de Brech, en jetant aux quatre vents le bruit de ses fanfares. Il s'était engagé avec les siens dans la lande immense, dont les échos retentissaient des hennissements des chevaux et du choc des armures,

La nuit était tombée. Peu à peu, la marche était devenue difficile. Les chevaux se fatiguaient. La faim et la soif torturaient les soldats. Jean de Brech se sentit à son tour bien las ; il lui sembla qu'un malheur planait sur sa tête.

Soudain, à travers les futaies, il aperçut à quelque distance des lumières qui scintillaient. Cette clarté proche ranima son courage.

— Allons là-bas ! cria-t-il à ses hommes. Nous y trouverons sûrement des êtres humains qui nous fourniront les moyens de manger à notre faim, de boire à notre soif.

Et il lança son cheval en avant.

Au bout de quelques minutes, il lui sembla que, seuls, les pas de sa monture, claquant sur le sol dur, troublaient le silence. Il se retourna, il était seul. Il revint sur ses pas ; dans la forêt, il n'y avait plus personne, Alors, Jean de Brech eut peur. Il voulut fuir ; son palefroi refusa d'avancer. Affolé, il sauta à terre ; ses jambes se dérobèrent sous lui, et, comme si l'animal eût attendu d'être débarrassé de son cavalier, il souffla bruyamment et disparut dans l'ombre.

A ce moment, Jean de Brech se vit entouré d'une foule de petites flammes qui dansaient, qui dansaient, et, tout à coup, de ces petites flammes s'élancèrent des êtres difformes, hideux, qui sautaient autour de lui, en une ronde échevelée.

Muet d'horreur, Jean de Brech demeurait immobile.

La danse cessa, et le cercle s'ouvrit pour laisser passer un petit vieillard, borgne, boiteux, bossu, qui s'adressa en ricanant au baron.

— Sais-tu où tu te trouves ? lui demanda-t-il.

Jean de Brech voulut répondre. Mais les paroles expiraient sur ses lèvres.

Le vieillard continua :

— Tu es ici au pouvoir des esprits des forêts, qui jugent les actes des hommes, récompensent les bons, punissent les méchants. Réponds-moi. Pourquoi as-tu opprimé tes serfs ?

Le baron put articuler :

— Il me fallait de l'argent pour faire la guerre.

— La guerre, dit le vieillard, est excusable quand il s'agit de se défendre ; elle cesse de l'être quand elle n'a pour but que l'attaque injustifiée. Réponds encore. Pourquoi torturais-tu tes serfs, lorsqu'ils ne pouvaient te donner l'argent que tu leur demandais ?

— Le serf doit obéir à son seigneur.

— Le serf est un homme comme toi ; entre vous deux, il n'y a qu'une différence de fortune. En chassant les paysans de chez eux, en les vouant à une vie errante, aux hasards de la terre, tu as commis un crime. Maintenant encore, tu t'apprêtais à massacrer ceux qui ont pu échapper à ta méchanceté. L'heure est venue de mettre un terme à tes sinistres exploits. Crois-tu à la justice ?

— Je ne relève que de la mienne.

— Eh bien, dit le vieillard, moi, je te condamne. A ton tour, tu connaîtras la misère et la douleur. J'ai vu, dans ces forêts, tes victimes chercher péniblement leur nourriture ; toi aussi, tu creuseras la terre à la sueur de ton front, pour y trouver les racines qui apaiseront ta faim ; tu demanderas aux sources d'éteindre ta soif ; mais tu ne retrouveras pas ton château, tes richesses ; éternellement tu erreras dans la lande, tu appelleras à ton secours, tu imploreras la pitié des autres, toi qui n'en eus jamais pour eux. Leurs oreilles resteront sourdes à tes cris.

Les genoux du grand seigneur fléchirent. Il fut sur le point de supplier le vieillard de lui épargner un si long supplice ; mais tous les êtres mystérieux qui l'enveloppaient avaient subitement disparu.

Alors, Jean de Brech se précipita à travers bois, en une course folle.

— A moi, compagnons ! cria-t-il.

Au loin, il entendit un cri qui répondait au sien. Hélas ! c'était l'écho qui lui renvoyait ses paroles. Et il courait toujours, se déchirant aux ronces, suffoquant, près de tomber.

— A moi, compagnons !

L'écho seul lui répondit encore.

Pour la première fois de sa vie, un sanglot lui monta à la gorge ; il poussa une clameur de détresse et roula inanimé sur le sol.

Aujourd'hui encore, le paysan attardé qui traverse la lande à l'heure du crépuscule entend parfois un long cri qui s'élève du désert immense et réveille les échos si souvent silencieux.

Le paysan frissonne, se signe, hâte le pas. Le cri résonne encore et s'éteint au lointain, C'est Jean de Brech qui appelle toujours ses compagnons d'armes.

CHARLES HOLVECK.

SOLUTION DE LA PAGE 161

Le sage se contente de peu.



A l'assaut du mont Blanc. — D'ici quelques années, tout le monde pourra faire, sans danger et sans fatigue, l'ascension du géant des Alpes. Le projet de funiculaire qui permettra de réaliser ce tour de force vient d'être approuvé par le Conseil d'Etat : il a été dressé par M. Duportal, ancien inspecteur général des Ponts et Chaussées.

La ligne partira de la gare du Fayet-Saint-Gervais, qui est à une altitude de 580 mètres, pour atteindre le col de l'Aiguille du Goûter, à 3,840 mètres.

On s'arrêtera là provisoirement. Mais on atteindra plus tard le sommet du mont Blanc. Les travaux doivent être commencés avant le mois d'août 1906, et on prévoit qu'ils dureront six ans environ.

Il y aura, suivant la saison, de deux à dix voyages par jour dans chaque sens, chaque train pouvant transporter 80 voyageurs ; et quant à la vitesse, elle ne dépassera pas 8 kilomètres à l'heure.

Plus d'alpenstok : un simple ticket !

—

Un muet qui parle. — Le froid de cet hiver dernier a opéré un singulier miracle : il a rendu la parole à un muet.

Un ouvrier agricole des environs du Puy avait perdu l'usage de la parole à la suite d'un accès de fièvre typhoïde, en 1887. Le malheureux, qui était à ce moment instituteur, dut démissionner et s'occuper comme il pouvait au service des cultivateurs. Un jour il sortit et se trouva subitement indisposé par le froid. Il allait périr quand deux passants vinrent à son secours. Chose curieuse, quand Rougier — il s'appelait Rougier — fut revenu à lui, il put parler comme avant 1888. Le fait fut constaté officiellement par les médecins.

Ce curieux phénomène mérite d'être retenu.

—

Le plus gros diamant de l'univers. — Jusqu'à présent le *Régent* de France était cité comme le plus gros diamant connu, et sa valeur était estimée à 12 millions. Voici qu'il vient de perdre cette souveraineté.

En effet, un mineur qui travaillait à Johannesburg vient d'en découvrir un qui pèse, dit-on, plus de 3,000 carats. Il est vrai que la « taille » le réduira ; mais, en admettant pour le façonnage une perte de 10 o/o, c'est encore une pièce de 2,700 carats, qui vaudrait la bagatelle de *un milliard huit cent vingt-deux millions*.

Qu'a reçu le mineur pour cette trouvaille?

—

Un journal au Groënland. — Il n'y a qu'un journal au Groënland, qui a pour titre le *Kalorbsmik*. Il est rédigé en langue esquimale et parait une fois par mois.

Ce qui fait surtout son originalité, c'est le tarif des abonnements. Le prix de l'abonnement annuel est... une martre, celui de l'abonnement trimestriel deux canards, enfin celui du numéro un poulet.

Le propriétaire du *Kalorbsmik* est ainsi assuré de ne mourir ni de froid ni de faim.

—

La tunique de Nessus. — Madame se fait lire le roman du jour par sa nouvelle lectrice.

« ... Elle souffrait horriblement, déclame celle-ci d'une voix prétentieuse ; elle entrevoyait l'avenir de tortures qui lui était réservé ; jamais elle ne pourrait arracher cette tunique de... »

La lectrice s'interrompt une seconde, puis continue :

« ... cette tunique de dessus!

— Comment, de dessus?

— Je vais dire à madame, il y a « tunique de Nessus », mais ça ne voudrait rien dire.

RÉPONSES A CHERCHER

Locution populaire.

D'où vient l'expression si souvent employée :

« Voilà de quoi mettre du beurre dans nos épinards? »

—

Mots en carré.

1. Ouverture pratiquée dans un mur.
2. Interjection.
3. Accessoire du costume ecclésiastique et judiciaire.
4. Coiffure du pape.
5. Verbe usité seulement à l'infinitif.

Communiqué par M. Marcel Poupin.

RÉPONSES AUX QUESTIONS DU N° 274

I

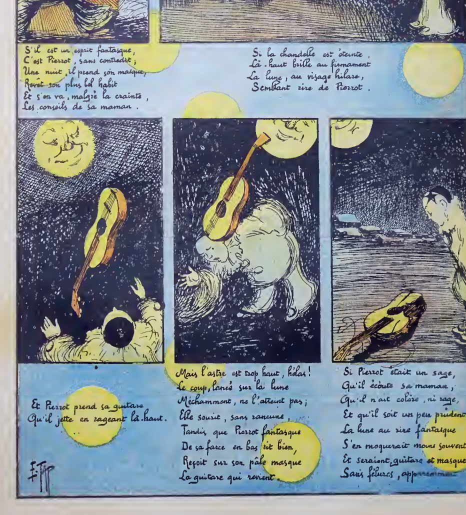
Géant	—	N	—	Nain.
Discorde	—	U	—	Union.
Vitesse	—	L	—	Lenteur.
Poltronnerie	—	B	—	Bravoure.
Limité	—	I	—	Infini.
Maître	—	E	—	Elève.
Ancien	—	N	—	Nouveau.
Ignorant	—	S	—	Savant.
Prodigue	—	A	—	Avare.
Sud	—	N	—	Nord.
Indulgence	—	S	—	Sévérité.
Richesse	—	P	—	Pauvreté.
Sortie	—	E	—	Entrée.
Exiguïté	—	I	—	Immensité.
Anormal	—	N	—	Normal.
Succès	—	E	—	Echec.

Nul bien sans peine.

II

C O L I B R I
O T A R I E
L A V I S
I R I S
B I S
R E
I

AU CLAIR DE LA LUNE



UNE ESCAPADE DE PIERROT.

17e Année. — N° 276. 10 centimes. 11 Mars 1905.

LE

Petit Français illustré

JOURNAL DES ÉCOLIERS ET DES ÉCOLIÈRES

FRANCE : UN AN, 6 FRANCS (du 1er de chaque mois) | *Librairie Armand Colin* Paris, 5, rue de Mézières. | UNION POSTALE : UN AN, 7 FRANCS (Paraît chaque Samedi)



« Monsieur ! hé, monsieur !... »

LECTURES DU SAMEDI. — Chien d'aveugle, par Paul Arène

ILLUSTRATIONS D'HÉROUARD.

CHIEN D'AVEUGLE

UN CANTONNIER AVAIT APERÇU TROIS GUEUX QUI TRAINAIENT UN CHIEN...

— Monsieur! hé, monsieur!

Je me retournai à cet appel jeté d'une voix hésitante, et je vis debout au milieu de l'herbe un vieil homme qui battait l'air de son bâton.

— Excusez-moi, monsieur, continua le vieil homme, mais je suis aveugle, et, depuis plus d'une heure que me voilà à cette place, vous êtes le premier dont j'ai entendu le pas dans les cailloux.

Des cinq ou six cours ou boulevards qui, plantés sur les anciens fossés, font une ceinture verdoyante aux remparts croulants de la ville, le boulevard des Lices, avec son triple rang d'ormeaux bossus d'où, l'été, pleuvent d'énormes chenilles, et ses allées envahies par une herbe épaisse au travers de laquelle de rares passants tracent à la longue un réseau d'obliques raccourcis, était certes le plus solitaire.

Les promeneurs bourgeois l'évitaient, préférant d'ailleurs par simple goût l'avenue correcte toute neuve, qui mène du pont à la gare, et je ne m'étonnais point qu'un malheureux aveugle échoué là fût resté longtemps sans trouver personne à qui parler.

Cependant l'aveugle me demandait si je connaissais le pays, et sur ma réponse affirmative il me pria de le conduire à la fourrière aux chiens.

La fourrière, en effet, n'était pas loin; et j'avais tort de l'oublier dans la liste des établissements plus ou moins répugnants et louches qui sont l'ordinaire décor de nos suburbes provinciales.

Chemin faisant, l'aveugle me raconta son aventure.

Cherchant du pain par métier (hors de Paris les aveugles n'en exercent guère d'autre), l'avant-veille, en compagnie de son chien qui souffrait de la chaleur, lui aussi, et tirait la langue, il avait eu l'idée de se rafraîchir en passant devant un cabaret modeste où l'on vend un petit vin gai qui a goût de raisin et ne coûte pas cher. « Si pauvre qu'on soit, on peut avoir soif quand on court depuis le matin de ferme en ferme, dans la poussière des grandes routes. »

Malheureusement, il s'était endormi et des vauriens avaient profité de son sommeil pour couper la laisse du chien et l'emmener. « Car ils l'ont emmené, monsieur, emmené de force; de son plein gré, la brave bête ne m'eût pas quitté pour les suivre... Un si bon chien, monsieur!... Je l'appelais Bourriquet en manière d'amitié et parce que des fois, dans nos discussions, quand il se mettait en tête de me conduire où je ne voulais pas aller, il était têtu autant qu'un homme. »

Bref, le cantonnier avait vu trois particuliers assez mal mis, à mines de gueux de faubourg, qui, en riant comme après un mauvais coup, traînaient un chien mouton du côté de la ville. Et comme, resté seul, notre homme se déses-

pérait, des rouliers avaient consenti à lui faire une place dans leur voiture. Aussitôt arrivé il s'était informé un peu partout. Les gens lui dirent qu'en effet un chien effaré, sans collier, ayant tout l'air d'un chien d'aveugle, courait dans les rues. Il cherchait ainsi Bourriquet depuis deux jours, et Bourriquet ne se retrouvant pas, quelqu'un venait de lui conseiller de s'adresser à la fourrière. « Je n'en savais rien, monsieur; il paraît que c'est un endroit où l'on enferme les chiens sans maître. On les tue, comprenez-vous ça? s'ils ne sont pas réclamés dans les vingt-quatre heures. Pourvu que Bourriquet n'y soit pas d'hier! Mais Bourriquet est fin, il ne connaît que moi et le gaillard ne se sera pas laissé prendre si vite. »

L'aveugle marchait, parlant toujours, cherchant à s'étourdir, à se tromper lui même, mais je voyais bien qu'au fond de l'âme il était fort inquiet du sort de Bourriquet.

A mesure que nous approchions du but, sa parole se faisait plus émue, et il devint soudain tout pâle quand, m'arrêtant, je dis : « C'est là ! »

Cette bâtisse était sinistre, et son aspect, s'il avait pu le voir, eût achevé de désespérer le pauvre homme. Une petite cour précédant une tour ronde, qui jadis avait sans doute fait partie des fortifications. Sur la porte, une inscription en lettres noires : *Fourrière des chiens*. Et les chiens en entrant devaient, comme on dit, sentir leur mort, car la fourrière était contiguë à un chantier d'équarrissage.

Nous sonnâmes, un employé à casquette galonnée vint ouvrir. Il me reconnut et tout de suite fut aimable.

— Un chien d'aveugle, tondu en lion, avec une houppe au bout de la queue? Non! Je ne me rappelle pas de chien d'aveugle... Mais on peut toujours voir, vous comprenez, il nous en vient tant! Les ordres, depuis quelque temps, sont très sévères à cause de la rage.

Et, souriant, il nous guidait vers l'angle de la cour où, dans un chenil à claire-voie, quelques malheureux toutous, non réclamés encore, attendaient leur mort.

Ils n'aboyèrent point à notre approche. Résignés et mélancoliques, ils nous regardaient d'un œil doux,

L'aveugle appela Bourriquet, mais Bourriquet ne répondit pas.

— Voilà, dit l'employé, tous les chiens capturés dans la journée d hier.

— Et les autres, ceux d'avant-hier?

— Ah! pour ceux-là leur compte est bon, et depuis ce matin ils n'ont plus besoin de pâtée.

Alors, ne pouvant dissimuler davantage ses funestes pressentiments, l'aveugle, d'une voix que l'émotion rendait plus suppliante, demanda :

— Me permettrait-on de les voir? pour être bien sûr... si par hasard...

— Rien de plus facile, ils sont là : justement, le garçon d'à côté se trouve en retard et n'a pas pris livraison encore.

Dans notre province honteusement arriérée, on n'emploie pas, pour tuer les chiens, les procédés civilisés mis en honneur par la science, on ne les asphyxie pas avec l'oxyde de carbone, on les étrangle comme au bon vieux temps.

Tout autour de la salle voûtée et ronde, à des crocs fixés dans le mur, une demi-douzaine de chiens pendaient, le cou serré d'un nœud coulant, le corps raidi, la langue tirée, avec des attitudes lamentablement comiques que la potence donne, paraît-il, aux animaux ainsi qu'aux hommes. Un rayon de soleil pénétrait par une meurtrière, aveuglant et mince comme une tige de fer rougie au feu; et ce rayon, éclaboussant d'or le pavé rouge et mal lavé, ajoutait à l'horreur macabre du spectacle.

Écœuré pour ma part, j'essayai d'entraîner l'aveugle.

— Sortons, votre Bourriquet n'est pas là!



« VA, BOURRIQUET, VA DEVANT NOUS! »

Mais l'aveugle refusa, se méfiant. Il avait son idée, et voulait savoir par lui-même.

Lentement, des ses mains tremblantes, il palpait, l'un après l'autre, les cadavres. Et il hésitait parfois, craignant de reconnaître Bourriquet.

Au troisième — un caniche à toison frisée — je le vis tressaillir et recommencer, très ému, son investigation muette. Un nouvel examen plus attentif le rassura. Il nous dit : « J'ai eu bien peur. Celui-ci lui ressemble, mais ce n'est pas lui. » Puis, quand il en fut au dernier, avec un soupir de soulagement :

— Vous êtes de braves gens, je vous remercie. Voyez-vous, de penser que Bourriquet pouvait être mort ainsi, je n'aurais pas dormi de la nuit... Mais maintenant, s'il vient un chien mouton et que ce soit Bourriquet, on ne le tuera pas, puisque d'avance je le réclame!

L'employé promit et ajouta :

— Dame! c'est votre droit, si vous voulez venir ici tous les matins. Et tenez! je vous conseille d'attendre. Le soleil baisse et la charrette ne tardera pas à rentrer avec le gibier de la journée.

Il avait raison : la charrette arrivait, précédée du bruit d'une sonnette énorme qui, derrière les grilles, sur le seuil des portes, éveillait au passage un concert d'abois furieux. Deux hommes l'escortaient, armés de lacets et de cordes.

Une fois dans le chenil on abaissa la trappe à bascule qui faisait ressembler la charrette à une souricière géante. Mais les prisonniers, devinant, ne voulaient pas sortir.

— Bourriquet! es-tu là?... fit doucement l'aveugle.

Un chien s'élança, hurlant, fou de joie.

— Ah! Bourriquet! ah! l'imbécile! qui s'est laissé prendre à la fin.

Bourriquet tendait déjà son cou à la laisse, léchant les mains qui l'attachaient. Et, tandis que je soldais discrètement les frais de fourrière, j'entendais l'aveugle crier:

— Va, Bourriquet, va devant nous, toujours tout droit, dans la campagne. Va, Bourriquet, loin de ces villes, où les hommes pendent les chiens!

PAUL ARÈNE.

LA DISPARITION DU BISON

M. Henry de Varigny, dans la *Nature*, nous parle, en termes émus, de la disparition d'un animal que l'on a préféré massacrer jusqu'au dernier au lieu de l'utiliser comme on le pouvait. C'est le bison d'Amérique.

A une époque pas très éloignée, la partie centrale des Etats-Unis renfermait une grande quantité de bisons, il y en avait des millions. Mais la construction de la grande ligne de chemin de fer transcontinental eut pour conséquence la scission du troupeau en deux parties, au nord et au sud de la voie. On se mit à les chasser, pour s'en nourrir, pour en vendre la peau, par simple sport, et en trois ans le troupeau sud fut exterminé: il devait compter quelque chose comme six millions d'animaux.



UNE TROUPE DE BISONS.

Quant au troupeau rejeté dans le Nord, exposé à un climat rigoureux, il périt presque tout entier de faim et de froid. On les voyait errer de droite et de gauche, cherchant l'herbe que la neige leur dérobait, cherchant aussi à boire, mais en vain. De guerre lasse, ils s'assemblèrent les uns contre les autres dans les rares endroits où quelque abri leur était offert par un bouquet d'arbres, un talus, et là, ils moururent de faim, de soif et de froid. Ils étaient peut-être vingt millions; tous ont disparu. La nature les a exterminés, mais, dit M. de Varigny, en terminant, l'homme est directement responsable de cette disparition en massacrant les bisons du Sud, et en forçant les autres à émigrer dans le Nord, où ils ne pouvaient vivre.



Les deux enfants renaissaient à la vie. Ils n'auraient plus devant eux la rude figure du gardien leur apportant le pain des prisonniers. Marc saisit le bout de la corde qui était très longue et la tint serrée dans ses mains; mais, pour légère qu'était Violette, son poids excédait cependant la force de résistance qu'avait Marc penché sur le mur. Il sentit qu'il tombait. La fillette le comprit au relâchement de la corde, elle laissa aller celle-ci, Marc reprit son équilibre.

— C'est impossible, dit tristement Violette. Il faut y renoncer...

— Bah ! dit Marc, après tout, puisque Jean est perdu, autant être en prison qu'ailleurs...

De nouveau, il prit son élan et un cri étouffé de Violette l'arrêta encore.

— Oh ! cette fois, je suis sûre de réussir, disait la petite fille. Tu vas voir, mon ancien métier va me servir.

Elle courut à la fenêtre par laquelle ils venaient de s'échapper et fixa solidement aux barreaux le bout de la corde. Puis, revenant vers Marc :

— Saute dans la rue, dit-elle, et prends l'autre bout. Puis, tire-le ferme par-dessus le mur. Tu auras bien plus de résistance, étant d'aplomb sur tes jambes, et moi, je pèserai moins en courant sur la corde.

Il fallait tenter cette chance suprême. Marc sauta, tenant la corde, et bientôt celle-ci traversa toute la cour. Violette s'approcha du léger câble et en éprouva la tension.

— Tire encore, dit-elle à Marc en venant près du mur, pour ne pas parler trop haut.

La corde se tendit davantage.

— C'est bien, dit la fillette.

Et, hardiment, elle monta sur le périlleux chemin. Ses petits bras étendus en guise de balancier, elle eut une demi-minute de vertige et ferma les yeux. Mais le sentiment du danger lui rendit du sang-froid ; l'heure passait, peut-être le gardien reviendrait-il avant de se coucher; il fallait partir... La lune éclairait la fragile passerelle, Violette énergiquement rouvrit les yeux et s'élança sur la corde. Deux secondes après, elle était sur le mur, tombait dans les bras de Marc. Ils étaient libres !

Libres, certainement, mais sauvés? Pas encore. Violette se le rappela la première. On allait peut-être s'apercevoir de leur fuite et les poursuivre. Et alors?

Juste à ce moment, un appel retentit de l'intérieur du poste. Sans doute, en faisant sa


ILS N'AURAIENT PLUS DEVANT EUX LA RUDE FIGURE DU GARDIEN APPORTANT LE PAIN DES PRISONNIERS.

1. Voir les nos 262 et suivants du *Petit Français Illustré.*



ELLE EUT UNE MINUTE DE VERTIGE.

ronde de nuit, un agent avait constaté que les oiseaux avaient quitté la cage. Et, par la corde qui pendait encore le long du mur, on saurait vite le chemin pris par les prisonniers.

Nos deux amis, bien que leur sang se glaçât dans leurs veines, s'enfuirent en courant à toute vitesse. Un pas, au bout de quelques minutes, se précipita derrière eux. Violette tenait la tête, elle tourna à droite. Ils eurent un répit, mais le pas s'entendit de nouveau, se rapprochant. Heureusement, la lune, qui brillait sans nuages jusque-là, se voila subitement. Les enfants, continuant leur course, tournèrent encore une rue, puis une autre. Ils commençaient à perdre haleine. Tout à coup, Violette butta contre un obstacle qu'elle n'avait pas vu dans l'obscurité et tomba. Marc s'élança près d'elle.

— Tu t'es blessée?

— Non, ce n'est pas dur.

Marc tâta.

— On dirait des cordes.

A ce moment la lune reparut et les deux enfants s'aperçurent qu'ils étaient arrivés au port. Dans les bassins, les mâts des navires enchevêtrés brillaient sous les rayons d'argent.

— Impossible d'aller plus loin, dit Violette, comment faire?

Revenir sur leurs pas, c'était se jeter dans la gueule du loup... Violette tourna la tête; on n'entendait plus aucun bruit... Leur poursuivant avait-il perdu leurs traces ou renonçait-il à les atteindre, trouvant que le gibier ne valait pas la chasse? Les deux amis prêtaient anxieusement l'oreille... Décidément personne ne courait après eux...

— Cachons-nous là, dit Violette, dans les cordes. Demain, nous verrons.

Demain!... Marc eut un geste indifférent. Son découragement l'avait repris : on ferait de lui ce qu'on voudrait; il ne s'en souciait plus!...

CHAPITRE XVI

Pelotonnés l'un contre l'autre, les enfants, vaincus par la fatigue et les émotions, commençaient à s'assoupir, quand un bruit de voix les réveilla. Deux hommes s'avançaient de leur côté, touchant presque déjà au tas de cordages. Violette s'était à demi relevée... Allait-on les découvrir et les reprendre?... Mais la petite fille fut soudain rassurée.

— Ce sont des matelots, murmura-t-elle très bas à Marc, ce n'est pas à nous qu'ils en veulent.

En effet, arrêtés maintenant tout près de l'endroit où se tenaient blottis les enfants, les deux marins causaient tranquillement.

— Vous partez cette nuit? demanda l'un d'eux.

— Oui, la mer est pleine au petit jour; on



— GOOD BYE!...

appareillera vers une heure. Je vais rentrer à bord pour dormir un peu, répondit l'autre qui avait l'accent anglais.

— Et quand vous reverra-t-on?

— Oh! je vous reverrai au Havre, mais pas ici. C'est par extraordinaire que le *Butterfly* est venu à Nantes...

— Vous rentrez à Liverpool en partant d'ici?

— Tout droit.

— Vous aurez un vrai vent de demoiselle...

— Un vent de soldat, comme nous disons en Angleterre...

— Allons, au revoir!...

Intérieurement du reste, le petit garçon, qui se souvenait des histoires et des faits divers qu'il avait lus, songeait que les gens sous le coup de poursuites judiciaires passent souvent la frontière et il se flattait d'être en sûreté, une fois hors du continent.

— Mais comment irons-nous en Angleterre? demanda Violette.

Marc secoua la tête :

— Ah! voilà!... Il faudrait nous embarquer...

— Où et sur quoi?

— Si nous pouvions partir sur le bateau du marin qui était là tout à l'heure! De Liverpool, nous gagnerions Londres à pied... Tu as en-



DEUX ENFANTS DORMAIENT, APPUYÉS L'UN CONTRE L'AUTRE.

— *Good bye!...*

Les deux hommes se donnèrent une poignée de main et se séparèrent. Marc se leva avec précaution et suivit des yeux le matelot qui se dirigeait vers l'extrémité d'une des jetées ; il le vit descendre dans un navire amarré à quai.

L'enfant, qui venait d'avoir une idée et reprenait courage, se tourna vers Violette :

— As-tu entendu? lui dit-il. Ce bateau va à Liverpool, en Angleterre. Si nous pouvions y aller aussi?...

La fillette étouffa un cri de stupéfaction.

— En Angleterre!... Pour quoi faire?

— Tu ne te rappelles donc pas Marius?... Le clown! Il nous a dit de l'avertir si nous avions besoin de lui... Il est à Londres pendant l'été... Allons le trouver, il nous aidera à échapper aux gendarmes.

tendu ce qu'il disait. Ils partiront vers une heure et l'équipage dort en attendant... On pourrait peut-être entrer dans le navire sans être vu!... Approchons toujours... J'ai lu l'histoire d'un petit garçon qui s'est caché à fond de cale...

Les deux enfants s'avancèrent et, en arrivant près du bateau, purent se rendre compte que rien n'était plus facile que d'y accéder. Un écart de cinquante centimètres à peine séparait de la jetée le *Butterfly* dont le pont se trouvait au niveau du quai d'embarquement.

— Viens, dit Marc à sa compagne.

L'homme de quart se promenait à l'avant.

Le clapotis des flots heurtant contre la carène empêchait d'entendre le bruit, si léger d'ailleurs, du pas des enfants. A la faveur de l'obscurité, ceux-ci firent quelques pas sur le pont. Décidément le hasard les protégeait.

Un panneau de l'arrière était resté ouvert. Ils s'affalèrent à fond de cale en se cramponnant à des tonneaux et à des caisses plus ou moins bien arrimés, et se retrouvèrent sur des ballots de foin et de paille comprimés.

Le lendemain matin, deux matelots faisant une ronde à fond de cale eurent un cri d'étonnement.

Tout contre une barrique vide, entre des ballots cerclés de fer, deux enfants dormaient, appuyés l'un contre l'autre.

— *Look there!* fit un des marins; qu'est-ce que c'est que ça?...

Il secoua Marc qui s'éveilla tout ahuri :

— *Turn out! turn out!...* D'où venez-vous? Qu'est-ce que vous faites là?

L'homme parlait en anglais. Marc, qui avait cependant fait quelques versions avec l'instituteur de Vignereux, n'entendit pas un mot. Il balbutia :

— Je ne comprends pas!...

— Va donc chercher Smithson, dit le second matelot à son compagnon; il parle français, lui.

Le matelot revint bientôt suivi d'un camarade dans lequel nos deux amis — car Violette s'était réveillée à son tour — reconnurent le marin qu'ils avaient vu sur le port.

— Qu'est-ce que vous faites là? interrogea-t-il. Comment êtes-vous là?...

Marc hésitait à répondre... Mais Smithson avait une excellente figure, ses compagnons ne comprenaient pas le français... Le petit garçon se hasarda à dire une partie de la vérité.

— Nous voulons aller à Londres et nous n'avons pas d'argent, avoua-t-il; alors nous nous sommes embarqués en cachette... Monsieur, nous ne voulions pas faire de mal, je vous assure...

La voix de Marc tremblait de sanglots contenus.

Le matelot secoua la tête :

— Il faut prévenir le second, dit-il.

— Qu'est-ce qu'il nous fera? demanda Violette terrifiée.

— Ben sûr, il ne vous jettera pas à la mer, dit Smithson avec un bon rire.

(*A suivre.*) CLAUDE SAINT-JAN.

LES DEUX BOURGEOIS ET LE VILAIN

CONTE DU XIIe SIÈCLE

Deux bourgeois allaient en pèlerinage. Un paysan qui se rendait au même endroit s'étant joint à eux, ils firent route ensemble, et réunirent leurs provisions. Mais, à une demi-journée de la maison du saint, elles leur manquèrent. et il ne leur resta plus qu'un peu de farine, à peu près ce qu'il en fallait pour faire un petit pain. Les deux bourgeois, de mauvaise foi, complotèrent de le partager entre eux et d'en frustrer leur camarade qu'à l'air grossier qu'il avait montré ils se flattaient de duper sans peine.

— Il faut que nous prenions notre parti, dit l'un des citadins. Ce qui ne peut suffire à la faim de trois personnes peut en rassasier une, et je suis d'avis que le pain soit pour un seul. Mais, afin de pouvoir le manger sans injustice, voici ce que je propose. Couchons-nous tous trois, faisons chacun un rêve, et que le repas soit pour celui qui aura fait le plus beau.

Le camarade, comme on s'en doute, applaudit beaucoup à cette idée. Le vilain même l'approuva et feignit de donner pleinement dans le piège. On fit donc le pain, on le mit cuire sous la cendre, et l'on se coucha. Mais nos bourgeois étaient si fatigués qu'involontairement bientôt ils s'endormirent. Le manant, plus malin qu'eux, qui n'épiait que ce moment, se leva sans bruit; il alla manger le pain et revint se coucher.

Cependant, un des bourgeois s'étant réveillé, et ayant appelé ses deux compagnons :

— Amis, leur dit-il, écoutez mon rêve. Je me suis vu transporter par deux anges en enfer. Longtemps ils m'ont tenu suspendu sur l'abîme du feu éternel. Là, j'ai vu les tourments...

— Et moi, reprit l'autre, j'ai songé que la porte du ciel m'était ouverte : les archanges Michel et Gabriel, après m'avoir enlevé dans les airs, m'ont conduit devant le trône de Dieu. J'ai été témoin de sa gloire.

Et le songeur commença à dire des merveilles du paradis, comme l'autre en avait dit de l'enfer.

Le vilain, pendant ce temps, quoiqu'il les entendît fort bien, feignait toujours de dormir. Ils vinrent le réveiller.

Lui, affectant l'espèce de saisissement d'un homme qu'on tire subitement d'un profond sommeil, demanda avec un ton effrayé :

— Qui est là?



LES DELAISSES.

— Eh! ce sont vos compagnons de voyage. Quoi! vous ne nous connaissez plus? Allons, levez-vous, et contez-nous votre rêve.

— Mon rêve! Oh! j'en ai fait un singulier, et dont vous allez bien rire. Je vous ai vus transportés, l'un en paradis, l'autre en enfer. Alors j'ai songé que je vous avais perdus, et que je ne vous reverrais jamais. Je me suis levé, et ma foi, puisqu'il faut vous le dire, j'ai été manger le pain.

ROGER LAZARE.

Marionnettes et Guignols à travers les âges.

(Voir notre gravure de dernière page.)

Voici une page terriblement chargée; c'est que de tout temps les hommes se sont amusés à prêter leurs passions et leurs vices à de petites poupées de bois articulées que l'on manœuvre avec des fils; ce sont les marionnettes, qui divertissent toujours les petits et qui bien souvent amusent encore les grandes personnes, vous allez en juger. D'abord, vous avez tout en haut de la page (fig. 1) l'ancêtre de nos marionnettes, car celle que vous voyez là, c'est une marionnette retrouvée dans un tombeau égyptien; celle qui lui fait pendant n'est pas jeune non plus (fig. 2), elle est grecque.

Voilà pour l'antiquité; mais nos pères, au moyen âge, ne firent pas fi des marionnettes; regardez (fig. 4) ce garçonnet et cette fillette du XIIe siècle; avec des cordelettes, ils font mouvoir deux figures de guerriers, et se donnent ainsi l'illusion d'un tournoi; au dessus (fig. 3), vous voyez un vrai théâtre de marionnettes, devant lequel sont en extase quelques enfants; celui-ci est du XIVe siècle.

Les temps modernes restent fidèles aux marionnettes; nous voici au XVIIIe siècle; à droite (fig. 6), vous voyez un musicien ambulant qui donne la comédie à de jeunes enfants en costume Louis XV; il actionne, avec une corde attachée à son pied, un couple de petits danseurs qui s'agitent en mesure, au son de la cornemuse dans laquelle il souffle en marquant le rythme du pied. C'était un divertissement encore en vogue cinquante ans plus tard; voyez (fig. 7) cette merveilleuse et cet incroyable qui se font de bizarres révérences à l'aide d'un système de ficelles analogue à celui que je viens de vous décrire. A côté de ce procédé, réservé aux artistes ambulants, voici le théâtre de marionnettes sur le modèle que nous connaissons (fig. 5) et qui semble fort divertir ces enfants en costume du temps de l'Empire.

Je vous disais tout à l'heure qu'il y avait encore de grandes personnes qui se plaisaient aussi au jeu des marionnettes; voici qui vous prouvera que je ne vous ai point abusés. Voyez (fig. 8) ce théâtre qui porte le joli nom de théâtre des Amis: c'est un théâtre de marionnettes que Maurice Sand, le fils de Mme George Sand, l'un des plus grands écrivains du XIXe siècle, avait fait construire dans son château de Nohant, dans le Berry. Ses amis et lui faisaient mouvoir les marionnettes, dont le répertoire était singulièrement choisi, car c'était souvent sa mère qui composait les pièces que l'on jouait au théâtre des Amis. Cet autre théâtre que vous voyez en dessous (fig. 12) a été fait pour jouer les pièces d'un auteur moderne, Lemercier de Neuville, qui transportait son théâtre dans les salons et y jouait lui-même avec ses marionnettes son propre répertoire. Il appelait ses marionnettes d'un nom italien, puppazi, qui signifie poupée, et il s'amusait parfois à leur donner la silhouette de célébrités contemporaines; celle de gauche (fig. 14) représente la grande tragédienne Mme Sarah Bernhardt, celle de droite (fig. 15) un fameux violoniste italien, Sivori.

Enfin, pour achever cette revue des marionnettes, je vous montre quelques types célèbres: d'abord le fameux guignol lyonnais dont le nom est devenu pour nous synonyme de marionnette (fig. 10); à côté de lui, son ami Lafleur (fig. 9); puis le guignol anglais (fig. 11) Pimel, une vieille connaissance à nous, et le guignol autrichien (fig. 13) Casperl recevant un ambassadeur extraordinaire, M. de Quinlewatsch. Vous voyez que chaque pays a son guignol.

A. PARMENTIER.





La petite taille des Japonais. — Les Japonais, au milieu de leurs triomphes, viennent d'être pris d'une grande inquiétude : un journal de Tokio a découvert, en effet, que les Japonais étaient, comme taille, les plus petits soldats du monde.

On a aussitôt nommé une commission chargée de rechercher les causes de cette infériorité et d'en découvrir le remède. Les travaux de cette commission sont terminés et il en résulte que la petite taille des Nippons doit être uniquement attribuée à ce fait qu'ils se servent de nattes au lieu de chaises et de lits. Leur habitude de s'asseoir à la façon des tailleurs gêne, paraît-il, la circulation dans les membres inférieurs et paralyse la croissance.

Proscrira-t-on les nattes?

—

Pièces sur pièces. — Un de nos confrères rencontrait dernièrement un auteur dramatique vêtu de misérables loques.

— Tu n'as donc pas réussi, mon pauvre ami? lui dit-il en lui serrant la main.

L'auteur dramatique raconta alors son histoire avec bonne humeur, la misère n'ayant pu parvenir encore à vaincre sa native gaîté:

— C'est bien simple. Toute ma carrière tourne autour d'un seul mot, le mot « pièce ». Comme auteur, j'écris des pièces. Mais les critiques mettent en pièces les pièces que j'écris. Alors le public, quand il voit mes pièces mises en pièces par les critiques, n'a garde d'apporter sa pièce. Et, finalement, voilà pourquoi mes habits sont en pièces.

—

L'héroïsme d'un chien. — Voici le haut fait d'un très bon chien, que nous conte un journal de province :

Quatre jeunes gens de Senones revenaient à la nuit, en file indienne, de la frontière du pays annexé, lorsque l'un d'eux, nommé Champy, aveuglé par la tourmente, tomba dans une sorte de crevasse sans que ses compagnons s'en aperçussent. Heureusement pour Champy, il n'en avait pas été de même du chien d'un de ses amis, qui les accompagnait. L'intelligent animal se coucha sur Champy, le tenant au chaud de son mieux. Peu après, les jeunes gens s'aperçurent de la disparition de Champy et du chien. Prévoyant un malheur, ils revinrent sur leurs pas et trouvèrent l'homme et l'animal l'un sur l'autre. L'homme avait déjà les mains gelées. Nul doute que, sans le chien, qui lui fit un rempart de son corps contre le froid, il eût succombé à une congestion.

Brave toutou !

—

La carte postale parlante.. — Un de nos confrères nous parle d'une singulière invention, due à un Viennois, et qui est destinée à faire une rude concurrence à la carte postale illustrée.

Il ne s'agit de rien moins que de rendre cette carte *parlante*.

Elle se compose d'une mince plaque de gramophone, sur laquelle l'expéditeur « parle » ce qu'il a à dire à son correspondant et qui est fixée ensuite sur une carte postale quelconque. La matière dont est faite la plaque est assez dure pour que celle-ci puisse voyager sans subir de détérioration.

Maintenant, il s'agit de la faire « parler », cette carte. C'est bien simple. L'inventeur a construit un appareil phonographique spécial, qui ne coûtera que dix francs et à l'aide duquel on fera « parler » la carte.

—

En police correctionnelle.— Le Président, *au plaignant.* — Comment reconnaissez-vous le mouchoir que vous dites vous avoir été volé?

Le Plaignant. — A sa couleur, j'en ai plusieurs autres semblables.

Le Président.— Ce n'est pas une preuve; moi-même, j'en ai un dans ma poche qui est exactement pareil.

Le Plaignant. — Ça ne m'étonne pas, on m'en a volé plusieurs.

Tête du président!

RÉPONSES A CHERCHER

Casse-tête. — Ajouter à chacun des douze mots ci-après un même nom de fleur, de manière à former par anagramme douze autres mots :

La — ex — table — cône — pesé — réel — pré — acéré — furie — cuvée — pari — puce.

—

Mots en triangle syllabique. — 1° Infortune; — 2° au baccalauréat; — 3° citadelle de Jérusalem; — 4° pronom personnel.

RÉPONSES AUX QUESTIONS DU N° 275

I

Deux gardes françaises, l'estomac et le gousset vides, venaient d'arriver à une auberge près de Chartres. Ils avaient été détachés à l'étape et attendaient quelques hommes de leur compagnie, dont deux sergents, ceux-là un peu moins démunis qu'eux-mêmes. Or, le détachement tardait à paraître... L'auberge était modeste, l'hôte peu avenant : « Avez-vous beaucoup d'argent? » fit-il. Et nos deux braves de se fouiller. A peine avaient-ils à eux deux un petit écu. « Vous savez, continua l'hôte, peu d'argent, peu de chère. Je n'ai que des épinards, pour l'instant, à vous offrir; et le beurre est cher, cette année, grâce à M. Turgot. — Ça va bien, on broutera votre herbe sèche, » dit le plus philosophe. Mais, tandis que les épinards cuisaient, le reste de la troupe survint. « Ah! ah! reprit le philosophe à la vue de l'heureux renfort, voilà de quoi *mettre du beurre dans les épinards.* »

II

P O R T E
O U A I S
R A B A T
T I A R E
E S T E R

Marionnettes et Guignols à travers les âges



1. Marionnette égyptienne. — 2. Guignol (XIVe siècle). — 3. Marionnette grecque. — 4. Marionnettes (XIIe siècle). — 5. Guignol (Ier Empire). — 6. Marionnettes (Louis XV). — 7. Marionnettes (Directoire). — 8. Le Guignol de Maurice Sand, à Nohant. — 9. Lafleur, guignol picard. — 10. Guignol lyonnais. — 11. Punch et Judy. — 12. Les Pupazzi de Lemercier de Neuville. — 13. Guignol autrichien. — 14. Pupazzi représentant Sarah Bernhardt. — 15. Pupazzi représentant Sivori.

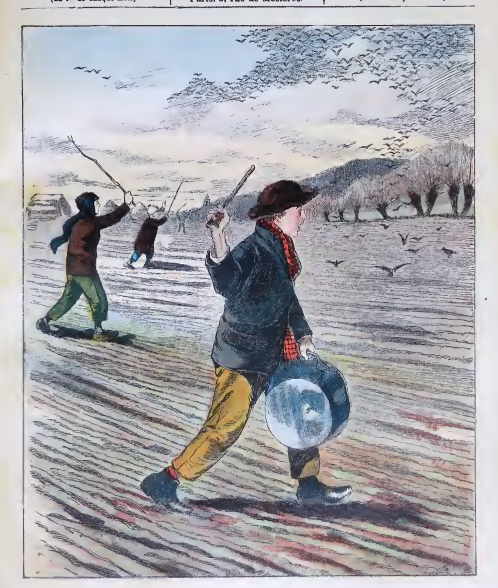
17e Année. — N° 277. 10 centimes. 18 Mars 1905.

LE

Petit Français illustré

JOURNAL DES ÉCOLIERS ET DES ÉCOLIÈRES

FRANCE : UN AN, 6 FRANCS (du 1er de chaque mois) | *Librairie Armand Colin* Paris, 5, rue de Mézières. | UNION POSTALE : UN AN, 7 FRANCS (Parait chaque Samedi)



A LA CAMPAGNE. — La protection des champs nouvellement ensemencés.

Petites Amusettes historiques.

LE GROGNARD ET LE PAYSAN

Le général Gilly était un des plus fameux grognards de Napoléon Ier. Il avait, comme tous ses pareils, la moustache grise, le verbe rude, des yeux de faucon qui ne se baissaient pas facilement, et une sorte de gaîté farouche, qui avait besoin du danger pour s'épanouir à son aise. Gilly avait suivi sa chère Redingote grise sur tous les champs de bataille de l'Europe; il pleura quand il la vit partir pour l'île d'Elbe. Il rugit de joie et de fureur guerrière quand elle rentra dans les Tuileries, le 20 mars 1815. Le grand homme, qui connaissait ses fidèles, savait aussi les récompenser.

— Je te donne la 9e division militaire, dit-il à Gilly. Tu es du pays; tu sais comment il faut prendre tes compatriotes. Ce sont de rudes lapins, mais ils ne sont pas toujours commodes.

— C'est un fichu cadeau que vous me faites là, Sire! riposta Gilly.

— Allons, ne grogne pas. Je te fais comte par-dessus le marché.

Et pour accentuer cette insigne faveur, Napoléon Ier tira l'oreille à Gilly, qui fit une grimace de contentement et partit radieux. Tout de même, il avait raison! La 9e division militaire était un fichu cadeau. Elle comprenait la région de Nîmes et de Montpellier; c'était la plus agitée de la France à cette époque. Les royalistes et les bonapartistes s'y faisaient la guerre dans les rues, dans les maisons, dans les familles, à coups de fusil et à coups de couteau. Et encore, s'il n'y avait eu que les passions politiques... mais la religion s'en mêlait. On se serait cru revenu aux temps de la Saint-Barthélemy. Les catholiques tenaient pour Louis XVIII, les protestants pour Napoléon Ier.

Gilly, qui était du pays, présentait une particularité originale qui avait précisément dicté le choix de Napoléon. Il était catholique et bonapartiste. L'empereur avait pensé qu'il pourrait ainsi se concilier les deux partis; ce fut le contraire qui arriva. Il fut suspect aux catholiques parce qu'il représentait un gouvernement abhorré; il fut suspect aux protestants parce qu'il professait une religion détestée. Agréable situation. Mais Gilly n'était pas de ceux qui reculent devant un péril. Il s'établit à Nîmes et y agit carrément, suivant l'habitude de son auguste maître et la sienne. Il organisa dans le département des colonnes mobiles, destinées à anéantir, comme il le disait dans une proclamation, les auteurs de l'anarchie. Il marcha contre le duc d'Angoulême, le propre neveu de Louis XVIII, qui fut pris et reconduit poliment hors de France. Ayant ainsi fait voir aux royalistes de quel bois il se chauffait, personne ne bougea plus. L'ombre du panache de Gilly faisait trembler les plus féroces. Mais, pendant ce temps-là, la grande partie se jouait ailleurs. Napoléon, battu à Waterloo, abdiquait de nouveau, et Louis XVIII rentrait aux Tuileries. Quand on sut les événements à Nîmes, la poudrière éclatant tout à coup n'aurait pas fait plus de bruit. Cris, fureurs, vociférations, coups de fusil dans les fenêtres du général, protestants massacrés dans la rue, rien n'y manqua. Gilly, avec quelques soldats, tint bon pendant quelques jours; mais rester plus longtemps eût été folie. Le soir du 15 juillet, il quitta ses vêtements militaires, endossa une longue redingote marron, se coiffa d'un chapeau rond et sortit par les cuisines de son hôtel.

Ou allait-il? Il ne le savait pas lui-même. Les rues de Nîmes n'étaient pas sûres pour lui. Il gagna la campagne. A travers un pays pierreux et couvert d'oliviers rabougris, il s'éloigna le plus vite qu'il le put de la ville, et marcha toute la nuit. Le matin venu, il était épuisé. Il alla frapper à la porte d'une petite maison ou mas, pour demander du laitage et du pain; on refusa de lui en donner. Plus loin, on fut plus brutal encore. A mesure que le soleil brûlant montait sur l'horizon, l'accablement du proscrit devenait plus grand. Il ne trouvait autour de lui que des cœurs secs et des visages menaçants. Vers le soir, il se laissa tomber près d'un mas écarté des autres, sans pouvoir même appeler au secours. C'était pourtant là le salut.

Le propriétaire du mas, en rentrant chez lui, le trouva râlant par terre et le recueillit. C'était un paysan protestant, nommé Périer, qui vivait là modestement avec son fils, un ancien soldat de l'Empire. Gilly, ranimé, réconforté et dont le plus grand mal était la faim, revint à lui; il avoua sa détresse et qu'il était proscrit, mais il cacha son nom. Les deux Périer ne lui demandèrent rien de plus et le gardèrent. Il prit une blouse, un mauvais pantalon, et passa pour un cousin des Périer. Il allait avec eux aux champs, tenait la charrue, soignait les bêtes. C'était le vrai soldat laboureur

Un jour, Périer rentra soucieux. Quand il eut mangé sa soupe et bu un doigt de vin, il s'expliqua :

— Je suis allé à la ville, dit-il, et je rapporte des nouvelles. Les bonapartistes continuent d'être traqués comme des bêtes fauves. La tête de Gilly vient d'être mise à prix, elle vaut dix mille francs. On croit qu'il est encore dans le pays, mais on ne sait pas où il se cache.

Le proscrit sursauta ; il lui vint alors l'idée d'éprouver son hôte.

— Écoutez, dit-il à Périer et à son fils, si vous voulez, notre fortune à tous trois est faite. Je sais où est Gilly : livrons-le et nous partagerons la somme.

— Misérable ! s'écria Périer en se levant, triple face de traître, sors d'ici à l'instant ! Si j'avais su, je n'aurais pas réchauffé ce serpent dans mon sein.

Aussi furieux, l'ancien soldat saisit Gilly par la gorge et se mit en devoir de l'étrangler.

— Écoutez-moi, écoutez-moi! râlait Gilly.

— Laisse-le s'expliquer, dit le père. C'est un mouchard, mais je ne veux pas l'assassiner.

Gilly pleurait, riait, avait l'air d'un fou. Enfin, il sauta au cou du paysan, en s'écriant :

— Ah ! mes amis, mes amis ! quel bien vous m'avez fait ! C'est moi qui suis Gilly !

Alors tous les trois s'embrassèrent avec effusion. Quand ils furent un peu calmés :

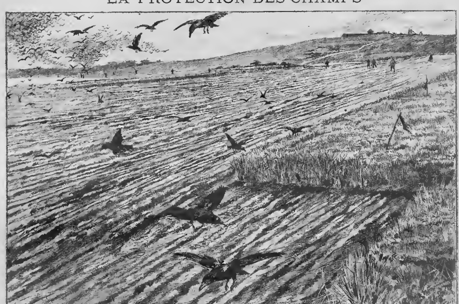
— C'est égal, dit le père Périer, il y a des plaisanteries qui ne sont pas bonnes à faire.

— Je le sais, parbleu bien ! dit Gilly en se frottant la gorge.

Les deux Périer gardèrent Gilly encore quelques mois ; il put ensuite, grâce à eux, quitter le pays et passer en Amérique. Jamais il n'oublia le dévouement si simple et si grand des deux paysans.

Ch. Normand.

LA PROTECTION DES CHAMPS



C'est, dans certaines parties de la France, une coutume fort ancienne que celle qui consiste à assurer la protection des champs nouvellement ensemencés de la manière que signale notre gravure de première page. Des enfants, armés de bâtons, munis de vieilles casseroles dont ils se servent comme d'un tambour, parcourent les champs et font le plus de bruit possible afin d'éloigner les corbeaux et autres dévastateurs.

C'est là un amusement pour les enfants de nos campagnes et en même temps une opération fort utile ; ces promenades bruyantes doivent être faites du matin au soir, et ce pendant quinze jours au moins. Il faut dire, à la décharge des corbeaux, que si l'on redoute à bon droit leur voracité quand elle s'exerce sur les champs ensemencés, on la met aussi à profit pour détruire les insectes et les vers qui sont de non moins grands fléaux pour l'agriculture.



A la Belle Étoile (suite)[1]

Le second arriva bientôt :

— *What is the matter? Who are you?* s'écria-t-il.

Mais, quand Smithson l'eut mis au fait, il parla en français :

— Vous êtes de petits effrontés, dit-il aux deux enfants qui avaient pourtant une mine bien déconcertée, mais tant pis ! puisque vous y êtes, restez-y !...

Ce fut aussi l'avis du capitaine Thomson qui, averti de la présence de ces passagers inattendus, se borna à hausser les épaules en rallumant flegmatiquement sa pipe.

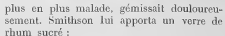
Les petits montèrent sur le pont. Mais la pauvre Violette commençait à se sentir d'affreuses nausées et elle passa des heures cruelles.

Marc, épargné par le mal de mer, causait avec Smithson autant que le service de celui-ci le lui permettait. Il avait raconté au matelot qu'ils étaient orphelins, Violette et lui, et qu'ils allaient retrouver à Londres leur unique ami.

Nick Smithson était un brave homme. Marié depuis douze ans, il n'avait pas d'enfant et il sentait un amer regret de ne pas trouver, au retour de ses voyages, son foyer égayé par un bruyant garçon ou une douce fillette. Il adorait les bambins en général et il s'intéressa tout de suite à nos deux amis, surtout en les croyant seuls au monde et sans ressources.


NICK SMITHSON.

La brise avait fraîchi. Violette, de



plus en plus malade, gémissait douloureusement. Smithson lui apporta un verre de rhum sucré :

— Ce n'est rien, lui dit-il, sitôt à terre, vous serez guérie.

Enfin, on entra dans le port. Il était six heures du soir. Nick avait recommandé aux enfants de l'attendre sur le quai d'arrivée.

La manœuvre finie, il les rejoignit et prit par la main Violette encore toute dolente.

— Pour ce soir, dit-il, je vous emmène chez moi ; demain on verra...

Mistress Smithson était une femme d'une trentaine d'années. Sa figure illuminée de deux grands yeux bleus respirait la bonté, et quand son mari lui eut conté le cas de ses jeunes hôtes, elle se hâta d'ajouter deux couverts sur la table où chantait la bouilloire.

Violette surtout l'intéressa. Comme Smithson, elle souffrait beaucoup de voir le nid sans oisillons, et à plusieurs reprises elle avait voulu adopter un enfant. Elle eut donc un sourire bienveillant pour la petite bohémienne dont le joli visage attirait tout de suite les sympathies.

Le lendemain, Nick proposa à Marc de l'accompagner à Londres, tandis que Violette attendrait près de mistress Smithson qu'on eût retrouvé Marius.

— Votre sœur nous rejoindra dans deux ou trois jours, dit-il.

Marc fit quelques objections, il n'avait pas d'argent pour prendre le chemin de fer ; mais Smithson avait des


MISTRESS SMITHSON.

1. Voir les nos 262 et suivants du *Petit Français Illustré*.

économies et il rassura son petit compagnon.

Le garçonnet savait par cœur l'adresse de Marius. Smithson le conduisit à Paradise Tow, à l'extrémité de Southwark. On lui indiqua la maison de Goldfinch, mais celui-ci, *cabman* de son métier, était absent et ils durent l'attendre jusqu'au soir. Le maître du logis arriva enfin et accueillit le plus gracieusement du monde ses visiteurs, mais il n'avait pas eu de nouvelles de Marius depuis trois mois.

— Habituellement, il passe beaucoup plus tôt, dit-il. J'ai là une lettre pour lui... Probablement, il ne tardera pas à venir.

Marc était désolé. Smithson intervint :

— Nous allons laisser notre adresse à mister Goldfinch, dit-il, pour qu'il nous prévienne de l'arrivée de M. Marius. Puis nous retournerons à Liverpool retrouver Violette. Là-bas, nous verrons.

Mistress Smithson, quand son mari lui eut dit l'issue de son voyage, déclara qu'il ne fallait pas que les enfants quittassent sa maison avant que Marius donnât de ses nouvelles.


ELLE APPRENAIT A COUDRE, A CUISINER.

— Où iriez-vous? leur dit-elle. Restez ici. On trouvera bien une place pour le *boy*. Quant à Violette, je la garderai avec moi. Voilà longtemps que je voulais prendre une petite fille. C'est triste pendant vos voyages. Elle me fera une compagnie et elle m'aidera aux soins du ménage.

Le bon Nick applaudit à cette décision. Pendant ces deux jours, il s'était attaché aux enfants et il se sentait réjoui à l'idée de les retrouver sans doute encore à son prochain retour du Havre. Volontiers, il eût fait des vœux pour que Marius ne vînt à Londres que dans très longtemps.

Quant à Marc, qui s'épouvantait de plus en plus à l'idée de rentrer en France où il lui semblait que chacun l'appellerait voleur, il était ravi de la tournure que prenaient les choses.

Smithson se mit en campagne ; le soir du deuxième jour, il revint triomphant. Dans une usine métallurgique voisine, on cherchait un jeune garçon pour aider au roulage des wagonnets. Le matelot, qui connaissait un contremaître, avait proposé Marc, qu'on avait accepté. L'enfant entrerait le lendemain, tandis que Nick reprendrait la mer.

Des semaines passèrent sans qu'on eût des nouvelles de Marius, mais les Smithson paraissaient ravis de garder les enfants.

Violette s'initiait à l'art des ménagères, et elle qui avait toujours couché sur la paille ou dans la rue devenait experte à faire un beau lit blanc, au couvre-pied bien tiré. Elle apprenait à coudre, à cuisiner, et elle fut des plus fières un soir qu'elle servit à Smithson un *pudding* de sa confection.

Marc ne se déplaisait pas à l'usine. Il commençait à comprendre quelques mots d'anglais, on le trouvait soumis et intelligent. Un soir, il raconta à Violette qu'un Français était venu à la manufacture ce jour-là. C'était le premier compatriote qu'il rencontrait. Celui-ci était ingénieur et venait d'être attaché à la forge. Il s'appelait Georges Chevrel et avait trente ans environ. Il ne tarda pas à remarquer notre ami Marc et s'intéressa à lui quand il le sut Français.

Marc éprouva bientôt une grande passion pour le jeune ingénieur. Par son éducation, ses propos et sa tenue, celui-ci remettait Marc dans le milieu où l'enfant avait toujours vécu. Aussi ne put-il résister à la tentation de lui dire toute son histoire. Il ne cacha rien cette fois, il raconta tout : son projet de retrouver Jean, sa fuite de Vignereux, son espoir sans cesse renouvelé et toujours déçu ; enfin, il arriva à la catastrophe finale, leur arrestation à Nantes, leur fuite en Angleterre et sa déception de ne pas trouver Marius à Londres. En terminant, il dit aussi sa crainte de ne pouvoir jamais retourner en France.

M. Chevrel, qui l'avait écouté avec le plus grand intérêt, se mit à rire.

— Mon pauvre petit, dit-il à Marc, vous n'êtes pas si menacé que ça. D'abord, vous n'êtes pas coupable, et ensuite ne croyez pas que pour une si petite affaire la justice s'é-

meuve aussi longtemps. Je vous assure que vous pourriez retourner en France; on ne vous inquiéterait pas. D'ailleurs, si la chose avait été grave, ce n'est pas parce que vous êtes en Angleterre que vous seriez à l'abri des poursuites; on peut très bien demander l'extradition. Mais rassurez-vous, il faut que le délit en vaille la peine.

Après un instant de silence, M. Chevrel reprit :

— Voyons, mon ami Marc, ne pensez-vous pas souvent à votre père, à votre bienfaitrice ? Que doivent-ils supposer là-bas ? Il est certain que depuis longtemps votre père vous a écrit chez Mme Rouvière et qu'on a découvert votre ruse.

« A quoi peut-on attribuer votre fuite ? N'avez-vous jamais songé au chagrin de votre père qui vous croit perdu, vous aussi? Et votre tutrice, aurait-elle attendu de vous un pareil procédé ?

Marc pleurait presque.

— Oh! monsieur, dit-il, j'ai bien souvent pensé à toutes ces choses et cela me fait tant de chagrin! mais je croyais être parti quatre ou cinq jours au plus. Après, j'ai toujours attendu, pensant ramener Jean, ce qui aurait simplifié les explications ; maintenant, que faire ?

— Maintenant, reprit le jeune ingénieur, rien n'est plus simple. Vous ne pouvez pas prolonger ainsi l'angoisse de votre père. Vous allez lui écrire ainsi qu'à Mme Rouvière, vous direz tout à celle-ci, et, bien que vous n'ayez pas réussi à retrouver son fils, elle sera néanmoins bien touchée de votre généreux élan. Et pensez à leur joie à tous de vous revoir! Et vous? Il est temps de reprendre la vie de famille et vos études. Vous avez mieux à faire que d'être manœuvre dans un atelier anglais. Vous écrirez vos deux lettres ce soir même.

Marc était dans la joie. Comme les paroles de M. Chevrel répondaient à ses secrètes pensées !


UN HOMME SE PLAÇA TOUT À COUP DEVANT LUI.

De sa propre initiative, surtout depuis qu'il avait été pris pour un voleur, il n'osait plus se rapprocher de Mme Rouvière. A mesure que le temps avait passé, les inconvénients de sa fuite s'étaient grossis à ses propres yeux et il laissait passer les jours, plein de chagrin et de tourment, mais sans se décider à agir. M. Chevrel le délivrait de ses perplexités.

En rentrant chez mistress Smithson, Marc, qui avait acheté un cahier de beau papier, se mit à écrire ses lettres. On était au jeudi; il calcula que le mardi il pourrait avoir une réponse du château. Les jours lui sembleraient longs jusque-là.

Le lundi soir, il revenait de l'usine en se hâtant. On était à la fin de septembre. Un brouillard froid obscurcissait les rues, s'épaississant encore du côté du port.

Bien qu'il ne fût que sept heures, la nuit était presque complète ; l'allumeur de réverbères zigzaguait sur les trottoirs, laissant derrière son passage les petites trouées lumineuses des becs de gaz.

Marc pressait le pas. Un homme se plaça tout à coup devant lui.

— Vous êtes bien le petit Français qui travaille à l'usine Johnson et Smith? demanda-t-il.

— Oui, monsieur, dit Marc étonné.

— Vous avez une petite sœur ?

— Oui.

— Ne vous effrayez pas, continua l'inconnu. Il est arrivé un petit accident à la fillette.

— Oh! mon Dieu! interrompit Marc, Violette est morte.

— Oh! mais non, blessée légèrement; ce n'est rien.

Marc s'élançait pour rejoindre Violette au plus vite.

L'inconnu le retint.

— Votre sœur n'est pas dans votre demeure habituelle.

— Comment? dit Marc stupéfait, Violette

est malade et elle n'est pas chez Mme Smithson ?

— Il a fallu la transporter chez un chirurgien; venez vite la voir, elle vous attend.

Cette fois, les larmes de Marc jaillirent; il eut de nouveau l'idée que Violette était morte.

— Allons, dit l'inconnu, c'est tout près.

Il entraîna l'enfant dans la direction opposée à la maison Smithson; ils parcoururent vivement deux ou trois rues et tournèrent enfin dans une ruelle déserte où stationnait une voiture.

Le compagnon de Marc s'approcha du véhicule, l'ouvrit et, enlevant le petit garçon surpris, le déposa sur la banquette et monta derrière lui. Puis, se penchant par la portière, il dit au cocher :

— Allez attendre au coin de l'autre rue.

Quelques secondes après, un homme arrivait en courant, portant dans ses bras un volumineux paquet. Il s'élança dans la voiture et, déposant son fardeau sur les genoux du compagnon de Marc, il murmura :

— Voilà la petite, je crois qu'elle est évanouie.

La portière se referma et les chevaux partirent au galop.

(*A suivre.*) CLAUDE SAINT-JAN.



LE MEILLEUR BERCEAU.

Hygromètre en papier gommé [1].

On peut mesurer exactement la quantité de vapeur d'eau contenue dans l'air au moyen d'instruments appelés *hygromètres*. Mais si nous voulons simplement savoir si l'air est humide ou sec, et par suite si le temps est à la pluie ou non, nous consulterons un petit appareil appelé *hygroscope*. Tel est, par exemple, le capucin qu'on voit chez les opticiens, et dont le capuchon, fixé à un morceau de corde à boyau qui se détord par l'humidité, se relève sur la tête du personnage s'il va pleuvoir et descend au contraire lorsqu'il va faire beau et que l'air est sec.



Voici un *hygroscope*, dans lequel une aiguille de papier est mue autour d'un cadran, au moyen d'une bande de ce papier gommé qui sert de bordure aux feuilles de timbres-poste. Les deux bouts de cette bande sont repliés en forme de boucle aplatie et collée, comme le montre notre dessin. A l'extrémité supérieure, on intercale deux épingles et distantes d'un centimètre environ, sur lesquelles on replie et colle l'extrémité de gauche. On plie de même l'autre bout, mais en n'intercalant qu'une seule épingle ; celle-ci ne sera pas collée au papier qui doit pouvoir tourner librement autour d'elle. La distance entre les deux épingles du haut et l'épingle du bas est de 13 centimètres. La longueur de la bande une fois repliée est de 20 centimètres environ. Sa largeur sera d'environ un centimètre. Le côté intérieur du papier est celui où se trouve la gomme.

Faites un cadran circulaire gradué de 2 centimètres de rayon sur une feuille de carton, et fixez, perpendiculairement au centre, l'épingle inférieure. Au-dessus du cadran et un peu à gauche, piquez les épingles supérieures de façon que la bande de papier forme une spirale, le côté gommé à l'intérieur. Tout près de l'épingle du bas, collez sur la bande une petite pointe de papier qui sera l'aiguille. Elle sera repliée à angle droit sur la bande et aura 2 centimètres de long. Mettez l'appareil devant le feu ; le papier se contracte et l'aiguille marche de gauche à droite. Marquez *très sec* au point où l'aiguille s'arrête ; mettez l'appareil dehors par une forte averse, mais en évitant qu'il ne soit mouillé ; le papier se distend par l'humidité, l'aiguille tourne de droite à gauche, et vous marquez *grande pluie* au point où elle s'arrête. Mettez les indications intermédiaires : *beau temps*, *variable*, *pluie*, et vous aurez un instrument très sensible, vous indiquant, lorsque vous allez sortir, s'il faut prendre votre parapluie ou votre canne.

Tom Tit.

1. Expérience extraite de la *Récréation en famille*.

LA LÉGENDE DE L'ARTISTE

Un petit village, comme perdu à l'extrémité d'un vallon qui, du pied de la colline qui sépare les bassins de la Meuse et de l'Ornain, va se confondre à une douzaine de kilomètres en aval avec la plaine meusienne, Mauvages, fut autrefois une bourgade importante formant trois seigneuries. Le prince François, gouverneur du Barroi, pour le duc de Lorraine, lui accorda deux foires annuelles et un marché par semaine. Malheureusement le vallon, formant une espèce de couloir à travers le plateau, avait déjà, du temps des Gaulois, servi de chemin aux envahisseurs germains venus de l'Est pour ravager les pays arrosés par la Seine et ses affluents.



LA PLACE DE MAUVAGES.

Aussitôt dépassé Mauvages, ce chemin naturel se rétrécit, monte au sommet du plateau, par une dépression qui en adoucit la pente, et de l'autre côté les vallées descendent vers l'Ornain qui va rejoindre la Marne.

Quand les Romains eurent conquis le pays, ils se servirent de la vallée de Mauvages pour se diriger vers l'Est jusqu'au Rhin, et, pour garder ce passage, élevèrent sur la colline un petit fort gardé par quelques légionnaires. A la chute de l'empire d'Occident, les barbares, qui franchissaient le Rhin, se précipitant vers la Gaule occidentale, remontèrent la vallée de Mauvages et, dans le cours des siècles, chaque fois qu'éclata une guerre entre Neustriens et Austriens, Français et Lorrains ou Allemands, le malheureux village dut subir la dure loi du vainqueur. Pendant la guerre de Trente ans, les Suédois le brûlèrent comme alliés du cardinal de Richelieu qui était alors en lutte avec le duc de Lorraine, Charles IV. Mais, avant, les Suédois, des lansquenets, se dirigeant vers Auxonne l'avaient pillé, enlevant ce que les troupes du duc de Bouillon y avaient oublié ou n'avaient pas pu emporter quelques années auparavant. En 1814 et en 1870, les Allemands y reparurent. Lors de cette dernière invasion, les habitants connaissaient, par ceux qui avaient vécu à l'époque de la chute de Napoléon Ier, ce que cette visite avait coûté à leurs aïeux; ils purent s'assurer qu'on ne leur avait rien exagéré et que plus d'un demi-siècle plus tard la dureté et la rapacité allemandes ne s'étaient nullement modifiées dans le sens de la douceur.

Depuis la dernière guerre, les habitants ont repris leurs pacifiques habitudes, labourer, semer, récolter. Le canal de la Marne au Rhin, qui s'enfonce sous terre à quelques centaines de pas de Mauvages, reparaît en pleine lumière de l'autre côté de la colline, après une traversée dans les ténèbres de cinq kilomètres.

Les lourds bateaux traînés par des chevaux glissent lentement sur ses eaux calmes, un toueur les fait traverser le souterrain et de loin on entend le bruit sourd de la machine, celui plus bruyant des chaînes, les cris des bateliers et, comme des points brillants, les lanternes paraissent dans l'obscurité.

Le dimanche, des pêcheurs à la ligne assis sur le chemin de halage attendent tranquillement que le poisson morde; des jeunes gens se promènent à l'ombre des hauts peupliers formant une avenue splendide avant la disparition sous terre du canal déjà encaissé dans une tranchée profonde, pour assister au passage des trains, fort peu nombreux du reste, qui desservent cette voie stratégique bien plus encore que commerciale. Une fontaine monumentale orne la place du village, près de l'église. Dans une grande vasque de pierre formant un demi-cercle, une statue plus grande que nature, représentant un génie des eaux, tient dans chaque main une urne d'où le flot bruyant s'échappe pour remplir le bassin.

Une haute couronne de joncs entrelacés d'où sortent des plantes aquatiques fort gracieusement arrangées surmonte la tête de la statue qui, dans son ensemble, est réellement une œuvre remarquable. Aussi son auteur eut-il la réputation, aux yeux des campagnards, d'un homme de génie, à qui son travail suscita bien des jalousies; et ces passions déchaînées mon-

tèrent à un tel diapason que le pauvre artiste fut trouvé un jour au bord de la forêt, tout près du poste romain, criant, appelant au secours. Des cultivateurs qui le rencontrèrent lui firent quelques questions. Il se nomma et la surprise fut grande quand on apprit que l'on se trouvait en présence de l'auteur du *Deo*, c'est ainsi qu'on avait surnommé la statue, que des individus avaient surpris, attaqué sans motif et mutilé.

Les coupables furent en vain recherchés, on ne trouva pas leurs traces : c'étaient évidemment des jaloux qui, pour mettre l'artiste dans l'impossibilité de créer de nouveaux chefs-d'œuvre, n'avaient trouvé que ce moyen atroce, le priver de la vue.

Il guérit, grâce aux soins qui lui furent prodigués, et, comme il possédait une petite aisance, au lieu de retourner à Bar-le-Duc où il habitait, il voulut demeurer à Mauvages, auprès de sa statue, cause tout à la fois de sa gloire et de son malheur. De la petite maison où il s'installa, tout près de la fontaine, il entendait l'eau tomber dans la vasque et ce murmure régulier était pour lui comme une langue qu'il comprenait. Le jour, il parcourait facilement sans guide la courte distance séparant son logis de la fontaine et, appuyé sur le rebord du bassin, allait d'une extrémité à l'autre du demi-cercle; sur sa main glissant le long de la lèvre de pierre. les petites vagues venaient épuiser leur dernier effort. Cette fraîcheur lui faisait du bien, il souriait, se disant que c'était son *Deo* qui communiquait ainsi avec lui, d'abord par le bruit des flots s'échappant des urnes penchées, ensuite par les caresses de l'eau.

Quand il allait un peu loin, hors du village, il était conduit par une fillette de dix ans, maigrelette, un peu contrefaite, dont les parents étaient morts depuis deux ans. On la nourrissait et on l'abritait par pitié et, en échange, elle faisait quelques menus travaux. L'artiste l'avait prise pour l'arracher à la misère toujours mauvaise conseillère, et elle se montrait très heureuse d'être bien vêtue, de ne plus être obligée de mendier. Elle couchait sur un bon lit dans une chambre bien aérée, et n'avait plus à redouter les terribles morsures du froid de l'hiver.

Par les beaux temps, tous deux remontaient le vallon et, franchissant le fossé qui formait la limite de la forêt, grimpaient au long d'un large sentier que les hautes futaies transformaient en une galerie de verdure, arrivaient non sans précautions au sommet du plateau, car la pente rapide était couverte d'un tapis épais de gazon sur lequel on avait de la peine à se tenir debout. Ils entraient dans le fortin en ruine par le sentier étroit, creux, qui en faisait le tour pour rendre plus difficile l'approche de l'ouverture qui en avait été l'entrée. et l'artiste, aidé seulement de ses mains et d'un bâton noueux, parcourait l'intérieur des constructions, tâtait les restes des murs couverts de ronces, suivait le fossé, le chemin de ronde, et quand il avait besoin d'un détail, interrogeait sa petite compagne à qui il expliquait un projet que certainement il eût exécuté s'il n'avait point perdu la vue.

Là, au milieu des ruines verdoyantes, à l'ombre des grands chênes dont les ancêtres avaient abrité les cérémonies druidiques, les Gaulois avaient lutté contre l'envahisseur accouru des forêts de la triste Germanie ou de l'Italie au sol fertile et au soleil étincelant. Sur ces débris rappelant le souvenir du peuple conquérant, il aurait élevé une statue colossale, plus grande que celle de la fontaine. Cette statue de Gaulois debout sur ce piédestal énorme eût dépassé de la moitié du corps les hêtres superbes et les chênes orgueilleux dont les têtes dominaient les futaies ondoyantes se déroulant sur le plateau ou dégringolant au long des pentes rapides des défilés qui découpent la colline.

La face tournée vers l'Orient, le colosse menaçant aurait regardé, par-dessus la mer d'arbres, le village accroupi, la vallée occupée en partie par la ligne droite du canal qui si souvent avait servi de chemin à l'envahisseur.

La fillette l'écoutait parler sans comprendre un mot à son langage dont elle ne retenait qu'un détail, c'était, se dressant sur cet amoncellement, une statue bien plus haute que les plus grands arbres.

Elle racontait ces histoires aux villageois qui se demandaient comment il eût été possible de conduire à cet endroit escarpé les matériaux nécessaires pour une œuvre pareille.

Deux années après son installation à Mauvages, l'artiste mourut presque subitement. La veille de sa mort, il s'était fait conduire aux ruines, avait fait une longue station près de sa fontaine, se plaçant en face de sa statue comme s'il pouvait la voir. Il demanda à être enterré dans la partie du cimetière la plus proche de son œuvre, dont il ne serait point séparé.

Le jour et la nuit, les urnes lancent leur eau; de ses yeux de pierre, le colosse immobile a l'air d'interroger l'horizon, et les enfants qui le regardent se disent entre eux : « Celui qui a fait le *Deo* est enterré derrière lui; » et pour bien s'en assurer, ils courent vers la tombe et lisent, gravée sur la pierre en quelques mots, la vie d'un artiste à qui son talent attira la plus effroyable des vengeances dues à la jalousie.

Auguste Lepage.

VARIÉTÉS

Pseudonyme royal. — La reine Élisabeth de Roumanie écrit beaucoup, et elle porte en littérature le nom de Carmen Sylva. Où a-t-elle pris ce pseudonyme qui est certainement des plus poétiques? Elle-même vient de nous l'apprendre :

— Quand j'étais enfant, raconta-t-elle dernièrement aux élèves d'une école primaire qu'elle visitait à Passy, j'aimais à me promener dans les forêts de mon pays natal et à écouter le chant des oiseaux. J'ai voulu chanter comme eux, et voilà pourquoi j'ai pris le nom de Carmen Sylva, *Carmen :* chant; *Sylva :* forêt.

—

Pour aller dans la lune. — Un Américain a eu la singulière idée de rechercher ce que coûterait un voyage de la terre à la lune, en calculant d'après le tarif de la troisième classe en chemin de fer.

D'après le tarif des chemins de fer américains, ce ticket reviendrait à 930,000 dollars, soit 4,650,000 francs. En Allemagne, il coûterait cinq millions de marks, soit 6,250,000 francs.

Combien de temps maintenant durerait le voyage, à raison de 60 kilomètres à l'heure? Il faudrait 2,500,000 heures, ce qui représente 104,166 jours ou 285 ans.

Nous voilà renseignés. Il ne reste plus qu'à construire le chemin de fer.

—

Le meilleur exercice. — Un professeur de chimie à l'Université de Pensylvanie, le docteur Philip Hawk, vient d'étudier la question des sports, au point de vue du degré d'influence que chacun d'eux peut avoir sur la santé. Et voici le résultat de ses recherches :

Il est admis que la santé est liée intimement à l'accroissement des globules rouges dans le sang, et que la présence en plus ou moins grand nombre de ces corpuscules est un des indices primordiaux de notre vitalité. Or, le savant américain, à la suite d'expériences savamment conduites et répétées sur un grand nombre de sujets différents, a été amené à conclure que le water-polo ou jeu de foot-ball aquatique augmente de 27 o/o la proportion des globules rouges; la course à pied de 25 o/o; la course à cheval de 21,5 o/o; la natation de 21 o/o ; le saut à la perche de 15 o/o; la bicyclette de 14 o/o; et, en dernière place, le sport de l'automobile, qui n'accroît le nombre des corpuscules sanguins que de 10 o/o.

En résumé, le meilleur sport semble celui où l'effort à faire est le moins violent et le moins prolongé.

—

Le voyage d'une aiguille. — On sait depuis longtemps que des corps étrangers introduits dans l'organisme peuvent y séjourner ou, à la lettre, s'y promener sans causer le moindre trouble grave ni même le moindre malaise.

Un serrurier de Châlons-sur-Saône, nommé Tranchant, vient de nous en fournir une preuve deplus. Tranchant, sentant une douleur à son bras, se rendit chez un médecin et lui déclara qu'un corps étranger devait se trouver dans son coude. Le docteur fit une incision et retira en effet une aiguille qui n'était nullement oxydée.

M. Tranchant se souvint alors qu'en 1875 il s'était introduit une aiguille dans le pouce droit, mais, depuis, cette aiguille ne lui avait jamais causé de douleur. De l'avis du docteur, elle a dû voyager à travers le corps pendant trente ans.

—

Peut-être la vérité? — Guibollard, qui est photographe, fait des épreuves pour lesquelles il emploie le carbone.

Il a affiché sur sa porte : *Photographie au quart bonne.*

RÉPONSES A CHERCHER.

Vers à terminer.

NOVEMBRE

Voilà les feuilles sans. .
Qui tombent sur le...
Voilà le vent qui s'...
Et gémit dans le...
Voilà l'errante...
Qui rase du bout de l' ..
L'eau dormante des...
Voilà l'enfant des..
Qui glane sur les...
Le bois tombé des...

—

Casse-tête.

Ajouter le même nom d'animal à chacun des dix mots ci-après, de façon à former par anagramme dix nouveaux mots :

Urne, roi, ce, bacle, levé, orne, nuées, Agen, urée, terre.

RÉPONSES AUX QUESTIONS DU N° 276

I

Lis.

La	+	lis	=	Lilas.
Ex	+	lis	=	Silex.
Table	+	lis	=	Bastille.
Cône	+	lis	=	Conseil.
Pesé	+	lis	=	Pelisse.
Réel	+	lis	=	Sellier.
Pré	+	lis	=	Persil.
Acéré	+	lis	=	Escalier.
Furie	+	lis	=	Fusilier.
Cuvée	+	lis	=	Vésicule.
Pari	+	lis	=	Plaisir.
Puce	+	lis	=	Sulpice.

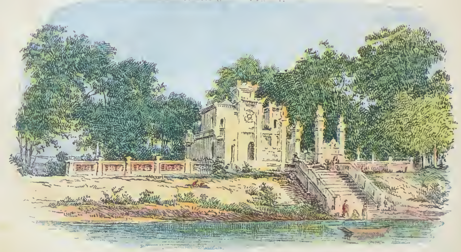
II

AD	VER	SI	TÉ
VER	SI	ON	
SI	ON		
TE			

Sceaux. — Imprimerie Charaire. Le Gérant: Henri BOURRELIER.

LES HABITANTS DE NOS COLONIES

L'ANNAM





Aujourd'hui nous voici en Annam, notre grande colonie, qui s'étend le long de la mer de Chine, sur la côte orientale de la péninsule indo-chinoise, entre le Tonkin et la Cochinchine.

L'Annam est un pays tropical ; il y fait très chaud ; de très fortes pluies y tombent pendant quelques mois de l'année ; aussi les arbres y poussent-ils en grand nombre et y deviennent-ils, surtout au bord des cours d'eau, très hauts et très feuillus ; c'est ce qu'on exprime souvent dans les livres en disant que dans ces pays la végétation est luxuriante. Vous pouvez vous faire une idée de la beauté des arbres de ce pays, en regardant notre figure du haut de la page. Ces grands arbres entourent un édifice bizarre, avec ses clochetons et ses toits étrangements découpés. C'est une pagode, c'est-à-dire une sorte d'église. Les Annamites sont très pieux, et comme en même temps ils sont très artistes, ils savent fort bien installer leurs pagodes dans des endroits pittoresques.

Le costume des hommes et des femmes annamites est très simple et très bien approprié à un pays où il fait très chaud ; pour les hommes, c'est un pantalon d'étoffe légère, coton ou soie, et une blouse à manches larges ; pour les femmes, c'est une robe droite, semblable aux peignoirs de matin de vos mamans ; si bien que, dans ce pays, les femmes ont toujours l'air d'être en négligé. Remarquez les curieuses chaussures de cette jeune dame, ce sont d'épaisses semelles de feutre qui se relèvent au-dessus du pied ; en Annam, le sol est souvent humide, aussi faut-il avoir aux pieds de fortes chaussures.

A. PARMENTIER.

17e Année. — No 278. 10 centimes. 25 Mars 1905.

LE

Petit Français illustré

JOURNAL DES ÉCOLIERS ET DES ÉCOLIÈRES

FRANCE : UN AN, 6 FRANCS (du 1er de chaque mois) | *Librairie Armand Colin* Paris, 5, rue de Mézières. | UNION POSTALE : UN AN, 7 FRANCS (Paraît chaque Samedi)



Il laissa les enfants épouvantés.

A LA BELLE ÉTOILE

ROMAN DE CLAUDE SAINT-JAN. — ILLUSTRATIONS DE JOSÉ ROY.



LE PLEBISCITE
du *Petit Français Illustré.*

UNE AVALANCHE

Nous avons dit le grand succès obtenu par le plébiscite ouvert dans notre supplément du 21 janvier, à propos des distributions de prix, et l'avalanche de réponses qui s'en était suivi. Ç'a été, comme bien on pense, un travail énorme que le dépouillement et le classement de cette quantité de lettres qui nous sont arrivées, nous pouvons le dire, non seulement de tous les points de la France et de l'Europe, mais de tous les points du monde entier. Preuve que nous avions été bien inspirés en adressant aux écoliers un questionnaire qu'on avait oublié de leur soumettre, à eux les principaux intéressés.

NOS REMERCIEMENTS

Qu'il nous soit permis tout d'abord de remercier ici, bien vivement, ces innombrables correspondants, ces écoliers de tout âge, de toute nationalité, qui ont bien voulu répondre à notre appel, et aussi ces maîtres, ces instituteurs, ces directeurs et directrices d'école qui ont tenu à réunir dans un envoi collectif les réponses de leurs élèves et à nous prouver ainsi l'intérêt qu'ils portaient à notre initiative.

DIFFICULTÉS D'UN CLASSEMENT

Il nous serait difficile, on le comprendra, de passer en revue et d'examiner une à une toutes les solutions qui nous ont été proposées, quel que soit le plaisir que nous aurions à citer le nom de chacun de nos correspondants. Des pages et des pages n'y suffiraient pas, puis beaucoup de ces solutions devaient être forcément les mêmes. Nous nous bornerons donc à mentionner d'une façon générale, en prenant les questions dans l'ordre où nous les avions posées, les opinions émises et les *desiderata* qui en sont la conséquence.

PREMIÈRE QUESTION

Avez-vous eu des prix?

Oui, oui, oui, telle est la réponse de la presque unanimité de nos correspondants. Tous ont eu des prix... Quelques-uns cependant confessent qu'ils n'en ont pas eu et l'un d'eux nous apprend qu'il a toujours eu un prix, « mais jamais plus, et encore de plus en plus petit ». Eh! mais, c'est bien quelque chose. Tous nos compliments.

DEUXIÈME QUESTION

Aimez-vous les distributions de prix?

Et nous précisions : « Ces cérémonies vous plaisent-elles? Quelle est la partie de la cérémonie qui vous intéresse le plus? et quelle, le moins? »

Oui, la grande majorité des réponses est en faveur des distributions de prix. « A cause surtout du plaisir qu'elles causent à nos parents, » ajoute un petit écolier de treize ans, et cette pensée est tout à fait gentille. Quelques « Non » pourtant, au milieu de cette approbation générale : « Parce qu'on y est entassé et mal à l'aise; — parce que ces cérémonies sont trop longues. »

Quant à la partie de la cérémonie qui plaît le plus, c'est pour les uns « le moment où on distribue les prix de ma classe », pour les autres les chœurs, les récitations, en un mot les intermèdes.

Et ce qui plaît le moins, ce dont on se passerait le plus volontiers, c'est... vous l'avez deviné... c'est ou plutôt ce sont les discours. Non que les écoliers ne soient sensibles au charme de l'éloquence, mais ils voudraient cette éloquence moins prolixe, moins austère aussi, plus à la portée de leur jeune imagination et de leur besoin de se détendre un peu l'esprit. Le jugement de beaucoup s'en est ressenti, et il est particulièrement sévère pour le type du *président solennel* à qui l'on reproche de faire une concurrence déloyale au célèbre Figaro, le barbier illustré par Beaumarchais. Avis donc à vous, professeurs, académiciens, maires, sous-préfets, généraux, gros bonnets de toutes sortes qui êtes appelés par la confiance du gouvernement ou celle des directeurs de collège à répandre en flots abondants les périodes oratoires sur la tête des *juvenes discipuli;* soyez éloquents, c'est entendu, et nous avons en vous toute confiance; mais soyez courts, ce qui n'est pas bien difficile, et amusants, ce qui l'est peut-être un peu plus.

TROISIÈME QUESTION

Les livres que vous recevez en prix sont-ils de votre goût?

Eh! eh! les avis sont bien partagés. « Je voudrais plus de livres d'histoire. — J'en voudrais moins. — Qu'on nous donne des voyages. — Qu'on nous donne des romans. » Comment concilier des opinions si diverses? Problème peu facile.

En général, on aime les livres de prix, on les lit, on les garde, et c'est une véritable joie que beaucoup ressentent à se dire qu'ils commencent ainsi leur petite bibliothèque. Mais quelques-uns se plaignent qu'on n'ait pas, dans le choix des ouvrages distribués, suffisamment égard à l'âge de l'élève à qui on les donne : tel livre, trop sérieux pour ce petit écolier de huit ans, ne l'est déjà plus assez pour cette grande fillette de quatorze.

QUATRIÈME QUESTION

Renonceriez-vous aux distributions de prix et feriez-vous abandon de la valeur de vos prix en faveur d'une œuvre?

Cette question était peut-être de toutes la plus intéressante, celle en tout cas qui appelait le plus la controverse. On sait qu'elle a été soulevée dans la grande presse et que quelques municipalités même, entre autres celle de Villeneuve-Saint-Georges, aux portes de Paris, l'ont soumise à l'enquête des pères de famille. Il était curieux d'avoir là-dessus l'avis des enfants. Seulement, il faut bien le dire, il y a, dans cette question ainsi posée, un côté sentimental et humanitaire un peu gênant pour la franchise des réponses et susceptible d'influencer un grand nombre d'entre elles : on aime bien recevoir des livres, certes, mais il est bien délicat aussi de répondre négativement quand on vous propose de faire abandon de leur valeur pour envoyer par exemple des enfants pauvres à la campagne ou à la mer. Il y a là une sorte de conflit soulevé entre la raison et la sensibilité, entre le plaisir et le devoir. Beaucoup de nos jeunes correspondants ont cédé à l'impulsion de leur bonne et charitable nature et acceptent le sacrifice demandé. Mais beaucoup aussi répliquent non sans raison que la distribution des prix est une chose et que l'exercice de la charité en est une autre, qu'il n'y a entre ces deux choses aucune corrélation, qu'au surplus il est très facile à ceux qui proposent aux enfants ce sacrifice de faire la charité sur le dos des autres, et qu'il serait tout aussi équitable de demander aux grandes personnes, en faveur de la même œuvre, l'abandon d'une soirée au théâtre, d'un voyage d'agrément, d'un plaisir quelconque.

Entre ces opinions nettement adverses, quelques-uns expliquent, ou font des réserves : « Non, je ne renoncerai pas aux prix, car ils sont un encouragement pour l'année suivante. — Oui, si j'étais sûr que le produit des livres aille réellement à l'œuvre indiquée. — Non, car le sacrifice serait insuffisant... — Oui, j'en donnerais une partie... — Non, car on aboutirait au bout de quelques années à ne plus donner ni livres aux enfants méritants ni argent aux enfants pauvres. »

Mais, nous le répétons, un grand nombre de lecteurs ont répondu à cette quatrième question par la négative pure et simple.

Il ressort clairement de l'ensemble de ces réponses que le *statu quo* s'impose, et c'est pour avoir à ce sujet une réponse très franche et cette fois définitive que nous avons voulu terminer notre enquête par une dernière question que voici :

DERNIÈRE QUESTION

Voulez-vous conserver les distributions de prix telles qu'elles existent, ou y apporteriez-vous des modifications ?

Il faut conserver les distributions de prix telles qu'elles existent, voilà l'avis à peu près unanime.

A peu près unanime aussi, le désir de voir les discours supprimés ou réduits.

Quelques-uns expriment des desiderata : « Remplacement des discours par de la musique ou des pièces de théâtre. — Une allocution paternelle suffirait. — Les livres devraient être choisis en vue de la constitution d'une petite bibliothèque d'adolescents. — Les prix sont en trop petit nombre, on devrait en donner à tous les élèves qui ont bien travaillé, etc., etc. »

Tels sont les résultats de notre consultation. Et le *Petit Français* renouvelle, en terminant ce rapport, ses remerciements les plus sincères aux innombrables écoliers et écolières qui ont répondu avec tant de bonne grâce à son appel.

Le Petit Français illustré.





CHAPITRE XVII

La première pensée de Marc, quand il fut revenu de sa stupeur, fut que Violette et lui étaient arrêtés par des agents chargés de les remettre aux mains de la police française. Il faisait de tristes réflexions pendant que la voiture traversait à une allure rapide les rues populeuses de Liverpool. L'ingénieur français avait précisément parlé d'extradition. C'était lui sans nul doute qui les avait trahis, et Marc se repentait amèrement des confidences qu'il lui avait faites.

Violette venait de reprendre connaissance. Ne se rendant pas compte de l'endroit où elle se trouvait, elle avait jeté un cri. L'homme qui la tenait sur ses genoux lui posa la main sur la bouche, mais Violette se débattit en criant : Au secours ! L'inconnu, tirant alors un mouchoir de sa poche, se mit en devoir de bâillonner la fillette. Marc s'était fait reconnaître de celle-ci en lui prenant la main et en murmurant son nom. Après avoir mis Violette dans l'impossibilité de crier, l'homme hésita une seconde, puis il se décida à en faire autant pour Marc. Prenant un foulard cette fois, il l'attacha sur la bouche du petit garçon et s'assit entre les deux enfants sur la banquette du fond. L'individu qui avait apporté Violette dans ses bras restait immobile et muet sur le devant de la voiture.

Marc, réduit à l'impuissance, regarda par la portière. La diminution de clarté aux alentours et les maisons qui devenaient de plus en plus rares semblaient indiquer qu'on quittait la ville pour s'enfoncer dans la campagne. Le petit garçon fut un peu étonné; il pensait qu'on les aurait dirigés sur le port pour les embarquer.

Violette pleurait. Au travers de son bâillon, on entendait des sanglots étouffés. Mais peu à peu ses gémissements diminuèrent; la fatigue et l'émotion finirent par l'emporter et elle s'endormit.

Marc somnolait aussi, en dépit de ses terribles anxiétés. Un arrêt brusque de la voiture les réveilla, et Marc constata qu'on leur avait retiré leurs bâillons.

Leurs compagnons descendirent du landau et les en firent sortir. Autour d'eux, l'obscurité était profonde. Un homme s'approcha bientôt, une grosse lanterne à la main. Il dit quelques mots en anglais. L'inconnu qui avait parlé à Marc dans la rue les prit chacun par la main et les entraîna derrière l'individu qui portait la lumière. Ils traversèrent une énorme cour toute noire, montèrent un perron et entrèrent dans un vestibule qui, à la lueur falote de la lanterne, parut gigantesque au pauvre Marc.

Ils montèrent un large escalier, tournèrent des corridors, remontèrent encore des étages et arrivèrent enfin devant une porte que leur guide ouvrit. Ils pénétrèrent dans une chambre où un lit était préparé.

— C'est là, dit l'homme à la lanterne.

Il alluma une bougie qui se trouvait sur une table et, laissant les enfants épouvantés, il se retira avec son compagnon, fermant derrière eux la porte à double tour.

Marc et Violette se regardèrent, au comble de la consternation. Où étaient-ils ? Qu'étaient-ce que ces hommes ?

— On va nous tuer, murmura Violette.

— Allons donc, protesta Marc, nous n'avons rien fait pour être tués !

Mais les craintes de Violette le gagnaient peu à peu.

La clef grinça dans la serrure, Violette se serra contre Marc. Une vieille femme entra. D'une voix sèche et saccadée, elle prononça quelques mots que les enfants ne comprirent pas.

A l'habitude, Marc entendait assez bien l'anglais, mais la nouvelle venue parlait très vite et l'émotion du petit ne lui laissait pas toutes ses facultés. La vieille répéta sa phrase, puis, impatientée, se dirigea vers Violette et la prit par la main. La petite fille voulut lui résister; la femme l'empoigna par le bras. Une porte, que les enfants n'avaient point encore aperçue, s'ouvrait près de la fenêtre.

1. Voir les nos 262 et suivants du *Petit Français Illustré*.



IL S'ASSIT ENTRE LES DEUX ENFANTS

Tenant toujours Violette, la mégère franchit cette porte et passa dans une chambre voisine. Marc s'était élancé sur ses pas, prêt à secourir son amie. Il resta un peu étonné. La vieille ne paraissait pas animée d'intentions malveillantes. Elle commençait à déshabiller Violette en lui indiquant le lit. Puis elle se retourna vers Marc et, revenant dans la première pièce' lui fit signe qu'il eût aussi à se coucher. L'enfant mourait de fatigue. Il voyait sa petite compagne étendue et bien bordée. Rien n'indiquait qu'on dût leur faire du mal cette nuit-là. Il se résigna à se mettre aussi au lit. La vieille referma alors la porte de communication, mit la clef dans sa poche, souffla la bougie et sortit après avoir donné un double tour à la serrure de l'entrée.

Violette sanglotait si fort que Marc l'entendait à travers le mur. Il voulut se lever pour aller lui parler derrière la porte ; mais l'obscurité était intense, il ne put s'orienter. Il tournait sur lui-même dans la chambre, cherchant un point pour se guider et ne rencontrant que le vide.

Enfin, il parvint à saisir quelque chose et sentit une sensation de froid sous sa main. Il tâta et reconnut qu'il tenait les barreaux de fer de son lit. Il prêta l'oreille. Violette ne pleurait plus. Peut-être s'était-elle endormie? Il se recoucha et le sommeil le prit à son tour.

Quand il se réveilla, une petite lueur de jour perçait par une grande fenêtre qui occupait le côté droit de la pièce. Rien ne remuait dans la chambre de Violette. Marc allait se lever pour jeter un coup d'œil au dehors, quand la porte extérieure s'ouvrit, laissant passer la vieille femme de la veille. Elle portait un plateau contenant des tasses et une théière. Elle posa le tout sur la table, prépara des tartines qu'elle mit dans une assiette et se dirigea vers la chambre de Violette. Marc s'était habillé. La vieille lui montra son déjeuner et rangea quelque peu la chambre, faisant le lit et essuyant les meubles. Marc avait espéré apercevoir Violette, mais leur gardienne avait bien eu soin de refermer la porte. Quand elle fut partie, le petit garçon s'approcha du trou de la serrure.

— Violette, appela-t-il, m'entends-tu?

— Oui. Mon Dieu! où sommes-nous?

— Je ne sais pas ; mais patience, tout finira par s'expliquer.

— Oh! j'ai peur! gémit Violette ; je suis dans une grande chambre avec une voûte en pierres ; il y a une table, une toilette et des chaises.

— Tu n'as pas de fenêtre? demanda Marc.

— Si, mais elle est très haute et je ne peux rien voir.

Marc s'était approché de la sienne et souleva le rideau. Devant lui s'étendait un paysage lugubre et sombre : des marais à l'eau bourbeuse et trouble, entourés d'une nature désolée, formaient le fond. Des arbres, dénudés déjà par le vent d'automne étalaient tristement leurs rameaux sur une plaine morne. Un brouillard grisâtre jetait sur le tout comme un voile de deuil.

L'effroi qui avait un peu quitté Marc renaissait plus vif devant ces aspects sinistres. Un cri de Violette le ramena vers la porte de communication.

— Qu'as-tu? que t'arrive-t-il?

— Oh! gémit la petite fille, comme c'est laid! comme c'est triste!

Elle avait tiré une chaise près de la fenêtre et avait vu le pays.

— Sûrement, on va nous tuer, reprit-elle. Oh! Marc, comme j'ai peur!

Domptant sa propre anxiété, Marc s'efforça de la rassurer.

— Mais qu'est-ce que nous faisons là? continua Violette.

— On finira par nous le dire.

— Est-ce pour le vol?

— Je ne crois pas.

— Alors?

Alors?... Voilà où Marc ne trouvait plus de réponse.

Quelques heures passèrent, qui parurent bien longues aux pauvres petits prisonniers.

Mais après, avec la mobilité d'impressions qui est le propre de l'enfance, le petit garçon se dit qu'on ne pouvait certainement les retenir ainsi prisonniers pendant longtemps. Le lendemain, ils devaient s'attendre à une explication et peut-être même à un élargissement. Cette pensée consolante lui fit trouver le sommeil et, à peine réveillé, encore sous l'influence de cette rassurante idée, il s'empressa de la communiquer à Violette.

Mais pendant qu'il exprimait à la petite fille son espérance de se voir bientôt délivrés,



IL ÉCOUTA CE QUE DISAIT MARC, PUIS IL SORTIT SANS BRUIT.

l'homme qui les avait déjà servis la veille était entré. Il écouta ce que disait Marc, puis sortit sans bruit. Il revint peu après, accompagné d'un personnage que Marc reconnut pour l'étranger qui l'avait pris à Liverpool. Celui-ci fit une brève remarque; son compagnon empoigna Marc par le bras et l'entraîna hors de la pièce. L'enfant crut que l'heure des explications était venue. Mais on laissait Violette dans sa chambre. On les interrogerait séparément ; le petit garçon eut une lueur d'inquiétude: que répondrait Violette? Puis, il se dit qu'à présent que son père et Mme Rouvière étaient au courant, il n'y avait plus qu'à dire la vérité. Violette le comprendrait sans doute.

Un homme vint leur apporter à manger; puis le soir, ce fut la vieille qui leur donna leur dîner et les fit mettre au lit.

Marc ne dormit presque pas. N'importe de quoi on les accusât et quel que fût le délit pour lequel on les avait enfermés, il n'admettait pas qu'on les retînt ainsi sans explication. Il ne croyait pas que leur prétendu vol de Nantes fût en cause. Ce n'est pas dans une prison d'Angleterre qu'on les eût détenus, du moins semblait-il à l'enfant. Et il se perdait en conjectures. Puis un amer chagrin augmentait ses angoisses. La réponse de Mme Rouvière devait être arrivée à Liverpool. Qui l'aurait reçue? En admettant que mistress Smithson ouvrît la lettre, elle ne pouvait répondre qu'une chose : « Marc est parti, il n'est plus chez moi. » Que penserait-on de cette nouvelle disparition? La fatalité s'en mêlait. Cette fois, il fallait bien renoncer à tout espoir. Qui viendrait jamais chercher Marc et Violette au fond de cette campagne perdue?

Avec les deux hommes, Marc monta un escalier, traversa une galerie et pénétra dans une grande chambre absolument déserte. Sur un ordre du premier personnage, l'individu qui avait tenu le bras de Marc contrôla la fermeture de la croisée. Puis ils se retirèrent

tous deux, et Marc comprit qu'il n'était pas encore question d'interrogatoire: leur malheur s'était seulement aggravé, on l'avait séparé de Violette.

Il passa une nuit affreuse à se lamenter et à gémir. Au matin, il avait une fièvre ardente et il avait perdu la notion des choses. Combien de temps fut-il malade? Il ne put s'en rendre compte. Un jour, il se retrouva couché dans la chambre où on l'avait amené pour le séparer de son amie. Il ressentait une extrême faiblesse et sa main, qui pendait sur le drap, lui parut toute maigre et toute pâle. La vieille femme qu'il avait déjà vue lui tendait à boire. Il essaya de la questionner. Avait-il été bien malade? Depuis combien de temps était-il couché? Et Violette, qu'était-elle devenue? Sa gardienne ne comprit-elle pas le mauvais anglais dont il se servait ou avait-elle la consigne de ne pas répondre? Elle n'eut pas l'air d'entendre Marc.

Quelques jours passèrent. Marc était bien soigné; on lui donnait une bonne nourriture et des vins fortifiants, et bientôt sa vieille garde-malade le laissa se lever plusieurs heures. Mais ses forces revenaient assez lentement. Enfin, il fut tout à fait bien, et la vieille, espaçant ses visites, le laissa seul comme autrefois, toute la journée.

L'enfant se demandait combien de temps avait passé depuis qu'ils étaient arrivés, Violette et lui, dans cette horrible prison. Quand il commençait à se lever, il s'était approché de la fenêtre et avait reconnu le même paysage qu'il voyait de la première chambre qu'il avait habitée. Les choses paraissaient plus éloignées, car il avait monté d'un étage, mais l'aspect était exactement le même : il en conclut qu'il était resté dans la même partie du bâtiment. Il remarqua aussi que les feuilles des arbres étaient tombées ; on était donc maintenant en plein hiver... Ce fait lui fut confirmé bientôt; une neige abondante tomba pendant de longues heures, recouvrant la campagne d'un linceuil immaculé.

Le pauvre Marc continuait à se désoler. Que devenait Violette? Elle était malade peut-être aussi? Peut-être morte même? Et l'enfant pleurait amèrement.

Un jour, l'homme qui se relayait tour à tour avec la vieille femme pour lui apporter ses repas le regarda plus longuement que de coutume. En voyant la pauvre petite figure boursouflée par les larmes, il eut un geste de vague pitié. Il ne dit rien cependant et sortit, mais pour revenir bientôt après avec un paquet de livres qu'il posa sur la cheminée.

Marc les regarda; ils étaient en anglais; l'enfant, malheureusement, ne pouvait guère les traduire. Néanmoins, ce lui fut toujours une petite distraction et il éprouva de la reconnaissance pour le gardien qui avait essayé de la lui procurer.

Celui-ci, du reste, avait l'air d'un assez bon homme; aussi, Marc crut-il pouvoir lui demander des nouvelles de Violette. Mais les ordres devaient être formels; le petit garçon se buta à un silence obstiné, et il dut se résigner à rester dans son affreuse incertitude.

(A suivre.) CLAUDE SAINT-JAN.

SAVORGNAN DE BRAZZA

Des faits graves, des tortures infligées à des nègres par des administrateurs, viennent de motiver l'envoi au Congo, pour y mener une enquête, de M. Savorgnan de Brazza, et nul choix ne pouvait être plus heureux.

C'est M. Savorgnan de Brazza, en effet, qui nous a conquis le Congo, et cela tout seul, sans armes, non en tuant et en pillant, comme malheureusement tant d'autres conquérants, mais en se faisant aimer par sa douceur et son équité. Nu-pieds, les vêtements en lambeaux, il allait devant lui, en apôtre plus qu'en soldat. Nul ne connaît donc mieux le pays qu'il s'agit de visiter, les populations qu'il s'agit de rassurer.



SAVORGNAN DE BRAZZA EN COSTUME ORIENTAL.

Savorgnan de Brazza est né à Rome en 1852, mais il est naturalisé français depuis 1874. Entré à l'École navale en 1868, et admis dans la marine, il entreprit en 1875 l'exploration du haut Ogôoué, remonta le fleuve jusqu'à 688 kilomètres de la mer. C'est sur ce fleuve qu'il établit plus tard la station de Franceville et sur le Congo même celle de Brazzaville.

En même temps il concluait avec les chefs des peuplades visitées des traités qui mettaient ce vaste territoire sous le protectorat français.

En 1892, après plusieurs voyages dans ce nouveau royaume, acquis à la France, Savorgnan de Brazza revenait en France.

Il repart au Congo et son arrivée là-bas sera saluée avec bonheur par toutes ces populations dont il sut se faire aimer.



LE CHATEAU DE LA MALMAISON

Le château de la Malmaison sera bientôt ouvert au public ; on sait qu'il a été donné à l'État par un riche et généreux amateur, M. Osiris. On va le meubler avec tout ce qu'on pourra réunir de meubles et d'objets rappelant l'époque où il fut la résidence de Napoléon et de l'impératrice Joséphine.

Le château de la Malmaison est situé sur la commune de Rueil, à treize kilomètres de Paris. Il a été construit au milieu du XVIII[e] siècle, mais il fut transformé par les architectes Percin et Fontaine. L'impératrice Joséphine y mourut en 1814. En 1870, le parc fut le théâtre d'une sanglante action entre Français et Allemands.

LE CHAPEAU

C'était, au demeurant, un bien brave type d'homme que ce vieux Peyron, notre collègue du ministère.

Par manière de plaisanterie, nous l'appelions le « père Peyron », bien qu'il n'eût pas de beaucoup dépassé la trentaine. Mais il était atrocement chauve, prenait du ventre et, vieux garçon sans cesse occupé de lui-même, se découvrait chaque jour quelque nouvelle maladie qui devait, à l'en croire, l'emporter sans rémission au tombeau.

Néanmoins, mangeant comme quatre, il ne ruinait pas le restaurateur s'il enrichissait l'apothicaire.

Dirai-je qu'il était un peu devenu notre tête de Turc, que tous les matins nous prenions hypocritement de ses nouvelles avec des mines profondément affligées et que jamais nous ne manquions l'occasion de signaler, en les amplifiant, les cas de peste, de choléra, de typhoïde ou de variole que relataient les journaux?

Alors il se levait, allait de l'un à l'autre d'un air dégagé, puis se rasseyait, tirait un miroir de sa poche, contemplait son visage et, se tapotant sur les joues :

— Je suis un peu pâlot, ce soir, je serai malade demain.

Nous nous empressions aussitôt et le réconfortions par quelques-unes de ces bonnes paroles, de ces assurances évasives qu'on prodigue en général à ceux dont les jours sont comptés. Jeunesse! jeunesse! votre âge est sans pitié!

Certain jour, le mot ayant été donné aux collègues du bureau et à tous ceux qui y étaient appelés par les besoins du service, nous imaginâmes de coller entre le cuir et la coiffe du chapeau de Peyron une mince bande de papier. Le même soir, comme nous nous séparions devant le ministère, l'un de nous lui dit :

— Tu as l'air tout chose, Peyron, ça ne va donc pas? N'est-ce pas qu'il a une drôle de tête?

En bons tacticiens, nous n'insistâmes pas davantage pour cette première fois et déclarâmes en chœur que Peyron ne nous paraissait pas autrement changé.

Le lendemain, une nouvelle bande de papier était insinuée et le collègue d'un bureau voisin, apportant des pièces chez nous, eut une exclamation feinte à la vue de Peyron gravement penché sur son pupitre :

— Tiens, Peyron ? Je ne remettais pas ton crâne. Mais tu enfles, ma vieille ! c'est ton ventre qui remonte. Va falloir soigner ça. Je te passerai une formule contre l'obésité.

Tour à tour nous contemplions Peyron, qui déjà avait tiré son miroir, et nous affirmions sur l'honneur que nous ne remarquions rien d'anormal. Peut-être bien une légère déformation du côté de l'œil gauche, mais si peu de chose !

Le surlendemain, le jour d'après, nouvelles bandes sous le cuir du chapeau. Au moment de partir pour le déjeuner, Peyron, qui m'estimait particulièrement, me prit à part.

— Sois franc, me dit-il en se campant devant moi, quelle tête me trouves-tu, là, entre nous ?

— Quelle tête je te trouve ?

— Oui, quelle tête ?

— Eh ! mais, celle que tu as sur les épaules, plus grosse que le poing.

— C'est tout ?

— Oui. Que veux-tu de plus ?

— Il ne te semble pas... qu'elle enfle ?

— Qui ? ta tête ? Ah ! non, celle-là est bonne... Qui te fait supposer ?

— Ne me cache rien ; je sens parfaitement que mon chapeau n'entre plus, ou plutôt que c'est ma tête qui...

— Vieux farceur, va ! fis-je en lui tapant sur le ventre.

Et, m'éclipsant dans une pirouette, je le plantai là, non toutefois sans lui avoir recommandé de se faire tailler les cheveux afin d'établir l'équilibre entre sa tête et son chapeau.

Le cinquième ou le sixième jour, — les bandes s'ajoutaient aux bandes, — Peyron, de plus en plus morose, de plus en plus plongé dans de longues conversations avec son miroir de poche ; Peyron, dont les yeux interrogeaient les nôtres comme un malade qui cherche à lire sur la physionomie d'autrui ; Peyron, dis-je, dont les poignées de main devenaient plus pressantes, nous annonça, la mort dans l'âme et sur les lèvres, qu'il se sentait perdu et que, le jour suivant, il était décidé à consulter un spécialiste.

En vain lui objectâmes-nous qu'il mangeait bien, dormait bien ; que, somme toute, il ne ressentait aucun mal ; que, sans doute, sa tête grossissait, mais que c'était peut-être la croissance qui le travaillait.

Rien n'y fit et nous dûmes lui promettre formellement d'aller, tous les dimanches, le visiter à l'hôpital...

Toutefois, lorsqu'il nous eut quittés, un remords nous prit et il fut décidé, séance tenante, que nous nous retrouverions après dîner chez notre victime, que nous la désabuserions et lui offririons le champagne, comme expiation.

Fidèles au rendez-vous, nous gravissions trois heures plus tard l'escalier du pauvre Peyron. Nous étions bien un peu inquiets au sujet de la réception qui nous serait faite après l'aveu de la supercherie. Dans quel état allions-nous le trouver, par surcroît ? Peut-être au lit, la tête entourée de linges, disait l'un ; peut-être à sa table, rédigeant son testament, suggérait un autre, afin de nous donner un peu de cœur au ventre. Malgré tout, nous n'étions pas autrement fiers de notre œuvre et de ses suites.

A notre grande surprise, le coup du timbre ayant à peine résonné, la porte s'ouvrit et le Peyron qui nous apparut un refrain aux lèvres montrait la face épanouie d'un homme qui aurait brusquement fait fortune :

— Ah ! mes amis, mes chers amis, quelle nouvelle ! Je suis guéri, guéri, ou plutôt je n'ai jamais été malade. Mais asseyez-vous donc, que je vous conte mon aventure. Ce soir, en vous quittant, je passe chez mon coiffeur...

— Pour ta dernière toilette ?...

— Parfaitement. Il me rase. Je sors. Mon chapeau, de moins en moins, semblait vouloir s'adapter à ma tête. Je rentre chez moi désespéré, prêt à tout, lorsque soudain — oh ! non, c'est vraiment trop bizarre — je m'aperçois que ce chapeau de supplice n'est pas le mien. Un doute me saute à l'esprit : peut-être traîné-je cette coiffure de malheur depuis longtemps. Mais alors, mon enflure ? imagination ! Je vole à ma garde-robe ; je prends un, deux, trois vieux chapeaux à moi ; je les essaye. Tous me vont comme un gant... Je suis fou de joie. J'interroge les glaces... suivant l'usage — oui, suivant l'usage, mais j'espère être guéri aussi de cette affection-là ; — j'interroge donc les glaces. Elles me renvoient une image où n'apparaît pas la moindre trace de déformation. C'était un mauvais rêve, mes bons amis. Aussi, si vous le voulez bien, vais-je vous offrir le champagne en l'honneur de ma résurrection.

Nous dûmes accepter et ce fut notre châtiment que cette coupe vidée en récompense de notre mauvaise action.

Certes, la pénitence était douce, mais, plus sages que la bergère de la chanson, nous ne recommençâmes point.

Félix Augustin.



Le tour du monde. — Le journal *Le Matin* a fait dernièrement une curieuse expérience, il a voulu savoir ce que mettrait une dépêche télégraphique pour faire le tour du monde. Il a donc envoyé, de son bureau, une dépêche ne contenant que deux mots et adressée à son directeur, mais devant ne revenir à son point de départ qu'après avoir fait le tour du globe.

Le télégramme, parti à 3 h. 45, revint à 7 h. 15, il mit donc trois heures et demie de temps à faire ce long voyage, moins de temps par conséquent qu'une lettre pour aller de Paris dans une localité voisine. Il avait coûté la somme de 25 fr. 60.

Ce télégramme avait dévoré des milliers de kilomètres, passant par Marseille, Bône, Suez, Aden, Bombay, Madras, Malacca, Singapore, Hong-Kong, Manille, Honolulu, San-Francisco, New-York, l'Atlantique, Brest. Après avoir parcouru les cinq parties du monde et passé par les abîmes de l'Océan, il avait traversé 38,503 kilomètres de câbles appartenant à trois compagnies différentes, et 6,887 kilomètres de fil en France, aux Indes et en Amérique.

—

Le système monétaire au Japon. — Le *yen*, qui est l'unité de ce système, vaut normalement un dollar, soit cinq francs, bien qu'effectivement, surtout aux heures de crise, sa valeur ne dépasse guère 2 fr. 50. Or, le *yen* est égal à 100 *sens*.

Un *sen* vaut dix *rins*. Un *rin* vaut dix *shos*. Un *sho* est l'équivalent de dix *kotshus*. Il s'ensuit qu'un *kotshu* est égal à la millième partie d'un sou français, ou plutôt à la millième partie d'un demi-sou.

On peut, par ces chiffres, se faire une idée du bas prix de la main-d'œuvre au Japon, et de la facilité qu'on y a d'être philanthrope, si les mendiants se contentent d'un kotshu!

Les Espagnols avec leurs maravédis, et les Portugais avec leurs réis, doivent être jaloux des Japonais, ou les prendre en pitié, selon le point de vue social où ils sont placés.

Un peu dure tout de même à monter, l'échelle monétaire de l'empire du Soleil Levant!

—

L'habit vert. — L'habit vert, c'est l'uniforme des académiciens. Chacun sait ce qu'il coûte en courbettes, en visites, en démarches de toute sorte. Mais quel est son prix *marchand?*

Il coûte exactement 694 francs. En voici le détail : l'habit avec broderie revient à 500 francs; le gilet de drap blanc à 25 francs; le pantalon à bandes à 70 francs; le chapeau à plumes à 55 fr.; l'épée à 40 francs et le porte-chapeau à 4 francs.

La somme est assez élevée; elle n'a cependant jamais arrêté un homme de lettres.

—

Mot d'enfant. — Toto, qui est fort paresseux, revient de l'école.

— Maman, cette fois, j'ai failli être le premier!

— Vraiment?

— Oui, c'est le petit garçon d'à côté de moi qui l'a été.

—

Notre belle langue. — Singularité de la langue française! Je demande à ma boulangère : « Donnez-moi un petit pain *bien frais* », et elle me répond : « En voici un qui est *tout chaud*. »

—

Une bonne leçon. — Le grand Georges, que ses deux cadets accusent de n'être pas très généreux envers eux, vient leur poser un problème d'arithmétique :

— Je suppose que j'aie devant moi un poisson qui pèse neuf livres; je le divise en trois parties, j'en garde une pour moi, j'en donne une à Jacques et l'autre à Alfred : qu'est-ce que vous avez?

Et Alfred de répondre :

— Rien de plus facile que ce problème. Jacques aura la tête et moi la queue.

RÉPONSES A CHERCHER.

Arithmétique amusante.

Vous emplissez un verre de vin, vous buvez un quart du contenu et remplissez ensuite avec de l'eau; puis vous buvez un tiers du mélange et remplissez de nouveau avec de l'eau ; vous buvez la moitié du nouveau mélange et remplissez une dernière fois, toujours avec de l'eau.

Quelle est à ce moment la proportion d'eau et de vin contenus dans le verre?

—

Mots en triangle.

1. Poète tragique français.
2. Lieu de sûreté.
3. Ville, groupe de maisons.
4. Terre entourée d'eau.
5. Négation.
6. Voyelle.

Communiqué par M. Marcel Poupin.

RÉPONSES AUX QUESTIONS DU N° 277

I

Sève, gazon, élève, vallon, hirondelle, aile, marais, chaumières, bruyères, forêts.

II

Chat.

Urne	+	chat	=	Chanteur.
Roi	+	chat	=	Haricot.
Ce	+	chat	=	Cachet.
Bacle	+	chat	=	Habitacle.
Levé	+	chat	=	Chevalet.
Orne	+	chat	=	Tâcheron.
Nuées	+	chat	=	Chanteuse.
Agen	+	chat	=	Chantage.
Urée	+	chat	=	Acheteur.
Terre	+	chat	=	Charrette.

Vous savez ce que c'est qu'une mine; comment on détache le minerai du sol dans les galeries souterraines qu'on a creusées, et comment on le monte à la surface par des puits profonds qui descendent jusqu'aux galeries. Mais vous savez moins bien ce qu'il faut faire pour retirer du minerai le fer qu'il contient; en un mot, pour changer la houille en un fer pur.

Comment s'y prendre? C'est bien simple. L'oxygène de l'air est uni au fer en vertu d'une combinaison chimique : supposons-leur, si vous voulez, une certaine affection l'un pour l'autre; eh bien! il nous suffira de trouver un corps pour lequel l'oxygène ait plus d'affection que pour le fer, et nous verrons alors l'oxygène quitter le fer afin de s'unir au corps qu'il préfère. C'est ainsi que l'oxygène, qui a de l'affection pour le fer, a une véritable tendresse pour le charbon; il se combinera donc avec lui, et nous n'aurons plus qu'à recueillir le fer pur qu'il aura abandonné.

Tel est le principe. Il n'y a plus qu'à l'appliquer.

On se sert pour cela, dans l'industrie, de ce qu'on appelle un *haut fourneau*. C'est une haute cheminée dans laquelle on jette, par l'orifice supérieur appelé « gueulard », parce qu'il en sort un bruit rauque ressemblant de loin à un... beuglement continu, du charbon et du *fer oxydé* (minerai de fer). On fait en sorte que le charbon et le minerai soient disposés en couches alternatives dans le haut fourneau. Un feu est allumé dans la partie inférieure de la cheminée, et continuellement soufflé par de puissants ventilateurs. Le charbon rougi par le feu qui est au-dessous absorbe l'oxygène qu'il prend au fer. Le fer fond alors et coule à l'état liquide dans le bas du fourneau, où il vient s'emmaganiser dans un bassin nommé « creuset ». Le fer en fusion dans le creuset n'est pas pur; il contient un peu de charbon et se nomme la *fonte*, parce qu'il fond à une température plus basse que le fer pur. Aussi peut-on couler la fonte en fusion dans des moules de sable pour en faire des fourneaux, des roues de wagon, des essieux de voiture, etc.



XV. — Un Haut Fourneau (Série Scientifique).

Si l'on enlève une partie du charbon qui est dans la fonte, celle-ci devient de l'*acier*. L'acier chauffé et refroidi brusquement dans l'eau s'appelle de l'*acier trempé*. Il est élastique et dur; on en fait des canons et des sabres, des socs de charrue, des canifs, des bêches, des outils de toutes sortes.

Si l'on enlève tout le charbon de la fonte, elle devient du fer pur dont on se sert pour faire des appareils télégraphiques ou téléphoniques.

On voit que par la multiplicité de ses applications le fer est l'un des facteurs principaux du progrès humain.

Pierre Colomb.

17e Année. — N° 279. 10 centimes. 1er Avril 1905.

LE Petit Français illustré

JOURNAL DES ÉCOLIERS ET DES ÉCOLIÈRES

FRANCE : UN AN, 6 FRANCS (du 1er de chaque mois) | *Librairie Armand Colin* Paris, 5, rue de Mézières. | UNION POSTALE : UN AN, 7 FRANCS (Paraît chaque Samedi)



LE PERCEMENT DU SIMPLON

Le tunnel, commencé en 1898, a été achevé en février 1905.

LA PERCÉE DU SIMPLON

Un des travaux les plus considérables que l'homme ait entrepris vient d'être achevé : le percement du Simplon, qui avait été commencé en 1898 et qui aura duré environ six années, c'est-à-dire moins de temps que n'ont duré les travaux du Saint-Gothard.

Et cependant, le tunnel du Simplon est le plus long que l'on connaisse à ce jour, puisqu'il n'a pas moins de 19,770 mètres, autant vaut dire 20 kilomètres, tandis que celui du Gothard n'en a que 14,949.

Le tunnel du Simplon est double : au lieu d'un souterrain à double voie, on a construit deux tunnels à simple voie, à une distance de 17 mètres d'axe en axe, et reliés tous les 200 mètres par des galeries transversales. Son altitude n'est pas très grande, puisqu'elle est de 687 mètres à l'entrée, à Brigue, et de 634 mètres à la sortie, à Iselle.

Mais que de difficultés furent vaincues! Parfois, l'eau jaillissait en quantité formidable, causant des interruptions, nécessitant de nouvelles installations, le creusement de nouvelles galeries; puis les ouvriers travaillaient parfois à des températures de cinquante-cinq degrés.

Notre gravure nous montre une des perforatrices employées actuellement pour le percement des tunnels. La perforatrice se compose d'un chariot glissant sur des rails et qui supporte des corps de pompe horizontaux dans lesquels se meuvent des pistons. Ces pistons se terminent par des tiges d'acier ou fleurets, qui, tout en tournant sur eux-mêmes, frappent chacun le roc de six cents coups à la minute. En même temps, une conduite d'eau amène un jet puissant qui empêche l'outil de s'échauffer et enlève à mesure les débris de la roche.



MACHINE PERFORATRICE DESTINÉE AU PERCEMENT DES TUNNELS.

Mais, quelle que soit la puissance de ces machines, elles seraient impuissantes à percer un tunnel; aussi ne s'en sert-on que pour percer dans la paroi rocheuse des trous que l'on bourre de dynamite: cela fait, les perforatrices reculent et se mettent à l'abri. On fait alors partir la mine dont l'explosion détache, sur toute la surface attaquée, des roches qu'on n'a plus qu'à enlever.



Un jour qu'il rêvait, tristement appuyé sur son lit, il lui sembla entendre des sanglots étouffés. Il prêta l'oreille, croyant que la voix partait de la pièce voisine, mais, en écoutant plus attentivement, il se rendit compte que le bruit venait d'en bas. Il bondit alors vers la cheminée. Son idée était bonne. Là, il perçut nettement des sanglots; quelqu'un pleurait certainement à l'étage inférieur, dans l'appartement situé en dessous du sien. D'après l'horizon qu'il apercevait de sa fenêtre, il supposait que sa chambre actuelle était exactement placée au-dessus de celle qu'il occupait autrefois. C'était donc Violette qui devait pleurer ainsi, Violette qu'on avait laissée prisonnière comme lui! Ce lui fut une joie de supposer que sa petite amie était si près de lui.

Il se pencha anxieusement dans le foyer pour ne rien perdre des bruits du bas. Les sanglots continuaient. Tout à coup, une voix d'homme parla. Mais Marc ne distingua pas les paroles. Il passa toute la journée près de la cheminée; mais il n'entendit plus rien. On ne pleurait plus et rien ne troubla le silence profond et habituel.

Le lendemain, Marc résolut de profiter du moyen de communication que le hasard lui offrait. Se penchant dans la cheminée, il appela: « Violette! Violette! »

Il espérait que la paroi qui conduisait le bruit des sanglots de Violette pourrait transmettre à celle-ci le son de sa voix. Mais il n'obtint pas de réponse.

Pendant plusieurs jours, il continua à parler dans la cheminée, toujours sans succès.

Le froid était devenu plus vif et Marc toussait beaucoup, mais il ne s'en inquiétait guère et ne songeait qu'au moyen de se mettre en rapport avec sa petite amie.

Un matin, il remarqua quelques intervalles entre les briques allongées qui formaient le fond de la cheminée. Le plâtre manquait par endroits, et Marc se dit qu'on pourrait bien facilement desceller une des pierres. Il y aurait alors un orifice béant sur le tuyau de la cheminée. Marc y jetterait un billet qui parviendrait sûrement à Violette.

On le laissait tout seul pendant la journée entière, il devait en être de même pour la fillette. Il choisirait son heure et la petite aurait de ses nouvelles. Quelle joie!

Il attendit impatiemment que la vieille gardienne eût emporté les plats de son déjeuner; puis il se mit à l'ouvrage.

Après quelques efforts, en grattant le ciment avec un vieux couteau qu'il avait dans sa poche, il parvint à ébranler une brique; ses doigts purent se glisser dans l'espace laissé par le plâtre, il tira violemment, et un trou, grand comme les deux mains, bâilla.

Marc, tout joyeux, voulut écrire le billet qu'il allait envoyer à Violette. Hélas! il se rappela qu'il n'avait ni plume, ni encre, ni crayon, ni papier. Il resta désolé un instant, mais sa nature combative reprit le dessus. Du papier, il en trouverait en arrachant une page à l'un des livres apportés par le gardien... Une idée lui traversa ensuite l'esprit: il se précipita vers la cheminée et, avec son couteau, détacha un fragment d'une des briques qu'il venait de déplacer... Avec ce crayon d'un nouveau genre, il traça quelques traits qui apparurent en rouge sale, et il parvint à écrire quelques mots d'une écriture informe, mais lisible cependant. Il jeta ensuite sa lettre par le trou de la cheminée.

Il espérait que Violette lui ferait savoir que le précieux billet lui était parvenu.

Il pensait même que, grâce à la communication du tuyau, ils pourraient se parler.

Il appela la petite fille à voix basse, mais rien ne répondit.

On était au plein de l'hiver. La nuit tombait à quatre heures. Marc n'avait donc pas à craindre que sa vieille gardienne s'aperçût du trou pratiqué au fond de la cheminée; il attendit jusqu'au lendemain pour remettre la brique en place et s'arrangea de telle sorte qu'il pût la déplacer et la reposer à sa guise. Il avait jeté un nouveau billet à Violette et, quelques instants après, il perçut distinctement trois coups frappés contre le mur infé-

1. Voir les nos 262 et suivants du *Petit Français Illustré*.



IL SE PENCHA ANXIEUSEMENT DANS LE FOYER.

Marc respira. Il avait à peu près compris le colloque. Dès que l'homme, qui allait chercher du ciment, fut reparti, suivi de son interlocutrice, il griffonna à Violette : « On va reboucher le trou; impossible de te récrire, mais je taperai; tu me répondras. »

Il eut tout lieu de croire que ce nouveau message était arrivé à bon port, car lorsqu'une heure plus tard, le foyer réparé et le feu bien flambant, il frappa trois coups, trois coups répondirent aux siens.

CHAPITRE XVIII

Les jours passaient. Marc ne toussa plus. Au moyen de coups frappés chaque matin, Violette et lui se disaient bonjour; il en était de même le soir. Les heures semblaient bien longues au petit prisonnier. Il avait renoncé à savoir pourquoi on le détenait ainsi ; mais l'ennui le faisait bien souvent bâiller et pleurer.

La campagne qui s'étendait sous sa fenêtre était plus désolée que jamais. La neige commençait à fondre et sa nappe blanche, souillée par le dégel, se déchirait en morceaux noirâtres.

Un jour que Marc battait une marche contre ses vitres, il lui sembla qu'un homme se tenait au bord de l'étang du fond. Etonné de voir une créature humaine dans ces lieux d'habitude si déserts, Marc regarda avec intérêt. C'était bien un homme, en effet, et qui paraissait ne pas vouloir être vu, car, à un moment donné, il se coucha dans les hautes herbes qui entouraient le marais. Au bout de quelques instants, il se releva et s'enfonça dans les buissons dénudés qui fermaient l'horizon.

Marc le vit disparaître à regret. Cet inconnu lui avait donné une émanation de la vie extérieure.

Le lendemain, l'enfant fut bien étonné de retrouver l'homme en observation comme la veille. Il le guetta pendant longtemps, sans comprendre au juste ce qu'il faisait là.

Le troisième jour, l'inconnu revint encore, accompagné, cette fois, d'un chien noir. Marc s'intéressait de plus en plus à ce personnage aux allures bizarres, et pour lequel il éprouvait une grande sympathie. Il sentait que lorsque l'étranger ne viendrait plus ainsi rôder autour de sa prison, il aurait une grande impression de vide.

Vers le soir, l'homme. qui se tenait depuis

rieur. Sa figure s'éclaira d'une grande joie; il avait indiqué à Violette ce moyen de lui accuser réception de ses envois, et la petite fille répondait.

Le froid était très vif; la neige tombait depuis plusieurs jours. Marc toussait de plus en plus. Il était encore tout à son ravissement d'avoir entendu les trois coups frappés par Violette, quand, à son grand étonnement, sa geôlière revint, bien avant l'heure du déjeuner. Elle avait dans les bras un fagot et des bûches qu'elle se disposa à mettre dans la cheminée. Marc frémit. La vieille allait s'apercevoir qu'une brique était déplacée.

En effet, en arrangeant son bois, elle ébranla la pierre; elle eut un geste d'impatience et sortit. Marc prévit qu'il allait encore être dénoncé et qu'on l'empêcherait de nouveau de communiquer avec sa petite amie.

Il se disposait à écrire tout de suite à Violette pour la prévenir, quand la vieille reparut avec un homme qui portait une truelle. Tous deux semblaient très calmes.

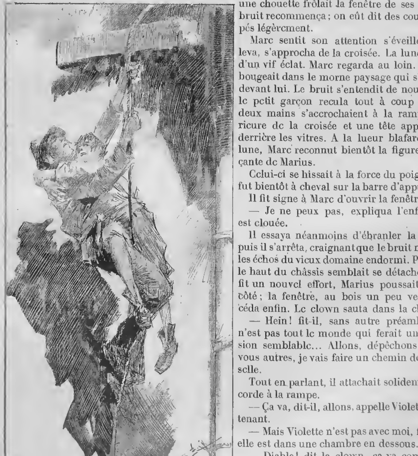
L'ouvrier examina le foyer et dit bientôt :

— Ce n'est rien ; je vais chercher du ciment, dans une demi-heure on pourra allumer du feu.

La bonne femme répondit que la cheminée n'avait pas servi depuis de longues années ; ça s'était dégradé, faute d'entretien.

deux heures environ caché dans les herbes du marais, se releva et approcha de la maison. Marc s'appuya anxieusement contre la vitre pour mieux suivre les mouvements de son mystérieux ami. Il jeta tout à coup un cri : dans l'inconnu qui l'occupait depuis quelques jours, il venait de reconnaître Marius. En ce moment, celui-ci se trouvait juste en face de la fenêtre derrière laquelle Marc regardait. Le clown levait les yeux en l'air, il aperçut l'enfant au travers des vitres, car il lui fit un signe. Le petit garçon agita son mouchoir, Marius sortit aussitôt le sien, le secoua et disparut précipitamment.

Marc ne dormit pas de la nuit; il avait tapé de violents coups destinés à faire savoir à Violette qu'il allait se passer quelque chose d'extraordinaire. Car l'enfant, renonçant à deviner comment leur bon ami le clown avait découvert leur prison, était convaincu toutefois qu'il venait pour les délivrer. Il se posta à la fenêtre dès qu'il fut levé, mais la journée se passa sans que Marius reparût. Le lendemain et le jour suivant, il en fut de même. Le pauvre Marc, qui avait vécu de si douces heures d'espoir, fut replongé dans un chagrin plus profond. Il se disait que jamais, jamais, il ne sortirait plus de cette lugubre demeure ; il ne reverrait plus ni son père, ni Violette, ni Mme Rouvière ; il n'apercevrait plus le soleil, le ciel bleu, les arbres et les prairies qu'à travers cette affreuse fenêtre ! Il eut un si violent désespoir qu'il demanda à mourir, afin de ne plus être si malheureux !


PUIS IL SE LAISSA GLISSER DANS LE VIDE.

Quatre jours avaient passé depuis la si courte apparition de Marius. Marc s'était couché sans avoir pu avaler une bouchée des mets que sa vieille geôlière lui avait apportés. Il ne parvenait pas à s'endormir.

Tout à coup, il lui sembla entendre un bruit très faible contre ses carreaux. Il se renfonça dans son lit, pensant qu'un hibou ou une chouette frôlait la fenêtre de ses ailes. Le bruit recommença ; on eût dit des coups frappés légèrement.

Marc sentit son attention s'éveiller. Il se leva, s'approcha de la croisée. La lune brillait d'un vif éclat. Marc regarda au loin. Rien ne bougeait dans le morne paysage qui s'étendait devant lui. Le bruit s'entendit de nouveau, et le petit garçon recula tout à coup effrayé : deux mains s'accrochaient à la rampe extérieure de la croisée et une tête apparaissait derrière les vitres. A la lueur blafarde de la lune, Marc reconnut bientôt la figure grimaçante de Marius.

Celui-ci se hissait à la force du poignet et il fut bientôt à cheval sur la barre d'appui.

Il fit signe à Marc d'ouvrir la fenêtre.

— Je ne peux pas, expliqua l'enfant, elle est clouée.

Il essaya néanmoins d'ébranler la croisée, puis il s'arrêta, craignant que le bruit n'éveillât les échos du vieux domaine endormi. Pourtant, le haut du châssis semblait se détacher. Marc fit un nouvel effort, Marius poussait de son côté ; la fenêtre, au bois un peu vermoulu, céda enfin. Le clown sauta dans la chambre.

— Hein ! fit-il, sans autre préambule, ce n'est pas tout le monde qui ferait une ascension semblable... Allons, dépêchons... Pour vous autres, je vais faire un chemin de demoiselle.

Tout en parlant, il attachait solidement une corde à la rampe.

— Ça va, dit-il, allons, appelle Violette maintenant.

— Mais Violette n'est pas avec moi, fit Marc ; elle est dans une chambre en dessous.

— Diable ! dit le clown, ça va compliquer l'opération... Enfin on s'arrangera. En avant !

Il empoigna Marc, lui passa autour du corps une lanière de cuir qu'il fixa à sa propre ceinture, enjamba de nouveau l'appui de la fenêtre et, enlaçant avec ses pieds la corde qu'il venait d'attacher, recommanda au garçonnet de rester immobile.

— Serre-moi la taille et ne bouge plus.

Puis il se laissa glisser dans le vide avec l'enfant.

Deux minutes plus tard, il touchait le sol.

— A l'autre, dit vivement le clown, en reprenant la ceinture qui attachait Marc.

La corde pendait toujours le long de la haute muraille, partant de la fenêtre.

— Tu dis que Violette est en dessous de ta chambre?

— Oui.

— En route, alors.

Et le brave garçon, sous les regards anxieux du petit, commença sa périlleuse ascension.

(*A suivre.*) CLAUDE SAINT-JAN.

CURIOSITÉ D'UNE INVENTION

Il y a des gens dont on dit : « La fortune leur est venue en dormant, » sans songer qu'elle ne sourit qu'à ceux qui l'aident de leur bonne volonté, de leur intelligence, de leur ingéniosité ; tel fut le cas de Jean-Frédéric Bœttcher qui trouva dans.....sa perruque, le secret de la composition de la porcelaine de Saxe.

Jean-Frédéric Bœttcher était un alchimiste renommé (c'est-à-dire qu'il cherchait la pierre philosophale, ou le moyen de changer à volonté tous les métaux en or). Or, sa renommée étant venue jusqu'à l'électeur de Saxe Frédéric-Auguste, celui-ci l'attira à sa cour, mit à sa disposition l'argent et les appareils nécessaires pour ses expériences. Puis, comme à son avis le résultat se faisait un peu trop attendre, Frédéric-Auguste, craignant d'être dupe, prit le parti d'enfermer l'alchimiste dans la forteresse de Konigstein, en lui disant :

— Vous n'en sortirez que lorsque vous aurez découvert le moyen de faire de l'or. Nous partagerons les bénéfices et vous serez libre.

Mais, hélas! Bœttcher ne trouvait pas ce qu'il cherchait et sa détention durait depuis huit ans.

Certes, il jouissait bien d'une liberté relative dans l'intérieur de la forteresse, il habitait un appartement confortable et convenablement meublé, sa table était copieuse, ses vêtements sortaient de chez le bon faiseur ; il ne lui manquait qu'une chose : la liberté d'entrer et de sortir à son gré, de se promener dans la campagne environnante, de respirer l'air à pleins poumons dans la vallée ou sur la montagne. Surtout depuis une tentative d'évasion qu'il avait risquée, après trois ans de séjour dans la forteresse, la surveillance qu'exerçait sur lui le gouverneur Tschirnaus était devenue plus impérieuse.

Le pauvre alchimiste en souffrait beaucoup, et une mélancolie bien compréhensible l'avait envahi. Il se demandait avec inquiétude si toute sa vie ne se passerait pas derrière les murs de la forteresse saxonne. Le succès de ses expériences lui semblait douteux ou très éloigné, car il ne possédait pas de creusets résistant suffisamment au feu.

Cependant, le gouverneur Tschirnaus, sévère geôlier, mais courtisan avisé, apporta un jour à Bœttcher une argile rouge qu'on trouvait dans les environs d'Okrilla. Le prisonnier en fit une très belle poterie qui plut bien à l'électeur, mais pas au point de lui faire renoncer à la pierre philosophale. Ce fut une déception pour Jean-Frédéric, et c'est sous l'impression de la ruine de son espérance qu'il contemplait un jour tristement les riantes campagnes dont l'accès lui était interdit.

Il fut tiré de ses pénibles réflexions par l'entrée de son valet de chambre qui s'étonnait fort de ne pas rencontrer son maître, à cette heure de la journée, dans son laboratoire.

— Est-ce que monsieur est malade ? demanda le serviteur.

— Ma foi, Guillaume, répondit l'alchimiste, je ne me sens pas bien. Je ne suis pas gai. J'ai la tête lourde, et il me semble que cela provient de ma perruque; elle n'a pas son poids accoutumé.

— Bon, répondit Guillaume, je me doute bien de ce qui en est et cela ne m'inquiète pas outre mesure. Monsieur n'est pas gai pour les raisons habituelles. Quant à la perruque, c'est peut-être à cause de la nouvelle poudre qu'elle est plus lourde.

— La nouvelle poudre? Tu n'uses plus de poudre d'amidon?

— Oh! non, monsieur, ce n'est plus la mode à Dresde.

— Ah bah! tu m'en diras tant... Et de quoi se sert-on?

— Oh! d'une nouvelle poudre trouvée par un pharmacien; cela fait fureur et personne n'en veut d'autre. Pour moi, j'ai pensé que monsieur pouvait bien en faire autant.

Puis Guillaume pour distraire un peu son maître, lui raconta qu'un pharmacien nommé Schnorr, en passant à Aue, aux environs de Schneeberg, avait remarqué que les pieds de son cheval marquaient leur empreinte plus profondément qu'ailleurs. Il eut alors l'idée d'exa-

miner de près la terre qu'il foulait et constata que c'était une terre argileuse, blanche, mate et dure. Il en prit sur lui une petite quantité qu'il rapporta par curiosité. Cette quantité de terre, séchée, passée au tamis, se réduisit en une poudre blanche et savonneuse, dont le pharmacien eut l'idée de se servir pour remplacer la poudre à perruque en usage jusque-là. L'innovation avait eu le plus grand succès et on ne voulait plus se servir que de poudre de Schnorr.

Les qualités de cette poudre, venant d'une « terre blanche argileuse », avaient singulièrement frappé Bœttcher. Il prit ce qui restait de poudre sur sa perruque, soumit cette matière à des essais et constata qu'elle conservait sa couleur après la cuisson. Il se procura alors une plus grande quantité de terre d'Aue, en fit une poterie à laquelle il donna tous ses soins et réussit à sortir de son four une pièce de la plus belle porcelaine.

La terre blanche n'était autre chose que du kaolin, dont on ignorait auparavant l'usage et la valeur, et Bœttcher avait découvert, par hasard, le secret de la porcelaine chinoise, cherché sans succès depuis si longtemps en Europe.

L'électeur de Saxe comprit qu'une aussi belle invention valait bien la transmutation des métaux et que l'alchimiste dotait son pays d'une industrie dont la prospérité rejaillirait en bienfaits pour tous; aussi s'assura-t-il la propriété exclusive de la terre d'Aue; puis il fonda la fabrique de porcelaine de Saxe de Meissen, dont la réputation est universellement connue.

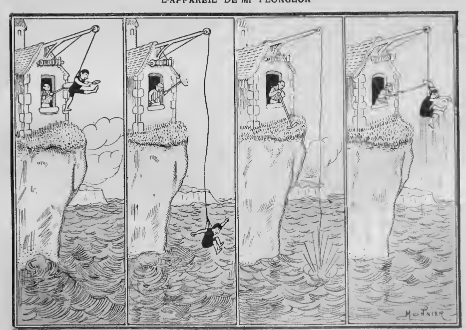
C'est également de cette époque que date la fabrication européenne de la porcelaine. La manufacture de Sèvres ne devait être fondée que cinquante ans plus tard, lorsque l'on eut découvert le kaolin en France.

Quant à Bœttcher, il obtint sa liberté et devint naturellement le premier directeur de la fabrique de Meissen, où il mourut prématurément dix ans plus tard (1719) justement honoré pour avoir doté son pays d'une telle gloire et d'une telle richesse.

Il avait trouvé la fortune dans sa perruque, mais...., combien de gens à sa place auraient su l'y trouver?

Tab.

L'APPAREIL DE M. PLONGEON



M. Plongeon prend chaque matin, en toute saison, un bain froid, par ordre de son médecin. Ayant peu de temps à dépenser, voyez le petit appareil qu'il a fait agencer. Ça va vite, allez.

Hop! là! Ça se déroule, c'est à moteur. Et vous allez voir quelle immersion rapide : il faut cela pour les nerfs malades de M. Plongeon.

Blouff!. Une, deux, trois!... ça va remonter tout seul; le moteur va faire machine en arrière ou plutôt à l'envers.

Vous voyez, le voilà remonté, le fidèle Bastien attire son maître à lui à l'aide de son balai; et M. Plongeon a pris son bain en moins de temps qu'il n'en faut pour lire ces quelques lignes.

LE MEILLEUR MÉDECIN

« Bien chère mère,

« Encore quinze jours et ce sera fini : je pourrai revenir au pays, me remettre courageusement à l'ouvrage et vous embrasser à mon aise, toi et mes deux sœurs.

« Malgré la bonne assistance et le dévoûment du voisin Pierre, malgré la bonne volonté de Louise et de Clarisse, pauvres mignonnes, tout a dû bien souffrir pendant ma longue absence. Ah ! c'est un triste apprentissage, pour deux fillettes de dix à douze ans, que de vaquer aux durs travaux de la terre.

« Mais, enfin, dans quinze jours je serai là, près de vous, et tout pourra marcher de nouveau comme autrefois : mes deux sœurs pourront t'aider au ménage et cela te permettra de te reposer un peu, ma chère mère, car tu dois être bien lasse.

« J'ai de plus une bonne nouvelle à t'annoncer. Nous partons ce soir pour faire les grandes manœuvres aux environs de Chartres. Lundi prochain nous devons camper dans la plaine près de Nogent-sur-Eure, à 10 kilomètres environ de la ville.

« Or, tu pourras peut-être venir m'y retrouver, car le capitaine, sachant que j'ai une belle écriture, m'a confié, il y a six semaines, un travail de copie assez important, qui m'a pris bien du temps, mais que j'ai assez réussi, et le capitaine, trouvant ce travail à son gré, m'a fait remettre une belle pièce de 10 francs. Je te l'envoie par cette lettre en un bon de poste.

« Avec cette somme tu pourras, si tu le veux, prendre à la gare de Nogent-le Rotrou un billet d'aller et retour pour Chartres. Tu trouveras sans doute dans cette ville quelque voiturier qui consentira à te conduire à notre campement, et là, le premier camarade que tu rencontreras t'indiquera où se trouve notre bataillon.

« Quel bonheur si je pouvais te voir lundi, chère mère ! Tâche de me procurer cette joie !

« Bons baisers à Louise et à Clarisse, une forte poignée de main avec tous mes remercîments au voisin Pierre.

« Ton fils qui t'aime de tout son cœur,

« Claude. »

Cette lettre avait ému profondément la vieille Jacqueline ; elle sautait de joie, embrassait tour à tour ses deux fillettes, en criant :

— Je vais le voir ! Ah ! que je suis heureuse !

En ce moment le voisin Pierre entra dans la chaumière. Jacqueline courut à lui, en lui tendant la lettre :

— Regardez, dit-elle, regardez, mon brave Pierre.

— Qu'avez-vous donc ? reprit celui-ci tout surpris ; Claude revient-il déjà que vous voilà si joyeuse ?

— Hélas ! non, il ne revient pas encore, mais lundi prochain il sera dans mes bras ; lisez !

— Comment cela ? fit le vieux paysan, en parcourant la lettre.

Puis, ayant fini de la lire, il essuya une larme,

— Brave enfant, ajouta-t-il ; ah ! il mérite bien qu'on l'aime, celui-là !

Jacqueline attendit impatiemment le lundi suivant. Dès cinq heures, elle se rendit à la gare de Nogent-le-Rotrou qui n'était qu'à 3 kilomètres, et son cœur battait bien fort à l'idée qu'elle allait revoir son cher enfant ce jour même.

Arrivée à Chartres, elle aperçut plusieurs voitures chargées de vivres qui toutes suivaient la même direction.

Un bon vieux qui conduisait un haquet chargé de tonneaux lui inspira confiance.

— N'iriez-vous pas, par hasard, au camp des soldats ? lui demanda-t-elle.

— Précisément, la mère, reprit le vieux ; je vais porter de quoi rafraîchir nos troupiers ; ils doivent avoir une fameuse soif, avec la chaleur étouffante que nous avons depuis trois jours ; ce matin surtout, on cuit.

— Alors, vous seriez bien aimable de me faire une petite place près de vous. Mon fils est dans les chasseurs, il fait les manœuvres et je serais bien contente de le voir le plus tôt possible.

— Je comprends ça, la mère ; le mien est dans les dragons, mais il est à Lyon, lui, et voilà quinze mois que je ne l'ai vu. C'est dur, allez ! Tenez, hissez-vous là. Dans deux heures nous serons à Nogent-sur-Eure ; c'est par là que se trouve leur campement.

— Ah ! je vous remercie bien, mon brave homme, vous ne pouvez savoir combien vous me rendez service.

— Bah ! bah ! c'est tout simple. Il faut bien s'aider un peu dans la vie ; et puis, je pense au mien !

Jacqueline se plaça près du vieux et le haquet se remit à rouler.

Après avoir fait un kilomètre environ, ils rencontrèrent quelques soldats et un caporal

qui se dirigeaient vers la ville, portant un brancard où se balançait un malade.

— Où donc allez-vous comme ça? demanda le voiturier au caporal.

— Nous menons à l'hôpital, reprit celui-ci, un camarade qui a été frappé d'insolation ce matin.

— Ah! pauvre garçon, dit Jacqueline, est-ce qu'il est bien atteint?

— Dame! ça me fait cet effet-là, reprit le caporal, car il est tombé à neuf heures, et depuis il ne bouge plus : le major n'a jamais pu lui faire reprendre connaissance. Alors il nous a dit : « Portez-le le plus vite possible à l'hôpital. » Et c'est ce que nous faisons.

— Pauvre diable! dit le voiturier, en fouettant son cheval.

La vieille Jacqueline eut alors un pressentiment sinistre.

— Oh! si c'était lui! s'écria-t-elle.

— Qui lui? reprit le vieux, tout surpris.

— Eh bien! mon fils, pardi!

— Quelle idée! Pourquoi supposez-vous que sur les quinze ou seize mille hommes qui manœuvrent là-bas, ce soit précisément votre fils qui est là sur ce brancard?

— Dame! écoutez donc, ça se pourrait bien, après tout?

— Sans doute, sans doute; mais ce serait une vraie guigne. Non, non, ça ne peut pas être lui; ne croyez pas ça, la mère.

Jacqueline fut un peu rassurée par les paroles du vieux, mais cette lugubre rencontre l'avait singulièrement attristée et pendant le reste du chemin elle ne répondit que par monosyllabes aux rares questions que le voiturier lui adressait.

Il était midi quand le haquet, ayant traversé le village de Nogent-sur-Eure, atteignit la plaine où les régiments étaient dispersés. Jacqueline mit pied à terre et remercia chaleureusement le voiturier.

— Merci, merci bien, mon ami, dit-elle, si jamais vous passez par chez nous, venez nous voir, vous serez toujours le bienvenu, et ça nous fera plaisir.

Puis, s'adressant à un sergent qui passait en ce moment ;

— Pourriez-vous m'indiquer où se trouve le 21ᵉ chasseurs? lui demanda-t-elle.

— Le 21ᵉ chasseurs, lui répondit le sergent. Attendez donc, ma bonne femme, il doit être là-bas, au fond, à droite, près de ces fourgons.

— Ça me semble un peu loin, reprit-elle.

— Ah! dame, oui, vous en avez pour vingt minutes, et en marchant bien, encore.

— Merci, monsieur le sergent, je vas y courir.

En effet, elle courut plutôt qu'elle ne marcha vers l'endroit qu'on venait de lui indiquer. En moins d'un quart d'heure, elle y arriva, et s'adressant au premier soldat qu'elle rencontra :

— Est-ce ici que campe la 3ᵉ compagnie? demanda-t-elle.

— Oui, ma bonne femme, lui répondit l'autre; vous venez y voir quelqu'un?

— Sans doute, mon fils, Claude Merval.

— Hein!... Vous dites?..

— Claude Merval... Vous le connaissez?...

— Je crois bien que je le connais, mais malheureusement...

Et le chasseur s'arrêta, interdit.

— Malheureusement, quoi? reprit anxieusement Jacqueline.

— Ma pauvre bonne femme, je ne sais vraiment comment vous dire... comment vous annoncer...

— Oh! parlez! parlez! je vous en supplie!...

— Eh bien! ce matin... ce matin même, il s'est trouvé indisposé par la chaleur, et...

— Une insolation! s'écria-t-elle, éperdue.

— Ah! vous savez! ce n'est peut-être pas ça; seulement, il n'est pas fort bien portant.

— Et où est-il?

— Dame! le major l'a fait transporter à Chartres... à l'hôpital!

— C'était donc lui, dit Jacqueline, c'était lui!

— Hein? comment, lui?

— Sur le brancard que nous avons vu en sortant de la ville. C'était mon fils qui était là, et je ne l'ai pas su. Ah! j'y vais, j'y vais! Quel est le chemin le plus court pour aller à Chartres?

— C'est probablement celui que vous avez pris et qui est au bout de la plaine, à gauche.

Sans prendre le temps de respirer, Jacqueline se mit à courir dans la direction indiquée. Après trois heures, haletante, couverte de sueur et de poussière, épuisée, sans haleine, elle atteignit l'hôpital.

— Où allez-vous? cria le factionnaire, comme elle allait franchir la porte.

— Je vais voir mon fils, mon fils qui est malade!

— Ah! c'est donc le chasseur qui a été frappé d'insolation?

— Oui, oui, c'est lui. Je veux le voir!

— Adressez-vous au bureau, alors, là, à gauche.

Jacqueline entra vivement, et s'adressant à un employé qui lisait tranquillement son journal :

— Laissez-moi voir mon fils, monsieur, je vous en supplie, murmura-t-elle en joignant les mains.

L'employé, surpris, leva les yeux.

— Votre fils? dit-il. Qui ça?

— Claude Merval, un chasseur qu'on a amené ici dans la matinée.

— Ah! le pauvre diable qui a eu une insolation? Il est bien malade! Et vous êtes sa mère?

— Oui, monsieur. Ayez pitié de moi?

— Je vais donner un laissez-passer, reprit l'employé, ému de l'accent touchant de la

pauvre vieille. C'est salle G. au deuxième, vous demanderez le lit 22.

Jacqueline saisit rapidement le petit carré de papier qu'on lui tendait, gravit en hâte l'escalier et arriva à la salle G.

— Pourriez-vous m'indiquer le lit 22? demanda-t-elle à une sœur qui versait de la tisane dans une tasse.

— Au fond de la salle, ma bonne femme, là où vous voyez l'interne et l'infirmier.

— C'est bien le chasseur Claude qu'on a mis dans ce lit?

— Je ne sais pas au juste, répondit la sœur, mais c'est un soldat et il est bien malade.

Cette phrase terrible, qu'on lui répétait pour la seconde fois, lui glaçait le sang.

Elle se dirigea vers le fond de la salle et s'approcha en tremblant du lit qu'on lui avait indiqué.

— Que demandez-vous? dit l'interne en la voyant et d'un ton assez brusque, qui lui fit peur

— Je viens pour embrasser et soigner mon Claude! fit-elle, d'un ton navré.

— C'est donc votre fils, ce garçon-là? reprit l'interne.

— Oui, monsieur, j'étais allée au camp pour le voir, mais là, j'ai appris qu'il était malade, mon enfant, et qu'on l'avait transporté ici.

— Hélas! ce n'est que trop vrai, ma bonne mère, il est bien mal; voilà cinq heures que nous le soignons sans obtenir aucun résultat.

L'infortunée Jacqueline se pencha alors sur le lit, mais elle ne reconnut pas son enfant.

— Ce n'est pas lui! cria-t-elle.

Elle ne pouvait se figurer que c'était son garçon, ce malheureux à la figure congestionnée, aux yeux gonflés, aux lèvres noires, qui était là, inerte devant elle.

— Il s'appelle pourtant bien Claude Merval, votre fils? dit l'infirmier, qui venait de consulter la pancarte placée à droite du lit.

— Oui, sans doute! dit Jacqueline.

— Chasseur à la 3e compagnie du 21e?

— Oui, oui, et c'est lui qui est là, vous en êtes bien sûr, monsieur?

— Dame, tout me le fait croire.

Alors Jacqueline écarta vivement la chemise du malade et considéra attentivement l'épaule gauche. Elle y aperçut la cicatrice d'une blessure que son fils s'était faite en tombant quand il était enfant, sur le fer d'une charrue.

— C'est lui! c'est bien lui! s'exclama-t-elle en l'embrassant fiévreusement. Claude! mon Claude! mon chéri!

En entendant son nom, le malade eut comme un soubresaut, mais il retomba subitement dans sa torpeur.

— Ah! mon pauvre enfant, il va mourir! dit Jacqueline en sanglottant.

— Non, peut-être pas, reprit l'interne, il vous a entendu; c'est un bon signe.

— Vous croyez? fit la vieille, avec un éclair de joie dans les yeux. Voulez-vous que je l'appelle encore?

— Non, pas tout de suite, il vaut mieux attendre quelques instants.

Et, s'adressant à l'infirmier, l'interne ajouta:

— Remettez les sinapismes aux cuisses, et recommencez les frictions.

Quelques minutes s'écoulèrent, le malade semblait insensible, mais sa respiration était meilleure.

— Essayez encore de l'appeler maintenant, dit l'interne à Jacqueline.

— Claude, mon Claude! dit celle-ci en s'approchant de l'oreille de son enfant.

Le chasseur se souleva sur son lit, cette fois, et ouvrit les yeux, mais son regard voilé et terne se promena autour de lui, cherchant vainement à voir quelque chose, puis après quelques secondes il retomba mollement sur son matelas.

— Ah! mon Dieu! mon Dieu! il est perdu! sanglota Jacqueline.

— Mais non! Ne perdez pas tout espoir, ma bonne femme. Vous avez fait plus en quelques minutes, reprit l'interne, que nous en cinq heures. De la patience, ne pleurez pas, restez près de lui; je vais faire ma tournée.

— Ah! ne le quittez pas! ne le quittez pas, monsieur!

— Soyez tranquille! je ne sors pas de la salle, l'infirmier ou la sœur m'appelleront, si besoin est.

Jacqueline, un peu plus calme, demeura près de son fils, épiant ses moindres mouvements, continuant à l'embrasser, l'appelant doucement de temps en temps, pendant que l'infirmier cherchait la place pour appliquer encore de nouveaux sinapismes.

Soudain les yeux du pauvre chasseur se rouvirent et son regard, plus clair cette fois, se fixa sur la vieille paysanne, comme s'il cherchait à la reconnaître et comme s'il doutait de ce qu'il avait devant les yeux.

Enfin un sourire effleura ses lèvres et il murmura doucement: « Maman, ah! maman!... » puis, prenant les mains de la bonne vieille que celle-ci lui tendait, il les porta tendrement à ses lèvres.

L'infirmier courut chercher l'interne qui soignait un autre malade.

— Venez, venez vite, il a parlé!

Le docteur, surpris, se rendit en hâte au lit de Claude.

Il regarda attentivement le chasseur, lui tâta le pouls, et s'adressant à la vieille Jacqueline, qui pleurait, mais de joie cette fois:

— Il est sauvé, ma bonne femme! j'en réponds maintenant. Sauvé et grâce à vous, bien certainement. Allons, les meilleurs médecins, ce sont encore les mères. LÉON RICQUIER.



L'odyssée d'une balle. — Nous avons raconté dernièrement le voyage d'une aiguille qui s'était promenée dans le corps d'un homme pendant plusieurs années, puis en était ressortie tranquillement. Un cas analogue vient de se produire.

Un ancien combattant de 1870, M. Barbier, ressentait depuis quelque temps de violentes douleurs à la tête, qu'il ne savait à quoi attribuer. Un beau matin, le vieux soldat eut un accès de toux, et, dans un effort, il rejeta un petit objet dur. C'était une balle, reçue dans l'épaule au siège de Metz, qui n'avait pu être extraite, et qui depuis trente-cinq ans circulait dans le corps du blessé. En dernier lieu elle était venue se buter contre la boîte cranienne, puis était descendue dans la gorge d'où elle a été expulsée.

—

Une boussole. — Une montre est une vraie boussole.

Placez la montre horizontalement, de façon que la petite aiguille soit dans la direction du soleil. Le milieu entre cette aiguille et le chiffre XII du cadran indiquera le sud.

Tournez, par exemple, à dix heures, la petite aiguille vers le soleil; le sud sera dans la direction du XI, etc.

On demandait à Stanley, à son retour de l'Afrique, s'il connaissait cette méthode si simple de trouver le nord, il avoua n'en avoir jamais entendu parler.

—

Une forêt historique. — Cette forêt historique est menacée de disparaître, et l'on organise en Italie des conférences pour protester contre la destruction de ce qu'on appelle là-bas « un véritable monument historique... »

Il s'agit d'un petit bois situé près de Ravenne, la Pinède. Cette Pinède, le Dante l'a célébrée dans ses poèmes, Boccace également, et, plus près de nous, Garibaldi fuyant et menacé y trouva un asile inespéré.

La Pinède remonte aux anciens Romains qui en tiraient du bois pour la construction de leurs navires, et au ve siècle le roi Théodoric, descendu en Italie pour la conquérir, vint camper sous ses ombrages.

On voit tous les souvenirs qui s'attachent à ce petit bois que les Italiens regardent comme une injure et un sacrilège de vouloir transformer en terrain de rapport.

—

Le tailleur et le journaliste. — Un tailleur, pressé d'argent, se décide enfin à écrire à certain journaliste son client dont la note est depuis longtemps en souffrance.

Il prend sa plume et rédige de sa plus belle écriture une lettre respectueusement conçue :

« Cher monsieur,

« Voudriez-vous avoir l'extrême obligeance de m'envoyer le montant de votre note ?

« Agréez, etc... »

Le lendemain, il recevait le billet suivant :

« Mon cher ami,

« Je m'empresse de répondre à votre aimable lettre.

« Le montant de ma note est exactement de 378 francs et des centimes.

« Cordialement à vous. »

—

A la caserne. — On fait une conférence sur l'alcoolisme et l'orateur affirme que l'ivresse *dégrade* l'homme.

Alors Pitou de pousser le coude à Dumanet et de lui dire :

— Ça, mon vieux, ça ne nous regarde pas ; vu que nous ne sommes pas gradés.

RÉPONSES A CHERCHER

Problème poétique. — Reconstruire les vers de la strophe suivante :

Allez, quand s'éveille le mois de juin, voir les fraises des bois qui, balançant leur feuille à triple découpure comme un éventail, rougissent, plus rouges que le corail vif, dans la verdure.

Ajoutons, pour faciliter la tâche de nos jeunes lecteurs, que la strophe compte six vers, que ces vers sont de huit syllabes, que la première rime est *mois*, et la dernière *découpure*.

Question de langue française. — D'où vient le mot *patois*, qui sert à désigner les altérations locales du style et de la prononciation d'une langue ?

Casse-tête. — Aux dix-sept mots suivants : abri, pur, cri, cane, crème, pore, pari, eau, mire, étole, pose, écru, casse, Alice, crise, are, dans, ajouter une lettre pour en former d'autres mots, et de la réunion des lettres ajoutées, former une devise de quatre mots.

RÉPONSES AUX QUESTIONS DU N° 278

I

Il reste dans le verre trois quarts d'eau et un quart de vin. En effet, on a bu d'abord un quart du vin ; puis, en buvant un tiers du nouveau mélange, on a réduit le vin à la moitié de la quantité primitive ; enfin, en buvant la moitié du second mélange, on a fait disparaître un troisième quart du vin. On n'a donc plus, après avoir rempli une dernière fois avec de l'eau, qu'un quart de vin et trois quarts d'eau.

II

R A C I N E
A S I L E
C I T É
I L E
N E
E

LE TUNNEL DU SIMPLON

Nos lecteurs trouveront dans une autre partie de leur petit journal les détails relatifs aux travaux du Simplon. Ici nous donnons une carte de la région qui leur fera saisir très aisément la grande importance de cette nouvelle voie ouverte aux voyageurs et au commerce.

Beaucoup ont d'abord considéré la percée du Simplon comme préjudiciable aux intérêts français, en ce que, de même que celle du Saint-Gothard, elle détournerait davantage encore de nos lignes de chemin de fer et de navigation une partie de leur trafic. Beaucoup de marchandises anglaises, par exemple, qui, à destination des pays d'Orient, étaient dirigées sur Marseille où on les embarquait, ont été dirigées sur Gênes grâce aux tunnels creusés dans le massif des Alpes, et qui leur rendent l'accès de ce port beaucoup plus facile, plus rapide et moins coûteux.

Cependant la percée du Simplon peut profiter à nos lignes de chemin de fer, si l'on prend soin d'établir des voies d'accès au nouveau tunnel ou d'améliorer celles qui sont déjà faites. Six itinéraires sont à l'étude, dont voici l'énumération avec l'indication de leurs longueurs respectives, comparées à celles des deux itinéraires existants. C'est le *Journal* qui nous les fournit. Ces longueurs sont prises de Paris à Milan, les deux points français et italiens par lesquels passeraient voyageurs et marchandises venant de l'Europe occidentale à destination de l'Orient.

Paris-Milan.

Route actuelle par le Mont-Cenis (Paris-Lyon-Méditerranée) .... 949 kil.
Route actuelle par le Gothard (Est). 893 —



CARTE DES VOIES D'ACCÈS AU NOUVEAU TUNNEL DU SIMPLON.

Nouveaux itinéraires (*viâ Simplon*).

(Les parties en *italique* correspondent aux lignes nouvelles à construire.)

1. Dijon, *Saint-Amour-Bellegarde, Bouveret*.................. 894 kil.
2. Dijon, Pontarlier, *Neuchâtel-Berne* et le *Lœtschberg*...... 839 —
3. Dijon, Pontarlier, Lausanne... 850 — Réductible par *Frasnes-Vallorbes* à.................. 833 —
4. Dijon, *Lons-le-Saunier-Genève, Bouveret*.................. 858 —
5. Dijon, *Lons le-Saunier-Genève, La Faucille*................ 849 —
6. Belfort, Berne, le *Lœtschberg*.. 877 — Réductible par deux raccourcis du Jura à................ 839 —

Comme on le voit, c'est le projet 3 qui fournit la voie la plus directe, ainsi que le montre, du reste, un simple coup d'œil jeté sur notre carte.
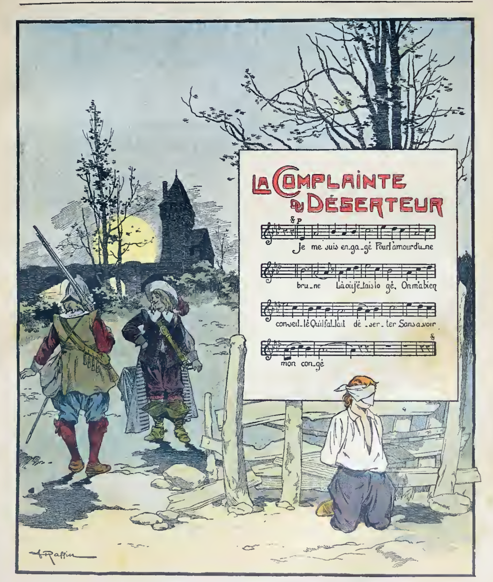
17e Année. — N° 280 10 centimes. 8 Avril 1905.

LE

Petit Français illustré

JOURNAL DES ÉCOLIERS ET DES ÉCOLIÈRES

FRANCE : UN AN, 6 FRANCS (du 1er de chaque mois) | *Librairie Armand Colin* Paris, 5, rue de Mézières. | UNION POSTALE : UN AN, 7 FRANCS (Paraît chaque Samedi)



LES CHANSONS POPULAIRES

La Complainte du Déserteur

Tel est le titre exact de cette chanson du XVIIe siècle, d'une prosodie assez pauvre, mais singulièrement pathétique par la sincérité d'accent du héros qui, après avoir déserté, tue son capitaine. Avec deux ou trois variantes plus ou moins heureuses, cette chanson a retrouvé un regain de popularité dans les cafés-concerts, sous le titre de *Un Pioupiou malheureux*, paroles attribuées à Henri Mürger, qui, étant mort en 1861, n'a pu protester contre un tel abus de son nom, une telle supercherie pseudo-littéraire.

Voici les couplets du *Déserteur* dans toute leur naïve simplicité.

Nous donnons le premier couplet avec les dernières variantes.

I

Je me suis t'engagé } bis
Pour l'amour d'une blonde }
C'est pas pour le baiser
Qu'elle m'a refusé ;
C'est pour l'anneau d'or
Qu'elle me refuse encor.

II

Pour l'amour d'une blonde } bis
Je me suis t'engagé. }
Là où j'étais logé
On m'a bien conseillé
Qu'il fallait déserter
Sans avoir mon congé.

III

Alors, chemin faisant, } bis
J'rencontr' mon capitaine, }
Mon capitaine m'a dit :
« Où vas-tu, Sans-Souci ?
Va-t'en dans ce vallon
Rejoind' ton bataillon. »

IV

Là-haut, dans ces prés verts, } bis
Il y a z'une fontaine. }
J'ai mis mon habit bas,
Le fusil à mon bras,
Et me suis battu là
Comme un vaillant soldat.

V

Au premier coup portant, } bis
J'ai tué mon capitaine. }
Mon capitaine est mort,
Et moi, je vis t'encor :
Mais, hélas ! dans trois jours,
Ce sera z'à mon tour.

VI

Celui qui me tuera, } bis
Ça sera mon camarade. }
Il me band'ra les yeux
Avec son mouchoir bleu,
Et me fera mourir,
Sans me faire languir.

VII

On envelopp'ra mon cœur } bis
Dedans un' serviette blanche, }
On le port'ra z'au pays
Dans la maison d'ma mie,
En lui disant : « V'là le cœur
De votre serviteur. »

VIII

Soldat de mon pays, } bis
N'en dis rien z'à ma mère. }
Ah ! dis-lui bien plutôt
Que je suis z'à Bordeaux,
Prisonnier des Anglais,
Qu'ell' m'reverra jamais !

Mais, dans l'esprit de l'auteur de cette chanson, pourquoi le soldat a-t-il tué son capitaine ? Sans doute, expliquait un jour M. Gaston Pâris dans une conférence au cercle Saint-Simon, parce qu'il le soupçonnait de lui avoir pris le cœur de sa blonde. J'ai retenu ce commentaire qui me dispense de recourir à d'autres.

Quant au mouchoir bleu avec lequel on bande les yeux du pauvre soldat, il a inspiré une nouvelle plus émouvante encore que la chanson et d'un style irréprochable, parue sous la Restauration, et que nous aurons peut-être la bonne fortune de retrouver pour la reproduire dans le *Petit Français*.

Ce petit chef-d'œuvre, c'est le *Mouchoir bleu* de Léon Béquet, qui n'a pas laissé autre chose que cette belle page, un peu oubliée aujourd'hui.

E. M.



Mais, bah! c'était jeu d'enfant pour le saltimbanque.

Marc le vit enjamber la fenêtre et pauser un instant. Il cassait sans doute le carreau. A cette croisée, les vitres étaient larges et un homme pouvait facilement passer. En effet, après un bruit sec qui résonna dans la nuit, Marc vit Marius pénétrer dans la chambre. Quelques minutes plus tard, il reparaissait portant un volumineux paquet. Il reprit la corde, Marc ferma les yeux.

Une tape légère sur son épaule le fit revenir à lui.

— Allons, vite, gamin, lui disait le clown, il faut jouer des jambes.

— Violette? interrogea Marc.

— La voilà. Elle dort comme un pilier de cathédrale. Détalons!

Coupant dans la direction des marais, Marius se mit à courir, gardant l'enfant endormie dans ses bras. Marc le suivait, comprimant les battements de son cœur.

Tout à coup, le clown s'arrêta.

— Nous y sommes, dit-il.

Il avança dans un fourré. Une petite charrette, attelée d'un poney, était arrêtée près d'un arbre.

Marius y jeta les enfants, détacha les guides et fouetta le cheval. Puis il se retourna et lança un pied de nez derrière lui.

— Bonsoir, la compagnie, cria-t-il; au plaisir!

Il eut un rire joyeux en regardant Marc.

Celui-ci se penchait sur Violette.

Le paquet de couvertures remua. La tête blonde d'un petit garçon apparut. Une double exclamation retentit.

— Ce n'est pas Violette! dit Marc.

— Ah çà! d'où sort-il, ce citoyen-là? fit Marius.

L'enfant regardait autour de lui, à moitié endormi, sans comprendre. Tout à coup, il se mit à pleurer.

— Où suis-je? demanda-t-il.

Et, se rendant compte du mouvement de la voiture :

— Où m'emmène-t-on?

Il se tourna vers Marius.

— Oh! monsieur, supplia-t-il, ne me faites pas de mal, je ne dirai rien.

— Mais qu'est-ce que c'est que ce moutard-là? répétait Marius, stupéfait; il en pleut des gosses dans ce bahut-là! Si j'y comprends rien!

Il se tourna vers le petit :

— Mais ne pleurez donc pas comme ça, mon jeune gentilhomme; on ne veut pas vous faire de mal. J'suis pas méchant, allez, demandez à M. Marc...

La bonne figure du clown avait un peu rassuré le petit garçon. Il parut moins effrayé et demanda :

— Ah! c'est vous qui vous appelez Marc? alors, c'est vous qui m'écriviez les billets?

Marc, tout bouleversé, ne pensait qu'à Violette. Ces paroles de l'enfant inconnu lui furent une révélation. Ce n'était pas Violette qui pleurait au-dessous de sa chambre, ce n'était pas avec elle qu'il échangeait les signaux convenus. Alors, où était sa petite amie? Qu'était-elle devenue? Il éclata en sanglots. Anéanti par sa consternation jusque-là, il s'agita soudain.

— Arrêtez, dit-il à Marius, je ne veux plus partir, je veux retourner chercher Violette.

— Arrêter, arrêter, impossible maintenant, dit le clown, le jour va venir, il faut filer sur Liverpool. Mais sois tranquille, mon garçon. Tu ne connais pas Marius. J'y retournerai, dans le bazar, et, morte ou vive, tu l'auras, ta Violette.

Mais Marc pleurait toujours.

—Je ne veux pas! Je ne veux pas! Retournons, retournons. Violette mourra, sans moi...

— Voyons, dit Marius, faut pas plaisanter, mon petit Marc. On n'aura pas eu tant de tintoin pour retomber dans les pattes de ces English-là. Je vais vous mettre à l'abri, et vogue la galère, je viendrai redemander la moutarde; mais pas de bêtises pour l'instant; il y a là-bas un gentleman qui vous attend. Faut pas manquer le rendez-vous.

Marc protestait encore...

1. Voir les n[os] 262 et suivants du *Petit Français Illustré*.

— Mais Violette, ma petite Violette ?...

— Puisque je vous la promets, sur un plateau d'argent, na ! Allons, calmez-vous. Soyez aussi sage que ce jeune seigneur.

En effet, maintenant le petit garçon restait immobile, à moitié rendormi.

Marc pleurait toujours silencieusement.

— Voyons, vous m'avez l'air d'une fameuse femmelette, dit le bon clown. Ecoutez plutôt comment j'ai découvert votre forteresse.

son usine, avait expliqué Missis Smithson, et Violette, que j'avais envoyée faire une course, n'est pas revenue. Je ne puis croire qu'ils soient partis de leur plein gré... Il leur sera arrivé malheur... » Mais quoi ? On n'avait entendu parler d'aucun accident... Les deux époux s'étaient perdus en conjectures...

Ces nouvelles avaient causé à Marius une grosse déception ; il rejoignit sa troupe, tout inquiet du sort de ses petits amis.



PUIS IL SE RETOURNA ET LANÇA UN PIED DE NEZ DERRIÈRE LUI.

Et Marius commença un récit très orné de périphrases et de circonlocutions. En résumé, voici ce qu'il raconta.

Le cirque avait, cette année-là, fait une tournée en Belgique avant de gagner l'Angleterre.

Le clown n'était donc pas à Londres à l'époque habituelle. A la fin de septembre seulement, la troupe arrivait dans la Grande-Bretagne pour y donner quelques représentations avant de prendre les quartiers d'hiver. Chez son ami Goldfinch, Marius avait trouvé la lettre de Marc et son adresse à Liverpool. Il s'était empressé de répondre à l'enfant en lui annonçant sa prochaine visite ; mais à son arrivée chez les Smithson, il avait trouvé les oiseaux envolés et le bon Nick et Betty désolés, ne comprenant rien à la disparition des deux enfants. « Marc n'est pas rentré un soir de

L'hiver arriva... Les représentations cessèrent, le clown demanda un congé et revint à Liverpool s'informer auprès des Smithson. Ceux-ci ne savaient rien de nouveau. Il fallait se résigner à la perte des deux enfants... Marius n'avait plus qu'à regagner la France.

La veille de son départ, il entra dans une taverne fumeuse où il se fit servir du pale-ale. Près de lui, deux buveurs attablés causaient. Ils avaient l'air de domestiques de bonne maison.

Par désœuvrement, Marius écouta leur conversation. Ils parlaient en anglais, mais depuis de nombreuses années le clown venait en Angleterre et la langue lui était familière.

— Vous vous embarquez ce soir ? demandait l'un d'eux à son interlocuteur.

— Oui, je dois être à Marseille dans trois jours, pour le départ du paquebot.

— Sir Rook est-il encore pour longtemps aux Indes ?

— Probablement, puisqu'il m'y appelle.

— Voilà bientôt un an qu'il est parti ?

— Quinze mois. Et Jonathan commence à en avoir assez de toute la responsabilité qui pèse sur lui.

— Avez-vous reçu des ordres au sujet de ces enfants qu'on a enlevés, il y a quelques mois ?

— Pas un seul

ce qu'il était advenu de Marc et de sa compagne ? Le brave garçon écouta anxieusement la suite de la conversation.

— C'est drôle tout de même que Jonathan ait mis la main sur ces enfants-là ! continua le premier buveur.

— Oh ! c'est d'une façon bien imprévue.

« Un jour, l'intendant va à l'usine Johnson et Smith à Liverpool. Il attend le directeur dans une pièce attenant au cabinet d'un ingénieur français qui est attaché à la maison. Cet ingé-



PAR DÉSOEUVREMENT, MARIUS ÉCOUTA LEUR CONVERSATION.

— Où sont-ils ?

— Ils sont toujours à Collery.

— Enfermés ?

— Enfermés. Le gamin a été malade ; il a eu une fièvre cérébrale. La fille va bien.

— Qu'est-ce qu'ils disent ?

— Rien. Ils ne sont pas méchants, ces pauvres mioches. Quand on les a séparés, le garçon a crié un peu. Il réclamait sa Violette !...

Marius, jusque-là, prêtait une oreille distraite aux propos de ses voisins ; mais ce nom de Violette attira vivement son attention. De quoi parlaient donc ces gens-là ? De deux enfants enfermés, à ce qu'il semblait, et dont l'un s'appelait Violette... Voilà qui ressemblait terriblement à l'histoire de ses petits amis.

La coïncidence était extraordinaire. Le hasard allait-il se charger d'apprendre au clown

nieur parlait avec un gamin, ignorant sans doute la présence d'un étranger dans la pièce voisine.

« Faut croire que cette conversation a appris des choses intéressantes à Jonathan, car il est revenu d'une traite à Collery, il a donné des ordres, et trois jours après on nous amenait les deux moineaux. Voilà ! C'est du reste assez stupide ! Qu'est-ce que ces enfants pouvaient faire ?... mais à présent que la bévue est commise, on est bien forcé de les garder. Si on les relâchait, ils parleraient et ça pourrait être gênant...

A ce moment une sorte de gentleman entra dans la taverne. Le domestique se leva...

— Voilà Richmond, dit-il, il vient de Collery avec les derniers messages de Jonathan pour sir Rook.

Marius était au désespoir. L'arrivée du nouveau venu allait sans doute changer la conver-

sation. Richmond s'était assis à la table des deux autres. Il paraissait fatigué.

— Avez-vous du neuf à m'apprendre? demanda le domestique.

— Rien du tout. Voilà une lettre de Jonathan pour sir Rook.

Richmond but et se leva. Ses compagnons l'imitèrent.

Marius dut renoncer à en savoir davantage, mais il était cependant à peu près certain qu'il s'agissait bien de ses deux amis de la foire aux pains d'épice.

Le nom de l'usine Johnson et Smith l'avait fixé.

C'était bien là que travaillait Marc, et les Smithson lui avaient aussi parlé d'un ingénieur français. Donc le doute ne paraissait plus possible sur l'identité des petits prisonniers dont on s'était entretenu devant lui. Mais où étaient retenus les enfants et comment les rejoindre?

Marius nota les noms de Collery, de Jonathan et de sir Rook, et il revint précipitamment tout raconter aux Smithson. Nick était en mer. Betty conseilla au clown d'aller trouver M. Chevrel, qui lui serait un précieux auxiliaire. En effet, celui-ci accueillit avec le plus grand intérêt les révélations de Marius et lui offrit toute son aide pour retrouver les enfants; mais il ne put se rappeler quelle conversation l'étranger avait pu surprendre. L'ingénieur causait souvent avec Marc. Ils parlaient de Vignereux, de Mme Rouvière, de M. Maurepas et du retour de Marc en France. Mais quoi là dedans qui pût motiver l'enlèvement des deux enfants?

Renonçant à comprendre, M. Chevrel s'occupa de mener l'enquête le plus vivement et le plus secrètement possible. On sut bientôt que sir Rook était un grand propriétaire du comté de Lancastre et que Collery était le nom d'un de ses domaines, très éloigné et situé au milieu d'un pays marécageux, ayant servi autrefois de rendez-vous de chasse et maintenant abandonné.

Les amis de Marc ne perdirent pas de temps. On combina un plan de campagne. Marius alla s'installer dans la petite ville de B... qui avoisinait Collery. Il se donna comme un contremaître sans ouvrage qui cherchait une place dans les nombreuses usines des environs. De là, il surveilla le sombre manoir où l'on retenait ses petits amis prisonniers.

Il sut bien vite qu'un personnel très restreint habitait le château. De temps en temps, l'intendant de sir Rook, Jonathan, faisait une apparition, mais ses séjours étaient courts et espacés. Deux hommes et une vieille femme étaient les gardiens ordinaires de la maison, et encore les deux hommes s'absentaient-ils souvent pour aller prendre quelques distractions aux villages voisins.

Marius, au courant de leurs habitudes, avait choisi une nuit où la vieille femme était seule à la maison pour faire évader les enfants.

— Et voilà, ajouta le clown en terminant. Seulement, il y a eu un changement de programme; il y a un numéro en moins et un numéro imprévu. Marchez, ça ira tout de même, et je vous promets un fameux spectacle.

. . . .

(*A suivre.*) CLAUDE SAINT-JAN.

COMMENT ON GREFFE

On sait en quoi consiste cette opération : à prendre une partie de végétal appelée *greffon* et à la transporter sur un autre végétal ou partie de végétal, appelé *sujet*. Pour que la greffe réussisse, le sujet et le greffon doivent réunir certaines conditions de parenté. L'opération a pour but de faire produire à un arbre, qui, poussant à l'état naturel, ne donnerait que des produits de qualité inférieure, de belles variétés de fruits.

GREFFE EN COURONNE (A GAUCHE UN GREFFON)

Il existe différentes sortes de greffes, entre autres la greffe par approche, qu'on applique surtout pour regarnir les vides formés dans la charpente d'un arbre fruitier; les greffes par œil, par rameau, etc. Voici la *greffe en couronne*, que l'on pratique sur des arbres trop gros pour être fendus. Le sujet est scié horizontalement; les greffons, taillés en biseau, sont insérés entre le bois et l'écorce, celle-ci étant fendue longitudinalement au moyen du greffoir. On ligature et on englue.

(Extrait du *Dictionnaire d'Agriculture* de DANIEL ZOLLA[1].)

1. Un vol. in-18, 780 pages, 80,000 lignes, 1,500 gravures, relié toile tranches rouges (librairie Armand Colin). Prix : 6 francs.

Un Épisode de la vie de Wolgang Mozart.

Dans une pauvre chambre d'une humble maison située non loin de Prague, l'ancien maître de chapelle de la ville, que la maladie obligeait à renoncer à tout travail, grelottait avec sa femme et ses deux enfants devant la cheminée sans feu.

La mère filait tristement, la fille tricotait quelques objets dont la vente aidait à la vie de la malheureuse famille.

Le fils, un enfant de dix ans, se plaça soudain devant l'épinette et, avec un talent singulier, joua une sonate extrêmement difficile de Dussek; mais bientôt, emporté par son génie musical, il improvisa.

Ce fut si beau que des larmes coulèrent des yeux du vieux Mozart.

Quand il eut fini, l'enfant regarda son père avec une expression de décision et d'énergie :

— Père, dit-il, nous sommes trop pauvres. Permets donc que je parte pour Vienne avec ma sœur, si forte, elle aussi, sur le piano; là nous chercherons à gagner notre vie et la vôtre, et nous y réussirons, vous le verrez.

La misère était pressante, le maître de chapelle consentit ; une châtelaine du voisinage fit généreusement les frais du voyage.

Un soir, à Vienne, il y avait grand concert chez l'impératrice d'Autriche Marie-Thérèse, femme de l'empereur François Ier, lorsque, au grand étonnement de l'assistance, on introduisit deux enfants, recommandés à l'impératrice par la châtelaine de Prague.

Le maître des cérémonies les conduit au piano; leur talent ravit l'assistance, mais quand le jeune Wolgang joue à son tour, l'intérêt, l'admiration gagnent tous les cœurs; l'empereur, l'impératrice, toute la cour, sont dans l'enchantement.



MOZART ENFANT, PAR BARRIAS.

Marie-Thérèse fait signe à Wolgang de venir l'embrasser; mais, tout étourdi encore par le bruit des éloges, par tout ce luxe, par toutes ces lumières, au premier pas qu'il fait sur le parquet ciré, l'enfant glisse et tombe ; aussitôt une jeune fille se précipite de sa place aux côtés de l'impératrice, pour le relever, et le questionne d'une voix douce :

— Vous êtes-vous fait mal, mon petit ami?

Comme ébloui par la beauté de la jeune fille, l'enfant demeure un moment sans répondre, puis tout à coup s'écrie :

— Vous êtes bien belle, madame; quand je serai grand, quand je serai devenu un maître, je veux vous épouser. Comment vous appelez-vous?

— Marie-Antoinette, répondit-elle en souriant.

Hélas! longtemps après, le jour même où le grand compositeur était couronné à Vienne au milieu des vivats les plus enthousiastes, l'infortunée reine de France montait sur l'échafaud.

A quinze ans, Mozart, étant à Milan, composait *Mithridate* qui eut le plus grand succès.

Le jeune maître était si enfant encore, raconte la légende, que, lorsqu'il quittait piano, plumes, papiers, il se mettait à faire des cabrioles dans sa chambre.

Ce sont ordinairement les meilleurs et les plus heureux naturels qui conservent longtemps ce caractère d'enfance et de gaieté qui fait honneur même aux plus grands hommes.

Une Histoire de Revenants.

A Grainville-en-Beauce, petit village perdu au milieu d'une immensité plate, vivait, il y a quelques années, une humble famille de cultivateurs.

Le père et la mère, aidés d'un de leurs fils, Jean, âgé d'une quinzaine d'années, suffisaient, par un labeur ininterrompu, à leurs propres besoins comme à ceux de la grand'mère et des trois jeunes bambins qui complétaient la famille.

Peu instruits, ils ne connaissaient bien que les vieilles légendes et les nombreux proverbes qui à cette époque encore étaient les seuls conseillers du paysan beauceron.

Ils aimaient la terre comme on aime ce qui fait vivre, et craignaient toute chose capable de troubler le calme absolu de leur vie rustique et simple.

Or, une fois, à minuit, comme ils dormaient dans la chambre ancestrale où depuis des siècles leurs aïeux s'étaient succédé, un violent vacarme les éveilla.

D'abord un coup très fort, puis un autre, puis un troisième un peu moins sonore, enfin quelques autres de plus en plus faibles. On eût dit le bruit d'un fléau frappant lourdement sur le plancher du grenier.

Très intrigués, ils s'interpellent, le père se lève, frotte pour l'enflammer une allumette sur le morceau de tuile accroché pour cela contre le mur au-dessus de la cheminée, et allume la chandelle.

Celle-ci en main, il explore la chambre, examine tous les coins, regarde sous le pétrin, sous la commode, sous les lits, sous l'immense armoire et même sous la haute horloge dont le tic tac régulier trouble seul maintenant le silence. Il cherche à connaître le lieu et la cause du bruit, tandis que les autres, dressés sur leur séant, l'aident de leurs conseils et semblent, sous la faible et blafarde lueur qui vient de la chandelle, comme des fantômes blancs accroupis en d'étranges poses.

Mais il ne trouve rien, et comme le bruit imprévu ne se reproduit pas, il se recouche; et, bientôt, ayant oublié déjà, ou pensant peut-être qu'ils ont rêvé, tous s'endorment à nouveau.

Une semaine plus tard, à la même heure, le même bruit se répète dans les mêmes conditions.

Le père procède à de nouvelles recherches aussi vaines que les précédentes.

Cela devient plus grave; la mère en parle le matin à sa voisine, qui le raconte à plusieurs autres; l'histoire fait le tour du village et toutes les commères la commentent chez les commerçants, en recausent encore le soir de porte à porte, et c'est le sujet de toutes les conversations le jeudi suivant, jour du marché.

Une autre semaine s'écoule, et le vacarme reprend encore.

Cette fois toute la famille se lève : chacun, l'air peu rassuré, tâche de découvrir le mot de l'énigme et cherche une explication quelconque à ce fait bizarre.

— Ce sont des revenants, insinue doucement la grand'mère.

— Bah! répond le père, ce sont des farceurs qui veulent s'amuser en faisant enrager les braves gens las de leur journée.

— Peut-être bien, reprend la mère, que c'est quelque chemineau dont tu n'auras pas voulu pour faire la moisson; à moins que ce ne soit le Charlot de la ferme, à qui l'autre jour tu refusas de prêter quarante sous!

— On dirait que c'est dans le grenier! ajoute la vieille grand'mère.

— Mais non, c'est bien plutôt contre la porte ou contre les volets; pour moi, je le répète, c'est un mauvais drôle qui veut s'égayer à nos dépens!

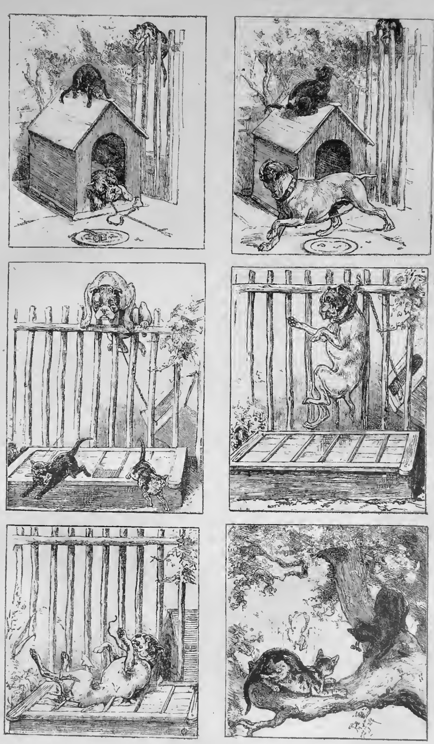
Et le père, furieux d'être ainsi dérangé durant son sommeil, serre les poings et roule des yeux furibonds.

Il va par la maison, grimpe au grenier, sort dans la rue, explore la cour et la grange, et tous, ne voulant pas rester seuls dans la chambre mystérieuse, le suivent armés de balais, de pincettes, de pelles à pain ou de l'énorme bassinoire en cuivre.

Mais, comme les fois précédentes, ils cherchent en vain.

La grand'mère est convaincue que ce sont des revenants et, tout bas, elle murmure en faisant de grands gestes les paroles que sa mère lui apprit à la veille de mourir, et qui chassent, dit-on, les mauvais esprits.

Cependant le père se rallie à l'idée de sa femme, il a dernièrement refusé d'embaucher un chemineau d'allures louches et, d'autre part, le Charlot évite de se trouver avec lui



ENTRE CHIEN ET CHATS

depuis qu'il s'est vu refuser le prêt sollicité ; il pense que l'un d'eux peut bien avoir imaginé cette vengeance; aussi, pour le châtier, il se décide à surveiller les abords de sa maison.

Et, les nuits suivantes, quand vient minuit, il va se cacher dans la rue, en une encoignure, avec, en sa main, une grosse branche de houx aux nœuds taillés et appointés, prêt à infliger quelque dure correction à tout individu qui toucherait à sa porte ou à ses volets.

Au bout du même laps de temps, le bruit se renouvelle à l'intérieur sans que le cultivateur, qu'on appelle aussitôt par de grands cris, ait rien vu d'anormal au dehors.

— Il m'a semblé qu'on parlait! affirme Jean.

— Ça faisait « Hou ! hou ! hou ! » prétend son jeune frère, heureux d'émettre un avis.

La terreur est générale, et nul ne peut se rendormir de la nuit.

Puis cela devient une obsession pour eux, ils ne pensent plus qu'à ce mystère, travaillent sans ardeur, mangent de mauvais appétit et se soupçonnent les uns les autres, dans leur désir impérieux de trouver une explication plausible.

Tout le pays est en émoi, les suppositions les plus étranges vont leur train, les revenants y tenant la meilleure place.

Enfin, la fois suivante, car tous ont remarqué que l'événement se reproduit à dates fixes, nul ne se couche; et, quand le premier coup retentit, Jean qui est près de l'horloge s'écrie, la désignant, tout en s'enfuyant terrifié :

— C'est là, dans la boîte!

Alors, à l'aide d'un long crochet servant à retirer du four les grosses miches, le père, se tenant ainsi à une respectable distance, ouvre la boîte de l'horloge.

L'un des lourds poids de fonte s'y balance, frappant à chaque fois sur l'un des deux panneaux latéraux.

Et tous, même les bambins, qui font comme les autres, d'éclater bruyamment de rire, car tout s'expliquait.

On avait, le mois précédent, enlevé l'horloge pour nettoyer derrière elle, mais on l'avait remise un peu au hasard, sans doute, et depuis l'une des masses de fonte, accrochée à chaque extrémité de la chaîne, buttait en descendant sur une traverse qui maintenait l'écartement des planches et qui s'était déplacée pendant ce court voyage.

Comme la chaîne se déroulait toujours, la masse s'inclinait peu à peu, mais l'inclinaison devenant trop forte, elle était entraînée par son propre poids et retombait.

Il en résultait un fort balancement pendant lequel elle heurtait furieusement les parois de sa cage et qui se reproduisait une semaine plus tard, quand les poids revenaient à la même place.

. . . .

On rit bien fort aussi le lendemain matin dans tout le pays de cette aventure, que quelques-uns content parfois encore à la veillée, là-bas à Grainville-en-Beauce, tout en regrettant en eux-mêmes que les revenants n'y aient été pour rien.

CATTRÈS.



UNE PARTIE SÉRIEUSE.



La médecine en Chine. — La médecine s'exerce aujourd'hui en Chine, dans les villes tout au moins, comme en Europe. Mais, il n'y a guère plus d'un siècle, il en était tout autrement, et l'empereur de la Chine lui-même était moins bien soigné que le plus pauvre des Français.

En effet, lorsque ce souverain venait à tomber malade, on convoquait les plus célèbres médecins du pays, et chacun d'eux proposait son remède. Tous ces remèdes étaient ensuite mêlés ensemble et administrés au malade. Si le malade guérissait, tous les médecins étaient également et magnifiquement récompensés; s'il venait à mourir, on leur coupait le cou à tous.

—

Réponse astucieuse. — Notre ami Toto s'était avisé dernièrement d'attacher une poêle à frire à la queue de son chien, qui s'était sauvé aussitôt dans l'escalier avec un bruit épouvantable et des abois déchirants.

La maman de Toto accourut et réprimanda vertement son rejeton.

— C'est très vilain ce que tu as fait là, lui dit-elle; il n'y a que les méchants pour faire du mal aux animaux.

— Mais non, maman, puisque ça l'amusait!

— Et pourquoi donc alors se sauvait-il si vite?

— C'était pour que je ne la lui reprenne pas, sa poêle à frire.

—

Le record de la vitesse. — Les Anglais ont projeté la construction d'une voie ferrée reliant Londres à Sussex et qui permettrait aux Londoniens de se rendre à la mer en une demi-heure. On se servirait à cet effet de la traction électrique avec monorail, c'est-à-dire un seul rail sur le sol et un au-dessus des wagons qui assurerait la prise du courant. Le train se trouverait ainsi comme suspendu entre deux rails.

Et savez-vous la vitesse que l'on atteindra par ce système? 320 kilomètres à l'heure. Pour commencer, on se bornera à 200 kilomètres, mais on arrivera à 320.

Et quand on pense que, sous Louis-Philippe, ce bon M. Thiers se montrait hostile à l'installation des voies ferrées, sous prétexte qu'elles multiplieraient d'inquiétante façon le nombre des rhumes et bronchites, à cause de la violence des courants d'air!

—

Le calendrier perpétuel. — De même que les vieux chapeaux hauts de forme conservés reviennent à la mode au bout d'un certain nombre d'années, de même les vieux calendriers peuvent resservir après vingt ans. Un chercheur patient nous l'affirme et les gens économes pourront en faire leur profit.

Ce chercheur a d'ailleurs fait d'autres découvertes. C'est ainsi que notre observateur souligne, d'autre part, que le premier et le dernier jour de l'an tombent le même jour, que janvier et octobre commencent par le même jour, ainsi qu'avril et juillet, septembre et décembre; il en est encore ainsi, d'ailleurs, pour février, mars et novembre.

—

Nos enfants. — Est-ce vrai, maman, demande Bébé, que la terre tourne autour du soleil?

— Mais oui, mon chéri.

Et Bébé, après un moment de profonde réflexion:

— Mais quand il n'y a pas de soleil?

RÉPONSES A CHERCHER

Origine curieuse.

Quelle est l'origine de ce dicton très usité: *Quand nous serons à dix, nous ferons une croix?*

—

Charade.

Mon entier est au milieu de mon dernier
Qui se trouve en deux parts coupé par mon premier.

Mots carrés

1° Grand espace boisé;
2° Poète romain;
3° Plante médicinale;
4° Magistrat municipal;
5° Impératif.

REPONSES AUX QUESTIONS DU N° 279

I

Quand de juin s'éveille le mois,
Allez voir les fraises des bois
Qui rougissent dans la verdure,
Plus rouges que le vif corail,
Balançant comme un éventail
Leur feuille à triple découpure.

II

Le mot *patois* vient de *Patavium*, nom latin de la ville de Padoue, dont les habitants passaient aux yeux des Romains pour parler d'une manière incorrecte la langue latine.

III

Connais-toi toi-même.

Abri	+	C	=	Cabri.
Pur	+	O	=	Pour.
Cri	+	N	=	Crin.
Cane	+	N	=	Canne.
Crème	+	A	=	Carême.
Pore	+	I	=	Poire.
Pari	+	S	=	Paris.
Eau	+	T	=	Etau.
Mire	+	O	=	Moire.
Etole	+	I	=	Étoile.
Pose	+	T	=	Poste.
Écru	+	O	=	Écrou.
Casse	+	I	=	Caisse.
Alice	+	M	=	Malice.
Crise	+	E	=	Cerise.
Are	+	M	=	Mare.
Dans	+	E	=	Danse.

LA SCIENCE DE L'ORNEMENTATION : LES ENCADREMENTS



LE PRINTEMPS

Parmi les collines,
La neige demeure encore,
Mais les saules,
Où les torrents se joignent,
Sont en pleins boutons.

O toi, saule,
Que je vois chaque matin,
Hâte-toi de devenir un bocage épais,
Où le rossignol puisse fréquenter et chanter.

Tombe doucement,
O toi, pluie du printemps,
Et n'éparpille pas
Les fleurs des cerisiers
Avant que je les aie vues.

Mes jours se passent en désirs,
Et mon cœur s'amollit
Comme le givre
Sur les plantes d'eau
Quand vient le printemps.

Fragments d'une poésie composée au VIIIe siècle après Jésus-Christ, par Otomo no Yakamotchi, sur le printemps.

W. G. ASTON,
Littérature japonaise, p. 40-41

L'ART JAPONAIS

17e Année. — N° 281. 10 centimes. 15 Avril 1905.

LE

Petit Français illustré

JOURNAL DES ÉCOLIERS ET DES ÉCOLIÈRES

FRANCE : UN AN, 6 FRANCS (du 1er de chaque mois) | *Librairie Armand Colin* Paris, 5, rue de Mézières. | UNION POSTALE : UN AN, 7 FRANCS (Parait chaque Samedi)



Il plaça une pièce d'argent dans chacun des quatre sabots.

LECTURES DU SAMEDI. — Riches et Pauvres, par A. de Lamartine.

ILLUSTRATIONS D'HÉROUARD.

LECTURES DU SAMEDI



Alphonse de Lamartine.

Alphonse de Lamartine, né à Mâcon le 21 octobre 1790, mort à Paris le 28 février 1869, est, avec Victor Hugo et Alfred de Musset, un des trois plus grands poètes français du dix-neuvième siècle. Après avoir fait ses études au collège de Bellay, il voyagea en Italie d'où il rapporta le sujet de son célèbre roman de Graziella, *puis vint à Paris.*

En 1820, Lamartine publia son premier recueil de poésies sous le titre de Méditations poétiques et religieuses, *dont le succès dépassa toutes les espérances de l'auteur aussi bien que de l'éditeur. En 1823 vinrent de nouvelles* Méditations, *puis deux poèmes : la* Mort de Socrate *et le* Dernier Chant de Childe Harold ; *en 1830 parurent les deux volumes des* Harmonies poétiques et religieuses, *et en 1833 le magnifique poème de* Jocelyn. *Comme voyageur, historien et romancier, nous devons à Lamartine, entre autres ouvrages, le* Voyage en Orient, *l'*Histoire des Girondins, *les* Confidences, Graziella, *etc.*

Les vers de Lamartine, qui lui assurent l'immortalité, sont beaux parce qu'ils reflètent les plus hautes pensées, les sentiments les plus délicats. Le prosateur n'est pas inférieur au poète, et la page charmante que nous donnons ci-dessous, tirée du Manuscrit de ma mère, *fait aimer l'homme à l'égal de l'écrivain.*

RICHES ET PAUVRES

Nous avions dîné ensemble sur l'herbe. Après le dîner, nous remontâmes sur nos ânes, pour revenir par un autre sentier qui suit entre des noisetiers sauvages le faîte de la montagne.

Le sabot des ânes sur le rocher, les cris des enfants, le sifflement des merles qui s'envolaient, les coups de fusil de mon mari et du garde qui tiraient sur des volées de perdrix rouges, la conversation du marguillier et des petits garçons, faisaient un grand bruit devant notre caravane : on aurait pu croire que c'était une bande de maraudeurs qui parcourait la montagne.

Il y avait de quoi épouvanter les petits bergers qui gardent leurs chèvres et leurs moutons sur les lisières des noisetiers que nous traversions. C'est ce qui arriva. Nous aperçûmes bientôt, dans une clairière, nue au-dessus du sentier, de petits troupeaux de brebis et de chèvres sans berger, sous la garde de deux chiens noirs qui aboyaient avec effroi contre nous.

Un peu plus loin, nous vîmes les cendres d'un petit feu entre deux grosses pierres au milieu du sentier. Le feu était éteint, mais il y avait à côté deux paires de petits sabots de bois comme en portent les enfants du pays. Nous comprîmes que ces enfants, gardiens des brebis de leur chaumière, n'étaient pas bien loin; nous supposâmes, ce qui se trouva vrai, qu'effrayés par le bruit inusité des voix et des coups de fusil sous les noisetiers, ils s'étaient enfuis et cachés dans les bruyères sans avoir le temps de chausser leurs petits pieds nus.

L'idée me vint de leur faire une surprise qui parut charmante à mes petites filles. Nous fîmes halte auprès des cendres du petit foyer éteint; mon mari plaça une pièce d'argent dans chacun des quatre petits sabots; mes filles y ajoutèrent une poignée de dragées qu'elles avaient emportées pour leur goûter. Puis nous repartîmes en nous entretenant de la surprise et de la joie des petits bergers fugitifs, quand, longtemps après que nous aurions passé, ils se rassureraient assez, en n'entendant plus rien, pour revenir à leur poste et pour y reprendre leurs sabots. Ils croiraient sans doute que les *fées*, qui passent dans le pays pour hanter cette partie de la montagne, qu'on appelle la *Fa* ou la *Fée*, leur avaient fait ce don en passant dans la brume du soir qu'elles habitent. La descente par les ravins creux et sonores retentissait des éclats de rire de nos enfants en pensant à la peur des petits bergers, à leur étonnement, et puis à leur ravissement et à tout ce qu'ils raconteraient le soir à leur mère.

Ce que nous avions prévu arriva. Les petits bergers, en retrouvant leurs sabots pleins de sucreries et de pièces de dix sous, s'y trompèrent et crurent à l'intervention des *fées*. Mais leur mère et leur père ne s'y trompèrent pas, et, avec une délicatesse de procédés qu'on trouve souvent dans les gens de la campagne, ils nous rendirent surprise pour surprise, afin de nous montrer qu'ils étaient sensibles à notre bonté.



LE DOMESTIQUE TROUVA QUATRE PETITS PANIERS...

Le domestique, en ouvrant le lendemain matin la porte de la maison qui donne sur une cour sans clôture, trouva sur le seuil, en dehors, quatre petits paniers de jonc tout remplis de noisettes, de fromages de chèvre et de petits pains de beurre façonnés en forme de sabots.

Les enfants, qui avaient déposé là leur présent, s'étaient sauvés en nous rendant énigme pour énigme, mystère pour mystère, offrande pour offrande. La délicatesse anonyme de ce petit présent nous a enchantés; nous ne saurons vraisemblablement jamais à quelle chaumière appartiennent ces enfants, et de qui viennent ces remerciements timides comme une reconnaissance qui craint de se tromper d'objet, mais qui aime mieux se tromper que de manquer de retour.

De tels échanges d'égards entre les paysans et ceux qu'ils appellent les riches sont bien propres à former et à attendrir le cœur de nos enfants.

A. DE LAMARTINE.

LE LAC DU BOURGET

Sur les bords duquel Lamartine composa le *Lac*, une de ses plus touchantes inspirations.



M. Chevrel attendait avec impatience le retour de Marius. Il était convenu que le brave clown ramènerait les enfants dans la petite chambre qu'il occupait chez une vieille veuve, dans un quartier éloigné de Liverpool. M. Chevrel, prévenu de la date exacte de l'évasion, se leva dès six heures. Il achevait à peine de s'habiller quand Marius heurta à sa porte. A l'air épanoui du clown, l'ingénieur jugea qu'il avait réussi.

Il partit avec lui et, chemin faisant, Marius mit M. Chevrel au courant des événements de la nuit. En terminant, il ajouta :

— Dame ! Marc a renoncé difficilement à Violette; et j'ai bien dû lui promettre de la lui ravoir. Je crois qu'il aurait sauté sur le chemin...

En apercevant l'ingénieur, Marc courut se jeter dans ses bras.

— Je vous laisse, dit Marius sans plus attendre, et je cours cueillir la petite demoiselle.


« LES TILLEULS ! » RÉPÉTA-T-IL

1. Voir les nos 262 et suivants du *Petit Français Illustré*.

— Oh! merci, mon bon Marius, dit Marc, revenez bien vite avec elle.

. . . .

Le petit inconnu, après avoir bu la tasse de lait que Marius lui avait donnée, s'était assis sur une chaise et restait silencieux et immobile.

Marc racontait à M. Chevrel les détails de son enlèvement, de sa maladie et de sa longue captivité.

— Je sais bien que nous sommes en hiver, ajouta-t-il en concluant, j'ai vu la neige ; mais dans quel mois sommes-nous, je l'ignore.

— Nous sommes à la fin de janvier.

— A la fin de janvier ! s'écria le petit garçon, il y a cinq mois que je suis dans cette prison! Oh! mon Dieu...

Puis, pris d'une idée subite :

— Et mes pauvres lettres? Qu'est-il arrivé? Les réponses ne m'auront pas trouvé? Qu'aura encore une fois pensé Mme Rouvière?...

Le petit étranger, toujours assis sur sa chaise, eut un mouvement.

M. Chevrel répondait :

— Rassurez-vous. J'ai vu Missis Smithson après votre disparition. Je lui ai demandé de m'envoyer les lettres qui arriveraient pour vous. Celle de votre père m'est parvenue seulement le mois dernier. Quant à l'autre réponse, elle me fut remise le surlendemain de votre enlèvement. Elle contenait un billet de banque pour votre rapatriement. J'écrivis moi-même aux Tilleuls, et j'informai Mme Rouvière...

A ce moment, un cri interrompit l'ingénieur. L'enfant inconnu passait sa main sur son front; il s'était levé et, s'avançant vers les deux amis :

— « Les Tilleuls »... répéta-t-il, Mme Rouvière... je me souviens... c'est maman! je m'appelle Jean Rouvière!

CHAPITRE XIX

Le petit cheval que Marius avait emprunté la veille à un fermier trottait gaîment sur la route qu'il avait déjà parcourue le matin.

Le clown n'était pas encore bien fixé sur la marche qu'il devait suivre et il se demandait quel procédé lui réussirait le mieux, de la ruse ou de la menace.

Le second parti lui sembla le plus sûr. En effet, on s'était certainement aperçu à Collery de la disparition des deux enfants et on se tiendrait en éveil. On ne prend pas deux fois le cerf au même détour. De plus, pour enlever Violette comme il avait fait de Marc, Marius devrait attendre la nuit et, jusque-là, quelle ne serait pas l'inquiétude du petit garçon, en ne les voyant pas revenir?

Enfin, il serait peut être imprudent de laisser si longtemps encore Violette aux mains de ses geôliers. Le mieux était donc d'y aller carrément, Marius était déterminé et il avait un bon revolver. D'ailleurs, qui trouverait-il au manoir? Seulement les deux gardiens habituels et la vieille femme. On pourrait probablement traiter avec eux; l'évasion de Marc était de beaucoup la plus importante, et garder Violette ne couvrirait guère la responsabilité des serviteurs vis-à-vis de sir James Rook. D'ailleurs, ces gens devaient être désemparés, ils n'avaient sans doute pris encore aucun parti pour prévenir l'intendant de la fuite de Marc... Bref, Marius allait se rendre directement à Collery et il s'inspirerait des circonstances.

Déjà on apercevait la masse des étangs. Encore quelques tours de roues, et le petit cheval, hennissant, s'arrêtait devant la grille du vieux château.

Le clown descendit, attacha sa voiture, sonna à la grosse cloche d'entrée et pénétra dans la vaste cour que bordaient les communs. Sur le seuil de la grand'porte, la vieille femme parut.

Marius avait jeté un regard en l'air. La corde était dépendue de la fenêtre de Marc et les carreaux brisés étaient remplacés par des planches. Donc, on avait découvert la fuite des oisillons et la maison devait être sur ses gardes.

La vieille s'avançait vers Marius; elle lui demanda d'un air bourru ce qu'il voulait.

— Ce que je veux, madame, répondit le clown avec un cérémonieux salut, c'est parler au chef de ce domaine.



« JE N'AI PAS DE MARI, » FIT LA VIEILLE.

— Il n'y est pas.

— Alors, à son intendant.

— Il n y est pas non plus.

— Je m'en doute et je m'en félicite, ma vieille branche, pensa Marius.

Puis il reprit tout haut :

— A qui s'adresse-t-on quand on a quelque chose à demander?

— Il y a bien Arthur, mais...

— Arthur, c'est votre mari peut-être?... demanda le clown de sa voix la plus suave.

— Je n'ai pas de mari, fit la vieille dont la mine revêche s'accentuait.

— N'importe, dit le saltimbanque qui conservait toujours sur les lèvres un gracieux sourire, allons voir Arthur.

— Attendez.

Et la vieille femme rentra dans le château.

— Ça chauffe, saperlipopette! murmura Marius; ça leur a mis la puce à l'oreille, le départ des moucherons.

Quelques minutes après, la femme reparut accompagnée d'un homme qui examina le

clown d'un air méfiant. Celui-ci gardait une figure tout épanouie :

— Eh! eh! dit-il, monsieur Arthur, sans doute? Enchanté, monsieur Arthur!...

— Qu'est-ce que vous voulez? demanda l'homme d'un ton rogue.

— Pas grand'chose, sir. Un mot d'explication sur votre manière de remplacer les carreaux par des planches... Pas de vitriers dans le pays, hein?...

L'allusion avait porté! Arthur était devenu plus blême encore et la vieille eut une exclamation étouffée : « My God! »

L'homme fit un pas vers Marius qui mit la main sur son revolver. Puis il reprit :

— Ça ne fera pas l'affaire de sir James Rook, hein, que le petit se soit envolé? Et Jonathan, donc! Il va en faire une tête! Fâcheux, tout ça! On a mal fait son métier de gardien...

Arthur poussait de sourds grognements.

Le clown continua :

— Allons, il s'agit de nous entendre. Je ne suis pas méchant, moi, je me fiche de Rook et de Jonathan. Ce que je veux, c'est la petite. Après cela, je vous couvrirai de ma protection et j'affirmerai au besoin que vous êtes le modèle des geôliers...

Mais Arthur ne semblait pas goûter le ton badin de Marius. Il avait vivement échangé avec la vieille quelques mots dans une sorte de patois irlandais.

L'ami de Marc reprit :

— Je suis décidé à ne pas partir d'ici sans emmener Violette, et vous savez, quand Marius a quelque chose dans la tête, ça tient. Donc, vous allez me remettre la gamine, et tout de suite, mon brave Arthur.

La femme retournait vers la maison; le clown voulut la suivre. Arthur le prit violemment par le bras. Marius lui fit lâcher prise.

— Oh! pas touche, pas touche, mon cher ami. J'ai là un petit revolver qui vous dirait gentiment deux mots. Et si tu veux du corps à corps, on t'en donnera : je te présente Marius, le lutteur continental; on a fait ses preuves, va, mon brave Arthur!

Ils s'étaient rapprochés de la maison. La vieille en ressortit. Un second individu l'accompagnait.

— Et voilà le troisième chien de garde! s'écria Marius en le voyant. Bon, tous les personnages sont au complet. En place pour la grande scène!

Le nouvel arrivant échangeait avec Arthur des regards anxieux.

— Allons, roule pas tes yeux comme ça, mon vieux, fit le clown. Y a pas à dire, vous êtes dans le pétrin. Faut rendre la petite. Allons, la vieille, filez chercher la poulette...

Il poussa légèrement la femme vers le vestibule, mais Arthur s'interposa et entraîna ses deux compagnons à l'écart.

— Bon, ils se font leurs confidences, dit Marius. Ça va bien. Tenons-nous toujonrs sur nos gardes.

Les trois autres parlaient avec vivacité. La voix de la vieille, plus aiguë, surmontait de temps en temps celle de ses interlocuteurs.

Tout en ne les perdant pas de vue, le saltimbanque regardait la façade morose du vieux manoir aux fenêtres rares, irrégulièrement percées, se demandant derrière laquelle pouvait bien se trouver Violette. Tout à coup, il lui sembla apercevoir, au rez-de-chanssée, un rideau qui remuait, il tendit le cou et bientôt il ne put conserver de doute : il avait bien vu apparaître la tête de Violette qui cherchait probablement à se rendre compte des bruits insolites qu'elle avait entendus.

— Ah! bien, se dit le clown, si la moutarde est en bas, ça va marcher. L'affaire est dans le sac.

Il se rapprocha du groupe qui causait toujours avec animation et frappa sur l'épaule d'Arthur.

— Allons, mon vieux, je suis pressé. Je demande livraison de ma marchandise. Qu'on me serve mademoiselle et je file.

L'entretien continuait entre la femme et ses compagnons. La vieille paraissait d'accord avec le second homme contre Arthur. Cette fois, ils parlaient en anglais, le nouveau venu ne comprenant sans doute pas l'idiome gaélique, et, leurs voix s'élevant, Marius entendit :

— La belle avance de garder maintenant la petite! disait le second.

— Ronald a raison, répondait la vieille. Passe encore si on avait gardé M. Jean... mais de toutes façons, nous sommes perdus.

— Perdus!... Allons donc! fit Arthur. On peut les rattraper, ces damnés gamins!

— Peuh! dit Ronald, on a dû prendre toutes les précautions pour leur évasion, et puis, soyez tranquilles, on n'enlèvera pas deux fois Jean à la mère.

Marius étouffa un juron. Il venait d'avoir la révélation que ce petit garçon, délivré par hasard la nuit précédente, était précisément Jean de Rouvière, celui que Marc avait tant cherché!

Et, encore qu'il ne comprît pas comment Jean se trouvait à Collery, Marius s'expliqua pourquoi Jonathan avait fait enlever Violette et son ami : « Il a entendu Marc parler du petit Rouvière, et il s'est méfié, l'English! » se dit le clown. Et, avec sa présence d'esprit habituelle, il intervint dans la discussion.

— Allons, assez parlé, dit-il brusquement; on vous a pris Jean, n'est-ce pas? c'était le principal; à présent, vous êtes fichus.

— C'est vrai, avoua Ronald.

— Donnez-moi la petite, et on vous laissera tranquilles. On étouffera l'affaire.

Mais Arthur ne cédait pas.

— Qui me prouve que vous dites vrai? Et d'ailleurs, en avez-vous le pouvoir? Au lieu qu'en gardant la petite, nous pouvons encore poser nos conditions. Ce sera Violette qui nous garantira qu'on ne nous fera pas d'ennuis...

(*A suivre.*) CLAUDE SAINT-JAN.



LE PORTRAIT DE LA POUPÉE

C'est une vocation très sérieuse : le jeune garçon que vous voyez ci-dessus sera peintre un jour, et un grand peintre, certainement. Il n'y a qu'à voir l'attention soutenue avec laquelle il étudie la physionomie du modèle exceptionnellement sage qu'il a devant lui, pour être sûr qu'il ne bâclera jamais un portrait en quelques heures. Il trouvera plus tard des modèles plus difficiles, moins patients à garder la pose, mais il s'en tirera à son honneur. C'est ce que semble lui prédire la petite sœur, qui suit avec tant d'intérêt le travail du grand frère.

VENTRILOQUIE

L'art de parler comme si la voix sortait du ventre, cet art n'est point nouveau, puisque Platon en fait mention et proclame le nom d'un engastrimythe ou ventriloque de son temps, Euriclès, devenu ainsi fameux dans les annales de l'antiquité.

Pour les anciens, les engastrimythes étaient des devins, des inspirés, de qui émanaient des oracles. Peut-être la ventriloquie avait-elle sa part dans les enthousiasmes sacrés des sibylles et des pythonisses? Les chrétiens des premiers temps se montrèrent tout aussi crédules sur ce point; les ventriloques furent pour eux des hommes privilégiés inspirés par l'esprit divin et par lesquels celui-ci se faisait entendre, ou des malheureux possédés du démon et visités par des esprits malfaisants et bavards.

Cette modification de la parole a pour caractère de simuler la formation de mots articulés dans la cavité du ventre; en même temps, ces mots articulés présentent des timbres différents et semblent étouffés comme des sons entendus à une certaine distance. Les sons des ventriloques sont émis la bouche fermée, les lèvres immobiles, en dissimulant tous les mouvements de l'articulation de la parole.

Parmi les ventriloques qui se sont illustrés dans ces derniers siècles, nous citerons d'abord Brabant, valet de chambre de François Ier; Barbara Jacobi, de Harlem, vers 1650; puis, Saint-Gilles, épicier à Saint-Germain-en-Laye, vers 1765, et, enfin, Charles Comte, démonstrateur de physique amusante, à Paris, au commencement du XIXe siècle. Il y eut même le théâtre Comte qui était fort couru.

Charles Comte s'amusait lui-même à mystifier les gens. Il visitait un jour une église de campagne avec le curé et quelques notables, quand une voix, qui semblait sortir de sous les dalles, appela au secours. Il y avait tout justement une pierre tombale.

Le curé épouvanté fit appeler le fossoyeur, auquel il ordonna de soulever immédiatement la pierre: mais, au moment où le brave homme se mettait à l'œuvre, la voix renouvela son appel d'angoisse qui, cette fois, venait de la sacristie. On y courut. Pas de doute, c'était là qu'était le malheureux ressuscité. Le fossoyeur attaqua vigoureusement les dalles, et quand il les eut soulevées, les cris les plus effrayants recommencèrent du côté de l'église.

Retour effaré de tout le groupe au premier endroit. La terreur du curé était à son comble. Un éclat de rire que Comte ne put réprimer le trahit et faillit lui attirer un mauvais parti.

Plus près de nous, à l'ancien restaurant Brébant, voici la scène dont quelques habitués furent témoins.

Un monsieur suivi d'un chien entre, choisit une table et s'y installe après avoir assis le chien sur une chaise, à côté de lui.

Un garçon s'approche.

— Vous me donnerez d'abord deux œufs brouillés, dit le monsieur.

— Et à moi aussi, dit le chien.

Le garçon, stupéfait, n'en croit pas ses oreilles et il ouvre des yeux énormes.

— Après ça, reprend le monsieur, vous me servirez un bifteck aux pommes.

— Et à moi aussi, ordonne le chien; mais, pour moi, pas trop cuit, n'est-ce pas?

Effarement croissant du garçon.

Un dîneur, assis à la table voisine, caresse le chien et dit au maître, avec une profonde admiration :

— Vous avez dû avoir bien de la peine, monsieur, à apprendre à parler à ce chien; c'est prodigieux! S'il était à vendre, je l'achèterais volontiers. J'en donnerais bien, ma foi, mille francs!

— Il n'est pas à vendre, répond froidement l'interpellé.

— Voyons, si je vous en offrais deux mille?

— Je ne le donnerais pas.

— Eh bien! tenez, c'est une fantaisie folle que je voudrais me passer. Je vous en offre cinq mille francs,

A ces mots, le chien, que son maître avait encore rapproché de lui, s'écria :

— Tu sais, ne me vends pas! Si tu me vends, je me vengerai!...

— Et qu'est-ce que tu feras?

— Ce que je ferai?... Eh bien! je ne parlerai plus.

— Vous le voyez, monsieur, conclut le ventriloque, il n'y a rien à faire avec cet animal-là!

Une dernière anecdote.

Au moment de l'Exposition universelle de 1889, un artiste excentrique, bien connu du public lyonnais, était venu chercher fortune à Paris et était descendu dans un hôtel voisin de la gare Saint-Lazare. Dès les premiers jours de son arrivée, il plongea les domestiques dans la stupeur. On le voyait entrer seul dans sa chambre qui ne communiquait avec aucune autre, et, au bout d'un instant, on l'entendait causer et se chamailler avec plusieurs personnes; parfois même la discussion dégénérait en querelle violente.

Un soir, le bruit d'une poursuite, d'une

galopade effrénée appela l'attention du personnel de l'hôtel. On renversait des meubles dans la chambre de l'étrange voyageur, et une voix d'enfant appelait au secours :

— Il me tue! Au secours! Il me tue!

Très ému, le propriétaire de l'hôtel frappa à la porte de la chambre.

— Au secours! cria encore la voix enfantine, mais plus étouffée, comme si la victime avait été enfermée dans une armoire.

— Ouvrez, monsieur, ouvrez! ordonna le propriétaire. Il se passe ici des choses...

— Allez au diable! Je suis ici chez moi; ce qui s'y passe ne vous regarde pas; je ne veux pas ouvrir...

— Au secours! Il va m'étouffer! criait la voix pleine d'angoisse.

— Ouvrez, ou je vais avertir le commissaire de police.

— Encore une fois, laissez-moi tranquille, je n'ouvrirai pas.

— Assassin! Assassin! poursuivait la voix.

Dix minutes après, le commissaire arrivait, et, après avoir parlementé à travers la porte, se la faisait ouvrir sous la menace de la faire enfoncer. Suivi de deux agents, le magistrat fit irruption dans la chambre où le voyageur, pâle, les vêtements en désordre, avait l'air accablé.

— Au secours! criait la voix déjà très faible qui semblait venir d'une armoire.

— La clef de cette armoire, monsieur? dit le commissaire d'un ton impérieux.

Le voyageur la lui tendit d'une main tremblante.

Le commissaire ouvrit vivement l'armoire, aperçut un petit enfant couché sur des serviettes, le prit dans ses bras avec sollicitude, et l'enfant s'écria, très calme :

— Ah! merci bien, monsieur le commissaire, mais comme c'est embêtant que je sois en carton!...

La victime était, en effet, une victime de carton, et le ventriloque obtint la forte réclame qu'il avait préméditée.

Pour expliquer ce phénomène de la double voix, l'auteur du *Manuel de physiologie*, J. Müller, observe que les ventriloques parlent pendant l'inspiration avec leur voix artificielle et font entendre leur voix naturelle pendant l'expiration. « Je fais, dit-il, une inspiration profonde, de sorte que le diaphragme refoule les viscères abdominaux en avant, puis j'expire d'une manière toute particulière, en resserrant beaucoup la glotte, en faisant sortir l'air très lentement par la contraction des parois de la poitrine... Comme le ventre demeure gonflé tandis qu'on parle, on croit d'abord ventriloquer pendant l'inspiration; mais on ne tarde pas à se convaincre que c'est réellement pendant l'expiration. »

Telle est la théorie; encore faut-il avoir des dispositions naturelles, pour devenir ventriloque, gastriloque ou engastrimythe. Constatons du reste que, faute de sujets, la ventriloquie est en pleine décadence.

ÉMILE MAISON.

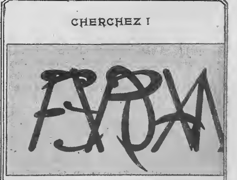
L'Album des petits malades.

Depuis l'année 1900, l'œuvre de la Société des visiteurs des petits malades distribue dans les hôpitaux d'enfants des albums d'images, jeux de patience, boîtes à ouvrage, chambres de poupée, paysages mobiles, etc., confectionnés exclusivement, et d'après leurs libres indications, par des jeunes filles et des jeunes garçons de situation aisée, à l'aide de matières sans valeur.

Un triple but est ainsi atteint: 1° donner un peu de joie aux petits malades, aide à leur guérison, diversion à leur souffrance, remède à leur ennui; 2° indiquer aux enfants un emploi louable des heures inoccupées; 3° développer l'habileté manuelle des jeunes bienfaiteurs.

Par là, germera dans les jeunes esprits l'idée de solidarité qui doit unir par le cœur et par l'effort l'enfant aisé et bien portant à l'enfant malade et dépourvu. On ne saurait donc trop recommander cette œuvre, dont le siège est à Paris, 5, rue de Poitiers, et qui reçoit ou fait prendre à domicile, sur simple avis, les jouets fabriqués et les matières dépréciées (journaux illustrés, images diverses, morceaux d'étoffe, de canevas, bouts de laine, de soie, de crayons, objets de couture, etc.).

CHERCHEZ !



Voici une inscription qui a été repliée sur elle-même. Essayez de la déchiffrer.

(Voir la solution à la page suivante.)

L'Éclairage à travers les Ages.

(Voir notre gravure de dernière page.)

C'est comme dieu de la lumière que le Soleil a surtout été vénéré par les peuples primitifs; ils avaient fait aussi de la Lune une déesse, car sa lumière, bien que faible, calmait un peu les terreurs que la nuit leur inspirait. Mais, hélas! il y a des nuits sans lune; puis la lumière de la lune ne pénètre qu'imparfaitement dans les habitations : il fallut donc trouver autre chose.

Pour être complet dans cette petite histoire de l'éclairage, notre dessinateur aurait dû réserver une place au brasier : car c'est d'abord la lumière du foyer qui servit à éclairer la grotte où se réfugiaient nos ancêtres les plus lointains, ou la cabane primitive où leurs descendants s'installèrent. Plus tard, quand la civilisation fut déjà fort avancée, on recourut à la cire et à l'huile : le règne de l'huile a été long; c'est seulement de nos jours que d'autres modes d'éclairage s'y sont substitués; le règne de la cire n'est pas terminé, puisqu'on se sert encore de bougies.

Voyons d'abord l'éclairage à la cire; voici un étrange chandelier étrusque : des têtes d'oiseaux tiennent dans leurs becs des espèces de cierges (fig. 1); les Grecs et les Romains se servaient de flambeaux faits, comme vous le voyez figure 4, de tiges de cire liées ensemble; c'est le même système qu'on emploie au moyen âge dans ces énormes torches que tiennent les valets dans la figure 12, où vous voyez de jeunes demoiselles apporter le prix du tournoi; au plafond est accroché un lustre grossier : quatre planches en x sont rattachées à une grosse tige de bois fixée au plafond, sur chaque planche un cierge brûle dans un godet.

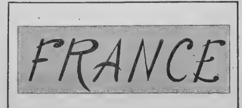
C'est aussi l'antiquité qui a imaginé l'emploi de l'huile pour l'éclairage; on met de l'huile dans un récipient, on y fait tremper une mèche, on enflamme la mèche et l'on a un pauvre éclairage qui donne souvent plus de fumée que d'éclat; c'est cependant ce dont les hommes se sont bien longtemps contentés.

Les figures 6, 7, 8, 9, 10, 11, vous montrent toute une série de lampes antiques, les unes grecques comme 10 et 11, les autres gallo-romaines, comme 8 et 9; celles-ci ont été trouvées en Champagne; toute ces lampes sont en poterie; mais l'on en faisait aussi en bronze ou en cuivre; en cherchant dans les greniers de vos grands-parents, si ce sont de vieux campagnards, vous trouverez peut-être de vieilles lampes de cuivre dont on se servait encore au siècle dernier; elles avaient exactement la forme des lampes antiques.

Au XVIe siècle, un médecin, Cordan, trouva moyen de régler la combustion de l'huile; cela permit de modifier la forme des lampes : l'huile passait désormais dans un conduit d'où elle sortait goutte à goutte; les lampes prirent une forme droite; on les perfectionna en particulier à la fin du XVIIIe siècle. Et, au commencement du XIXe, les inventeurs de ces perfectionnements furent d'abord un pharmacien, Quinquet; puis un horloger, Carcel, tous deux Français; ceci vous explique pourquoi on dit un quinquet ou une lampe à la Carcel.

Notre dessinateur s'est amusé à vous présenter au bas de cette composition les trois modes d'éclairage qui ont été employés au XIXe siècle pour éclairer les rues. C'est d'abord le *réverbère*, fait d'une lampe à huile enfermée dans une cage de verre et accrochée par deux cordages aux maisons voisines; on commence sous le règne de Louis XIV à en placer dans les rues de Paris qui jusqu'alors n'étaient pas éclairées, pas plus d'ailleurs que les autres villes de l'Europe (fig. 15). La figure 16 vous montre une rue de Paris éclairée par des becs de *gaz* dont la flamme brûle dans une cage de verre; c'est pendant le règne de Louis XVIII que l'on commença à utiliser ainsi la belle invention de l'ingénieur français Lebon. Cet éclairage parut éblouissant; il était pourtant encore bien pauvre à côté de *l'éclairage électrique* que vous voyez aujourd'hui sur les grands boulevards parisiens et dans les rues des villes de France les plus importantes, (fig. 17). Déjà même l'électricité a passé de la rue dans les appartements; voyez cet heureux homme, assis à sa table de travail, qu'éclairent trois petites lampes à arc : un jour viendra où partout il n'y aura plus d'autre mode d'éclairage.

A. PARMENTIER.



Solution de la page 237.

VARIÉTÉS

Utilité de la presse. — Un journaliste narquois proteste contre les théories qui affirment l'inutilité de la presse. Il la défend en ces termes :

« Froissés en bouchons, les vieux journaux servent à allumer le feu, et, découpés et pliés en bandelettes, à allumer les pipes, cigares et cigarettes. Les vieux journaux remplacent les carreaux cassés. Demandez aux pauvres ! ils se servent des vieux journaux contre le froid : insérés dans les chaussures, ce sont de chaudes semelles ; pliés autour du corps, ils valent les meilleurs tricots de laine. Enveloppez dans de vieux journaux vos fourrures et vos habits et vous les préserverez des mites, car l'odeur empyreumatique de l'encre d'imprimerie fait éternuer ces méchantes bestioles. Placés sous les tapis, les vieux journaux garantissent ceux-ci de l'usure et de la poussière. Leur imperméabilité à l'air et à la chaleur les rend précieux pour conserver fraîches les boissons. On utilise enfin les vieux journaux pour en faire des couvertures de lits économiques et enfin, nous l'oublions, ils nous servent chaque jour à envelopper les paquets... »

Combien de moutons ? — La *Revue hebdomadaire* nous conte une bien jolie aventure arrivée, il y a quelques années, au roi Léopold. Le souverain, très amateur de peinture, avait beaucoup remarqué au Salon une toile représentant un troupeau de moutons dans une prairie au soleil couchant. Il fit venir le peintre et lui demanda le prix.

— Sire, répondit le paysagiste d'un air bonhomme, vous me payerez simplement mes moutons à leur valeur de boucherie... Cinquante francs la pièce... Ces conditions conviennent-elles à Votre Majesté ?

Le roi jeta un nouveau coup d'œil sur la toile et évalua mentalement : « Il y a dix ou douze moutons... A cinq ou six cents francs, le tableau n'est vraiment pas cher. »

Quand la toile fut portée au palais on compta les moutons, et le peintre, ayant fait remarquer un tas de petits points blancs au fond du paysage, suggéra gravement :

— Faites bien attention de n'en pas oublier !... il y en a au moins mille.

— Mais n'est-ce pas de la poussière ? demanda le roi.

— Non, Sire, ce sont des moutons.

Le roi Léopold s'exécuta sans trop de mauvaise grâce, mais paya cinquante mille francs un tableau qui en valait douze ou quatorze cents.

Dans la bohème. — Un bohème rencontre un de ses amis.

— Figure-toi, mon cher, lui dit celui-ci, que je célèbre mes noces d'argent la semaine prochaine.

— Tes noces d'argent ? fait le bohème.

— Oui.

— Alors, prête-moi donc cent sous dessus !...

Un courtisan spirituel. — Ce courtisan, ce fut le marquis de Bièvre, qui vivait sous le règne de Louis XVI et qui fut célèbre au XVIIIe siècle par ses bons mots.

— Marquis, lui dit un jour le roi, vous qui faites des calembours sur toute espèce de sujets, faites-en donc sur moi.

— Sire, répondit M. de Bièvre, impossible, vous n'êtes pas un sujet.

Pris au piège. — Tout n'est pas rose dans la vie des pickpockets. Un nommé Louis Hugon en faisait dernièrement la triste expérience.

Un rassemblement s'était formé autour d'un cheval de fiacre qui venait de s'abattre. Louis Hugon, apercevant dans la foule une femme de figure débonnaire, s'approcha d'elle et sans hésiter plongea sa main dans la poche de la brave dame, avec l'intention de lui soutirer son porte-monnaie.

Hélas ! la besogne n'alla pas toute seule. Le voleur sentit son doigt pris dans la poche même ; il fit de vains efforts pour l'en retirer, impossible. Il avait mis ce doigt malencontreux entre les dents d'un piège à taupes que la femme venait d'acheter.

Louis Hugon n'eut pas le porte-monnaie et on a dû lui amputer le doigt. C'est le cas de dire qu'il se l'était mis dans l'œil.

RÉPONSES A CHERCHER

Arithmétique amusante. — Dans une cage contenant des lapins et des faisans, il y a en tout 35 têtes et 94 pattes. Combien la cage contient-elle d'animaux de chaque espèce ?

Proverbe. — Avec les initiales des synonymes des quinze mots suivants : orage, volatile, concorde, épouvante, âgé, pur, dense, septentrion, convoi, acide, puissance, tuer, moment, rien, obscurité : et celles des contraires des seize mots ci-après : calme, réponse, nuisible, raisonné, grimace, après, nonchalance, droit, étendre, tôt, pied, corps, roture, mou, impénitence, dépensier ; en les rangeant dans l'ordre donné des mots, former un proverbe de huit mots.

RÉPONSES AUX QUESTIONS DU N° 280

I

Cette locution s'explique tout naturellement par ce fait que le nombre 10 s'est écrit pendant longtemps au moyen du chiffre romain X qui a la forme d'une croix penchée.

II

Minuit.

III

F O R E T
O V I D E
R I C I N
E D I L E
T E N E Z

Sceaux. — Imprimerie Charaire. Le Gérant : Henri BOURRELIER.

L'ÉCLAIRAGE A TRAVERS LES AGES



1. Chandelier étrusque. — 2 et 3. Deux modes d'éclairage qui ne doivent rien à l'homme. — 4 et 5. Flambeaux des Grecs et des Romains. — 6, 7, 8, 9, 10 et 11. Lampes antiques. 12. Au moyen âge. — 13. Lampe à huile. — 14. Ampoules électriques. — 15. Le réverbère. — 16. Le bec de gaz. — 17. L'éclairage électrique.

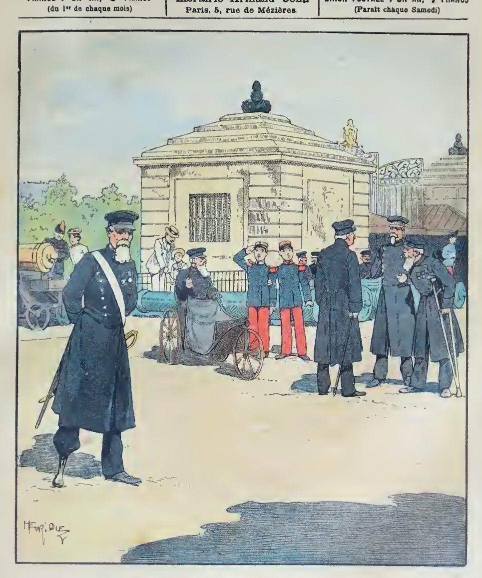
(*Voir l'article de M. Parmentier, page 238.*)

17e Année. — N° 282. 10 centimes. 22 Avril 1905.

LE Petit Français illustré

JOURNAL DES ÉCOLIERS ET DES ÉCOLIÈRES

FRANCE : UN AN, 6 FRANCS (du 1er de chaque mois) | *Librairie Armand Colin* Paris, 5, rue de Mézières. | UNION POSTALE : UN AN, 7 FRANCS (Paraît chaque Samedi)



LES DERNIERS INVALIDES

Les invalides d'aujourd'hui.

Parlons d'eux pendant qu'il en existe encore. Ils seront bientôt une chose du passé, car ces vieux soldats estropiés ou impotents disparaissent vite et on ne les renouvelle plus.

Il faut remonter jusqu'à Louis XI, si l'on veut trouver le premier roi de France qui s'inquiéta des hommes que leurs blessures ou les infirmités contractées au service mettaient dans l'impossibilité de vivre de leur travail. Pendant longtemps, ils furent employés comme portiers dans certains couvents, sous le nom de *frères lais ou oblats*. C'était une obligation imposée aux maisons religieuses par l'Etat, et celles qui voulaient s'en affranchir étaient tenues de payer une redevance qui servait à pensionner les invalides qu'elles auraient dû recevoir.

Henri III et, après lui, Henri IV, avec ces ressources et le produit de certaines amendes, fondèrent, rue de l'Oursine, ou de Lourcine, la Maison de la charité, qui fut, à proprement parler, le premier hôtel des Invalides. Louis XIII forma le projet d'élever sur les ruines du château de Bicêtre la Commanderie de Saint-Louis, qui devait servir au même usage. Mais le projet fut abandonné ; les constructions déjà faites abritèrent pendant un temps les enfants trouvés que recueillait saint Vincent de Paul, et furent, un peu plus tard, englobées dans l'hôpital ou hospice qui existe encore. Enfin, Louis XIV réalisa, avec cette splendeur qui lui était coutumière, la pensée de ses prédécesseurs en faisant édifier, sur les plans de Libéral Bruant et de Mansard — celui-ci est le le seul auteur du dôme, — le monument que tout le monde connaît, soit pour l'avoir vu dressant son imposante coupole dorée à l'extrémité de l'Esplanade, soit par la description et l'image.

Cet hôtel « royal » était fondé, établi et affecté à perpétuité, disait Louis XIV en son édit (1674), « pour le logement, subsistance et entretènement (entretien) de tous les pauvres officiers et soldats de nos troupes qui ont été ou seront estropiés, ou qui, ayant vieilli dans le service en icelles, ne seront plus capables de nous en rendre ».

L'Hôtel pouvait hospitaliser 4,000 invalides environ. Napoléon Ier lui donna des succursales à Avignon, à Versailles et à Gand, dont la pacification de l'Europe, après sa chute, amena promptement la suppression.

Aujourd'hui, la majeure partie de l'hôtel des Invalides est occupée par une caserne, des magasins militaires, des bureaux du gouvernement militaire de Paris, le Musée d'artillerie et le Musée rétrospectif de l'armée. Est-il nécessaire de rappeler que, depuis 1840, les cendres de Napoléon Ier y reposent? La crypte et le sarcophage de l'Empereur, œuvre de l'architecte Visconti, sous le dôme même de l'église bâtie par Mansard, sont quotidiennement visités par tout ce que Paris reçoit de provinciaux et d'étrangers.

Quant aux invalides eux-mêmes, ils tiennent une place de plus en plus petite dans l'hôtel bâti et doté pour eux. Dans cette cour extérieure où le poète vit jadis

> ... bondir et hurler d'aise
> les canons monstrueux à la porte accroupis,

sous les beaux arbres de la vaste Esplanade, c'est à peine si l'on en rencontre quelques-uns, coiffés de la casquette plate et revêtus de la longue capote sombre, le plus souvent étoilée de décorations.

Ils étaient 47 il y a quelques jours ; mais la mort toute récente de l'un d'eux, célèbre pour avoir encloué avec des baguettes — de tambour ou de fusil, je ne sais plus au juste — des canons russes à Malakoff, et dont le portrait illustre des cartes postales vendues en grand nombre aux environs de l'hôtel, les a réduits à 46. Il y a parmi eux un commandant âgé de 86 ans, un lieutenant, plusieurs adjudants. Le doyen, qui fut pendant 40 ans le concierge de la grande grille de l'Esplanade, a 93 ans.

Comme nous le disions en commençant, on n'en admet plus de nouveaux. Il avait été question de fixer et de maintenir leur nombre à 50 ; mais il semble bien qu'on soit décidé à les laisser s'éteindre un à un sans leur donner de remplaçants.

Les petits jardins qui leur étaient attribués dans la cour extérieure, et que beaucoup se plaisaient à cultiver, disparaissent aussi graduellement. Il en reste encore 15, 7 d'un côté et 8 de l'autre.

Quelques économies que fasse l'administration (elle les pousse, assure-t-on, aux dernières limites), il est aujourd'hui plus coûteux pour l'État d'entretenir un invalide à l'Hôtel que de lui servir le maximum de sa pension en le laissant dans la vie civile. C'est donc une institution définitivement condamnée, et nos petits enfants ne sauront plus que par les images l'aspect que pouvait avoir, sous son uniforme, le héros de la légende fameuse de l'*Invalide à la tête de bois*.

B.-H. Gausseron.



Marius sentit que la partie devenait sérieuse. Il y avait du vrai dans ce que disait Arthur. Sir Rook pourrait leur savoir gré d'avoir gardé Violette comme otage.

Aussi le clown crut avoir assez parlementé. Avant que ses interlocuteurs pussent deviner son intention, il s'élança vers la fenêtre où il avait aperçu Violette, fit voler la vitre en éclats, démolit le croisillon d'un coup de poing, fit un signe, tendit les bras, et Violette se trouva à califourchon sur ses épaules. Le tout avait été si vite fait que les trois autres n'étaient pas encore revenus de leur stupeur. Arthur se remit le premier et voulut sauter sur Marius, mais celui-ci s'attendait à l'attaque; il avait tiré son pistolet et le braquait sur ses adversaires. Puis il se dirigea à reculons vers la porte d'entrée, Violette en équilibre sur son cou et l'arme au poing. Il atteignait presque la grille où était attaché le cheval, quand Arthur bondit sur lui; mais, de sa main gauche restée libre, il repoussa l'autre vigoureusement et l'envoya rouler par terre.

— Recommence, dit-il, et je tire.

Il touchait à la voiture. Violette y sauta. Pendant qu'Arthur se relevait et se frottait les côtes, Marius rajusta la bride du cheval et l'enleva an galop.

Derrière les étangs commençaient de longues avenues qui coupaient la forêt épaisse avoisinant Collery. Sur une longuenr de deux ou trois lieues, ces grandes allées, bordées d'arbres séculaires et de buissons serrés, isolaient le manoir des pays environnants.

Après une demi-heure d'une course effrénée, le clown laissa un peu souffler le cheval. Il raconta à Violette les événements de la nuit et comment il venait de retrouver Jean Rouvière, alors qu'on ne le cherchait plus. La petite fille était bien étonnée.

Soudain, Marius prêta l'oreille. Il n'y avait pas à s'y méprendre : on entendait le galop d'un cheval retentir dans le bois.

— Qu'est-ce que c'est que ça? dit le brave garçon. Est-ce que ces English nous poursuivraient, à présent?...

1. Voir les n[os] 262 et suivants du *Petit Français Illustré*.

Le bruit se rapprochait. On arrivait à une sorte de clairière et Marius aperçut dans un chemin de traverse un cavalier qui se dirigeait bride abattue sur l'avenue, évidemment pour lui barrer le passage. Il reconnut Arthur.

— Tonnerre de Brest! fit le clown, il veut nous repincer au demi-cercle! Attends, mon colon, on vendra chèrement sa peau. Aie pas peur, dit-il à Violette, on va le distancer, le Peau-Rouge!...

Il fouetta sa bête. On atteignait le croisement des routes et la petite charrette avait encore de l'avance. Marius maintenait son cheval à une allure furieuse, mais le galop se rapprochait.

Tout à coup, le poney butta contre une pierre et s'abattit.

Marius posa sur le siège son revolver qu'il venait de prendre dans sa poche et sauta à terre.

Le cheval n'était pas blessé; il se débattait seulement, entortillé dans les rênes. Le clown, le prenant par le mors, voulut le faire relever. Mais la double bride était prise dans le brancard.

Violette, debout dans la charrette, regardait avancer l'Anglais qui gagnait du terrain. Enfin, le cheval se remit sur ses jambes et Marius escalada le marchepied. A ce moment, Arthur n'était plus qu'à dix pas. En voyant que les fugitifs allaient lui échapper, il eut une exclamation de rage et braqua sur le clown un pistolet.

Mais une double détonation retentit et le cheval d'Arthur roula par terre avec son cavalier. En voyant le danger qui menaçait son ami, Violette avait saisi l'arme restée sur la banquette et avait tiré, blessant le cheval dont la chute avait fait dévier la balle destinée à Marius. Celui-ci se rendit compte tout de suite de ce qui venait de se passer.

— Eh ben! ma petite Violette, dit-il, je t'en dois une fière, de chandelle! Tu m'as sauvé la vie, ni *plusse* ni *moinsse*... Mais nous reparlerons de ça plus tard, ajouta-t-il en fouettant vigourensement son cheval. Filons. Faut pas manquer la parade.



IL AVAIT TIRÉ SON PISTOLET ET LE BRAQUAIT SUR SES ADVERSAIRES.

Il se retourna pour voir Arthur qui se dégageait tout meurtri de dessous sa monture.

— *God Bye, Mister*, lui cria-t-il de sa voix comique des entrées de clown; *vô* avoir sali les culottes à *vô*...

Une heure plus tard, Violette était dans les bras de Marc; Marius raconta à quel danger l'avait soustrait le courage de la petite fille, et Jean, à qui Marc avait raconté toutes leurs aventures, fut aussi heureux que son ami du retour de la brave petite Violette.

CHAPITRE XX

Jean Rouvière était enfermé à Collery depuis deux ans.

M. Régis Rouvière et sir James Rook étaient cousins germains, parents tous deux du richissime sir Plumkett qui n'avait pas d'enfant et devait choisir son héritier dans la branche collatérale. Sir Plumkett avait toujours témoigné à Régis une grande prédilection que James n'avait pas vue sans jalousie. Cependant, ce dernier dissimulait son mécontentement et il avait du reste presque fini par admettre que biens et propriétés de leur oncle iraient à M. Rouvière.

Mais la mort prématurée de Régis rendit à son cousin l'espoir qu'il avait peu à peu perdu. Aucun obstacle ne s'élevait plus, semblait-il, entre lui et l'héritage de sir Plumkett. Aussi éprouva-t-il une cruelle déception quand celui-ci, à son retour de France où il avait été pour l'enterrement de M. Rouvière, laissa paraître qu'il avait reporté sur le fils de Régis l'affection qu'il portait au père. Le petit Jean était le filleul de sir Plumkett qui semblait tout disposé à faire un jour de l'enfant un des plus grands propriétaires d'Angleterre.

La rage de James Rook ne connut plus de bornes quand il eut pressenti les intentions de lord Plumkett et il voua une haine farouche au pauvre petit qui se plaçait au travers de son ambition.

Cependant, il sut cacher son ressentiment. Il ne songeait qu'à se débarrasser de l'enfant, mais il comprenait que la partie était grosse et qu'il ne fallait agir qu'avec tous les atouts dans son jeu. Il ne reculerait pas devant un crime, mais encore devait-il en assurer l'impunité par des mesures bien prises. Il dressa son plan et le prépara de longue main.

Il s'était arrêté à un projet d'enlèvement. Car tuer le petit Jean en France, même au moyen d'un meurtre qu'on aurait facilement fait passer pour un accident, lui paraissait encore assez chanceux. Il faut quelquefois si peu de chose pour qu'on découvre la vérité.

Un rapt offrait moins de risques. Une fois l'enfant en son pouvoir, James verrait ce qu'il y aurait à faire. Rien ne fut épargné pour assurer la réussite de son odieuse machination.

Un agent de James, homme sûr et éprouvé, dont la conscience d'ailleurs était assez chargée de peccadilles pour le mettre à la merci de sir Rook, fut envoyé à Péronne. Il se donna comme voyageur, fournit d'excellentes références et trouva un emploi dans une maison du pays. Il parcourait les environs pour le placement des engrais et des tourteaux.

De la sorte, sans attirer la curiosité des gens, le complice de Rook, qui s'appelait Richmond et rayonnait pour ses affaires de tous les côtés, eut vite des renseignements sur la famille Rouvière. Il apprit que, depuis son veuvage, la jeune femme vivait très retirée avec un personnel restreint. Le petit Jean était spécialement confié aux soins d'une gouvernante allemande, avec laquelle il se promenait tous les jours.

Enlever l'enfant dans la maison même, il n'y fallait pas songer.

Il parut à Richmond que le moment le plus favorable serait celui de la promenade. Le plus souvent, Jean et sa bonne allaient s'asseoir au milieu d'un petit bois, dans une clairière où le bébé cueillait des fleurs. Fraülein Mina lisait ou cousait.

Richmond réfléchit longuement à la façon dont il pourrait s'emparer du petit garçon sans qu'aucun soupçon pût se porter sur lui. Et il arrêta enfin un plan.

Une après-midi, il arriva à Vignereux, poussant comme toujours la voiture à mains, sorte de grande caisse carrée, montée sur des roues, dans laquelle il transportait ses échantillons d'engrais. A l'auberge où il descendait d'ordinaire, il se plaignit de la chaleur qui lui donnait un mal de tête affreux et il déplora d'avoir à aller jusqu'au village d'Anicourt, situé à quelques kilomètres de là. Après s'être rafraîchi, il se mit en route; mais, en passant devant le bois où Jean venait jouer tous les jours, il fit décrire une courbe à sa voiture et entra dans la feuillée.

Quand la gouvernante et Jean arrivèrent à leur place habituelle, ils furent bien étonnés en apercevant un gros bouquet. Qui l'avait mis là? A qui appartenait-il ? Il était rare que les gens du pays, occupés de leurs travaux agricoles, s'amusassent à cueillir des fleurs dans le bois. D'ailleurs, ce bouquet était composé de roses et d'œillets.

La gouvernante prit la gerbe et la huma.

— La délicieuse odeur! dit-elle. Et elle replongea sa figure dans les fleurs.

— Faites sentir, dit le petit Jean, par esprit d'imitation.

Et, à plusieurs reprises, l'enfant et sa bonne aspirèrent le parfum des roses.

Richmond avait supposé juste en pensant que le premier mouvement de la jeune fille et de son élève serait de sentir le bouquet qu'il avait déposé dans la clairière, tout imbibé de chloroforme.

La ruse était simple et le piège un peu grossier.

Richmond se promettait de trouver autre chose si sa combinaison manquait, mais l'événement lui avait donné raison.

L'effet du soporifique ne tarda pas à se produire. Tout étourdie, la gouvernante dut céder à l'invincible torpeur qui s'emparait d'elle. Jean s'assoupissait aussi. Richmond, caché dans un fourré, guettait l'instant propice.

La jeune bonne paraissait déjà tout endormie; l'Anglais s'élança sur le petit garçon, lui mit sous les narines une nouvelle dose de chloroforme destinée à prolonger son sommeil léthargique et le plaça au fond de sa voiture à échantillons, dans laquelle il laissa pénétrer un peu d'air.

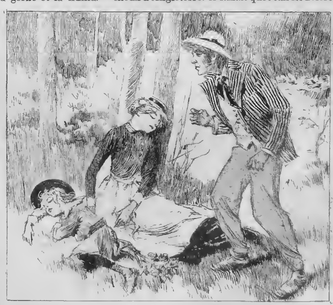
Il ressortit du bois. Personne ne l'avait vu. A l'entrée de Vignereux, il rencontra deux ou trois personnes connues avec lesquels il échangea quelques mots. Il but une tasse de café à l'auberge, paya et prit le train de cinq heures, comme il en avait l'habitude.

Deux jours après Jean se trouvait à Collery, vieux manoir perdu au fond du Devonshire.

Sir James Rook avait d'abord projeté de supprimer le petit garçon, mais, devant ce frêle enfant, il hésita à commettre un nouveau crime.

Il lui suffisait, après tout, que Jean ne pût être retrouvé... Richmond, qu'avaient aussi apitoyé les grands yeux douloureux du petit réclamant sa mère, eut une inspiration.

Une de ses sœurs venait de perdre un garçon à peu près du même âge, mort d'étiolement et de consomption, sous le ciel brumeux d'Angleterre. Il fallait que Jean Rouvière



L'ANGLAIS S'ÉLANÇA SUR LE PETIT GARÇON

prît la place du petit disparu et partît avec la mère pour l'Espagne ou l'Italie. Missis Parkins avait été femme de charge dans la Compagnie internationale des wagons-lits, elle était connue de plusieurs hôteliers de la côte méditerranéenne, et on savait qu'elle avait un fils très délicat. Il paraîtrait tout naturel qu'elle vînt, avec l'enfant, se retirer dans un des beaux pays qu'elle avait visités au cours de son service.

Ainsi fut fait, et le petit Jean s'embarqua avec sa gardienne pour les îles Baléares, où ils s'installèrent aux environs de Palma.

Le petit garçon avait d'abord beaucoup pleuré en réclamant sa mère. Puis, comme on ne le maltraitait pas, son chagrin s'apaisa peu à peu, il finit même pas s'attacher à la femme qui le soignait; d'ailleurs, on négligeait de s'occuper de son intelligence et de son cœur, et il s'habitua à sa vie nouvelle, semblant avoir oublié complètement le passé.

Trois ans s'écoulèrent ainsi. Un jour, sir James Rook reçut un télégramme de Palma. Missis Parkins était au plus mal. Richmond arriva juste à temps pour recevoir son dernier soupir.

Qu'allait devenir l'enfant? Son ravisseur ne vit pas d'inconvénient à ce qu'on le ramenât en Angleterre,

Au début de la disparition de Jean, il avait pu craindre qu'en vertu de l'axiome de droit : « Cherchez à qui le crime profite », on ne songeât à l'inquiéter; mais, depuis le temps qui s'était écoulé, la conviction s'était généralement établie que l'enfant avait été pris par des saltimbanques. De son côté, lord Plumkett, vu l'insuccès de toutes les recherches entreprises, avait fini par admettre que son filleul était mort et il avait changé ses dispositions en faveur de sir Rook.

Peu donc importait maintenant que Jean vécût, pourvu qu'il fût isolé de tout rapport avec la vie extérieure. Et, sous la garde de deux hommes de confiance et d'une vieille femme, il l'enferma dans le domaine de Collery.

Et il avait fallu le zèle maladroit de Jonathan pour amener sous le même toit que celui qu'ils cherchaient les deux pauvres petits Français, qui, laissés en liberté, auraient pu continuer longtemps leur recherches sans aucune chance de résultat.

(*A suivre.*) CLAUDE SAINT-JAN.

NOS AMIS LES CHIENS

Ils sont pour nous de vrais amis, n'est-ce pas, ces braves animaux qui vivent à nos côtés, dans l'intimité de notre demeure, assistent à tous les événements de notre existence et partagent, à leur manière, nos joies et nos peines. Car les chiens, qui sont si mal pourvus par la nature pour exprimer leurs sentiments, comprennent plus de choses qu'on ne l'imagine habituellement.

Par leur intelligence, leur gaîté, et surtout l'attachement qu'ils nous montrent, les chiens ont conquis depuis longtemps notre sympathie.

Il existe bien des espèces de chiens. Les connaisseurs les ont catalogués avec soin. Voulez-vous apprendre à distinguer les différentes variétés de la race canine? Tout le monde est un tant soit peu *sportman*, aujourd'hui, amateur de vie au grand air, de jeux, de chasse. Sachons, au moins, en chaque matière, le strict nécessaire aux besoins de la conversation.



CHIENS COURANTS.

On peut classer la gent canine en trois catégories : les chiens d'utilité, les chiens de chasse et les chiens de luxe. Ah! que la première division est donc la plus intéressante, et que de jolis récits on ferait des prouesses accomplies par les chiens utiles, les humbles travailleurs de la race. Mais, dans le monde des chiens comme dans celui des hommes, ce ne sont pas ceux qui se livrent aux besognes les plus profitables qui font parler d'eux. Si on voulait rendre justice aux toutous laborieux, une année du *Petit Français Illustré* ne serait



UN CHIEN DE LAITIER BELGE.

pas trop. Songez donc! On traiterait des chiens de berger, qui conduisent les troupeaux avec tant d'habileté à travers les champs; on montrerait les attelages des Esquimaux, dont les traîneaux filent sur la glace avec une rapidité d'automobile à la troisième vitesse, et aussi les voiturettes plus paisibles des laitières de Bruxelles, le mâtin tirant la langue dans les brancards, pendant que la grosse fermière flamande se prélasse paresseusement derrière ses pots de cuivre luisants.

Il faudrait mentionner les chiens du mont Saint-Bernard, qui vont à la recherche des touristes égarés dans la neige des Alpes. Et comment ne rien dire des chiens policiers de Bruxelles et de Gand, qui découvrent les voleurs et les assassins, ni des chiens de guerre allemands? Enfin, un rédacteur de notre journal irait demander à M. le Préfet de police de Paris des nouvelles du chenil de la brigade fluviale, vous savez, les terre-neuve municipaux, qui, chaque matin, avant leur déjeuner, sauvent de la noyade en Seine des mannequins de paille, en attendant qu'ils fassent un meilleur emploi de leur talent?

Parmi les chiens d'utilité, n'oublions pas les chiens de garde.

Honneur à eux! Ils ont droit à la palme des martyrs! Imaginez un instant ce que doit être le supplice d'un animal attaché tout le jour à sa niche, voyant ses semblables aller et venir, courir, sauter, folâtrer autour de lui, alors qu'il ne connaît la liberté que la nuit, à l'heure où tout est sombre et désert, où personne ne s'approche de lui pour le caresser. Si vous demandez la cause de cette coutume barbare, on vous répondra : «Comment, ignorant! Ne savez-vous pas qu'un chien de garde *doit* être méchant, et qu'il ne le deviendrait pas si on le traitait avec douceur? »

Laissons ces misères et arrivons aux chiens de chasse. On en distingue trois classes: le chien d'arrêt, qui flaire le gibier et l'*arrête*, donnant le temps au chasseur d'approcher; le chien courant, qui chasse en meute cerfs, biches, lièvres, sangliers et loups; et enfin le chien terrier, dressé à pénétrer dans les retraites des renards et des blaireaux, et à les acculer dans quelque coin sombre, pendant que les chasseurs creusent au-dessus de l'animal bloqué, pour le tuer, finalement, d'un coup de dague dans les reins.

Terminons par les chiens de luxe. Ce sont ceux-là, peut-être, qui vous intéressent le plus, parce que vous les connaissez mieux. Comment ne les aimerions-nous pas, les compagnons de nos promenades et de nos soirées passées, l'hiver, au coin du feu? Le plus malin de la troupe est le caniche. Que de finesse dans l'éclat de son œil mordoré, dans le retroussis de sa moustache de vieux sergent! C'est un caniche qui, un jour, comme on lui avait confié un franc pour aller acheter du tabac, refusa de faire la commission et vint déposer la pièce blanche aux pieds de son maître. Celui-ci prit le franc, l'examina. C'était une mauvaise pièce italienne qui n'avait plus cours! Cette anecdote est très connue... à Marseille.

Le loulou de Poméranie porte les oreilles pointues, la queue en panache et, sur le dos, une épaisse fourrure, comme si le Créateur avait prévu qu'il serait, au commencement du



UNE PORTÉE DE PETITS COCKERS.

vingtième siècle, le chien préféré des automobilistes. Le lévrier a, comme la girafe, les jambes trop longues ou le ventre trop plat — on n'a jamais pu savoir lequel des deux. Il est atteint d'un incurable ennui, depuis qu'un règlement officiel le prive du plaisir de poursuivre les lièvres à travers la plaine. Les plus intrépides ont franchi la mer et sont allés se livrer à leur sport favori en Algérie. où la loi est, comme la température, beaucoup plus clémente.

Les bouledogues méritent un chapitre à part. En effet, ils se distinguent entre tous... par leur laideur. Le plus triste de leur cas, c'est qu'ils ne deviendront jamais beaux. Les amateurs les aiment laids, horribles, hideux. Dans les expositions, ceux qui, par l'empâtement des formes, l'imbécillité de la physionomie, ressemblent le plus à des crapauds, obtiennent d'emblée les premiers prix.

Que dire maintenant des petits animaux étriqués, rabougris, grelottants, que des dames élégantes portent sous leur bras, toy-terriers (noir et feu), griffons-singes (fauve), levrettes, papillons, king-charles, tous les nains de la race? Ce sont, d'ordinaire, des enfants gâtés, des favoris fort exigeants, d'encombrantes inutilités. On ne compte plus les querelles d'époux qu'ils ont causées ; qui nous délivrera de cette engeance aboyeuse, tapageuse, hargneuse? Il ne faudrait rien moins, pour cela, qu'un nouveau siège de Paris. Alors, ceux au moins de la capitale, et ils sont nombreux, auraient un beau rôle à jouer, et trouveraient, comme certains de leurs ancêtres, un glorieux tombeau dans les estomacs affamés de leurs maîtres.

A propos de chiens *comestibles*, laissez-moi vous conter, pour terminer, une histoire vraie. Je ne citerai pas les noms pour ne pas créer un fâcheux incident diplomatique.

Il y a un certain nombre d'années, un ambassadeur chinois, qui parcourait les cours d'Europe pour les affaires de son pays, s'en fut en Angleterre. A Londres, chacun, par politique, lui fit fête. Des cadeaux de toute nature lui furent offerts, aussi bien par des notabilités de la cité que par les simples particuliers. Un Anglais original, qui était grand amateur de ces chiens écossais appelés collies, eut l'idée d'envoyer au messager du Céleste-Empire le plus merveilleux sujet de son chenil. L'animal avait remporté aux expositions de nombreux prix et avait coûté à son propriétaire actuel la jolie somme de douze mille francs. L'Anglais s'attendait à recevoir de la part du destinataire de chaleureux remerciements. Une semaine après, son cadeau était encore sans réponse. Etonné et vexé à la fois d'une pareille indifférence, il écrivit à l'ambassadeur pour lui expliquer la valeur du présent qu'il lui avait offert. Aussitôt un courrier lui apporta une missive qui était conçue en ces termes : « Monsieur, j'ai été extrêmement sensible au don que vous avez eu la délicate pensée de m'adresser. Votre chien était parfait. Les gens de ma suite s'en sont régalés. Quant à moi, je n'en mange jamais ! »

G. S.

LE SPHINX

Sous le règne du brillant Pharaon Rahmsès II et de son épouse la reine Néofrani, vivait à Memphis un sculpteur, nommé Mykéas, dont le talent et la renommée étaient considérables.

Fier et modeste à la fois, le grand artiste passait ses jours dans la solitude, occupé seulement des choses de son art; tout autour de lui respirait le calme et la simplicité.

Le Pharaon ayant entendu parler de lui eut la fantaisie de le connaître et fut émerveillé de ce qu'il vit dans son atelier.



LE GRAND SPHINX, DANS SON ÉTAT ACTUEL.
D'après une photographie récente.

Sur-le-champ, il lui commanda d'abandonner les œuvres commencées, pour se consacrer uniquement à sculpter une statue colossale qui serait le portrait de Rahmsès, et destinée à orner une des salles du merveilleux temple de Karnack.

— Mets-y tous tes soins, dit le roi en se retirant, car je t'avertis que si j'en suis satisfait, tu seras élevé aux premières dignités du royaume, sinon tu périras !...

Mykéas fut épouvanté, non point de la menace de mort, — c'était un sage dont la

sérénité souriante ne s'effrayait pas de la mort, — mais il tremblait à l'idée qu'il pouvait ne point réussir assez parfaitement un chef-d'œuvre digne de figurer à Karnack.

Cependant, il se mit au travail avec acharnement, passant ses journées et ses nuits à composer l'ébauche de la statue, recommançant bien des fois ce qu'il jugeait imparfait, jusqu'à ce qu'il fût pleinement satisfait. Au bout de deux mois enfin, il termina son œuvre qui était une pure merveille !

Des courtisans envieux et méchants avaient su si bien circonvenir le roi, en lui dépeignant Mykéas sous les traits d'un ambitieux hypocrite, que le jour où la statue fut présentée au Pharaon il la regarda à peine et la déclara sans valeur aucune.

Mykéas, prosterné au pied du trône d'or, attendait sa sentence, quand soudain la reine Néofrani, touchée par son attitude humble et résignée, demanda sa grâce au roi, son époux.

Le roi hésita, mais, voyant l'insistance de la reine, il dit enfin :

— Qu'il ne meure point, si tel est votre désir, ô Néofrani, ma douce compagne; mais je veux qu'il soit à jamais banni de la terre d'Egypte. Je le condamne à errer sans trêve sur les flots du Nil, jusqu'à ce que, ajouta-t-il ironiquement, le grand Sphinx s'anime, ne fût-ce qu'un instant. Relève-toi, Mykéas, et va !

Autant valait dire banni à jamais, pensaient les courtisans ravis.

Mykéas, après avoir jeté à la reine un regard chargé de reconnaissance émue, sortit du palais et se mit en devoir de se procurer un bateau, qu'il fit aménager rapidement, prenant avec lui un peu de mobilier et ses instruments de travail. Quelques fidèles amis vinrent lui faire leurs adieux, et il allait s'embarquer pour toujours, pensait-il, quand il vit venir à lui un jeune esclave, porteur d'un message.

C'était la reine, toujours bonne et compatissante, qui lui envoyait cet esclave dont elle vantait le dévouement et l'ingéniosité, en lui disant de l'embarquer avec lui, car il pourrait lui rendre de grands services.

Mykéas, touché par tant de sollicitude, fit un affectueux accueil à l'envoyé de la reine, qui s'appelait Ranaï, et le fit monter avec lui dans son bateau.

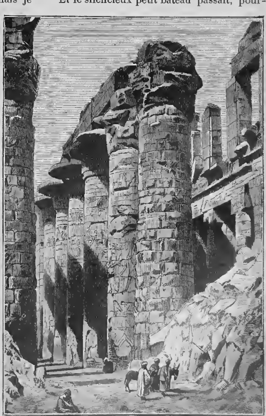
Les premiers mois de cette vie errante furent pour Mykéas un délassement et aussi une véritable jouissance artistique. Les bords du Nil lui dévoilaient des paysages admirables et son attention était attirée sans cesse par les rives verdoyantes du fleuve, bordées d'acacias et de lauriers-roses, au delà desquelles se déroulait la paisible campagne égyptienne, limitée à l'horizon par la chaîne arabique.

Puis c'étaient les rencontres avec les frêles barques de pêcheurs, dont les bateliers chantaient gaiement ; de temps à autre, on croisait une grosse barque ventrue, dont la grande voile carrée, couverte de dessins bizarres, ressemblait à une vieille tapisserie.

Il y avait de tout sur cette grande route mouvante qu'est le Nil; des bateaux chargés de grès, de poteries, de bois divers, de grains, de bestiaux; quelques-uns portaient des morts, d'autres des esclaves qu'on allait vendre en Haute-Egypte.

De loin en loin, quelque belle ville dressait ses murailles de briques émaillées, tout enguirlandées de mimosas dorés, de grenadiers pourpres et de roses blanches ; — c'était la demeure de quelque riche Egyptien.

Et le silencieux petit bateau passait, pour-



RUINES DU TEMPLE DE KARNACK.

suivant sa course sans but. Peu à peu, avec les mois et les journées, la belle résignation de Mykéas semblait s'envoler; il sentait venir l'ennui, ne pouvant travailler faute de place suffisante, et alors, le front dans ses mains, il s'absorbait dans une sombre méditation ou



LA VALLÉE DU NIL.

suivait d'un œil distrait les capricieuses sinuosités de la rive.

Ranaï, le voyant ainsi découragé, n'eut alors plus qu'une pensée : remplir la mission qu'en secret lui avait confiée la reine; en un mot. délivrer Mykéas, en animant le Sphinx. Il y réfléchit longtemps !... et se réveilla un matin tout joyeux : il avait trouvé.

Il fit alors ses préparatifs et, profitant d'une nuit où le bateau était à proximité du Sphinx, il aborde au rivage, et après avoir attaché l'embarcation à un arbre, se sauve à toutes jambes, emportant sur son dos un sac contenant son petit matériel. Le monstre de pierre apparut bientôt à ses yeux, dressant sa silhouette fantastique sur le fond du ciel étoilé.

Le voici au pied du bloc énorme, et sans perdre un instant il en commence la rude ascension, s'accrochant à toutes les aspérités de la pierre; s'aidant des pieds, des mains, des genoux, il eut bientôt les doigts en sang; mais, comme un serpent, il atteint bientôt la croupe, puis la tête du colosse; plus qu'un petit effort et il touchera le front. Quand... ô malheur! il sent la courroie qui retenait son sac se distendre, puis céder, et le sac, qui n'est plus retenu, se met à rouler le long des flancs du monstre.

Sans perdre la tête et plus vite qu'il n'était monté, Ranaï dégringole à la suite de son sac et le retrouve heureusement arrêté par un rebord de pierre.

— Mais, songe-t-il, pourvu qu'il n'y ait rien de cassé de ce qui va m'être utile!

Heureusement non, car Ranaï, bien avisé, avait enveloppé soigneusement tout cela dans une étoffe épaisse. Il reprend alors son ascension, et, après mille efforts nouveaux et quoique épuisé de fatigue, il arrive enfin au front du Sphinx. Vite il dispose deux verres rouges devant ces yeux immenses, les retenant par de souples ligatures de cuir qu'il fixe dans la pierre, et, plaçant derrière les verres deux lampes allumées, il croit pouvoir chanter victoire; mais un souffle de vent venu du désert éteint bientôt ses lampes; alors sans hésitation il déchire son pagne pour avoir un peu d'étoffe afin d'envelopper les contours du verre... C'est fait enfin, et, après avoir rallumé les lampes et s'être assuré de leur bon fonctionnement, Ranaï redescend, mais péniblement; il était épuisé. Arrivé au bas du Sphinx, il songe aux paroles que lui glissa à l'oreille la reine Neofrani :

— Souviens-toi bien, le roi a dit : « Ne fût-ce qu'un instant. »

Il reprend tout son courage et court vers le rivage, réveille par ses cris tous les bateliers ainsi que les habitants d'un village voisin. Le Sphinx lance des regards de flamme, toute la population est terrifiée.

Vite on envoie un exprès au roi pour lui annoncer le prodige et Rhamsès voit en ce fait merveilleux une intervention d'Osiris, dieu puissant des Egyptiens. Il fait chercher Mykéas, que l'on trouve endormi tranquillement dans son bateau et qui est bien surpris de ce qu'on lui raconte, mais l'état piteux dans lequel il voit Ranaï le renseigne promptement. Il embrasse son sauveur avec effusion et se rend au palais.

Le Pharaon aussitôt lui confère les honneurs réservés aux premiers du royaume, et, avant de le renvoyer, lui demande :

— Que désires-tu? parle sans crainte.

— O puissant roi, serait-il téméraire de souhaiter la réalisation de mon vœu le plus cher, qui est de voir votre statue dans la salle de Karnack?

— Elle y sera aujourd'hui même, répond le roi.

Plein de joie, Mykéas se retira et vécut désormais heureux et tranquille, ayant à ses côtés son fidèle Ranaï que la reine Neofrani consentit à lui laisser. NICOLE STOUFF.





Un miracle de volonté — Ce miracle est celui que nous raconte la *Revue*. Une jeune fille de quatorze ans, morte l'année dernière, et qui était depuis sept ans paralysée de tous ses membres, avait réussi à se servir de sa langue non seulement pour manger et parler, quoique difficilement, mais aussi pour écrire et pour coudre.

Elle se tirait même assez habilement de ses ouvrages de couture. Prenant le fil dans sa bouche, elle y faisait un nœud avec la langue, elle enfilait de la même façon son aiguille et taillait des morceaux de linge ou d'étoffe pour habiller sa poupée. Elle appuyait ses bras sur le tissu, mais manœuvrait l'aiguille avec la langue et les lèvres, en exécutant ce travail assez rapidement. En trois semaines, elle avait réussi à broder des dessins avec de la soie sur un canevas de plusieurs mètres de long.

La pauvre enfant si singulièrement douée d'énergie ne vécut malheureusement que quelques années. La paralysie ne lui fit pas grâce.

—

Trois villes en une seule. — Le conseil général du Nord vient de prendre une décision importante au sujet de trois villes : Lille, Roubaix et Tourcoing. Il ne serait question de rien moins que de faire de ces trois grands centres industriels une seule ville, en les reliant par un gigantesque boulevard de 20 kilomètres de long et d'une largeur uniforme de 50 mètres.

Depuis longtemps cette œuvre colossale était dans les esprits ; si elle se réalise, on verra disparaître un tas de masures qui formaient ellesmêmes des villes entre ces trois villes, et par cette voie magnifique, où des allées seront réservées aux automobiles, un mouvement intense s'effectuera.

—

Le merle blanc. — Beaucoup s'imaginent encore que le merle blanc est un mythe, qu'il n'a jamais existé. C'est une erreur. Le jardin du Luxembourg, à Paris, en possède un, en possédait un, plutôt, car il vient de mourir.

Son plumage n'était peut-être pas d'un blanc immaculé, mais il était bien connu depuis de nombreuses années des gardes et des vieux habitués de ce grand jardin public. Il avait élu domicile dans les massifs voisins de la fontaine Médicis et se montrait particulièrement sauvage.

Le merle blanc du Luxembourg n'est plus ; il est mort de vieillesse.

—

Les Marseillais ont la réputation de ne s'étonner de rien. — Un de ces fils de la Cannebière racontait qu'il avait assisté, en Sicile, au plus terrible des tremblements de terre.

— Vous avez dû joliment avoir peur? lui fit-on observer.

— Oui, mais la terre tremblait encore plus que moi.

La naissance d'une île. — Des nouvelles reçues du Japon nous apprennent un événement peu ordinaire : la naissance d'une île qui vient de sortir des flots dans l'archipel de Liou-Kiou.

C'est le 14 novembre dernier que cette île a donné signe de vie : des explosions très violentes et continues annonçaient en effet qu'il se passait au sud du Japon un fait anormal. Puis on remarqua de gros nuages de fumée semblant sortir de la mer, et lorsque cette fumée s'éclaircit, la nouvelle terre apparut.

L'île nouvelle mesure près de cinq kilomètres de circonférence et 160 mètres d'élévation moyenne au-dessus de la surface de la mer. Sur le point le plus élevé, les Japonais ont planté le drapeau, et l'île a reçu le nom de Nushima.

RÉPONSES A CHERCHER

Avec les syllabes suivantes, reconstituer un vers de Boileau très connu et passé en proverbe :

l'ad, un, ve, jours, qui, un mire, sot, plus, tou, trou, sot.

—

Usages et convenances.

Lorsque trois personnes d'âges différents se promènent ensemble, marchant toutes trois sur la même ligne, dans quel ordre doivent-elles se placer?

Peut-on se placer indifféremment à droite ou à gauche d'une personne avec laquelle on marche dans la rue?

—

Mots carrés

1° Lettre de l'alphabet grec ;
2° Corps simple ;
3° Ornement ecclésiastique ;
4° Sur la manche du dolman ;
5° Dans les mains du cordonnier.

RÉPONSES AUX QUESTIONS DU N° 281

I

12 lapins et 23 faisans.

II

Tempête — Oiseau — Union — Terreur — Vieux — Innocent — Épais — Nord — Train — Aigre — Pouvoir — Occire — Instant — Néant — Ténèbres.

Agité — Question — Utile — Instinctif — Sourire — Avant — Impétuosité — Tordu — Allumer — Tard — Tête — Esprit — Noblesse — Dur — Repentir — Économe.

Tout vient à point à qui sait attendre.

Sceaux. — Imprimerie Charaire.

Le Gérant : Henri BOURRELIER.

JUSTE PUNITION



1. — Bamb-Houla promène ses singes, Kiki et Moko; Moko s'échappe à la grande joie du petit Ho-lah, qui se délectait devant sa porte d'une délicieuse tartine au beurre de cacao.



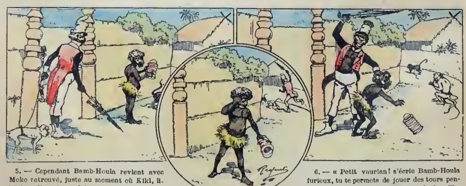
2. — Ayant attaché Kiki à la porte du petit Ho-lah, Bamb-Houla, rapide comme la flèche, part sur la trace de l'incorrigible Moko.



3. — Tandis que le petit Ho-lah, enhardi par la solitude, joue des farces à Kiki, sans s'apercevoir que Mme Ho-lah lui roule des yeux féroces.



4. — Et, avant qu'il ait eu le temps de s'expliquer, il reçoit de la main de sa mère une magistrale correction, « pour lui apprendre à attacher des sales bêtes à sa porte ». Puis, très digne, elle rentre, après avoir chassé Kiki.



5. — Cependant Bamb-Houla revient avec Moko retrouvé, juste au moment où Kiki, libéré, se livre à une lointaine sarabande, et où le petit Ho-lah, n'y comprenant rien, tâche de remettre d'aplomb son superbe chapeau-lampion (dernière création de la maison OK-el-Modd).
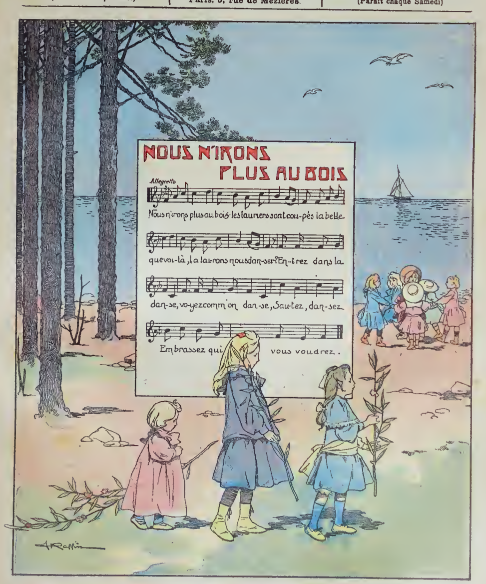
7. — Le petit Ho-lah, battu et mécontent, verse des larmes amères sur l'injustice des hommes et sur son chapeau désormais perdu.

6. — « Petit vaurien! s'écrie Bamb-Houla furieux, tu te permets de jouer des tours pendables aux honorables citoyens de la ville, attends un peu! » Et, au risque de détériorer le superbe en-cas qu'il vient d'acheter à la foire d'Am-poing, il administre une raclée à l'infortuné Ho-lah. Puis, toujours telle la flèche, il suit Moko et Kiki qui se moquent de lui.

17e Année. — N° 283. 10 centimes. 29 Avril 1905.

LE
Petit Français illustré
JOURNAL DES ÉCOLIERS ET DES ÉCOLIÈRES

FRANCE : UN AN, 6 FRANCS (du 1er de chaque mois) | *Librairie Armand Colin* Paris, 5, rue de Mézières. | UNION POSTALE : UN AN, 7 FRANCS (Paraît chaque Samedi)



LES CHANSONS POPULAIRES

NOUS N'IRONS PLUS AU BOIS

(RONDE)

Contes populaires, légendes, chansons, noëls, proverbes, c'est à pleins volumes qu'on les recueille à présent; non, hélas! pour la joie des petits Français et des gentilles petites Françaises, plutôt pour garnir des rayons de bibliothèque. C'est dans un recueil que revit l'âme de l'ancienne France; mais, vu leur taille, écoliers et écolières n'y ont pas accès. Si haut perchés sont les rayons du gai savoir! Aussi est-ce à nous, dans ce journal qui est le leur, de dénicher les chansons du vieux temps, pour les leur offrir avec l'air connu et une jolie image conforme à l'esprit du texte.

Presque toutes sans nom d'auteur, comme la plupart des petits chefs-d'œuvre du même genre, ces chansons de nos pères, que grand'-maman, j'en suis bien sûr, savait toutes par cœur. A quel poète l'idée fût-elle venue d'en faire commerce? Aucun syndicat de chansonniers n'existait encore. Déjà, en revanche, autour de la bergerie de Trianon, on chantait:

Nous n'irons plus au bois...

Un peu oubliée, cependant toujours dansée « en chœur » sur les bords de la Loire comme aux pays de l'ancienne Ile-de-France, d'où elle semble avoir pris son vol, la ronde que voici, littéralement transcrite, réveillera sans doute un écho endormi sur d'autres rivages, car elle nous a été demandée par un jeune Canadien de la province de Québec, de cette terre lointaine qui fut le berceau de la Nouvelle-France au temps de Samuel Champlain le Saintongeois, où l'on chante encore les *Bourgeois de Chartres*.

A l'intention de cet aimable petit Canadien, après le dernier couplet de *Nous n'irons plus au bois*, nous rappellerons la manière (un peu trop modernisée sur les bords de la Seine) de danser cette ronde d'une allure si franche, si peu moderne par conséquent.

Nous n'irons plns an bois, les lauriers sont coupés,
La belle que voilà, la lairons-nous danser?

Entrez dans la danse,
Voyez comme on danse;
Sautez, dansez, embrassez
Celle que vous voudrez.

La belle que voilà, la lairons-nous danser?
Mais les lauriers du bois, les lairons-nous faner?
Entrez dans la danse, etc.

Mais les lauriers du bois, les lairons-nous faner.
Non, chacune à son tour ira les ramasser.
Entrez dans la danse, etc.

Non, chacune à son tour ira les ramasser,
Si la cigale y dort, ne faut pas la blesser.
Entrez dans la danse, etc.

Si la cigale y dort, ne faut pas la blesser,
Le chant du rossignol la viendra réveiller.
Entrez dans la danse, etc.

Le chant du rossignol la viendra réveiller,
Et aussi la fauvette avec son doux gosier.
Entrez dans la danse, etc.

Et aussi la fauvette avec son doux gosier,
Et Jeanne la bergère avec son blanc panier.
Entrez dans la danse, etc.

Et Jeanne la bergère avec son blanc panier,
Allant cueillir la fraise et la fleur d'églantier.
Entrez dans la danse, etc.

Allant cueillir la fraise et la fleur d'églantier,
Cigale, ma cigale, allons, il faut chanter!
Entrez dans la danse, etc.

Cigale, ma cigale, allons, il faut chanter!
Car les lauriers du bois sont déjà repoussés.

Entrez dans la danse,
Voyez comme on danse;
Sautez, dansez, embrassez
Celle que vous aimez.

Très bien! Mais la manière de s'y prendre pour rester fidèle à l'esprit et à l'usage de l'ancien temps, — qui était le bon, — ne manquera point de vous dire grand'maman? Car le bon temps est celui où l'on était jeune et où l'on dansait en rond: on ne s'inquiète pas alors de savoir si la misère règne en Prusse ou quelque autre part.

Voici la manière:

Les enfants, fillettes et garçons, quelquefois les grandes personnes, forment une ronde et placent l'un d'eux au milieu du cercle. Et la ronde commence.

A la fin du couplet, l'enfant qui est au milieu choisit, en l'embrassant, celui ou celle qui doit le remplacer; puis il reprend sa place dans la ronde. Et ainsi de suite, jusqu'à la fin du dernier couplet.

Très jolie, la cadence de cette ronde! Cependant, nous lui préférons encore la chanson, d'une grâce si parfaite et d'un rythme si musical, bien que *faner* rime avec *ramassés!*

Et...

Si la cigale y dort, ne faut pas la blesser.
Le chant du rossignol la viendra réveiller.

Toute une églogue, cette chanson, qui n'a l'air de rien! Mais n'est-ce pas le propre d'un chef-d'œuvre? Peut-être bien.

ÉMILE MAISON.



CHAPITRE XXI

Mme Rouvière attendait au petit salon.

Un télégramme de M. Chevrel lui avait annoncé que Marc et Violette, accompagnés par Marius, arriveraient à deux heures à la gare de Vignereux. Mise au courant du rôle que le brave clown avait joué dans la délivrance de Marc et de sa petite amie, c'était la jeune femme qui avait manifesté le désir de voir celui-ci.

Mais l'ingénieur n'avait pas cru devoir annoncer à Mme Rouvière l'immense bonheur de la recouvrance de son fils. Il avait craint l'impression que pouvait causer une telle nouvelle reçue à l'improviste. Il avait même, pour ne pas lui donner l'éveil, évité d'indiquer dans sa lettre le nom de Collery qui pouvait être connu de la jeune veuve comme celui d'une propriété appartenant à un parent de son mari. M. Chevrel s'en était rapporté à Marius et à Marc pour préparer la mère au retour de son enfant perdu.

— *Sufficit*, avait dit le bon clown, c'est pas pour rien qu'on est au théâtre, on sait ménager ses effets.

Pendant le voyage, il avait savamment combiné son affaire. Il se rendrait aux Tilleuls, seul avec Marc. Jean et Violette resteraient à la gare en attendant que les explications fussent terminées. Dès qu'ils furent descendus du train, Marius fit entrer les deux enfants dans la salle d'attente et se dirigea vers la sortie avec Marc.

Le vieux Jérôme attendait devant la porte, à côté de la voiture. Marc courut à lui et Marius salua de son air le plus digne.

— Mais, dit le maître d'hôtel, je croyais qu'il y avait aussi la petite fille.

— Patience, patience, fit le clown avec une gravité d'homme d'État; il y a bien autre chose encore, mon cher vieux monsieur.

Jérôme n'insista pas, les façons de Marius l'étonnaient un peu.

Marc se précipita dans la voiture.

— Partons vite, dit-il.

Le cocher rendit la main et les chevaux prirent le trot.

Le clown se prélassait sur la banquette du coupé.

— Eh bien, mon vieux, déclara-t-il, je me crois le Président de la République d'être dans une pareille roulotte!

On arrivait aux Tilleuls.

Marc sauta vivement à terre et monta le perron. Marius le suivait

L'enfant s'arrêta à la porte du petit salon, sur laquelle se tenait Mme Rouvière. Elle était très émue et ouvrit ses bras au petit garçon. Ils eurent une longue étreinte.

— Oh! madame! oh! madame! sanglotait Marc.

— Mon petit Marc, te voilà, disait Mme Rouvière, mon cher petit! Je n'oublierai jamais ce que tu as voulu faire pour moi.

Marius, resté sur le seuil, se mouchait pour cacher son émotion.

— Cristi de cristi! se disait le brave garçon, qu'est-ce que ça va être tout à l'heure?...

Il toussa doucement.

La jeune femme, quittant Marc, s'avança vers le clown.

— Vous êtes monsieur Marius, sans doute? demanda-t-elle,

Pour une fois, l'indéconcertable Marius perdait contenance. Très intimidé par l'air à la fois si simple et si noble de Mme Rouvière, il s'inclina en balbutiant :

— Oui, madame.

Celle-ci lui tendit la main.

— Je sais ce que vous avez fait pour Marc, dit-elle, et je vous en remercie. Mais la petite Violette? continua-t-elle, n'est-elle pas venue avec vous?

Marius, qui avait rougi tout confus en prenant la main de Mme Rouvière, retrouvait son assurance.

— Si, madame, répondit-il, la gamine est venue, mais elle est restée dans la coulisse. Nous avons encore quelques numéros avant qu'elle paraisse.

Le langage scénique de l'ami de Marc fit légèrement sourire la mère de Jean, mais les

1. Voir les nos 262 et suivants du *Petit Français illustré*.



« MARC, MARC, EST-CE VRAI QUE MON FILS EST VIVANT? »

— Pourquoi?... Ah! voilà... Eh bien, il faut vous imaginer que ce bonhomme-là est encore plus canaille que vous ne le pensiez... C'est pas tout. Il a fait pire que ça!...

Un soupçon traversa l'esprit de la jeune femme; elle posa la main sur son cœur.

— Ah! mon Dieu!... murmura-t-elle...

— C'est ça, vous y êtes!... s'exclama Marius qui se prenait pour le plus roué des diplomates.

Marc. anxieux, regardait sa bienfaitrice qui devenait toute pâle.

— Est-ce que je comprends? dit-elle; c'est lui, c'est lui qui a tué mon enfant?

— Pas tout à fait, dit finement Marius.

— Vous savez quelque chose de Jean... Vous l'avez retrouvé!... s'écria Mme Rouvière en se levant. Mon fils vit!... Parlez!... Parlez!...

— Pas si vite, madame, n'allons pas si vite!

— Mais parlez donc, monsieur, vous me faites mourir!... Ah! quel espoir vous m'aviez donné! Marc, mon enfant, parle, toi!...

— Jean est vivant! s'écria Marc qui ne se contenait plus.

La mère poussa un cri de folle et elle retomba inanimée sur son fauteuil.

— Tiens, tu vois ce que tu as fait, disait Marius.

« Elle est capable d'en mourir!... Tu ne sais pas, toi, tu n'as pas l'expérience de ces choses-là...

Marc, éperdu, à genoux auprès de Mme Rouvière, couvrait ses mains de baisers et de larmes.

Le clown appuya sur un bouton électrique et bientôt arrivèrent Jérôme et Mathurine dont les soins ne tardèrent pas à faire reprendre connaissance à leur maîtresse.

Elle promena un regard égaré autour d'elle, puis, le souvenir et la pensée lui revenant, elle dit:

— Est-ce un rêve que j'ai fait?... Marc, Marc, est-ce vrai que mon fils est vivant?...

Marc, rendu prudent, hésitait cette fois à répondre; mais Marius lui dit:

paroles du clown lui parurent assez incompréhensibles. Elle regarda Marc qui avait l'air tout troublé.

— Voyons, dit-elle, il n'est rien arrivé à ta petite amie? Où est-elle?

— Voilà, dit Marius. Pour l'instant, la jeune personne est comme qui dirait bonne d'enfant.

Il appuya avec intention sur le dernier mot, mais Mme Rouvière comprenait de moins en moins.

Marc s'impatientait. Il aurait voulu annoncer tout de suite la bonne nouvelle à sa bienfaitrice, et les précautions oratoires du clown lui semblaient un peu longues.

— Madame, commença-t-il, si vous saviez...

Marius l'interrompit, Marc allait trop vite en besogne. D'ailleurs, le bon garçon venait de découvrir une entrée en matière.

— Vous êtes bien contente, madame, dit-il de sa voix la plus insinuante; mais je vais vous poser une devinette. Savez-vous par qui Marc et Violette ont été faits prisonniers?...

Mme Rouvière secoua la tête.

— Marc me racontera tout cela, fit-elle.

— Pardon, madame, reprit Marius avec un grand salut, il faut que je me permette de vous dire une chose qui va bien vous étonner. Eh bien! votre cousin, sir James Rook, est un fier coquin... Ne vous tourmentez pas : on n'est pas responsable de la famille! Donc, c'est lui qui avait mis en cage ces deux moineaux-là!

Mme Rouvière eut un geste stupéfait.

— Mais pourquoi?...

— Tant pis! Ça y est, tu peux y aller, maintenant.

Et, comme Marc se taisait encore :

— Oui, madame, M. Jean est vivant et en bonne santé. On va vous le montrer tout à l'heure. Nous l'avons tiré des griffes de votre cousin, sauf votre respect!...

— Mon fils! mon fils est vivant! Mon Dieu! je vous remercie, vous avez eu pitié d'une malheureuse mère!

Et la jeune femme fondit en pleurs.

— Ça ne sera rien, ça ne sera rien, disait Marius à Jérôme; quand ça part, il n'y a plus de danger... Je connais ça, moi...

Mais le brave clown était très ému et une grosse larme coulait aussi sur ses joues fripées et fanées par le fard.

Quelques instants plus tard, Jean était dans les bras de sa mère.

. . . .

Il ne fut naturellement pas question pour Violette de quitter les « Tilleuls ». On l'élèverait avec ses deux amis dont elle partagerait les leçons. La gentille fillette eut bientôt fait la conquête de tout son entourage.

— M. Jean retrouvé et une petite fille dans la maison, disait la vieille Mathurine; vraiment, on nage dans le bonheur!...

La vive intelligence de Violette l'avait mise bien vite à la hauteur de sa nouvelle situation. M. Gerlaud, qu'amusait beaucoup la beauté originale de la petite bohémienne, lui disait en riant :

— Violette, vous avez l'air d'une petite princesse des fées. Je suis sûr que vous êtes la fille du roi des génies!...

Violette secouait sa tête brune aux boucles folles : il n'était pas de royaume, même de l'air, contre lequel elle eût échangé sa place aux « Tilleuls ».

Lord Plumkett, que la bonne nouvelle était allée trouver en Écosse, arriva un soir à Vignereux avec M. Chevrel. Il voulait dénoncer le misérable Rook aux autorités anglaises, mais sa nièce intervint. Sir James, toujours aux Indes, serait assez cruellement déçu en apprenant le résultat final de ses abominables manœuvres. Qu'on le laissât en paix et que la justice des choses se chargeât seule de le punir. Sir Plumkett, tout au bonheur d'avoir retrouvé son petit Jean, se laissa convaincre.

Aucun des amis que les petits voyageurs avaient rencontrés sur leur route ne fut oublié.

A Donato et à Philippe, Marc envoya une belle montre en or, et le *marchi* Maclou, qui était de la classe, devint garde-chasse chez M. Gerlaud, dont les démarches obtinrent à l'instituteur de Saint-Florent-le-Sec la rosette bien gagnée d'officier d'académie.

Le brave charretier qui avait amené Marc chez le pharmacien reçut pour ses enfants des livrets de caisse d'épargne, et Mme Rouvière fit donner cinq cents francs à l'hôpital où le petit blessé avait été soigné.

Le bon Nick et l'aimable Betty eurent aussi leur part dans la reconnaissance de nos petits amis. Un jour, un petit sloop, sur lequel étincelait en lettres d'or le nom de « Jean Rouvière », prit place dans le port de Liverpool avec le brave Smithson comme capitaine.

Un jour Mme Rouvière reçut un télégramme de M. Maurepas qui annonçait son arrivée au Havre. Après un an de séjour au Brésil, ses belles illusions étaient tombées; il abandonnait volontiers ses rêves de fortune pour revenir vivre tranquille au milieu de ses anciens clients. Il avait hâte d'embrasser son fils, de revoir Jean et de faire la connaissance de M. Chevrel, qui venait à Vignereux à chacun de ses voyages en France.

Quant à Marius, qui avait eu le rôle décisif dans tous les derniers événements, il déclara à Mme Rouvière, qui lui demandait de rester désormais aux « Tilleuls », qu'il avait besoin de recourir un peu les foires.

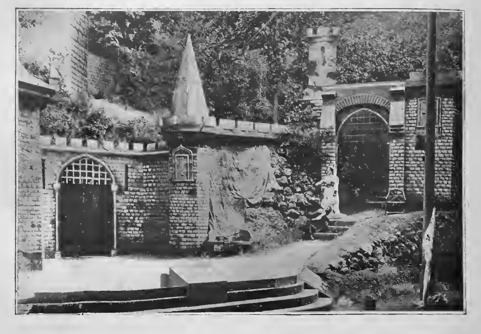
— Mais, ajouta-t-il, je vais prévenir mon patron qu'à présent je le fais à l'amateur. Entre chaque tournée, je viendrai passer l'entr'acte ici, sans me gêner!...

C'est ce qui advint, et, comme le *Chat botté*, qui après le mariage de son maître ne courut plus après les souris que pour se divertir, ce ne fut plus que pour se distraire que le bon clown, monté sur la rampe de la piste, tendit des cerceaux de papier au passage des écuyères.

CLAUDE SAINT-JAN.



UN THÉATRE POPULAIRE EN POITOU



UN DÉCOR DE THÉATRE DANS LE PARC DE LA MOTHE-SAINT-HÉRAYE.

Une des manifestations les plus intéressantes de la décentralisation littéraire, c'est à coup sûr la création de théâtres populaires en tant de parties de la France et jusque dans des localités campagnardes qu'on pouvait croire étrangères à toute activité intellectuelle. On connaît la renaissance du théâtre breton, suscitée il y a quelques années par Le Goffic et Le Braz. Le théâtre de M. Pottecher à Bussang, dans les Vosges; d'autres dans les Pyrérées, dans les provinces du Félibrige, en Normandie avec le bon poète Harel; un peu partout, les soirées dramatiques organisées dans les écoles de Paris par Maurice Bouchor, ont prouvé jusqu'à l'évidence que le peuple de l'usine et celui des champs sont aussi sensibles à l'art scénique que l'étaient nos ancêtres au temps des mystères, farces, soties et moralités.

Le théâtre dont le *Petit Français* donne une vue aujourd'hui a été établi dans une bourgade du département des Deux-Sèvres par les soins de M. P. Corneille, médecin et poète, qui a l'ambition de se rendre, toutes proportions gardées, digne de son glorieux homonyme.

La Mothe-Saint-Héraye est célèbre dans le bocage poitevin par ses fromages de lait de chèvre et par la fière allure des jeunes filles dont le front se casque encore d'une sorte de hennin élargi et recourbé, dont l'usage remonte sûrement au temps où le prédicateur Thomas Connecte vouait aux flammes de l'enfer les coquettes du XVe siècle qui arboraient ces coiffures monumentales. Situé à proximité du bois du Fouilloux et de la forêt de l'Ermitain, tout à côté du délicieux vallon de Chambrille, dont M. Corneille a écrit et fait représenter sur les lieux mêmes la poétique légende, ce chef-lieu de canton possède une promenade publique appelée Le Parc et consistant en une fort large et fort belle allée en terrasse qui longe un petit bois taillis. C'est là qu'a été aménagé le théâtre populaire. La scène est un terre-plein avec rampe de pierre; une grotte forme le fond, et les dégagements sont sous bois. Cette disposition permet de lui donner, à l'occasion, un étage supérieur et des lointains presque illimités. Dans le décor naturel des arbres et des rochers, il est facile de planter, suivant les nécessités de la scène, des praticables et des décors peints qui s'harmonisent et se confondent avec le paysage vrai. C'est ainsi que, pour la représentation de *Par la Clémence*, tragédie en trois actes et en vers du temps de Clovis, à

laquelle se rapportent les figures reproduites ici, un jeune artiste, M. de Ménorval, avait brossé une façade de monastère et un chevet d'église d'un développement de trente mètres, qui se fondaient si intimement avec les entours que, même en plein soleil, ils donnaient l'illusion de la réalité. Dans la même pièce, les tentes du camp de Clovis étaient de vraies tentes franques, en peaux de bœuf. Les représentations du soir, éclairées d'abord par des torchères au pétrole, le furent ensuite à l'acétylène et, finalement, à la lumière électrique, laquelle permet des effets dont la modernité s'adapte à merveille aux sujets antiques, mais qui auraient bien étonné le grand chef des Francs et ses leudes.

L'amphithéâtre destiné aux spectateurs est en bois et contient 1,200 places. Il s'est presque toujours trouvé trop petit pour l'affluence des spectateurs.

Non seulement les acteurs ne sont pas des professionnels, mais à part un ou deux amis de l'auteur, amateurs lettrés et de haute culture, tous les autres sont des jeunes gens et des jeunes filles du pays. Dans *Par la Clémence*, tous les interprètes femmes, au nombre de dix-sept, étaient des « Mothaises », qui, déclare un témoin, « se sont conquis les suffrages par leur grâce naïve et par leur naturel. Elles ne semblaient pas, en effet, jouer la comédie, mais vivre une action à laquelle elles s'étaient complètement identifiées. »



UN DES PERSONNAGES DE LA PIÈCE : « PAR LA CLÉMENCE. »



LE CHEF DES FRANCS DANS LA PIÈCE : « PAR LA CLÉMENCE ».

A ce sujet, M. P. Corneille, à qui je dois ces renseignements précis, fait une remarque fort juste : « Ce n'est peut-être pas, dit-il, un des côtés les moins intéressants de cette tentative que la collaboration à une œuvre d'art commune d'éléments sociaux si divers. »

Il ajoute — qu'il me permette de le citer encore : — « Ce qui est aussi fort remarquable, c'est la tenue parfaite de ces jeunes gens et de ces jeunes filles, auxquels tout cabotinage est étranger et qui, leur rôle joué, rentrent dans leur existence de tous les jours en y rapportant intactes toute leur modestie et toute leur simplicité. » Une chose leur demeure, cependant, c'est un goût nouveau, l'éveil d'une curiosité dès l'abord bien dirigée vers les choses de l'esprit.

On peut en dire autant de la grande masse des spectateurs, petits artisans de village, laboureurs, bergers, bûcherons, qui sentent l'œuvre d'art sous sa forme dramatique la plus sévère, qui écoutent, comprennent et jugent une tragédie en vers, de telle sorte qu'ils pleurent aux endroits pathétiques et accueillent de leurs bravos enthousiastes les situations fortes et l'expression des sentiments généreux.

B.-H. GAUSSERON.

LE TAS DE PIERRES

Là-bas, tout au bout de la France, au pays du Causse noir, par un jour radieux, dans son cirque de roches, murailles que le temps et l'eau ont crénelées, là où branlent les marmites du diable et les ponts fantastiques, s'éveillait un village avec des cris de joie et des appels retentissants.

C'était la fête dans la ville voisine et tous les gens du lieu et des environs se préparaient à s'y rendre : et c'étaient les petits chevaux, les ânes et les mules qu'on sortait des étables, qu'on attelait devant les portes. Maîtres et valets y travaillaient ensemble, et les femmes et les filles accouraient belles et parées, sautaient légères dans les chars à banc et, hop! hop! en avant sur les routes dégringolantes, à grand fracas de grelots et de clochettes, tous vers la joie, vers la danse, vers les régals succulents qui les attendaient.

Devant la tisserie là-haut, le maître et sa famille s'en allaient aussi partir pour la fête, et le voisin, celui qui avait autour de sa maison le plus beau jardin du pays, le jardin immense aux fleurs magnifiques et rares, s'en allait avec eux. Jacques, le fils du tisseur, le beau bambin, le petit diable aux boucles noires, si bien connu de tous, debout sur la porte, les regardait sans broncher, avec ses grands yeux sombres, tout pleins d'une pensée très grave : car le voisin avait dit : « Jacques, on le laissera à la maison, pas d'enfant à la fête ; on t'emmènera, petit, quand tu seras plus grand... ou plus sage. Reste aujourd'hui à écouter les histoires de la vieille Cadette, et demain, tu nous les diras. »

Tous avaient ri ; oui, tous, et Jacques n'avait pas dit une parole, il n'avait pas pleuré. On ne proteste pas, on ne pleure pas, quand on est un petit homme très fier et très fort ; non, on ne pleure pas ! on regarde avec tranquillité ceux qui rient et qui s'en vont joyeux : les valets bien attifés, les ouvriers proprets qui passent en saluant ; on les regarde tant qu'on peut les apercevoir et, quand on ne les voit plus, quand on ne voit plus personne, alors, alors les petites mains se crispent, le pied frappe le sol et, tout de même, on crie.

— Ah ! méchant voisin, disait Jacques, on m'aurait emmené sans lui, j'aurais été en voiture à la fête où c'est si beau, où l'on entend la musique, où l'on rencontre tant de gens, où l'on mange de si bonnes choses ! Et il faut que je reste ici tout seul ; ah ! dans la maison de mon père, je n'y rentrerai pas de la journée ! Où m'en irai-je? reprenait le méchant ; au bois où sont les loups ou dans les champs là-bas?

Et, seul sur la route, il regardait autour de lui avec chagrin et colère.

Malheureux, révolté, il se mit alors à longer la longue muraille basse qui bordait la maison du voisin ; il tourna à l'angle de la route, toujours le long du mur de l'ennemi, et soudain, arrivé au bout, il s'arrêta.

Là s'élevait un tas de pierres, il y en avait plus d'un mètre certainement ; de lourdes charrettes les avaient amenées deux jours avant et le cantonnier devait venir les étaler sur la route accidentée et montante qui se creusait d'ornières.

Jacques s'était arrêté et regardait les pierres. Oh ! les belles pierres dures et aux arêtes tranchantes, soigneusement cassées d'avance et grosses presque comme les deux poings de l'enfant réunis. Les bons boulets qu'elles feraient, ces pierres, pour frapper les méchants !... Et le petit démon en prit une, la pesa, la lança ; ce n'était rien pour lui, certes, que de lancer ces balles un peu lourdes, mais sur quel but? sur quoi? car il fallait se venger, enfin !

Ce ne fut pas long à trouver. Derrière ce mur si bas s'allongeaient les belles plates-bandes, les admirables corbeilles du voisin. Ah ! ah ! le beau rire qui éclata sur les lèvres de Jacques ! quel saut de joie il fit !

— Eh bien ! elles seront jolies, tes plates-bandes, demain, dit-il ; elles t'en raconteront, des histoires !

Agile, il bondit sur le tas de pierres. Une, deux : sst ! Oh ! qu'il était adroit, le petit Jacques ! Très bas était le mur d'ailleurs et il le connaissait si bien, le beau jardin ; elles ne manquaient pas leur but, les pierres. Elles tombaient sur les tiges frêles, sur les fleurs épanouies ; et les fleurs, et les feuilles, et les rameaux fragiles, se brisaient sous leur poids. Il voyait avec bonheur, le barbare, ce spectacle de désolation.

— Ah ! tu as dit qu'on me laisse, c'est pour toi que je travaille, voisin ; quel jeu amusant ! En est-il de plus gais à la fête?

Zing, la pierre ! Crac, la fleur ! et de fatigue, point ; — la fatigue n'existe pas pendant que l'on se venge.

— Des bras pour lancer des pierres, j'en aurai jusqu'à demain.

De temps à autre il restait un instant tranquille, fier comme un vainqueur qui regarde le progrès de sa victoire, et de nouveau, avec

une ardeur plus vive, un plaisir plus grand, il se remettait au jeu meurtrier.

— Jacques, Jacques! appela la bonne vieille à tous les échos, quand vint l'heure de midi.

Jacques fit la sourde oreille, il n'avait pas fini de lancer tout son tas.

Elle eut beau crier, la pauvre femme inquiète, il ne revint que longtemps après l'heure du déjeuner.

Il était las à peine et souriait, calme et content.

— D'où viens-tu, malheureux? dit-elle; des bois encore, où il t'arrivera quelque accident un jour : un loup te mangera, ou tu te tueras en escaladant les rochers branlants.

— Je n'ai pas peur des loups, dit Jacques; j'ai un gros bâton pour me défendre quand je vais dans les bois, et je sais sauter sur les pierres.

— Comme tu souris, petit! tu n'es pas trop fâché d'être resté, sans aller à la fête? Tu es gentil, ami, régale-toi alors de ce bon repas que je t'avais préparé, mange cette bonne galette, et sois tranquille, je le dirai à tous que tu n'as pas du tout pleuré.

Jacques sourit avec dédain : non, il n'avait pas pleuré, il s'était joliment amusé au contraire et demain matin il s'amuserait encore! L'ineffable bonheur, ce serait de voir la figure du voisin devant le désastre.

— Sûr, je me lèverai de bonne heure. pensait le petit bonhomme la bouche pleine, sa langue rose léchant ses lèvres, ses yeux mi-clos; je m'en irai le guetter. Ah! ah! ah! tu crieras, toi, demain, si moi je n'ai rien dit aujourd'hui, et je ferai la fête, je chanterai, je danserai.

Et, chantant et dansant, il s'en alla, après avoir fini sa journée dans la plus grande sagesse, dormir du sommeil des justes et des heureux.

Il s'éveilla à l'aube. Étaient-il tous revenus bien tard de la fête? S'étaient-ils bien amusés? Et lui? Tout à l'heure il irait voir le résultat de sa vengeance de la veille; que c'était facile et amusant de lancer ces pierres! la bonne journée! Il se leva et alla trouver son père : bon père, certes, très juste et bien aimé, mais sévère un peu.

— Tu as été courageux, petit Jacques; on a pensé à toi, hier, à la fête, et chacun t'a rapporté quelque chose que tu auras bientôt.

L'enfant, silencieux, se frottait à son père comme un chien à son maître quand il a fait quelque mauvais tour qu'il lui faudra se faire pardonner.



SORTIE DE L'ÉCOLE

Mais dehors, sur la porte, quel est cet appel, ces cris de désespoir et de colère? Le voisin se précipite dans la maison, le visage pâle, les mains tremblantes, la voix changée.

— Mes fleurs, mes belles fleurs détruites, crie-t-il, par un bandit, par un misérable sans doute! Venez voir, mon ami, venez, je ne m'en consolerai pas.

Le tisseur court, et Jacques, un peu tremblant, pas aussi joyeux qu'il l'avait cru, le suit de loin pourtant. Il fallait aller au fond du beau jardin pour voir le désastre, et Jacques s'arrêta à mi-chemin.

Le voisin hurlait de colère et de chagrin.

— Quelle horreur! dit le père de Jacques, quel misérable a fait ce mauvais coup? quelque rôdeur sans doute, quelque méchant garnement. Il est impossible que son passage ait passé partout inaperçu, on le fera rechercher, on le retrouvera et il aura la punition méritée par cet acte abominable.

Et les deux hommes s'élancèrent pour aller commencer leurs recherches et leurs interrogations.

Sur leur chemin se trouvait Jacques, pâle et tremblant aussi.

— Ah! tu l'as vu, ce coquin, toi, peut-être? lui crièrent-ils.

— Ce n'est pas un coquin qui a lancé ces pierres, dit Jacques; c'est moi, pour me venger!

— C'est toi! dit le père avec stupéfaction.

Et, de sa forte main, il saisit l'enfant par sa longue chevelure et le conduisit ainsi devant le lieu du désastre.

— Ah! polisson, tu as lancé ces pierres! eh bien, tu les rapporteras toutes où tu les as prises, tu les rangeras comme elles étaient et tu en porteras à chaque voyage autant que tes mains en pourront contenir.

La nuit tombait sur les bois et les rochers étranges que l'enfant longeait toujours le mur fatal, les mains chargées de pierres, et quand il était arrivé à l'endroit où s'élevait peu à peu leur tas symétrique, c'était pour repartir en chercher de nouvelles. Les petites jambes et les petits bras étaient rompus de fatigue, les pauvres mains coupables avaient des écorchures; il tombait, quand on le porta sur son lit, dégoûté à jamais de la vengeance et de la méchanceté. Qui aurait dit, la veille, que ce serait si terrible ce qu'il adviendrait de ces pierres, quand c'était si amusant de les jeter!

Jacques, pendant des jours, les sentit dans ses membres et fut forcé de voir bien longtemps, hélas! les traces détestables de leur chute sur le beau jardin. Il s'en souvint toute sa vie.

— Ah! disait-il avant de rien entreprendre, ce n'est pas tout de lancer les pierres; peut-être me faudra-t-il demain, par un grand et pénible détour, aller les ramasser, les remettre en place avec beaucoup de peine, et songer, avec quel regret! à ce qu'elles auront pu faire.

J. P.

PIERROT

Voici une vieille connaissance: « notre ami Pierrot »; je vais brièvement vous conter son histoire. Pierrot nous est arrivé d'Italie, il fait partie de ce groupe de types populaires dont je vous ai déjà entretenus, quand je vous ai présenté son camarade Polichinelle; le voici, dans la figure 1, tel qu'il est costumé dans le théâtre italien. Au XVIIe siècle il perdit sa barbe et il devint le niais (fig. 5) dont notre grand peintre Watteau a définitivement fixé la figure, au début du XVIIIe siècle, dans un fameux tableau (fig. 3). A cette époque, son costume tout blanc est fort goûté; on le porte dans les bals masqués; voici une figure 4 empruntée à une gravure qui représente un grand bal à la cour de Louis XVI; vous y voyez allongées les manches qui sont retroussées le long du coude dans la figure précédente.

Au XIXe siècle, Pierrot s'est quelque peu transformé. Sous le règne de Louis-Philippe, un grand comédien, Deburcau, s'avisa de revêtir le costume de Pierrot dans de petites pièces qu'on appelle pantomimes. Ce sont des pièces où l'acteur exprime les sentiments de son personnage uniquement par gestes, sans prononcer une parole. Ce genre fut très en faveur à cette époque; Debureau y excella, et son fils n'eut pas moins de talent. Vous les voyez représentés ici dans le costume qui les rendit célèbres. Ils abandonnèrent le grand chapeau de Pierrot et le remplacèrent par une calotte noire qui, par contraste, rend plus blême encore le visage enfariné de Pierrot (fig. 6).

Les artistes de notre temps se sont plu à représenter Pierrot sous toutes sortes d'aspect. Quelques-uns se sont surtout rappelé ses vices, et le peintre Vollon l'a figuré caressant la bouteille (fig. 5), car vous savez que Pierrot est connu pour sa gourmandise; Ballurian nous le montre en musicien rêvant au clair de la lune, conformément à la chanson fameuse qui lui a valu tant de renommée (fig. 7); Geoffroy l'imagine enfant et pauvre; voici Pierrot en chiffonnier, ou en petit mendiant (fig. 8 et 10); enfin, avec Willette, nous revenons au Pierrot légendaire, qui a retrouvé sa bonne humeur d'autrefois et danse de bon cœur.

A. PARMENTIER.

VARIÉTÉS

Les papillons. — On a inauguré dernièrement, au Muséum d'histoire naturelle de Paris, une admirable collection de papillons, dont la valeur atteint, paraît-il, le demi-million.

Il existe une autre collection de ce genre, laquelle appartenait à un Américain, le docteur Stecker, qui en fit don au Muséum d'histoire naturelle de New-York. L'un des insectes qui composent cette collection vaut plus de quarante mille francs. Le docteur Stecker avait été le chercher lui-même dans la colonie de Sierra-Leone, à la tête d'une expédition qui dut fouiller, pendant deux ans, les plaines et les forêts avant de le découvrir.

—

Présence d'esprit. — On sait combien il fallait d'esprit et de souplesse aux hommes de lettres du XVIIe et du XVIIIe siècle, pour conserver la faveur des grands seigneurs qui les protégeaient souvent et les maltraitaient plus souvent encore.

Sous Louis XV, le prince de Conti avait certains griefs contre un écrivain, l'abbé Voisenon. Un jour, il lui tourna le dos au moment où celui-ci allait lui adresser la parole; sans se laisser déconcerter, l'abbé s'écria :

— Que de bontés, Monseigneur! Votre Altesse m'en voulait, disait-on. Mais elle vient de prouver le contraire.

— Comment cela?

— Jamais, on le sait, Votre Altesse ne tourne le dos à l'ennemi.

—

Records d'animaux. — Quel est le plus rapide des animaux et quel est le plus lent? Voilà des questions qu'on ne se pose pas tous les jours et sur lesquelles on croit être à peu près fixé par l'expérience quotidienne.

Mais la science est là qui veille, attentive aux moindres détails, et le savant allemand Oldshausen, à force d'observations patientes, est à même de nous renseigner précisément sur ce petit problème.

L'animal le plus rapide — qui l'eût cru? — n'est ni le cheval, ni le cerf, ni la gazelle ou la girafe, ni même le lion « vigoureux et bondissant », mais la puce, la modeste puce.

En effet les sauts de cet insecte peuvent atteindre, paraît-il (?), 275 mètres et, en une minute, il peut parcourir facilement 16 kilomètres, soit du 990 à l'heure!

Le rat sauteur d'Afrique, qui occupe la seconde place, fait 15 kilomètres à la minute.

La bête la plus lente est le limaçon, qui fait une moyenne de 30 à 40 centimètres à l'heure. Si cet animal très paresseux ne s'arrêtait pas à chaque instant, il pourrait cependant facilement couvrir 200 à 300 mètres à l'heure.

Quant au lièvre et à la tortue de la fable, il n'en est même pas question. Ce sont deux réputations littéraires et usurpées.

Une troupe arrêtée par des singes. — Le fait s'est récemment produit au Congo, sur les confins du Cameroun allemand.

Une troupe de porteurs, travaillant pour le compte d'une entreprise privée, s'est vue arrêtée dans son excursion par plusieurs bandes de gorilles; ces animaux, qui passent pour pacifiques et pour fuir à l'approche de l'homme, attaquèrent les noirs, et si vigoureusement que ceux-ci se refusèrent à lutter contre les singes qui leur disputaient le passage.

Cet incident donne raison aux récits du voyageur du Chaillu, qu'on a parfois traités de romanesques et qui, dans ces mêmes parages inhospitaliers, a fait la rencontre d'individus de cette espèce, non moins féroces ni moins agressifs.

Décidément, le Congo n'est pas encore près d'être pacifié.

—

En wagon. — Un monsieur soulève à grand'peine un gros sac qu'il parvient à mettre dans le filet.

Une dame assise dessous manifeste une vive terreur:

— Oh! mon Dieu! si ce sac tombait!

— Rassurez-vous, madame, il n'y a rien de fragile dedans.

RÉPONSES A CHERCHER

Origine curieuse. — Quelle est l'origine du mot *faveur* pour désigner de petits rubans?

—

Casse-tête. — A chacun des neuf mots ci-après: René, mâche, frise, Noël, Salamine, rires, rose, criée, camail, ajouter une lettre de manière à former neuf noms de plantes, fleurs ou fruits.

Les neuf lettres ainsi ajoutées devront donner le nom d'un fruit.

RÉPONSES AUX QUESTIONS DU N° 282

I

Un sot trouve toujours un plus sot qui l'admire.

II

Lorsque trois personnes d'âges différents se promènent ensemble, marchant toutes trois sur la même ligne, la place du milieu doit être laissée à la plus âgée; les deux autres personnes se placeront ensuite, par rang d'âge, à droite, puis à gauche de la première.

De même, on doit toujours se placer à la gauche d'une personne plus âgée que soi, avec qui l'on marche dans la rue.

III

O M E G A
M E T A L
E T O L E
G A L O N
A L È N E

Sceaux. — Imprimerie Charaire. Le Gérant: Henri BOURRELIER.

PIERROT



1. Pierrot au xvie siècle; — 2. Pierrot au xviie siècle; — 3. Pierrot au xviiie siècle, d'après le tableau de Watteau; — 4. Pierrot à la fin du xviiie siècle; — 5. Pierrot buveur, d'après Vollon; 6. L'acteur Debureau, dans le costume de Pierrot; sur le guéridon à gauche, statuette représentant Debureau père; — 7. Pierrot musicien, d'après Ballurian; — 8. Pierrot chiffonnier, d'après Geoffroy; — 9. Pierrot danseur, d'après Willette; — 10. Pierrot mendiant, d'après Geoffroy.

(*Voir l'article de M. Parmentier, page 262.*)



Le Gérant, Henri Bourrier

Supplément au n° 289 du Petit Français illustré

TABLE PAR ORDRE DES MATIÈRES

de la Dix-septième année du *Petit Français illustré*

PREMIER SEMESTRE

Décembre 1904 à Mai 1905

I. — CONTES, NOUVELLES, LÉGENDES.

A la belle étoile, 2, 14, 29, 39, 50, 63, 75, 89, 99, 111, 122, 136, 147, 158, 173, 184, 197, 207, 219, 232, 243, 255 — **Une journée d'école buissonnière**, 6. — **Causette amicale**, 26. — **La jeune Sibérienne**, 27. — **Arnouldaine**, 34. — **Les Roses de Noël**, 44. — **La petite fée**, 56. — **Entre chats**, 70. — **L'épouvantail**, 81. — **Le repas ridicule**, de Boileau, 86. — **La pièce fausse**, 92 — **Les deux repas**, 105. — **Le capitaine du « Normandy »**, 134 — **L'escapade d'Ali**, 140. — **Le choix d'un précepteur**, 152. — **Un cri dans la lande**, 164. — **Chien d'avengle**, 170. — **Les deux bourgeois et le vilain**, 176 — **Le grognard et le paysan**, 182. — **La légende de l'artiste**, 189. — **Le chapeau**, 201. — **Le meilleur médecin**, 212. — **Une histoire de revenants**, 224. — **Riches et pauvres**, 230. — **Le sphinx**, 248 — **Le tas de pierres**, 260 — **Fils de chef**, 266, 282, 290, 305. — **Propriétaire**, 272, 284. — **Noiraud**, 278.

II. — MONOLOGUES, SAYNÈTES, POÉSIE, MUSIQUE.

Un brave, saynète, 9, 20, 31. — **La jeune folle et l'hirondelle**, fable, 80. — **Trois sous**, monologue, 129. — **Le Plébiscite**, 194. — **Les chansons populaires : La complainte du déserteur**, 217 ; **Nous n'irons plus au bois**, 253. — **L'enfant endormi**, 271. — **L'hymne royal espagnol**, 302.

III. — HISTOIRE, BIOGRAPHIES.

Jeux d'enfants chez les anciens, 58, 82. — **Les étrennes d'un roi de France**, 62. — **Les bourgeois de Calais**, 98 — **Types créés par les grands écrivains : Falstaff**, 38, **Monsieur Jourdain**, 110. — **Henri IV et son fils**, 146. — **Marionnettes et guignols**, 178. — **Savorgnan de Brazza**, 200 — **Curiosité d'une invention**, 210. — **Un épisode de la vie de Mozart**, 223. — **Les derniers invalides**, 241. — **Un théâtre populaire en Poitou**, 258 — **Pierrot**, 262. — **M. de la Palisse**, 270. — **S. M. Alphonse XIII**, 303.

IV. — GÉOGRAPHIE, VOYAGES.

Une excursion en Corse, 42, 53, 66, 78. — **Le Maroc et ses habitants**, 102, 115 — **En Russie**, 126, 150. — **Les coins pittoresques : Concarneau**, 162. — **L'Annam**, 192. — **Une excursion sur les bords de la Marne**, 294.

V. — HISTOIRE NATURELLE.

La ténacité de la vie chez les fourmis, 119. — **Engelures d'hippopotames**, 113. — **La disparition du bison**, 172 — **Ventriloquie**, 236. — **Nos amis les chiens**, 246. — **Le merle blanc**, 251. — **Les papillons**, 263 — **Records d'animaux**, 263.

VI. — SCIENCE ET INDUSTRIE.

Le Métropolitain, 17. — **Les petits mystères**, 68, 135. — **L'origine de l'imprimerie**, 74. — **Un peu d'hygiène**, 83. — **Le percement du Simplon**, 206. — **Comment on greffe**, 222. — **L'éclairage à travers les âges**, 238.

VII. — BEAUX-ARTS.

Les encadrements : encadrement allemand du XIIe siècle, 108, **L'art japonais**, 228 ; **Encadrement moyen âge**, 288 — **Visite dans les musées**, 293.

VIII. — CURIOSITÉS, STATISTIQUES, CITATIONS.

L'origine du nom de Port-Arthur, 11 — **Cent ans dans une roulotte**, 11. — **Le modèle des postes**, 11 — **La rue du Cherche-Midi**, 11 — **Un peu de philosophie**, 23. — **Un nom à calembours**, 23. — **Les brûlures**, 23. — **Qnand vous seriez le Petit Caporal**, 23. — **Voilà le hic**, 35. — **Soignez vos yeux**, 35. — **Les maximas**, 35. — **Les distraits célèbres**, 47. — **La beauté physique**, 47. — **Arrêt du tribunal**, 47. — **Bravo, la Haute-Savoie**, 59. — **La viande de cheval**, 59. — **Cartes de visite**, 59. — **La santé de nos arbres**, 59. — **Le puits le plus profond du monde** 71. — **Sous scellés**, 71. — **Grands propriétaires londoniens**, 71. — **Moyen de calculer la hauteur des arbres**, 71 — **Une armée silencieuse**, 83 — **Le nombre des théâtres**, 83. — **L'eau de source**, 85 — **Fantaisies de milliardaires**, 95. — **Histoire macabre**, 95. — **Un hôtel original**, 95. — **Le Pactole**, 107. — **Beaucoup de colle**, 107. — **Ce qu'a coûté la découverte de l'Amérique**, 107. — **Les écoles**, 107. — **Le chocolat et la guerre**, 119 — **Titres honorifiques**, 119 — **Les étapes de la célébrité**, 131. — **Poésie d'architecte**, 131. — **Un serment tenu**, 131.

— Les adorateurs du soleil, 143. — Les centenaires, 143. — La taille des Patagons, 143. — La ruse de Virginie. 155. — Pour vivre vieux, 155 — Une bibliothèque alpestre. 155. — Les terres qui meurent, 155. — A l'assaut du mont Blanc, 167 — Un muet qui parle, 167. — Le plus gros diamant de l'univers, 167. — Un journal au Groënland, 167. — La petite taille des Japonais, 179 — Piéces sur pièces, 179. — L'héroïsme d'un chien, 179. — La carte postale parlante, 179. — Pseudonyme royal, 191 — Pour aller dans la lune, 191. — Le meilleur exercice, 191. — Le voyage d'une aiguille, 191. — Le tour du monde, 203. — Le systéme monétaire au Japon, 203. — L'habit vert, 203. — L'odyssée d'une balle, 218. — Une boussole, 213 — Une forêt historique, 213. — Le tailleur et le journaliste, 213. — La médecine en Chine, 227. — Le record de la vitesse, 227. — Le calendrier perpétuel, 227. — Utilité de la presse, 239. — Combien de moutons, 239 — Pris au piége, 239. — Un miracle de volonté, 251. — Trois villes en une seule, 251. — La naissance d'une ile, 251. — Présence d'esprit, 263. — Une troupe arrêtée par des singes, 263. — Sauvages européens d'aujourd'hui, 275. — Un procès qui dnre, 275. — Le crime d'une locomotive, 275 — Les rimes en *eutre*, 275. — Dépéche ingénieuse, 287. — L'huitre et les plaideurs, 287 — Calculs anciens, 287

IX. — MUSÉE SCOLAIRE

Salle d'un château au XIIIe siécle, 72 — Le volcan, 156 — Un haut fourneau, 204. — Un hommage féodal au XVe siècle, 276

X. — PLAISANTERIES ET BONS MOTS

Les Enfants terribles, 23. — Spirituelle repartie, 35. — En temps de chasse, 35 — Monsieur Eugène, 47 — Mot d'enfant, 83, 120. — Une bonne recommandation, 95. — A l'examen, 107. — Un écolier malin, 107 — Une définition, 143 — A l'examen, 155. — La tunique de Nessus, 167 — En police correctionnelle, 179. — Une bonne leçon, 203. — A la caserne, 215 — Dans la bohème, 239 — En wagon, 263

XI. — JEUX ET SPORTS

Au cirque, 19, 33. — La carte qui vole, 18 — Hygrométre en papier gommé, 188

XII. — RÉPONSES A CHERCHER

Jeux d'esprit, 11, 23, 35, 47, 59. 71, 83, 95, 107, 129, 131, 143, 155, 167, 175, 191, 203, 215, 227, 239, 263, 275, 287.

XIII. — GRAVURES ET IMAGES EXPLIQUÉES

Le Métropolitain de Paris, 13. — Le tambour, 48. — Jeux d'enfants chez les anciens, 60, 84. — Les étrennes d'un roi de France, 61. — Un départ de ballons à l'Aéro-Club, 73. — Le repas ridicule. 85. — Les bourgeois de Calais, 97. — Types crées par les grands ecrivains Falstaff, 37; Monsieur Jourdain, 109. — L'Algérie, 132. — La trompette, 144. — Le Dauphin faisant office de page, 145 — Marionnettes et guignols, 180 — La protection des champs, 181 — L'Annam, 192 — La Malmaison, 291. — Le tunnel du Simplon, 205, 216 — L'éclairage, 240. — Les derniers invalides, 241 — Pierrot, 284.

XIV. — GRAVURES SANS TEXTE

Un ennemi de l'automobilisme, 5. — Les tableaux Ruty, 12. 36 — Cherchez ! 18, 161, 237, 269. — Simple et pratique, 22. — Blanc et noir, 24. — Le chemineau, 25. — Pour étonner ses amis, 28. — La barbe du chien, 57 — La souris ingénieuse, 69. — Le jeu des bandes de papier, 91. — L'idée de M. Duchic, 93. — La naïveté de Grospierre, 96. — La Roulotte, 120 — Trop chaud, 139 — Au clair de la lune, 168. — Les délaissés, 177 — Le meilleur berceau, 187. — L'Appareil de M Plongeon, 211. — Entre chien et chats, 225. — Une partie sérieuse, 226. — Le lac du Bourget, 231 — Le Portrait de la poupée, 235. — Juste punition, 252. — Sortie de l'école, 261. — Le livre d'images, 281. — Les pavillons, 312.

TABLE ALPHABÉTIQUE DES MATIÈRES

Contenues dans le Tome dix-septième

PREMIER SEMESTRE

A la belle étoile, 2, 14, 29, 39, 50, 63, 75, 89, 99, 111, 122, 136, 147, 158, 173, 184, 197, 207, 219, 232, 243, 255.
Arnoul Daine, 34.
Au cirque, 19, 33.

Bourgeois de Calais (les), 98.
Brave (un), 9, 20, 31.

Causette amicale, 26.
Chansons populaires : La complainte du Déserteur, 217, **Nous n'irons plus au bois**, 253.
Chapeau (le), 201.
Choix d'un précepteur (le), 152.
Coins pittoresques : Concarneau, 162.
Comment on greffe, 222.
Curiosité d'une invention, 210.

Dauphin faisant office de page (le), 145.
Derniers invalides (les), 241.
Deux bourgeois et le vilain (les), 176.
Deux repas (les), 105.
Disparition du blson (la), 172.

Eclairage à travers les âges (l'), 238.
Encadrements (les), 108, 228, 288.
Enfant endormi (l'), 271
En Russie, 126, 150.

Entre chats, 70.
Episode de la vie de Mozart, 223
Epouvantail (l'), 81.
Escapade d'Ali (l'), 140.
Étrennes d'un roi de France (les), 61.
Excursion en Corée, 42, 53, 66, 78.

Fils de chef, 266, 282, 290, 305.

Grognard et paysan, 187.

Henri IV et son fils, 146
Histoire de revenante (une), 224.

Jeune fille et l'hirondelle (la), 80.
Jeux d'enfants chez les anciens, 58, 82.

Lectures du samedi : La Jeune Sibérienne, de Xavier de Maistre, 27, **Le repas ridicule**, de Boileau, 80; **Le capitaine du « Normandy »**, de Victor Hugo, 134; **Chien d'aveugle**, de Paul Arène, 170; **Riches et Pauvres**, de Lamartine, 230; **Noiraud**, de Ludovic Halévy, 278.
Légende de l'artiste (la), 189.

Maroc et ses habitants (le), 102, 115
Meilleur médecin (le), 212.
Métropolitain de Paris (le), 17
Monsieur de la Palisse, 270.

Musée scolaire, 72, 156, 204. 276

Nos amis les chiens, 246.

Origine de l'imprimerie, 174.

Percement du Simplon (le), 206
Petite fée (la), 56
Petits Mystères (les), 68, 135.
Pièce fausse (la), 92.
Plébiscite du *Petit Français*, 194.
Propriétaire, 272, 284.

Récréation en famille (la), 118, 188.
Roses de Noël (les), 44.

Sphinx (le), 248.

Tas de pierres (le), 260.
Théâtre populaire en Poitou (un), 258.
Trois sous, 129.
Types créés par les grands écrivains, 38, 110.

Un cri dans la lande, 164.
Une journée d'école buissonnière, 6.

Variétés, 11, 23, 35, 47, 59, 71, 83, 95, 107, 119, 131, 143, 155, 167, 179, 191, 203, 215, 227, 239, 251, 263, 275, 287, 299, 311

Ventriloquie, 236

L'Éditeur-Gérant : Henri Bourrelier.

Sceaux. — Imprimerie Charaire.